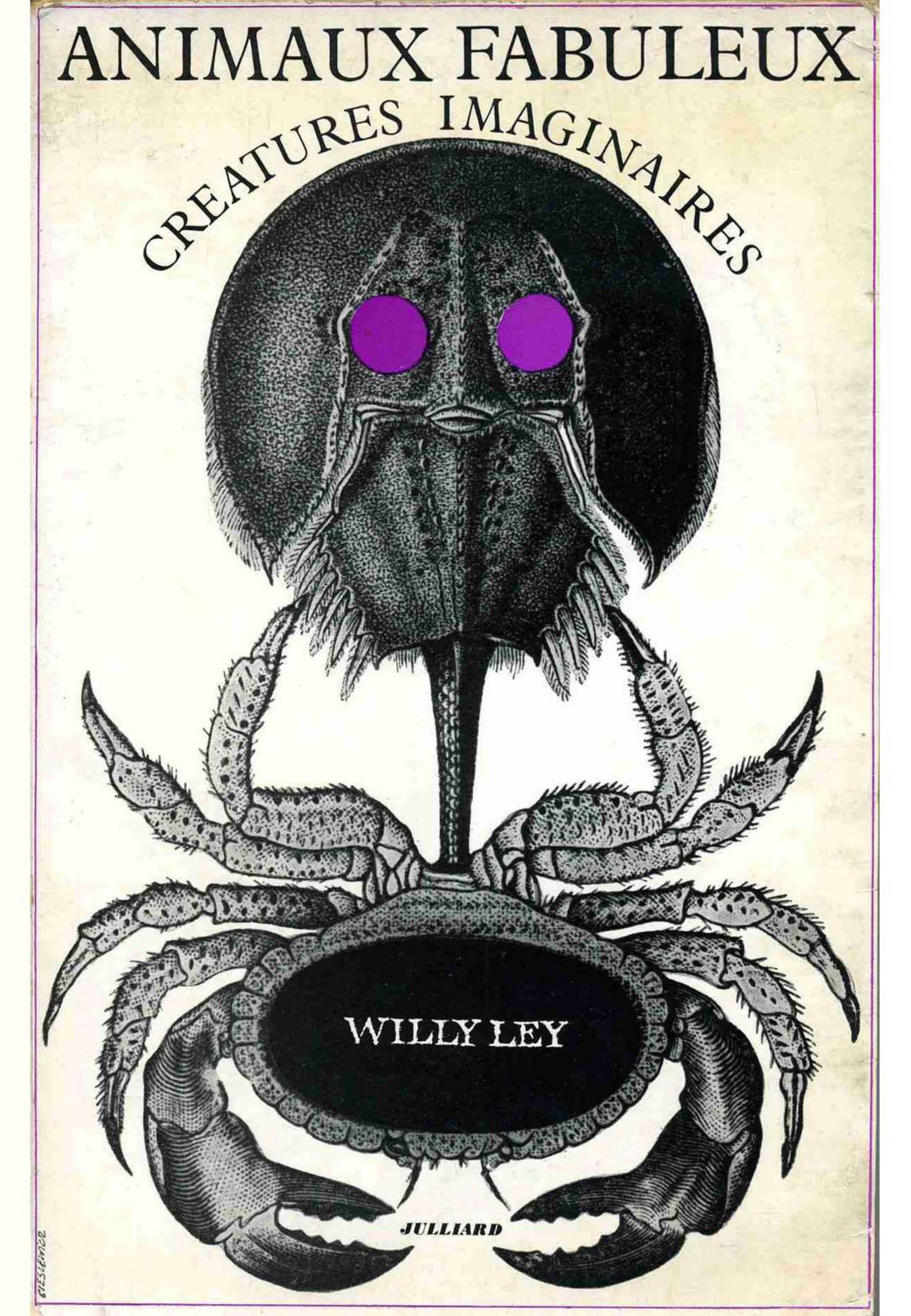

ANIMAUX FABULEUX
CREATURES IMAGINAIRES
WILLY LEY
JULLIARD

Willy Ley

(2 décembre 1906 à Berlin,
24 juin 1969 à New York)

Scientifique américain d'origine allemande.
Il a été un des pionniers de la conquête spatiale,
et a aidé à rendre les fusées et les vols spatiaux populaires,
dans son pays natal comme aux États-Unis.

Edition originale :
Willy Ley's Exotic Zoology,
New York, Random House, 1959.

WILLY LEY

ANIMAUX FABULEUX
CRÉATURES IMAGINAIRES

Exotic zoology

traduit de l'américain

par JANINE CLAUDE

3 *planches in-texte*
26 *illustrations*

RENÉ JULLIARD
30 et 34, rue de l'Université
PARIS

I

LA LEGENDE DE LA LICORNE

Nombreux furent les animaux fabuleux qui hantèrent les pages des livres anciens et dont l'image orna les murs des vieux châteaux. Il est incontestable que, parmi eux, la licorne exerça sur les esprits le charme le plus profond — le plus mythique, serais-je tenté d'écrire.

La fascination qui émane d'elle doit venir en partie de son attitude distante ; elle se tient volontairement à l'écart. Il en va tout autrement pour les autres animaux de la mythologie moyenâgeuse : ceux-ci entretinrent toujours quelques rapports avec les humains. Les dragons gardaient des trésors et enlevaient de belles jouvencelles. Les basilics tuaient quiconque se risquait à les approcher, et les géants se conduisaient comme d'énormes rustauds qu'ils étaient. Mais la licorne, la seule qui fût belle, demeurait lointaine et solitaire.

Dès lors, on ne peut que regretter que l'histoire de la licorne soit le fruit d'une erreur classique — du moins de ce qui apparaît comme tel bien des siècles plus tard.

Les livres de l'Ancien Testament furent rédigés en hébreu. Au IIIe siècle avant Jésus-Christ, il parut nécessaire de les traduire en grec, langue considérée à cette époque comme celle des gens cultivés. Un groupe de savants, plus tard appelés les Soixante-Dix, entreprirent cette tâche et donnèrent de la Bible la traduction que l'on nomme aujourd'hui la version des Septante. Ils se heurtèrent aux difficultés inhérentes à toute traduction, car l'on ne trouve pas toujours l'équivalent d'une expression idiomatique lorsqu'il

faut transmettre une idée d'une langue à une autre. Il arrive aussi qu'un mot revête plusieurs significations dans l'une des deux langues, alors qu'il présente un sens unique et bien défini dans l'autre. Ce ne sont que des exemples. Outre ces difficultés proprement linguistiques, que des connaissances suffisantes et un travail persévérant surmontent d'ordinaire, il se présente souvent d'autres problèmes créés par les particularités naturelles d'un lieu donné. Une plante répandue dans un pays et dont le nom est communément cité peut très bien ne pas exister du tout dans le pays du traducteur. Il en va de même pour les animaux.

Les Septante rencontrèrent cette difficulté. Les écrivains hébreux avaient parlé, sur un ton de crainte respectueuse, d'un animal qu'ils nommaient RE'EM. Le connaissant bien, ils ne s'étaient pas souciés de le décrire, ni même de préciser sa taille. Il découlait clairement de leurs récits que cet animal était à tous points de vue d'un commerce impossible. Par conséquent il était grand, car le plus féroce et le plus intraitable des animaux de petite taille est incapable d'inspirer ce genre de crainte mêlée de respect.

Les Septante cherchaient donc un mot grec à substituer à RE'EM. Nous ignorons la durée de leurs hésitations. Enfin, peut-être sous l'influence de souvenirs confus, de rumeurs plus ou moins vagues, ils optèrent pour le mot grec *monokeros,* ou licorne en français.

En agissant ainsi, les Septante ouvrirent la voie aux traducteurs futurs de la Bible. La Vulgate, ou traduction en latin, donne : *unicornus ;* la Bible française dit : *licorne,* et le Docteur Martin Luther a écrit en allemand : *Einhorn.* Tous ces mots reviennent à la même signification, soit : une seule corne. C'est pourquoi, dans la Bible anglaise du Roi James, on peut lire au chapitre de JOB-39-9-12 : « La licorne voudra-t-elle te servir, passer la nuit chez toi devant ta crèche ? — Attacheras-tu une corde à son cou, hersera-t-elle les sillons derrière toi ? — Peux-tu compter sur sa force très grande et lui laisser la peine de tes travaux ? — Seras-tu assuré de son retour, pour rentrer ton grain sur ton aire ? »

Ce passage n'est d'ailleurs pas le seul qui, dans la Bible, mentionne le RE'EM. Il y en a sept au total, dont trois se trouvent dans les Psaumes.

La traduction de RE'EM par monokeros allait avoir pour conséquence essentielle l'impossibilité où l'on fut, pendant des siècles, de mettre en doute l'existence de la licorne, celle-ci étant citée dans la Bible.

Avant de poursuivre l'étude de cette légende, il serait bon de préciser ce qu'était exactement le RE'EM. Pendant un certain temps, les spécialistes de l'antiquité, et tout particulièrement ceux qui se consacraient à l'interprétation de la Bible, pensèrent qu'il s'agissait de l'antilope oryx, dont le nom arabe est RIM. L'oryx avait en fait la réputation d'un ennemi redoutable, auquel nul ne pouvait se fier. Cette hypothèse semblait logique, mais elle s'effondra néanmoins lorsque l'existence d'un animal appelé RIMU fut révélée par des textes assyriens. Les dessins qu'illustraient ces textes montraient que l'animal en question n'était pas une antilope, mais un bœuf sauvage. Les zoologistes l'identifièrent sans peine ; c'était le *Bos primigenius* décrit dans les ouvrages de zoologie, le massif et sauvage ancêtre de notre bœuf domestique : l'urus.

Il est probable qu'aucun des Septante n'avait jamais vu d'urus, puisqu'il n'y en avait plus dans leurs contrées à cette époque. Cela aurait tout de même pu leur arriver, car en ce temps où ils effectuaient leur traduction, l'urus — aujourd'hui disparu — se rencontrait encore dans les forêts au nord des Alpes, et dans l'immense et terrifiante forêt hercynienne que les Romains — et parmi eux, Jules César — devaient décrire plus tard dans le style fleuri et selon la rhétorique dont ils étaient capables.

L'identité du RE'EM étant établie, la démarche inverse reste à accomplir, suite logique au choix linguistique des Septante : si le RE'EM n'était pas le monokeros, qu'était donc le monokeros ?

C'est là que prend vraiment naissance l'histoire de la licorne.

Celle-ci apparut pour la première fois dans les écrits de Ctésias, historien grec qui fut pendant un temps, médecin du Roi de Perse Artaxerxès II. Ctésias revint de Perse vers l'année 398 avant J.-C., et, pendant son séjour à Cnide, il rédigea deux ouvrages. L'un était une histoire de la Perse en vingt-trois volumes, dont il ne reste plus aujourd'hui

que quelques fragments. L'autre ouvrage concernait l'Inde, et n'est parvenu à notre connaissance que sous une forme condensée, ce travail ayant été effectué quelque 1300 ans plus tard par Photius, Patriarche de Constantinople ; on peut lire dans cet abrégé :

> « Il existe en Inde une race d'ânes sauvages qui sont aussi grands que des chevaux et parfois même plus grands. Ils ont le corps blanc, la tête d'un rouge sombre et les yeux bleu foncé. Ils portent sur le front une corne d'environ cinquante centimètres. En limant cette corne, on obtient une poudre très efficace contre les poisons mortels, et que l'on administre dans une potion. La base de cette corne, sur une largeur d'environ deux mains au-dessus du front, est d'un blanc immaculé. La partie centrale est noire tandis que l'extrémité, effilée, est d'un cramoisi éclatant. Ceux qui boivent dans ces cornes, taillées en coupes, prétendent échapper aux risques de convulsions et d'épilepsie. Ils sont même immunisés contre le poison si, avant ou après son absorption, ils boivent du vin, de l'eau, ou tout autre breuvage dans l'une de ces coupes. »

Ce récit en quelques lignes se développa et devint toute une bibliothèque d'une centaine de volumes. Il justifie donc une petite explication. Lorsqu'il écrivait au sujet de l'Inde, Ctésias parlait d'un pays qu'il n'avait jamais vu. En admettant que Photius nous ait transmis d'honnêtes échantillons de l'original, il faut reconnaître que cet ouvrage était une simple compilation de ouï-dire, de récits plus ou moins fantaisistes fondés sur des rapports de voyageurs, et qu'il donnait de la réalité une image à peu près aussi exacte que le font les films américains de la vie quotidienne en Amérique.

Il ressort assez clairement du livre de Ctésias que sa description de « l'âne sauvage de l'Inde » se rapporte au rhinocéros de ce pays, et que l'animal présente des caractéristiques empruntées à quelque autre spécimen de la faune indienne. De toute évidence, c'est au rhinocéros qu'il ressemble le plus. C'est d'abord le seul animal qui porte sur le front une corne unique. Ensuite, Ctésias signale l'agilité

de l'animal, et la rapidité croissante de sa course. Ajoutons à cela l'ensemble des notions traditionnelles concernant le rhinocéros. D'après elles, la corne avait un pouvoir médicinal. Elle était considérée en Extrême-Orient, comme une drogue puissante, et elle l'est encore. Des Chinois riches et plus très jeunes la paient littéralement son poids d'or, parce qu'ils la regardent comme un facteur de rajeunissement. Il était courant, même dans les temps anciens, de façonner des hanaps en corne de rhinocéros. Certains étaient décorés des trois couleurs citées par Ctésias comme étant les teintes naturelles de la corne. Il est permis de supposer qu'un sens mystique s'attachait à cette disposition des couleurs, bien que nous en ignorions le comment et le pourquoi.

L'animal dépeint par Ctésias n'empruntant pas tous ses traits au rhinocéros, les autres ont sans doute été pris à un genre d'antilope. Il s'agit sans aucun doute du mâle de l'antilope noire des Indes ; les indigènes des régions où abonde encore cette espèce affirment qu'elle présente de nombreux spécimens à corne unique. N'est-ce pas une étrange coïncidence ?

Une autre école de savants, à la suite du Professeur Schrader — un Allemand — se référa au témoignage de Ctésias pour imputer au RE'EM la légende de la licorne. Les Perses reproduisirent sur les murs du Palais Royal de Persépolis les motifs des bas-reliefs assyriens et babyloniens, et sans nul doute Ctésias les vit. Le Professeur Schrader souligna que la position de l'urus, dans les bas-reliefs, est celle d'un profil parfait, si parfait qu'évidemment une seule corne est visible. Les arguments émis par le Docteur Othenio Abel et par le Professeur C. Antonius vinrent appuyer ceux du Professeur Schrader. Ils soutinrent que, si l'exécution des fameux bas-reliefs est en partie héraldique, elle n'est pas tout à fait exacte dans le détail. L'aspect général de l'urus était conforme à la réalité, mais les artistes n'ayant plus de modèles vivants à leur disposition, ils omirent certains détails et en altérèrent d'autres. Les bas-reliefs babyloniens datent de l'époque de Nabuchodonosor (vers 600 avant J.-C.), alors que l'urus avait déjà disparu de la Mésopotamie depuis un siècle ou à peu près. Lorsque les Perses le représentèrent sur les murs du Palais-Royal, il avait déjà pris dans les

esprits l'allure d'un monstre fabuleux. Sa grande taille, sa force, son caractère farouche et indomptable se prêtaient admirablement à la création de mythes. Il est très vraisemblable qu'au moment où Ctésias, sujet grec, arriva en Perse, il y circulait une foule de légendes toutes prêtes à être offertes aux voyageurs étrangers. Par ailleurs, Ctésias n'avait qu'une connaissance imparfaite des langues qu'il entendait parler autour de lui. Malgré tout, je ne pense pas qu'il fut vraiment influencé par les bas-reliefs persans. La légende de la licorne s'oriente dans une direction différente après Ctésias. Les autres sources sont romaines — ce sont Aelian, qui écrivit en grec bien que vivant en Italie, Pline l'Ancien et Julius Solinus.

Aelian fit allusion aux montagnes inaccessibles au cœur de l'Inde, et il parla des animaux étranges qu'on y pouvait rencontrer... « et parmi eux la licorne, qu'ils appellent cartãzonos. Elle est aussi grande qu'un cheval adulte, elle a une crinière, son pelage est fauve, et ses pattes sont semblables à celles de l'éléphant, sa queue ressemble à celle d'une chèvre. Sa rapidité est étonnante ».

Ce genre de description peut passer pour un « caprice zoologique », et la licorne devient un être de plus en plus fantaisiste. Aelian s'essayait en fait à dépeindre le rhinocéros, ses pattes massives, sa queue courte et ses autres caractéristiques. Le nom cartãzonos est sans doute une altération grecque du mot sanskrit : kartajan, que l'on peut traduire par : Seigneur du Désert, ou par : Maître des Terres Sauvages.

Fidèle à son habituelle précision toute militaire, Pline serra de plus près la réalité en écrivant :

> « Les Indiens Orsaean chassent une bête affreusement sauvage : le monokeros. Elle a la tête d'un cerf, les pattes d'un éléphant et la queue d'un verrat. Le reste de son corps rappelle celui du cheval. Elle émet un mugissement profond et elle porte au milieu du front une corne longue de deux pieds. D'après les indigènes, cet animal ne peut être capturé vivant. »

Nous sommes tentés de sourire en lisant ceci à l'heure actuelle. Mais confrontée de très près à une bonne photographie du rhinocéros indien, cette description n'est pas mauvaise. Ce sont les termes qui amusent, et non pas la matière.

Mais toutes les descriptions se rejoignent dans la *Polyhistoria* de Julius Solinus. L'excellent traducteur Arthur Golding (1587) nous a transmis ce qui suit :

> « ...La plus cruelle est la licorne, monstre au mugissement effroyable. Son corps est celui du cheval, elle a des pattes d'éléphant, une queue de porc et une tête de cerf. Une corne s'élance du milieu du front, corne à l'éclat prodigieux, longue d'environ un mètre, et si aiguë et effilée qu'elle transperce tout obstacle. On n'attrape jamais cet animal vivant. On peut le tuer, non le capturer. »

Le Docteur Odell Shepard a retracé toute l'histoire littéraire de la licorne, dans son charmant ouvrage : « la Légende de la licorne » (Boston : Houghton Mifflin, 1930). Il a noté ceci au sujet du passage précédemment cité :

> « Toute la rhétorique du monde ne fera jamais plus que Solinus n'a fait pour rendre la licorne extraordinaire et attirante. »

Golding, pour sa part, a su préserver la saveur du texte original.

Peu après Solinus, la légende versa dans l'extravagance. La taille de la licorne atteignit, à travers la littérature sémitique, d'invraisemblables proportions. Les Arabes prétendirent que l'animal se plaisait à transpercer de sa corne le corps des éléphants, dont elle ne pouvait plus se défaire ensuite. Ainsi, lorsqu'elle aurait porté, enfilés sur sa corne, trois ou quatre cadavres d'éléphants, elle aurait perdu son agilité et serait devenue la proie de l'oiseau-roc. Des fables de cet ordre circulèrent plus tard dans l'Europe médiévale, attribuées tantôt à la licorne, tantôt au rhinocéros.

Juifs et Arabes rivalisèrent dans ces fantasmagories dignes

du baron Von Münchhausen ou de Paul Bunyan. Ils s'appuyèrent sur le Talmud pour prouver que la taille de la licorne était si imposante qu'elle l'empêcha de prendre place dans l'Arche de Noé, et la contraignit à nager pendant la durée entière du déluge, ne reposant que fortuitement sa corne sur le bord de l'Arche.

Les visiteurs épris des contrées magiques de l'Orient partaient à la recherche de l'animal fabuleux. Si par hasard ils rencontraient sa forme réelle : le rhinocéros, leur déception était amère. Ils avaient imaginé un animal coloré, resplendissant, prodigieux, et ils découvraient un monstre affreusement laid.

Marco Polo laisse percer son désappointement lorsqu'il écrit :

> « Ils ont des éléphants sauvages et de très nombreuses licornes, à peine plus petites que les éléphants. Elles ont un pelage semblable à celui du buffle et leurs pattes sont celles de l'éléphant. Elles portent sur le front une longue corne noire. Il est intéressant de savoir qu'elles ne blessent pas avec leur corne, mais avec leur langue et leurs genoux. Lorsqu'elles entrent en furie contre quelqu'un, elles le jettent à terre et l'écrasent sous leurs genoux. Grâce aux longs piquants aigus qu'elles ont sur la langue, elles blessent en même temps leur victime. Leur tête est comparable à celle du sanglier, et elles la tiennent courbée vers le sol. Elles se vautrent complaisamment dans la vase et dans la fange. Ce sont des bêtes absolument hideuses. Elles ne ressemblent en rien à l'idée que nous en avons dans nos pays, elles sont même à l'opposé de ce que nous croyons, et bien éloignées de pouvoir se blottir dans le sein d'une vierge ! »

Rien d'étonnant à ce qu'une déception aussi cruelle engendrât l'incrédulité : le rhinocéros n'était pas la licorne. Cette créature éléphantine et bête n'avait sans doute rien de commun avec la prestigieuse licorne ! Les deux animaux, aussi différents entre eux que le jour et la nuit, n'avaient que cette corne pour point de comparaison. On maîtrisait le rhinocéros en déployant une force brutale, alors que la licorne se soumettait à des procédés autrement ingénieux.

Le mythe de la licorne s'orienta ensuite dans une voie assez étrange et pour le moins inattendue. C'est en effet la mythologie chrétienne qui, peu à peu, fit de la licorne l'esclave d'une vierge. A l'antique tradition selon laquelle une licorne ne pouvait être capturée, l'interprétation chrétienne ajouta une exception. Une vierge devait se rendre dans la forêt où errait la licorne, et attendre avec patience. Au bout d'un court moment, l'animal s'approcherait et poserait sa corne sur les genoux de la vierge. Perdant alors sa puissance et son caractère farouche, elle tomberait endormie. Puis les chasseurs dissimulés dans les arbres descendraient et feraient prisonnière la bête royale.

Il est curieux de constater que le mythe médiéval tint en haleine et dérouta, pendant bien des décades, des commentateurs très doctes. Ils épiloguèrent longuement à son sujet et répandirent beaucoup d'encre, nul n'ayant le courage de considérer les faits avec objectivité.

Enfin, quel objet est blanc, noir et terminé par une extrémité d'un rouge brillant, et capable en outre de perdre son pouvoir dans le sein d'une vierge ? Un symbole trop évident est peut-être difficile à reconnaître, bien que j'en doute fort.

Si d'une part la légende de la licorne s'égarait en des fantaisies érotiques, elle se tournait par ailleurs vers des questions tout à fait pratiques. Depuis l'époque de Ctésias, on attribuait aux cornes des licornes des vertus antidotiques contre tous les genres de poison qu'un assassin puisse inventer. L'effet infaillible de cette corne s'exerçait de plusieurs façons. Si le poison avait déjà été avalé, il fallait absorber de la poudre de corne. Le procédé le plus sûr consistait à façonner un hanap en corne de licorne, et de cette manière tout poison mélangé à un liquide se trouvait neutralisé. Si par ailleurs la corne avait contact avec la nourriture, elle révélait la présence du poison et protégeait ainsi le roi ou le gentilhomme occupés à festoyer.

Bien entendu de nombreuses personnes, riches négociants et princes détenteurs du pouvoir, désiraient vivement posséder une corne ou des fragments de corne, leur puissance ou leur richesse les désignant plus que d'autres à la vindicte du poison.

Le prix de cette matière s'accrut donc en conséquence, et bientôt elle se vendit contre son propre poids d'or.

En de telles circonstances, il fallait s'attendre à des fraudes et à des falsifications. Des commerçants peu scrupuleux mirent sur le marché des cornes de rhinocéros, des cornes d'antilopes (mâles d'antilopes noires), et ils les firent passer pour des cornes de licornes. On distinguait en Europe du Nord l'unicornum verum et l'unicornum falsum. La première — « véritable » corne de licorne — était en général trouvée dans la terre, c'étaient des défenses de mammouth. Quant à l'autre, abondante dans le Nord, on la tirait des dents du narval, mammifère marin.

Presque tous les croquis de licorne dans les livres anciens montrent une corne qui n'est autre que la dent du narval mâle. Sa fonction paraît mystérieuse, car la femelle ne possède pas cette dent. Si elle jouait le rôle d'une arme ou d'un outil, mâle et femme en seraient pourvus. Elle semble donc un simple ornement, ce qu'elle était d'ailleurs sur la table du roi ou dans la boutique de l'apothicaire.

A l'époque de la Renaissance, quelques Italiens sceptiques mirent en doute, pour la première fois, les vertus salvatrices de la corne fameuse. Ils s'attaquèrent à tous les apothicaires qui arboraient sur leur comptoir le produit du litige. Or les apothicaires, malgré toute leur fierté de posséder la corne, se montraient fort sensibles à l'aspect des pièces d'or offertes en contrepartie.

La croyance populaire fut beaucoup plus longue à ébranler, et mit parfois des gens instruits dans une situation délicate. Au XVIe siècle, le très savant Konrad Gesner de Zurich, médecin « municipal » de sa ville, était rétribué pour accorder ses soins aux indigents. Mais il avait aussi une clientèle personnelle, et certains malades assez fortunés insistaient pour qu'il leur prescrivît de la corne si aucun autre remède ne pouvait les guérir.

Gesner partageait l'opinion de ses confrères italiens au sujet de cette corne. Or un patient qui se sait malade, et qui souffre, est bien difficile à convaincre. Gesner se trouvait donc, de temps à autre, obligé de prescrire de la corne. Il ne le faisait jamais sans souligner adroitement, sur l'ordonnance, qu'en pareil cas il prescrivait aussi et à coup sûr d'autres médecines.

La corne de licorne demeura longtemps inscrite sur les listes de produits médicinaux. Elle fut signalée pour la dernière fois à Londres en 1741.

La foi en l'existence de l'animal s'était elle-même peu à peu évanouie. Même ceux qui défendaient la corne pour des raisons d'intérêt ou d'autres, admettaient volontiers la disparition de la licorne. L'apothicaire était tout près de prédire en conséquence l'extinction de la race humaine. Il avait la chance de posséder encore l'objet miraculeux, mais il était, bien entendu, moins disposé que jamais à s'en séparer.

En 1827, le Baron Cuvier porta un coup mortel à l'antique légende, sur le plan scientifique du moins. Il déclara en effet ceci : un animal ne pouvait en même temps avoir le pied fourchu et être porteur d'une seule corne. Un tel animal aurait eu l'os frontal partagé en son milieu, et aucune corne n'aurait alors pu croître à cet endroit. L'anatomie du rhinocéros ne venait pas à l'encontre de cette assertion, puisque ce que l'on appelle sa « corne » n'en est pas une en réalité. Une corne véritable, comme celle de la vache, comprend deux parties distinctes : un étui corné, recouvrant une partie osseuse soudée aux os du crâne. Or le rhinocéros ne porte rien de tel ; il s'agit pour lui d'un faisceau de soies extrêmement dures et comme agglomérées. Cette pseudo-corne peut échapper à la règle de Cuvier.

Par la suite, les disciples de Cuvier, les paléontologistes des années 1900, crurent un certain temps qu'ils avaient découvert la vraie licorne. On avait mis à jour, en Russie et en Sibérie, les os et le crâne d'un parent, lointain et disparu, du rhinocéros. Cet animal, l'*Elasmotherium sibiricum,* semblait correspondre aux récits anciens bien mieux que le rhinocéros vivant. D'une taille beaucoup plus élevée que celle du plus grand rhinocéros indien, il avait donc une corne plus longue, et elle était située juste au milieu de son front. Le célèbre géologue viennois Melchior Neumayr écrivit alors dans son *Erdgeschichte* (Histoire de la Terre, tome II — 1895) :

> « Il est possible que l'homme et l'*Elasmotherium* aient en fait coexisté en Sibérie, et que ce dernier ait été exterminé par l'homme. Ceci expliquerait du moins le

> thème familier des vieilles chansons toungouzes, qui faisaient allusion à une sorte de bœuf noir terrible et gigantesque, doté d'une corne unique au milieu du front. La taille de cette corne était telle qu'il fallait consacrer un traîneau à son seul transport. »

Melchior Neumayr faisait cependant fausse route en admettant comme possible la découverte de *la* licorne. S'il avait eu connaissance de tout l'historique de cette légende, il aurait su de même que la licorne était en fait le rhinocéros indien, et que l'on ne pouvait rien dire de plus. Mais l'histoire littéraire de cet animal étrange n'avait pas encore été rédigée à cette époque.

J'ai suivi jusqu'à présent, dans mon exposé, l'évolution « chrétienne » de la légende : origine biblique, auteurs classiques du Moyen Age, et enfin les lumières de la Renaissance. Mais il existe également une autre voie, assez facile à suivre de nos jours grâce à un ouvrage de Richard Ettinghausen : c'est la voie musulmane. Avec quelques points de divergence, le récit musulman fait allusion, lui aussi, en dernier ressort, au rhinocéros indien. Il insiste davantage sur l'énormité de la corne, au point de la considérer sans presque tenir compte de l'animal, celui-ci passant au second plan. Comme dans les pays de civilisation chrétienne, on introduisit dans l'histoire la corne d'autres animaux, mais ici ce furent des dents de morse au lieu des dents de narval.

Le terme le plus fréquemment utilisé pour désigner l'animal fut *karkadann,* terme à la fois ambigu et lumineux, puisqu'il désigne le rhinocéros. La forme du karkadann ne semble pas avoir été mieux définie que celle de la licorne « chrétienne ». La bête « musulmane » revêt en général la silhouette d'une antilope. Elle ne ressemblera que plus tard au rhinocéros, et de façon épisodique. Entre les deux se place toute une collection de karkadann bovins, léonins et même canins — ces derniers prédominant dans une certaine mesure. Cette proportion a sans doute une explication d'ordre linguistique, liée aux procédés d'écriture des langues sémitiques. On ne représente que les consonnes, ou à la rigueur les voyelles par de petits points et des signes sous les consonnes, ce que l'on appelle les marques diacritiques. Si par hasard,

ces signes sont omis dans un manuscrit ancien, un même mot peut être lu *gurg* ou *karg*. Le premier signifie *loup*, alors que le second veut dire *rhinocéros*. Or le premier est évidemment le plus courant des deux. Richard Ettinghausen ajoute ceci :

> « Pour rendre l'interprétation plus douteuse encore, le texte est d'un bout à l'autre assez confus, et le lecteur est incapable de choisir entre les deux significations. Dans les Histoires de Gushtãsp et Isfandiyãr, les mots riment de la sorte : *suturg* (grand) avec *buzurg* (gros), rejoignant aussi *gurg* (loup). Dans les récits de Iskandar et Bahram Gur, on trouve *targ* (casque), *tagarg* (grêlon) et *marg* (la mort) pour la forme *karg*. »

Les noms mentionnés dans cette citation sont ceux des quatre héros musulmans qui, selon le folklore, ont réalisé l'impossible, c'est-à-dire, tué un karkadann.

Bien qu'il n'y ait pas d'interférences entre la légende chrétienne et celle des pays musulmans concernant la licorne, toutes deux ont eu le même aboutissement.

> « Au cours du XVIIIe siècle, des manuscrits Al-Gazvini, destinés par leur médiocre qualité à un public de gens simples et pauvres, portaient des illustrations où le karkadann ressemblait tristement au rhinocéros. Le texte demeure fidèle aux contes anciens, mais les images le montrent assez semblable à l'animal actuel. La prise de conscience de la réalité provoque toutefois un vrai désenchantement. Le caractère féroce et impressionnant du vieux monstre s'en est allé, ne laissant que la connaissance d'une masse énorme et hideuse. Aucun rameau ne peut fleurir sur le mythe ancien, rien ne peut le rajeunir en présence d'un animal aussi repoussant. »
>
> (Richard Ettinghausen).

Des siècles après que la croyance en la licorne se fût éteinte, elle eut pourtant un regain inattendu et d'origine très scientifique, puisqu'il était dû au bistouri. En mars 1933

le biologiste américain W. Franklin Dove, alors à l'Université du Maine, pratiqua une simple intervention sur un veau Ayrshire âgé d'un jour. Cette opération dut apparaître au profane comme l'application directe d'une lecture attentive de la *Légende de la licorne* d'Odell Shepard. Le Docteur Shepard signalait l'existence de moutons « unicornes » au Népal, spécifiant qu'on en expédiait en Europe à l'occasion. Si l'on savait que cette sorte de moutons était créée de façon artificielle, on ignorait à la fois la raison de ce traitement et la méthode employée. Selon certaines rumeurs, les Kaffir obtenaient parfois du bétail unicorne, et les Dinka d'Afrique « non seulement traitent les cornes de leurs bêtes comme le font les Kaffir, mais ils les utilisent aussi pour distinguer les chefs de leurs troupeaux. »

> « Il semble donc possible que la notion d'un animal à corne unique, ce que j'oserai appeler « l'idée unicorne », soit éparse dans la nature. Peut-être est-elle née d'une coutume qui consiste à réunir les cornes de certains animaux domestiques, et ceci par un procédé encore actuel, mais encore inconnu de notre monde civilisé. Peut-être faut-il voir là l'explication des vaches et des taureaux à une corne dont Aelian signale la présence en Ethiopie, et du bétail « unicorne » que Pline disait vivre au pays des Maures. Telles pouvaient être aussi les vaches à une seule corne inclinée en arrière et longue d'environ 4 centimètres, ces vaches que Vartoman avait vues à Zeila en Ethiopie. On peut penser que la tête de bélier à une corne, envoyée à Périclès par ses fermiers, était celle du chef de leur troupeau ; cela aurait été un symbole parfait de cette « conduite » d'Athènes qu'ils voulaient prédire à leur maître, si l'on en croit Plutarque. »
>
> (Odell Shepard).

Le docteur Dove ignorait tout cela lorsqu'il projeta son intervention. Mais il soupçonnait que la négation absolue de Cuvier quant à l'existence d'une licorne à pieds fourchus pouvait ne pas être toujours vérifiée, et dans toutes les conditions. La conviction de Cuvier était que la partie osseuse

d'une corne ne peut prendre naissance au milieu du front d'un tel animal, parce que les os frontaux sont joints par une suture. Une telle protubérance ne pourrait donc croître à cet endroit.

Cuvier avait raison jusqu'à un certain point : la partie interne de la corne ne se développe pas à cet endroit en des circonstances normales. Mais là se borne la certitude. Le Docteur Dove prouva de façon expérimentale que les parties osseuses des cornes du bétail ne sont pas des excroissances des os frontaux comme le pensait Cuvier, mais viennent de bourgeons issus du tissu tendre qui couvre les os frontaux. En d'autres termes, ces parties osseuses n'appartiennent pas au crâne et ne fusionnent pas avec les frontaux avant d'avoir atteint un certain stade de développement.

Etant donné ces conditions anatomiques, il est possible de transplanter les bourgeons de corne. C'est là l'opération que pratiqua le Docteur Dove. Il fallait inciser les deux bourgeons de corne, les aplatir à leur point de contact, et les placer ensemble au-dessus de la « cicatrice » des frontaux. Ils devaient pousser en un seul prolongement osseux protégé par un seul étui de corne, à l'endroit même où la légende fixait l'appendice frontal de la licorne.

L'expérience fut couronnée de succès, au-delà des prévisions les plus optimistes. Si le bétail ordinaire a des cornes incurvées, la licorne artificielle avait une corne presque rigoureusement droite : l'extrémité seule se courbait un peu vers le haut. En outre, un seul étui corné recouvrait une partie osseuse unique solidement attachée aux os frontaux malgré la présence de leur suture. La corne était d'un blanc grisâtre à la base et son extrémité était noire.

Le résultat le plus surprenant de cette expérience fut cependant le comportement de l'animal. Le Docteur Dove put écrire dans le *Scientific Monthly* de mai 1936 :

> « Fidèle à son prototype par sa conduite comme par sa corne, l'animal a conscience de son pouvoir. Les lois de l'hérédité font de lui une bête à deux cornes, mais il se comporte selon sa forme actuelle, et il utilise sa corne unique comme il ferait d'une proue pour traverser barrières et clôtures, ou comme d'une baïonnette qu'il lancerait en avant dans ses attaques. Chose curieuse,

> la conscience de son pouvoir le rend docile, et l'on peut inverser à son sujet les termes de la béatitude : « Bienheureux les doux, car ils possèderont la terre. »

Si ces phrases, au lieu d'être imprimées en anglais moderne et en 1936 dans un journal scientifique, avaient été écrites en latin dans un livre de l'année 1550, on les aurait sans doute désignées comme la description la plus nette et la plus caractéristique du monstre fabuleux.

Les auteurs anciens sont formels lorsqu'ils affirment la disparité du rhinocéros et de la licorne, et cependant les peintures anciennes conviennent mieux au rhinocéros qu'au bœuf unicorne. Les confusions utlérieures sont amusantes, mais explicables. Il est probable que, depuis les temps les plus reculés, certains groupes humains ont connu et pratiqué l'art de créer les licornes. On peut imaginer aussi les multiples contes fantastiques, les récits de longs et périlleux voyages, destinés à dissimuler la véritable origine des animaux rares et précieux. Il est assez facile de percer à jour l'histoire de la licorne, si l'on s'en réfère à la possibilité de cette opération. Ajoutons que la corne unique n'est pas un simple symbole, mais qu'elle *fait* véritablement d'un animal le chef du troupeau.

Une question demeure en suspens : les Anciens pouvaient-ils pratiquer et pratiquaient-ils cette opération, et en va-t-il de même pour les Kaffir, les Dinka et les habitants du Népal ? Ces trois derniers peuples ont en fait produit du bétail unicorne, et l'opération en elle-même est banale. Quant aux Anciens, c'est Pline qui nous fournit la réponse. Parlant des cornes de bœuf, il donne la recette de l'opération dans le onzième livre de son histoire naturelle :

> « Des incisions sont dirigées dans plusieurs sens afin que quatre cornes poussent sur la tête. »

La technique s'applique aux animaux unicornes comme aux autres, et si Pline l'avait su, il l'aurait certainement mentionné. En tout cas, il suffit de savoir traiter les cornes pour être à même de créer une licorne. Nous savons désormais que cela est réalisable.

Je fus très surpris de constater la réaction piquante de certains hommes de lettres à l'expérience du Docteur Dove. Ils se sentirent — tout à fait à tort — visés dans leur érudition, et se montrèrent nettement défavorables. L'histoire littéraire de la légende est pourtant intacte. L'expérience est une mise au point, claire et définitive, de faits jusqu'alors demeurés inexplicables, et qu'Odell Shepard avait mentionnés.

L'animal de la légende est resté ce qu'il était, mais nous savons en outre que des licornes pouvaient être fabriquées, et qu'elles le furent parfois.

II

LES ANIMAUX FANTASTIQUES

« Tête *de cheval et corps ailé, Pégase semble tout à fait issu d'une légende. Il en va de même pour le griffon du pays des Maures, et pour le Tragopan, plus grand que l'aigle, aux cornes recourbées sur une tête rouge, au corps couleur de rouille. On ne peut pas non plus croire aux sirènes, malgré les assertions de Dino, père du célèbre Clitarque. Il affirme que des sirènes existent en Inde, où elles séduisent les humains par leurs chants, afin de les tuer et de les déchiqueter lorsqu'ils s'approchent.* »

Cette évocation rapide de légendes teintées de notions zoologiques ressemblerait assez à un écrit rédigé en Italie à l'époque de la Renaissance. Les connaissances classiques, remises en lumière, étaient cependant passées au crible de la critique.

Or ces phrases ont bien été écrites en Italie, mais longtemps avant la Renaissance, car elles sont tirées de l'Histoire Naturelle de Pline l'Ancien. Le jugement de l'auteur allait être confirmé par la suite, puisqu'aucune des légendes qu'il cite n'a été reprise après lui. Mais il ne pouvait prévoir la multiplicité des êtres féeriques qui devaient naître d'éléments déjà existants, ou qui seraient créés de toutes pièces. En écartant la licorne — qui appartient à la littérature courtoise et à la poésie plus qu'aux récits et aux contes populaires — les hôtes singuliers de ces histoires sont au nombre de quatre. Deux d'entre eux ont forme humaine : ce sont les géants et les nains. Les deux autres sont des animaux : le dragon et le basilic.

Le peuple des nains constitue un cas particulier, qu'il convient de traiter à part, tandis que les géants sont de la même espèce que le dragon et le basilic. On pourrait voir en eux une sorte de dragons plus « intellectuels ».

Et puisque nous parlons des géants, signalons les deux documents littéraires d'importance qui semblaient soutenir la thèse de leur existence. L'un était la Bible — avec l'unique phrase, mais combien de fois citée : « En ces jours, il y avait des géants. » L'autre était le plus ancien récit d'aventures et l'un des grands poèmes épiques de l'humanité : l'Odyssée. Ces deux arguments littéraires furent assez influents pour lancer les gens à la recherche des géants. Pendant des siècles, ces phénomènes ne furent pas l'apanage des contes de fées, et tous les genres de littérature leur laissèrent large place, aussi bien les ouvrages ordinaires que les livres sérieux ou ceux du genre « réaliste ». Nous savons bien à présent que ces géants n'ont jamais existé et que cette croyance est née de naïves méprises. Un cas classique de ces fausses évidences est celui que relate le Theatrum Europaeum de Mérian (1647). Le chapitre consacré au géant de Krems (ville autrichienne) débute ainsi :

> « En l'an 1645, aux environs de la Saint-Martin, les Suédois occupaient la ville de Krems. Construisant les fortifications, ils achevaient une forteresse sur la montagne, près de la vieille tour ronde. Ils s'aperçurent alors que l'eau de pluie détériorait l'ouvrage ; ils creusèrent donc un fossé pour permettre l'évacuation de l'eau. En creusant ce fossé, à deux ou trois coudées sous la surface, ils rencontrèrent un terrain ocre, mais noirci par la putréfaction du corps immense d'un géant. On ne l'identifia pas tout de suite, car la tête et les membres avaient été détruits, et parce que l'ensemble était ramolli et décomposé. Il restait cependant assez de fragments qui furent examinés par des personnes compétentes et reconnus pour des restes humains. Ces restes furent embaumés et expédiés en Suède et en Pologne... D'autres furent conservés à Krems et exposés dans l'oratoire de la nouvelle église bâtie sur la montagne par les Jésuites. Parmi ces restes on pouvait voir une dent pesant 1.800 grammes.

Le bruit courut que les corps de deux autres géants, d'une taille moindre, étaient restés enfouis parce que les travaux de terrassement ne s'étaient pas poursuivis au-delà des besoins des fortifications. »

L'auteur du livre dessina par un heureux hasard la dent de 1 800 grammes, ce qui permit de préciser indiscutablement son origine ; elle venait d'un *Elephas primigenius,* ou mammouth.

Un cas similaire s'étant produit en Suisse, aux environs de Lucerne, un siècle plus tôt, on avait également parlé du géant Suisse, ou du géant de Lucerne. En 1577, la chute d'un vieux chêne abattu par un orage en avait occasionné la découverte. Les autorités civiles et religieuses de l'endroit se montrèrent perplexes : s'agissait-il de restes humains ou non ? Fallait-il envisager une sépulture chrétienne ? On fit venir une célébrité de l'époque, le Docteur Félix Platter de Bâle. Le Docteur Platter examina les restes et déclara avec le plus grand sérieux qu'ils provenaient d'un géant d'une taille d'au moins six mètres. Ils furent placés à l'Hôtel de Ville, attendant d'être un jour identifiés par un véritable expert en anatomie. Or, vers 1800, le professeur J. F. Blumenbach de Goettingue visita Lucerne. Un coup d'œil lui suffit et le Conseil Municipal fut obligé d'apprendre et de réaliser qu'il avait existé autrefois un spécimen d'éléphant appelé *Elephas primigenius.*

Blumenbach se borna d'ailleurs à démasquer le géant suisse. Il n'avait ni le temps, ni le goût de se consacrer à une lutte en règle contre les géants. Cette tâche incomba au Baron Cuvier qui mena sa brillante bataille à l'Académie française. Cette éminente compagnie avait été le théâtre d'une longue et ardente controverse au sujet des « ossements du Roi Teutobochus », controverse déclenchée par leur découverte dans une plaine du Dauphiné. L'endroit était connu depuis des temps très anciens sous le nom de *champ des géants.* On y avait trouvé à plusieurs reprises des os gigantesques. Le 11 janvier 1613, un squelette assez complet de *Dinotherium* fut mis à jour. Il s'agissait d'un parent lointain et disparu de l'éléphant, dont les ossements sont toujours à Paris. Un « médecin » nommé Mazurier déterra les os et

affirma qu'il les avait tirés d'une pierre tombale longue d'environ neuf mètres sur laquelle était gravé le nom du Roi Teutobochus. Les arguments qu'il avançait manquaient sans doute de fondements, car nombre de savants et Académiciens restèrent sceptiques. Cependant ils ne reconnurent pas le squelette d'un grand animal ; ils se demandèrent seulement si c'étaient de véritables os ou plutôt quelque caprice minéral de la nature. Quant à Cuvier, non seulement il prouva leur nature, mais encore il précisa quelle sorte d'os c'étaient. Depuis 1824, date à laquelle parurent ses *Recherches sur les ossements fossiles,* on ne relève plus aucune allusion sérieuse à des géants historiques.

Nombreux furent les contes du même genre liés aux restes des grands animaux disparus. La plupart du temps, les ossements étaient dispersés, mais les récits mentionnaient toujours les lieux où les géologues pouvaient espérer en découvrir.

Toutefois l'Europe médiévale, lectrice de la Bible, n'a pas le monopole de ces fantaisies ; et je n'en veux pour preuve qu'un exemple situé de l'autre côté de l'Atlantique. On peut citer un cas tiré des *Récits de voyages d'Ezra Stiles* (Yale University Press, 1916). Ce cas est relaté dans une note du Révérend Ezra Stiles, Docteur en droit civil et religieux et principal du Yale College, qui mourut en 1795. Voici la teneur de cette note, insérée dans son journal en juin 1764 et dont les termes sont reproduits dans leur originalité :

« Vers 1705, M. Taylor rédigea un éloquent rapport sur le géant trouvé à Claveric proche d'Albany. Il expliquait que quarante ans plus tôt (ou peut-être en 1666), on lui avait raconté l'histoire d'un géant indien d'une taille immense. Il était demeuré incrédule jusqu'à ce qu'il eût vu les dents, qu'il pesa : l'une atteignait en unités d'aujourd'hui 900 grammes, et l'autre presque deux kilos et demi. Les Hollandais lui assurèrent que la longueur du squelette mesurait 25 pas, qu'un fémur avait cinq mètres et une rotule 30 centimètres de diamètre. Les Indiens leur auraient maintes fois parlé de ce géant qui — disaient-ils — était aussi haut que le Pin et qui serait mort 240 ans auparavant.

Le fémur ayant été recueilli en juin 1705, le géant aurait

donc vécu avant 1465. Une seule dent dépassait le poids de 2 kilos. Grand-père Taylor s'exprimait ainsi : je ramassai et pesai moi-même deux autres dents, dans ma maison de Westfield. La première, dure comme du roc et striée, atteignait deux kilos trois cents. La seconde pesait presque deux kilos. Les Indiens se pressèrent à Fort Albany pour contempler les os, blâmant les Hollandais pour leur incrédulité. Ces derniers, en effet, n'avaient pas ajouté foi aux récits indiens vieux de 40 ans, selon lesquels un Indien grand comme les pins les plus hauts, pourchassait les ours jusqu'à pouvoir les prendre dans ses mains, avançait dans une eau profonde de 3 à 4 mètres et plus, attrapait les esturgeons à poignée et les mangeait grillés. »

Le Docteur Stiles cite un autre texte publié dans le journal par Taylor, en 1705, et concernant ces mêmes dents. Celles-ci y sont décrites de façon très incomplète ; on y lit qu'elles « semblent en ivoire mat » ; d'après les Indiens, ce géant, pacifique, n'avait jamais tenté de leur faire du mal. Il ressort néanmoins de la description des dents (si pauvre fût-elle) qu'elles appartenaient à un mastodonte d'Amérique.

Il existait une tendance générale à imaginer l'existence de géants chaque fois qu'on découvrait quelque part des os très longs. S'il est certain que, dans les pays chrétiens, les références à la Bible en ont été largement responsables, il y a eu bien d'autres causes. L'histoire de géants la plus classique a, en effet, pris sa source dans l'Odyssée.

Après avoir réussi à s'enfuir du pays des Mangeurs de Lotus, Ulysse et ses compagnons voguent pendant un moment probablement court mais non précisé. Nous savons aujourd'hui que ce pays était l'île de Djerba dans le golfe de Gabès, au large de la côte nord-africaine.

> « De là, nous arrivons aux pays des Yeux ronds, brutes sans foi ni lois, qui, dans les Immortels ont tant de confiance qu'ils ne font de leurs mains ni plants, ni labourages. Sans travaux, ni semailles, le sol leur fournit tout, orges, froments, vignobles, et vin des grosses grappes, que les ondées de Zeus viennent gonfler pour

eux. Chez eux, pas d'assemblée qui juge ou délibère ; mais, au haut des grands monts, au creux de sa caverne, chacun... »

(*Odyssée,* livre IX. Traduction de V. Bérard.)

Suit l'aventure bien connue de Polyphème, fils de Poséidon, le plus fort des cyclopes (en grec *kyklpos*). Visitant l'île luxuriante, Ulysse et ses compagnons entrent dans une grande caverne. Certains signes d'activité humaine sont manifestes, mais ils ne voient personne. Au crépuscule seulement apparaît le cyclope, personnage gigantesque dont le front porte en son milieu un œil unique, gros et rond (*kyklops,* en grec, signifie : œil rond). Il est amusant de noter au passage qu'Homère ne manquait pas de faire de bons mots avec les noms de ses personnages, et que par exemple « Polyphème » signifie : celui dont on parle beaucoup. De telles histoires ont dû proliférer dans les tavernes des ports où les marins se rencontraient pour boire, manger et bavarder ensemble.

Polyphème, donc, avale deux des hommes puis s'installe pour dormir, fermant l'entrée de la caverne avec un rocher si volumineux que pas un être humain n'aurait pu le déplacer. Le lendemain matin, il mange deux autres guerriers et s'en va, bouchant la caverne derrière lui. Ulysse et ses hommes s'assoient en rond, et devisent tristement des moyens possibles de maîtriser le monstre. La nuit venue, Ulysse accueille Polyphème en lui offrant un lourd vin grec et le cyclope, après boire, interroge Ulysse : « Dis-moi maintenant ton nom. » Le Grec lui répond par une vieille ruse maintes fois citée dans les littératures antiques : « Personne, est mon nom : oui ! mon père, et ma mère et tous mes compagnons m'ont surnommé Personne. »

Tandis qu'en son sommeil d'ivrogne le monstre éructe et grogne, Ulysse et ses hommes chauffent un pieu au rouge et l'enfoncent soudain dans l'œil unique du géant. Celui-ci se met à hurler et il appelle à l'aide les autres cyclopes. Rassemblés autour de la grotte ils l'interrogent, et l'entendant crier que « Personne est en train de le tuer », ils s'éloignent en lui conseillant d'invoquer Poséidon, son puissant et immortel géniteur.

Ulysse et ses compagnons s'enfuient le matin suivant, dissimulés parmi les moutons. Une fois à bord et en sécurité, Ulysse ne peut s'empêcher de lancer son nom au géant aveuglé. Rappelé par ce dernier, il se méfie des vaines et riantes promesses, et exhorte au contraire ses hommes à ramer davantage. Mais le géant sent croître sa violence :

> « ...dans son cœur redouble la colère. D'une grosse montagne, il arrache la cime. Il la lance. Elle tombe au-devant du navire à la proue azurée. »
>
> (*Odyssée*, livre IX.) *

Une tradition presque aussi ancienne que l'Odyssée veut que l'île de Polyphème soit la Sicile, et la plupart des commentateurs virent une description parfaite du géant dans les lignes 190-93 du livre IX * :

> « Ah ! le monstre étonnant ! il n'avait rien d'un bon mangeur de pain, d'un homme : on aurait dit plutôt quelque pic forestier qu'on voit se détacher sur le sommet des monts. »

Ce fut Virgile qui, parlant de l'*Aetnacos Cyclopas,* indiqua sa propre interprétation : pour lui, le cyclope Polyphème personnifiait le mont Etna en Sicile. Bien d'autres détails confirment cette explication. Le gros œil pouvait être l'orifice du cratère ; les rugissements du géant et les sommets des monts projetés au loin conviennent fort bien à un volcan. L'existence des cavernes et la demeure de chaque cyclope située sur la crête d'une montagne : tout cela peut renforcer l'hypothèse. La fertilité des sols et leur aptitude à porter la vigne sont des qualités propres aux terrains volcaniques. Les cyclopes de la mythologie étaient d'ailleurs les assistants de Hephaistos, le forgeron, père de la foudre. Pline l'Ancien respecta cette tradition en appelant *cyclopum scopuli* les bombes volcaniques. Absolument tout concourt à établir que Polyphème est bien le Mont Etna.

(*) Traduction de V. Bérard.

Mais toute poésie consiste à tisser ensemble des idées éparses, et l'on peut supposer qu'Homère se référait en outre à des êtres pris pour des géants véritables. Cette conception elle-même a une longue histoire. Vers le milieu du XIVe siècle, Boccace annonça triomphalement qu'on venait de découvrir en Sicile, dans une caverne près de Trapani, les restes du géant Polyphème. Il ne manqua pas de rappeler que cette trouvaille concordait avec les dires d'Empédocle qui, en 440 avant Jésus-Christ, avait présenté la Sicile comme la résidence passée de géants féroces. D'après Boccace, les ossements trouvés à Trapani indiquaient une taille de 90 mètres. La rencontre de ces personnages devait à coup sûr manquer d'agrément !

Ces os furent conservés pendant plusieurs siècles. Quelque trois cents ans après l'époque de Boccace, le savant Jésuite Athanasius Kircher les décrivit comme des os fort lourds, mais d'une taille très inférieure à celle qu'avait avancée Boccace. Les géants mesuraient neuf mètres au lieu de quatre-vingt dix, mais ils pouvaient tout de même avaler deux hommes normaux pour un repas.

Au lieu de dessiner les os, Kircher, hélas, ne fit qu'imprimer une « reconstitution très fantaisiste » de Polyphème, après quoi les os disparurent. Nous pouvons néanmoins préciser leur nature exacte : c'étaient des ossements d'éléphants, que l'on trouve fréquemment dans les cavernes siciliennes. Nous savons d'ores et déjà comment furent interprétées ces sortes de découvertes, en Europe ou en Amérique.

Mais le chapitre des cyclopes n'est pas clos. Pendant très longtemps le nœud du mystère fut cette croyance des Grecs en un œil unique placé au milieu du front. Le Docteur Othenio Abel expliqua non seulement ce mystère, mais encore la raison pour laquelle ces os *étaient* des os d'éléphants.

De nos jours, en fait, n'importe qui pourrait identifier un crâne d'éléphant, même si les longues défenses manquaient. Mais cet animal était inconnu des Grecs à l'époque d'Homère. Et pour qui n'a jamais vu d'éléphant, il faut admettre que son crâne ressemble quelque peu au crâne d'un homme immense — surtout en l'absence des longues défenses.

Cette similitude est plus frappante encore si l'on regarde le crâne de haut. Il y a cependant des différences notables, même dans cette position. Deux gros trous semblent être

deux orbites non pas séparées, mais plutôt comme fondues en une seule après avoir été distinctes. On ne peut mieux situer ce trou qu'en disant, en langage ordinaire : il est au milieu du front. Or cette cavité n'est en réalité que celle des fosses nasales, alors que les orbites ne sont pas visibles si le crâne est vu d'en haut.

Les marins d'il y a 300 ans n'auraient pas pu remarquer d'aussi minces détails anatomiques ; à plus forte raison en était-il ainsi pour ceux qui ont vécu trente cinq siècles plus tôt. Ils regardaient ces crânes comme des crânes d'êtres humains différents des autres par leur taille, et par cette particularité curieuse d'avoir un seul gros œil au milieu du front. Il y a gros à parier que ces marins, rentrés chez eux, transformaient ces crânes desséchés et tombant en poussière, en géants bien vivants contre lesquels ils s'étaient battus. Ils ajoutaient sans doute que, s'ils n'avaient eu le dessus dans ces batailles, ils n'eussent pas été tranquillement assis à raconter l'aventure, face à la taverne du port. Combien nombreuses ont dû être ces histoires !... O Polyphème !

Il ne faudrait pas déduire des récits précédents que tout os d'éléphant fossile retrouvé ici ou là devenait un os de géant. Les ossements déterrés dans le midi de la France — je spécifie bien le midi — ou dans le voisinage des Alpes, étaient facilement attribués aux éléphants de combat qu'Hannibal avait conduits à travers les montagnes pour attaquer Rome.

Mais si le lieu de la découverte ne permettait pas de conclure à la présence d'éléphants, et si les ossements n'étaient manifestement pas des restes humains, une autre conclusion s'offrait : c'étaient des restes de dragons.

Tout le monde à présent sait à peu près à quoi s'en tenir sur la forme supposée du dragon. L'allure générale est celle du crocodile, mais la bête porte des ailes de chauve-souris et sa tête, précédée parfois d'un long cou, est toujours féroce. Capable de cracher le feu et ne s'en privant pas à l'occasion, il est de grande taille. Contrairement à certaines suppositions, cette créature n'est pas un produit des civilisations antiques, mais elle est née et s'est développée, beaucoup plus tard, dans le nord de l'Europe. La première image de dragon qui soit conforme à cette description doit être l'illustration, par un

artiste inconnu, d'un livre publié en Suisse en 1598. Ce dessin remontait probablement lui-même à la décoration d'un monument érigé vers 1500 à Klagenfurt en Autriche. Nous devons à Othenio Abel l'histoire de ce monument et d'une légende qui lui est jointe. L'écrivain signale que cette histoire concrétise un cas — peut-être même deux — où des fossiles inconnus sont baptisés « dragons », et où l'on invente l'existence de géants pour corser l'aventure.

Le monument de Klagenfurt montre un géant nu en train de tuer un dragon à l'aide d'une massue terminée en pointe. La partie intéressante de cette sculpture est la tête du dragon. Hormis de longues oreilles à la forme incongrue de feuilles, cette tête rappelle exactement celle du rhinocéros. Le Professeur Abel réussit à mettre la main sur de vieilles chroniques dans lesquelles il put lire que le « crâne du dragon » avait été trouvé près de Klagenfurt trois décades avant l'érection du monument. Après avoir servi de modèle au sculpteur, le crâne avait été remis et conservé à l'Hôtel de Ville. On pouvait l'y voir encore après la première guerre mondiale, et il fut identifié comme celui d'un *Rhinoceros antiquitatis,* espèce qui vécut en Europe en même temps que le mammouth et que les hommes primitifs.

L'autre légende rapportée par Abel suit une voie sensiblement parallèle et elle est connue sous le nom de « légende de la Fondation du Monastère de Wilten ». Le point de départ est assez insignifiant pour paraître quelque peu ridicule. Il existe près de Wilten un bitume naturel qui s'est acquis, grâce à ses propriétés cicatrisantes, une réputation considérable bien que circonscrite à la région. L'appellation locale *Thürschen-Bluet* est un terme idiomatique et peut signifier : sang de géant, à l'origine sang de dragon, lequel passait dans la légende pour un agent guérisseur puissant. Du sang à la bataille, il n'y a pas loin et ce ne pouvait être qu'une bataille où aurait péri le dragon, celui-ci ayant subi le sort commun à tous ses frères. Mais qui, dans ces parages, eût été à même de tuer un dragon ? L'on ne pouvait attribuer ce haut fait qu'à un géant, et l'on n'y manqua point. On le nomma Heymo, et l'on ajouta que sa victime était gardienne d'un verger dont les arbres donnaient des fruits d'or pur et dont la clôture était d'argent véritable.

A défaut d'imagination, l'inventeur de cette légende avait

des connaissances classiques, puisque l'exploit d'Heymo n'est que la répétition de l'un des travaux d'Hercule. Ce géant était doué d'une nature généreuse car il réalisa qu'il devait sa victoire à Dieu et qu'un geste de gratitude s'imposait. Il utilisa donc une partie des richesses du dragon pour fonder le monastère de Wilten.

Un chroniqueur raconta en 1250 que les os du géant — et non pas ceux du dragon — étaient conservés au Monastère. A cette date, la légende n'avait pas revêtu sa forme définitive. Les ossements disparurent plus tard, mais le prieur du couvent était en possession d'un règlement laissé par Heymo. Deux cents ans après, une autre preuve de la sanglante bataille fut mise en avant. Les visiteurs apprirent alors qu'Heymo, après sa victoire, avait coupé la langue du dragon. Les moines furent sensés fabriquer pour ce morceau de choix un coffret d'argent, utilisant très probablement à cet effet un fragment de la précieuse clôture du verger. On fit fondre l'étui en 1734, mais la « langue » se trouve toujours au musée d'Innsbruck. C'est en fait le rostre d'un espadon normal, des eaux méditerranéennes sans doute, et rapporté par quelque croisé ou pèlerin.

Les commentateurs ont pris la peine de spécifier que les explications paléontologiques ne se rapportent qu'aux dernières formes évoluées d'un mythe déjà ancien. Tout en admettant que ces explications leur conviennent fort bien, ils précisent que le mythe du dragon a dû prendre naissance avec un animal vivant. Nul n'en doute, et l'on peut voir cet animal dans le pavillon des reptiles de tout jardin zoologique assez complet.

Revenons d'abord à Konrad Gesner, qui eut le mérite de pousser à fond chacune de ses recherches. Gesner, qui écarta soigneusement de ses livres la question des géants, avait préparé le manuscrit d'un long chapitre sur les dragons. Ce chapitre devait être inclu dans le 5e volume de son *Historia Animalium.* Il mourut avant d'avoir pu dépasser une étude préliminaire. Mais un certain Jacobus Carronus édita les parties à demi terminées qu'il trouva dans les papiers de Gesner, et il les publia sous ce titre : « *Livre sur les serpents, du Docteur Konrad Gesner* — minutieuse et parfaite description de toutes les espèces de serpents vivant en mer, dans les eaux douces et sur terre. Cet ouvrage est tout d'abord

l'œuvre du savant hautement qualifié et réputé, Herr Doktor Konradus Gesnerus. Il fut ensuite ordonné et complété par le très compétent Herr Jacobus Carronus et imprimé à Zurich par Herr Jacob Proschower... »

Cet essai débute par quelques explications philologiques sur le mot latin *draco*. Selon Gesner, ce mot n'est autre que le terme grec qui signifie : « doué d'un regard pénétrant », mais qui désignait surtout les serpents, et notamment les plus grands et les plus forts. Le cas est identique, dit Gesner, pour le mot allemand dragon — c'est-à-dire *Lindwurn* — *lint* est l'ancien mot allemand pour serpent. Le terme de *dracones* utilisé par les auteurs classiques s'appliquait en général aux serpents géants de l'espèce du python. Pline indiqua qu'ils vivaient en Inde et se laissaient tomber du haut des arbres sur les victimes qu'ils étouffaient dans leurs anneaux. Gesner précisa, avec juste raison, qu'ils ont peu ou pas de venin.

« Les poètes, ajouta-t-il, ont souvent représenté les dragons comme les gardiens des trésors, sans doute pour symboliser le danger de posséder des biens de trop grande valeur. »

Gesner, pour sa part, demeura pauvre toute sa vie.

Et puis, sans lien apparent, — ce qui montre bien l'absence de l'auteur qui n'a pas eu le temps de rassembler un tout cohérent — on nous parle des dragons dotés de pattes en plus des ailes. Toujours d'après Gesner, Cardan, grand médecin et mathématicien de Pavie, aurait vu à Paris cinq dragons momifiés. Il est hors de doute que Cardan vit quelques spécimens desséchés, et il écrit ceci dans son livre imprimé en 1557 :

« Leurs ailes étaient si petites qu'à mon avis, elles ne pouvaient leur permettre de s'envoler. Leur tête, petite aussi, était semblable à celle des serpents. Ils étaient de couleur agréable, n'avaient ni plumes, ni poils, et le plus grand d'entre eux ne dépassait pas la taille d'un roitelet. »

Ces spécimens desséchés n'étaient en rien des œuvres d'art ; « sinon, leurs ailes auraient été plus larges, ne seraitce que pour la vraisemblance ».

Un auteur français de la même époque, Pierre Belon (Petrus Bellonius) fit imprimer un dessin qui, selon toute probabilité, reproduit les spécimens mentionnés par Cardan. L'on y reconnaît fort bien le célèbre « dragon volant » de Java, petit lézard inoffensif, hôte des arbres et mesurant environ 2 centimètres. Or ce « dragon volant » ne vole pas : c'est l'un de ces « animaux-parachutes » dont fait partie l'écureuil volant; Linné l'a appelé *Draco Volans* en souvenir des contes fantastiques si répandus. De part et d'autre de son corps, ce léger petit animal a six fausses côtes qui supportent une membrane, semi-circulaire ou triangulaire selon l'espèce, cette membrane lui permettant de sauter de branche en branche en longs vols planés.

Les lézards représentés par Belon avaient dû être mutilés, car ils ne possèdent qu'une paire de pattes. Les spécimens complets et normaux du *Draco Volans* n'ont été connus en Europe que beaucoup plus tard, car un livre d'Athanase Kircher, imprimé en 1678, en donne une image à peine améliorée. Voyant en eux une forme nouvelle du dragon de la légende, l'artiste prit pour modèle un de ces lézards. Kircher prétendit que le dessin représentait le « dragon de Rhodes », autrefois célèbre et soi-disant tué en 1345 par le valeureux chevalier Déodat de Gozen.

Certaines chroniques relatent que le squelette de ce dragon avait été trouvé dans une caverne aux environs du lieu réputé pour avoir été celui de la bataille. Ajoutons que Déodat venait de Gascogne, et que les Français du Nord ont toujours considéré avec scepticisme les histoires et les dires des Français du midi. Nous ignorons donc ce qu'était en réalité le squelette en question.

Athanase Kircher avait édifié une séduisante théorie au sujet des dragons. Selon lui, la terre était criblée de cavernes dans lesquelles vivaient d'innombrables monstres, et notamment les dragons. Ils n'étaient rares et mystérieux qu'en raison de leur habitat naturel : le sous-sol terrestre, et non pas la surface du globe. Quelques imprudents, égarés à l'air libre et ne trouvant plus le chemin du retour, avaient donné lieu aux récits de batailles entre des dragons et des héros fameux.

Les dragons chinois, par contre, au lieu d'être des créatures souterraines, venaient d'en haut ; c'étaient les habitants des nuages. Pour les Chinois, tous les ossements et toutes les dents retrouvés de la sorte avaient appartenu à des dragons incapables de regagner le ciel par suite du manque de pluie.

Cette conception se rapproche assez de celle de Kircher. Devenu un être aux contours imprécis, le dragon passait pour « un animal d'un autre monde », fourvoyé par malheur dans le nôtre et ne pouvant s'en échapper.

On a prétendu que l'aspect extérieur du dragon chinois rappelait l'alligator du Yang-Tsé-Kiang, qui est inoffensif et de petite taille. L'origine de cette affirmation m'est inconnue, mais du point de vue de la forme, n'importe quel lézard a pu servir de modèle — et même un dachshund au besoin. Quoi qu'il en soit, le dragon chinois, incapable de nuire, est souvent même bienveillant. Il diffère absolument du monstre dangereux de la mythologie occidentale.

Bien que le dragon ait fait couler moins d'encre que la licorne, nombreux sont les ouvrages qui lui ont été consacrés. Hormis les manuels pratiques ayant trait aux animaux domestiques, c'est bien au dragon que revient le premier rang dans la littérature animalière. Des essais et des livres ont été écrits sur le dragon chinois, et si j'en connais cinq, je suppose qu'il en existe une cinquantaine. Il en est d'autres qui se rapportent au dragon européen, et tous sont prodigues d'explications et de développements basés sur la mythologie, céleste ou terrestre, sur le folklore, l'évolution linguistique et même sur la zoologie. On nous parle des dragons habitant les nuages et des dragons, hôtes marins. Des auteurs intoxiqués de légendes ont prouvé à leur entière satisfaction — et presque uniquement à la leur — que le dragon est un symbole de l'Océan, cette ceinture d'eau qui entoure le monde. D'autres écrivains ont vu dans le dragon crachant le feu un symbole des colères de la nature : violence des orages avec tonnerre et éclairs. Ils insistent sur les ailes dont on a doté les dragons dans les représentations artistiques, ces accessoires s'avérant inutiles à un animal marin ou souterrain. L'on en revient ici à la conception chinoise des dragons vivant dans les nuages, et au fait que le mot allemand qui désigne un milan signifie aussi : dragon. Le mot russe « kite » correspond aussi à un « grand serpent mâle, mystérieux ».

Il est hors de doute en tout cas que le dragon des divers folklores représente en quelque sorte les agents destructeurs naturels, tout au contraire du soleil fécondateur. C'est d'ailleurs un dragon qui provoque une éclipse en avalant le soleil. Devant le spectacle dévastateur des torrents sauvages issus des hautes montagnes, les paysans suisses et autrichiens ne disent-ils pas encore qu'un dragon s'est mis en route ?

Mais à l'origine de tous ces dragons d'ordre mythologique, il y a certainement une explication zoologique. Peut-être tient-elle à l'existence du serpent venimeux. La puissance néfaste de cette petite créature d'apparence si faible et qui pouvait tuer d'une seule et rapide morsure, était un sujet de profond étonnement : le culte des serpents fleurit partout où vivaient des serpents venimeux. L'esprit superstitieux accrut la taille de l'idole, et les pythons bien que non venimeux se trouvèrent mis en cause. Ces phantasmes furent rendus plus vivaces encore par le « serpent-éclair », le *Blitzschlange*. Qu'était cette créature à forme de serpent, étrange et démesurée, qui apparaissait en un éclair éblouissant, frappait et tuait brutalement ? Puisqu'elle se tenait dans les nuées, elle avait sans doute des ailes : c'était un serpent ailé. Mais la conception des ailes demeura vague jusqu'à l'apparition du *Draco Volans* de Java. Celui-ci fournissait enfin un modèle précis.

L'image classique du dragon se forma peu à peu, en des temps postérieurs au Moyen-Age. L'animal à l'allure de python avait les ailes du *Draco Volans*, la violence et la rapidité de l'éclair. La découverte des fossiles le voua à la réclusion dans des cavernes ; il était censé garder un trésor ou une belle jeune fille, jusqu'à l'arrivée d'un héros qui le tuait.

L'on peut regretter que la gloire universelle de Saint Georges repose sur le meurtre d'un dragon, ce haut fait n'étant d'ailleurs corroboré par aucun témoignage valable. Si la célébrité couronne le héros meurtrier d'un dragon, elle semble dédaigner celui qui tue un basilic. Cette action n'attire que les regards des spécialistes.

Pourquoi cela ? Peut-être à cause de leur différence d'origine : le premier était un chevalier alors que le second était le modeste apprenti d'un maître-boulanger de Vienne, habitant au 7 Schönlaterngasse en l'an de grâce 1202. Peut-être

aussi pour une raison d'ordre plus pratique : le meurtre d'un dragon exige du courage, la possession d'une arme et de l'habileté dans son maniement, tandis que la suppression d'un basilic ne requiert que quelques notions précises et un instrument familier.

La connaissance du basilic s'est raréfiée à notre époque, mais il figurait dans l'un des premiers livres imprimés, le *Dialogus creaturarum,* édité par Pieter Van Leu en 1480. Le huitième dialogue a pour interlocuteurs le basilic et le poisson, et il débute ainsi :

« Il est une sorte de lézard appelé basilic en grec et regulus en latin. Isidorus en parle comme du roi des serpents. Ces derniers eux-mêmes le fuient, car son souffle comme son aspect sèment la mort. »

Cet Isidorus est sans nul doute Isidore de Séville, mais l'auteur anonyme du *Dialogus creaturarum* pouvait se passer de cette référence. Personne alors n'eût osé mettre en doute l'existence du basilic, roi des serpents et de toutes les créatures vivantes à l'exception de l'homme. Cette croyance était ancienne et demeurait inchangée.

Mais sur cette base, l'aspect supposé du monstre avait, lui, beaucoup changé. La description de Pline l'Ancien montrait le basilic comme un serpent porteur d'une petite couronne d'or. Dans le *Dialogus creaturarum,* il était « une sorte de lézard. » Une troisième version, déjà populaire, allait se répandre de plus en plus. Un basilic ne pouvait venir au monde, prétendait-on, qu'à la faveur de circonstances rares et de coïncidences particulières. Il devait naître d'un œuf pondu par un coq âgé de sept ans, et ceci pendant les jours où brille l'étoile Sirius de la constellation du Chien. Cet œuf, facile à reconnaître, était de forme sphérique. Au lieu d'une coquille, une membrane épaisse le protégeait, et c'était un crapaud qui devait le couver. Savoir si le coq pouvait lui aussi couver le basilic était un sujet de controverse. Des traits propres à chacun de ses parents nourriciers se retrouvaient dans l'animal. Ce serpent avait des mœurs de crapaud et certaines caractéristiques physiques du coq.

La légende de la destruction d'un basilic à Vienne est à coup sûr fondée sur cette dernière conception. On la raconte habituellement comme suit : la maison en question appar-

tenait au maître-boulanger Garhibl, un veuf à l'humeur infernale qui ne pouvait s'entendre avec personne, gens de sa corporation, voisins, et moins encore avec son aide. Le seul être capable de le supporter était Hans l'apprenti, et la raison de sa patience était claire : la présence d'Apollonia, fille de Garhibl.

Un jour où ce dernier semblait moins ombrageux qu'à l'ordinaire, Hans s'enhardit jusqu'à lui demander la main de sa fille. Le résultat fut instantané, et Garhibl s'emporta violemment. Comme la scène se passait à l'aurore et que le coq chantait, il mit son apprenti à la porte en lui criant :

> « Si ce coq — aussi impudent que toi — pond un œuf, tu pourras revenir me demander la main d'Apollonia ! »

Hans disparut. Apollonia dut pleurer beaucoup et la vie au 7 Schönlaterngasse se poursuivit aussi orageuse qu'auparavant. Mais à quelques mois de là survint un événement tout à fait inhabituel. Au petit matin, la servante allant chercher de l'eau au puits fraîchement creusé, revint le seau vide. Une puanteur terrible s'exhalait du puits, et elle avait vu dans le fond scintiller quelque chose... Elle conta l'incident à son maître, qui ordonna au nouvel apprenti d'aller voir ce qui se passait dans le puits. Le garçon descendit donc, mais arrivé en bas, il s'évanouit. Des voisins le hissèrent hors du puits et le ranimèrent. Mais ils prévinrent également le chef de la justice à Vienne, Herr Jacobus Von der Hülben. Jugeant le cas sérieux, celui-ci se dérangea en personne, amenant avec lui des gardes civils armés de piques et de hallebardes.

Herr Jacobus entendit d'abord les voisins, qui rendaient maître Garhibl responsable de tout, y compris du printemps pluvieux ! Il écouta ensuite un savant, qui par hasard se trouvait dans la foule, et dont les explications comportaient une abondance de mots latins. Cet homme instruit les convainquit de la présence d'un basilic, cet animal affreux qui paralysait du regard et tuait de son haleine. Les armes s'avéraient inutiles contre ce monstre, mais il existait heureusement un moyen d'en triompher. L'aspect du basilic était si

horrible qu'il ne pouvait lui-même en supporter la vue ; l'arme idéale en ce cas était donc un miroir, car la vision de sa propre image suffisait à tuer la bête. Herr Jacobus Von Der Hülben n'eut pas besoin de demander des volontaires : un jeune homme se présenta pour supprimer le monstre. Il s'agissait de Hans, bien entendu. Ayant appris la genèse de l'histoire, Herr Jacobus ordonna à maître Garhibl d'accéder à toute requête de son ancien apprenti, si ce dernier tuait la bête. Et pendant que le jeune homme opérait, Herr Jacobus envisageait la possibilité d'imposer une amende au boulanger, compte tenu de l'état des finances de la ville.

De nombreuses années après le mariage de Hans, une courte inscription fut gravée sur une dalle de pierre, auprès de la porte de l'ancienne maison ayant appartenu à Maître Garhibl. On pouvait y lire :

ANNO DOMINI MCC II.

Sous le règne du Kaiser Frédéric II, un basilic naquit d'un coq. Il était semblable à l'effigie ci-dessus, et le puits dans lequel on le découvrit fut bouché, sans doute parce que son venin avait fait mourir plus d'une personne !

Cette maison a été restaurée en 1677 par son propriétaire, Hanns Spannring, libraire.

Les philologues qui s'intéressèrent à cette légende pensèrent que l'histoire initiale avait été romancée, et les noms ajoutés ou substitués au cours des siècles. Puis ils s'aperçurent que l'histoire elle-même remontait au XIII[e] siècle, et qu'elle avait motivé et perpétué la croyance populaire en l'animal monstrueux.

La maison fut détruite plus tard, et l'inscription gravée disparut aussi — son libellé ne nous est connu que par les traités d'histoire locale. Mais l'effigie fut préservée ; elle rappelle assez la sculpture maladroite d'un coq. Au début du siècle, le célèbre géologue autrichien Edouard Suess l'examina. Il conclut rapidement qu'elle était en grès, et que sa forme, malgré une certaine étrangeté, était naturelle. Un sculpteur avait dû y apporter quelques retouches : ce n'était donc pas une représentation du basilic, mais « le basilic »

lui-même, et cette découverte expliquait l'importance du puits.

Le sous-sol de Vienne est constitué essentiellement d'argile et de grès, et il faut creuser à travers ces couches pour atteindre la nappe d'eau souterraine. Or ces roches ne sont pas une matière dure, elles prennent souvent la forme de cailloux arrondis qui s'agglomèrent en d'étranges silhouettes. L'eau, de son côté, est loin d'être toujours aussi claire et aussi pure qu'on pourrait le souhaiter. Lorsqu'elle est saturée de composés sulfureux, son goût est mauvais et elle répand une odeur qui rappelle celle des œufs pourris. A partir de ces vérités d'ordre géologique, Suess reconstitua l'histoire telle qu'elle se déroula fort probablement. Un nouveau puits fut foré, qui contenait sans doute des composés sulfureux sous une forte concentration. Les Viennois les plus résistants ne purent donc en supporter les émanations. Lorsque les gaz se furent quelque peu dissipés, des gens descendirent dans le puits pour trouver la cause de « l'empoisonnement », et ils découvrirent un bloc de grès de forme curieuse qui fut reconnu pour un basilic mort.

Même dans les milieux scientifiques, cette légende survécut jusqu'à la moitié du XVIe siècle. Konrad Gesner, de Zurich, fut le premier savant dont la voix s'élevât contre ces superstitions. Il les critiqua avec force, déclarant :

> « Ce sont des commérages de bonnes femmes et des sottises ! »

Il insista en outre sur le fait que les évanouissements et même les décès survenus dans les cavernes et les puits profonds, étaient occasionnés par :

> « un air vicié, moisi, empoisonné, nauséabond et des plus nocifs. »

Malgré l'unanimité du monde savant, la légende du basilic persista dans le grand public pendant au moins deux siècles encore.

A l'époque même de Konrad Gesner, cette croyance se manifesta d'une nouvelle façon. Il y avait alors des gens qui collectionnaient des minéraux, des coquillages marins et toutes sortes de « curiosités naturelles ». Gesner lui-même avait réuni les éléments d'un petit musée. Celui qui possédait déjà quelques douzaines de coquillages divers, la tête d'un espadon, la partie antérieure d'un poisson-scie et une corne de licorne, pouvait se réjouir de posséder un basilic mort et desséché.

Selon la vieille loi de l'offre et de la demande, il était donc profitable d'en fournir un aux collectionneurs. Mais quel moyen de s'en procurer, sinon en les fabriquant ? La matière première fut alors la raie, poisson abondant mais rarement pêché parce qu'il n'était pas consommé.

Ces animaux truqués prirent un nom assez curieux : on les appela des « Jenny Haniver », sans que l'on sût jamais ni pourquoi, ni comment. Deux experts en la matière perdirent beaucoup de temps à creuser la question ; ce furent le Docteur E.W. Gudger, attaché autrefois au musée d'Histoire Naturelle de New York, et le Docteur Gilbert P. Whitley, du musée de Sydney. La seule supposition plausible à la rigueur fut que ce mot de Haniver correspondait à Anvers, nom français d'Antwerpen. Cette ville fut-elle à un moment quelconque centre de fabrication ou de commerce des monstres falsifiés ? Peut-être.

Il dut y en avoir un autre en Italie, car les « Jenny Haniver » que l'on peut encore examiner sont, ou bien des poissons des mers du Nord, ou bien des poissons de la Méditerranée. Deux spécimens du genre furent décelés aux Etats-Unis en 1929 et 1933, mais ils étaient l'œuvre spontanée de simples pêcheurs tout à fait ignorants de l'existence du basilic et des Jenny Haniver.

Transformer une raie en Jenny Haniver ne présente aucune difficulté sérieuse. Quiconque a jamais vu, dans un grand aquarium marin, une raie nageant de face près de la vitre, se rappellera la pénible impression laissée par la proximité d'un masque diabolique et vivant. Ce que l'on prend pour des yeux fixes n'est que les narines ; les yeux sont en réalité sur le dos sombre de la raie, et fort peu visibles, surtout lorsque la bête est desséchée. En cet état, son aspect est

d'ailleurs assez inoffensif. Il lui faut donc subir un traitement approprié afin de revêtir un caractère étrange. On souligne l'importance de la tête, en coupant les grandes nageoires pectorales à l'endroit où elles s'y rattachent. En les écartant un peu de chaque côté, on les fait ressembler à des ailes. On trouve de temps à autre des raies adultes aux nageoires pectorales séparées qui sont, en fait, des formes larvaires à l'état stable. Peut-être ont-elles servi de modèle aux Jenny Haniver artificielles qui se vendirent sans doute si bien il y a quelques siècles.

Les nageoires pectorales une fois sectionnées, l'artisan habile ne s'en tient pas là. Deux incisions de plus pour étirer de chaque côté la substance de la nageoire, et voilà deux pattes antérieures. Il est aussi facile de former des pattes postérieures à partir des nageoires du bassin— et de la sorte, la raie inoffensive a gagné deux paires de pattes et une paire d'ailes.

C'est cependant sur la tête du poisson que l'artiste exerce le mieux son habileté. Il tire sur la bouche plate afin de l'incurver et de la faire ainsi ressembler à une bouche humaine. Il lui arrive ainsi de modeler de fausses joues et jusqu'à de curieux appendices qui, s'ils existaient réellement, seraient tout à fait inutiles. Le haut de la tête est ensuite allongé de façon à imiter une sorte de coiffure pointue ou une mitre d'évêque.

L'œuvre sera achevée grâce à quelques détails : des yeux artificiels insérés dans les narines, et un séchage soigneux afin d'éviter les déformations. Il ne restera plus qu'à trouver un acquéreur.

Mais les acheteurs durent se raréfier, car beaucoup de collectionneurs avaient à leur portée des ouvrages dans lesquels on les mettait en garde contre les Jenny Haniver. Gesner fut le premier à le faire, et à en donner une image. Dans le volume IV de son *Historia Animalium*, il porte sur toute l'histoire un jugement sans appel :

> « Des apothicaires et colporteurs divers transforment en serpents, basilics et dragons, des corps de raies. Dans ce but ils les coupent, les tordent, les étirent de mille manières. J'en présente ici une image afin de dépister

> toute supercherie de ce genre. J'ai vu ici, à Zurich, un marchand ambulant qui présentait un basilic, celui-ci n'étant pas autre chose qu'une raie. »

Ce témoignage écrit date de 1558. Deux cents ans plus tard le basilic retournait à son véritable domaine : le conte de fée.

III

LES ANIMAUX-PLANTES

L'HISTOIRE des animaux-plantes est fille du temps et des océans. Elle n'a pour ainsi dire jamais commencé, mais elle n'a cessé de se développer et d'étendre ses ramifications en résultats trompeurs. Elle est aussi surprenante que ce mélange de vie animale et de croissance végétale qu'elle prétend raconter.

Faute d'un véritable début, nous pouvons commencer ce récit en citant l'épitaphe d'un homme qui se trouve à l'origine des deux branches essentielles de l'histoire : l' « agneau végétal » d'Orient et l' « oie végétale » d'Europe du Nord. Le nom de cet homme est attaché à la rédaction d'un ouvrage en partie véridique, en partie fictif et en partie usurpé.

Voici son épitaphe :

« *Hic jacet vir nobilis Dominus Johannes de Montevilla, miles, alias dictus ad Barbam, Dominus de Campdi natus de Anglia medicinae professor devotissimus orator et bonorum largissimus paupribus erogator qui toto quasi orbe lustrato leodii dieam vitae suae clausit extremum anno Domini MCCCLXXII mensis novembris die XVII.* »

On peut la traduire ainsi :

« Ci-gît le noble seigneur John chevalier de Maundeville, surnommé le Barbu, seigneur de Campdi, né en Angleterre. Professeur de médecine et orateur illustre,

très riche, bienfaiteur des pauvres, il parcourut le monde entier ou presque et rendit à Dieu son âme, à Liège, en l'an de grâce 1372, le 17[e] jour du mois de novembre. »

Pour les habitants de Liège, le bénéficiaire de cette épitaphe avait été un citoyen éminent et un docteur fort réputé, établi là en 1343. Son nom était Jean de Bourgogne, mais on l'appelait aussi Jehan le Barbu. Lorsqu'il sentit venir la mort, il réunit ses voisins et les notables de la ville, et leur fit la révélation suivante : il était non seulement Jean de Bourgogne, le docteur qu'ils connaissaient bien, mais aussi l'auteur d'un livre que nombre d'entre eux avait lu. — Il était Sir John de Maundeville.

Il mourut après avoir fait cette déclaration. Le livre qu'il laissait à ses contemporains était à leurs yeux le récit de voyages le plus important qu'ils connussent ; ils lui assurèrent donc une énorme diffusion, dans sa langue et par des traductions. En dehors de cet ouvrage, Jean de Bourgogne léguait aux historiens futurs une énigme très difficile à résoudre.

Le problème le plus ardu venait des inventions de *Monsieur le Docteur de Bourgogne* sur son lit de mort. Au cours de sa vie, il avait affirmé qu'il connaissait le Proche-Orient, et notamment l'Egypte, pour y avoir voyagé et y avoir séjourné quelque temps. Ceci est sans doute vrai, au contraire des déclarations fantaisistes qui suivirent. Pendant son séjour au Caire, il aurait rencontré le gentilhomme anglais Sir John Mandeville (ou Maundeville, Mandevilla, Maundevyl, Mandevylle ou autre, comme on voudra). Sir John, né à Saint Albans en Angleterre, avait été contraint de fuir à l'étranger le 29 septembre 1322 parce qu'il venait de tuer un homme en duel. Il s'était donc embarqué pour un long voyage qui le conduisit enfin en Extrême-Orient et qui s'étendit sur trente-quatre années.

Par la suite, Sir John avait rendu visite au Docteur, à Liège, car il souffrait cruellement de la goutte. Il lui aurait alors remis le manuscrit du fameux livre que le Docteur avait mis en circulation pour la première fois en 1355. Chose curieuse, il était rédigé en français.

Voilà l'histoire originale. Or, sur son lit de mort, le Docteur prétendit soudain être Sir John de Mandeville, chevalier anglais, donc le grand voyageur et l'auteur du livre.

Les Historiens ne retrouvèrent jamais la trace d'un chevalier anglais de ce nom ou d'un nom approchant, exception faite d'un certain Sir Johan Mangevilain, dont les voyages se bornèrent aux confins des îles britanniques. L'aveu de Jean de Bourgogne sur son lit de mort était mitigé de vrai et de faux. S'il n'était pas chevalier anglais, il avait cependant écrit le livre. Le point de départ en était ses aventures en Egypte et dans les pays voisins, et il avait continué l'ouvrage par le récit de parcours imaginaires, dérobant des informations ici et là.

Cinq siècles plus tard, on put retrouver certaines des origines du livre. L'une d'entre elles était un récit de voyage écrit en 1336 par un chevalier nommé Wilhelm Boldensele. Une autre correspondait au plagiat pur et simple d'un manuscrit du moine Oderich de Portenau, lequel avait voyagé en Extrême-Orient entre 1318 et 1330. Marco Polo fut un autre collaborateur involontaire de Jean de Bourgogne, tout comme le journal de voyage de Carpini, le *Speculum* (« Miroir ») de Vincent de Beauvais. Les auteurs anciens, Eratosthène et Pline l'Ancien, furent pillés à leur tour.

C'est une partie de l'œuvre d'Oderich qui nous intéresse ici :

Dans le chapitre de Mandeville intitulé :

> « Des contrées et des îles situées au-delà de la Chine, et des fruits qui y poussent... »

on lit la merveilleuse histoire que voici :

> « (En Chine)... il pousse une sorte de fruits semblables à des gourdes. Lorsqu'ils sont mûrs, les indigènes les coupent en deux et y trouvent un petit animal bien vivant, en chair et en os, comme un agneau sans laine. Les hommes mangent et le fruit, et la bête. J'ai goûté de ce fruit, qui est une merveille extraordinaire. »

A ceux qui lui rapportaient cette nouvelle, Mandeville (ou Oderich) raconta ceci en retour :

> ...« Ce phénomène aussi étonnant pour eux, se produit aussi chez nous : Je veux parler des Bernacles. Dans nos contrées, il est un arbre dont les fruits se muent en oiseaux capables de voler. Ceux qui tombent à terre meurent de suite, et ne peuvent que servir de nourriture aux hommes. Certains furent si stupéfaits de ce que je leur apprenais qu'ils restèrent incrédules. »

Or cette histoire n'était pas une invention d'Oderich pour renchérir sur les récits de ses correspondants asiatiques. Elle était répandue et admise en Occident. Tout homme bien informé eût juré que cette sorte d'arbre croissait en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande, en tout cas sur certaines îles, dans ces parages. Cet arbre donnait un fruit étrange qui, s'il venait à maturité sur l'arbre, se transformait en oiseau puis en petite oie sauvage.

Cette légende était connue bien avant le voyage d'Oderich en Extrême-Orient et avant la prétendue expédition de Jean de Bourgogne. Le premier témoignage écrit est celui de Giraud de Cambrai, et il remonte au XII[e] siècle, soit précisément entre 1154 et 1189. Ce que Giraud écrivit dans sa *Topographia Hibernia* est une version déjà bien évoluée, et non pas l'histoire originelle. Parlant des oiseaux « appelés Bernacles » et nombreux en Irlande, il remarque :

> « ... contre la nature même, la nature leur donne vie par le procédé le plus extraordinaire. Ils sont semblables aux oies des marécages, mais plus petits. Ils naissent, au long du rivage, d'une pièce de bois de sapin ballotée par la mer. Leur aspect initial rappelle celui de la gomme. Ensuite ils se suspendent par le bec, et l'on dirait des algues attachées au bois. Ils sont entourés de coquillages, afin de croître plus librement. Le temps les vêt peu à peu d'un manteau de plumes, et l'alternative est celle-ci : ou bien ils tombent à l'eau, ou bien ils s'envolent à leur gré. Ils tirent leur subsistance de la sève du bois ou de la mer, et c'est là un secret étrange

et miraculeux. J'ai contemplé bien souvent, de mes propres yeux, des quantités de ces petits corps d'oiseaux déjà formés, reliés à une maîtresse branche sur le rivage, et enclos dans les coquilles. »

Après avoir affirmé au lecteur que « nulle part au monde » personne n'avait jamais vu ces oiseaux pondre des œufs ou les couver, l'auteur spécifie :

« En certaines régions d'Irlande, des évêques et des hommes d'église ne se font aucun scrupule de manger ces oiseaux en période de jeûne, car ils ne sont pas de chair, ni venus de la chair. »

Cette pratique explique l'opinion maintes fois émise que cette histoire était une invention intéressée de certains prêtres catholiques, dans le but inavoué d'avoir une table bien garnie même en temps de pénitence. Mais la réalité est plus complexe.

Il est certain que des moines, des prêtres, voire des monastères entiers, s'emparèrent avec joie de l'alibi que ces oies étaient de simples végétaux. Les arguments divers, même savants, ne manquaient pas, et concernaient tout le gibier d'eau. Il suffisait de reprendre la théorie d'Abélard, qui établissait la discrimination entre ces divers oiseaux par l'observation de leurs pattes. Canards et oies étaient donc admis à toutes les tables, en période de jeûne, grâce à leurs pattes palmées.

Les érudits citaient aussi un vers tiré d'un poème latin de Claudius Marius Victor — le vers suivant :

« ergo materies avibusque et piscibus una est — les oiseaux et les poissons sont donc faits d'une seule et même chair. »

Mais le témoin principal, Giraud de Cambrai, condamna cette pratique en déclarant que lesdits oiseaux, malgré le mystère de leur naissance semi-aquatique, étaient « de chair ».

Cette prise de position était gênante pour les « consommateurs », et le « Parti du Canard Rôti » allait perdre la première bataille, d'ailleurs décisive. Le Haut Conseil de l'Eglise agréa la conclusion de Giraud et interdit expressément de manger des Bernacles en temps de jeûne. Le Pape lui-même, Innocent III, prononça le *prohibitus est.* Ceci se passait en 1215.

Quelque 50 ans plus tard, le second coup porté à cette coutume le fut par un autre homme d'Eglise, Albert Von Bollstädt ou Albertus Magnus, qui réfuta toute l'histoire. Son verdict fut : *Omnino absurdum,* et l'on répéta après lui : c'est un mensonge impudent et une histoire parfaitement absurde. Albertus affirma qu'il avait observé les oiseaux *in copula* et les avait vus pondre des œufs.

On pouvait supposer que la légende tomberait d'elle-même après l'interdiction de manger les oiseaux en carême et après la condamnation *in absurdum* d'Albert. Or il n'en fut rien. Si l'on obéit à l'interdiction — on peut l'admettre — on n'en continua pas moins à discuter du cas. Les faits présentaient un intérêt certain, et ceci pour plusieurs raisons. Il faut tenir compte, tout d'abord, du goût immodéré de cette époque pour le miracle et le mystère, domaines du merveilleux — le Wundersucht invétéré. Une autre raison est dans l'attitude du clergé : nombre de prêtres utilisaient ce phénomène pour montrer la puissance du Seigneur. Conséquences gastronomiques mises à part, c'était une preuve de l'abondante richesse et de la variété de la Création.

En fait, c'est à un contemporain et élève d'Albertus Magnus, à peine moins connu que lui, que « l'arbre-aux-oiseaux » dut sa longue popularité. Il se nommait Thomas de Cantimpré, ou Thomasins Cantipratensis. Selon l'usage en cours et la tradition établie, Thomas voulut prouver que l'oie végétale ne faisait pas l'objet d'une découverte récente, mais qu'elle était déjà connue des Anciens. Il fit mieux : il affirma que le grand Aristote y avait fait allusion dans ses écrits :

> « Les Barliates poussent sur les arbres comme le dit Aristote ; ce sont les oiseaux nommés Bernacles dans le langage populaire. »

Malheureusement, aucun érudit ne parvint jamais à retrouver la moindre trace, même très vague, de cette citation, dans les écrits d'Aristote. Ou bien Thomas inventa simplement cette citation pour bénéficier du témoignage d'Aristote, ou bien le texte qu'il utilisa comportait des insertions ultérieures dues à divers copistes et non signalées comme telles.

Cette dernière supposition est non seulement la plus obligeante pour Thomas, mais encore la plus vraisemblable.

Le livre de Thomas eut un sort honorable : traduit du latin par l'archidiacre de Regensburg, Konrad Von Megenberg, il fut alors l'un des premiers livres imprimés. Il y eut plusieurs éditions de ce Livre de Nature (*Puch der Natur*) et chacune d'elles contient un paragraphe sur « l'arbre-aux-oies », appelé en ce cas *bachad*. On y lit ceci :

> « Cet oiseau tire sa substance du bois. Ce bois a de nombreuses branches qui donnent vie aux oiseaux et les nourrissent. Beaucoup d'oiseaux pendent à un arbre. Plus petits que l'oie, ils ont des pattes de canard et leur plumage est noir. Ils sont suspendus par le bec, aux branches de l'arbre comme au tronc ou à l'écorce. Ils tombent à la mer en temps voulu et ils y achèvent leur croissance jusqu'au moment où ils sont capables de voler. »

Cette version est sensiblement différente de celle de Giraud. Pour lui, les oiseaux naissaient de bois à la dérive balloté par la mer. D'après Konrad (se référant à Thomas et à la fallacieuse citation d'Aristote), ils auraient poussé sur les arbres comme des fruits ordinaires.

Telle fut aussi l'interprétation d'Oderich. Elle ne pouvait faire long feu car tout le monde, les sceptiques comme les autres, s'inquiétait du lieu d'origine des arbres. Plusieurs endroits furent envisagés : les côtes de Flandres d'abord, mais c'était absolument faux. Un certain Gervasius ayant écrit vers l'an 1210 qu'il s'en trouvait dans le Kent, en Angleterre, on le vérifia, et cela se montra tout aussi faux. Beaucoup pensaient à l'Irlande. Les précisions que l'on y recueillit spécifiaient que les oiseaux émigraient en été vers

le Nord. Sébastian Munster, auteur d'une *Cosmographia* fort lue, plaça alors ces oiseaux dans les îles Orcades. Aux yeux des Européens du continent, ces îles étaient assez lointaines pour abriter de tels arbres.

L'ouvrage *Cosmographia* fut imprimé à Bâle en 1598. Il est étonnant que la légende eût survécu jusque-là. Elle s'est maintenue grâce à la curieuse interférence de courants littéraires et de malentendus.

Konrad Gesner n'avait écrit son *Historia Animalium* que quelques décades auparavant. Homme instruit et circonspect, il savait que nombre d'histoires merveilleuses et pleines d'intérêt ne reposent en fait sur aucun fondement. Il n'était donc pas convaincu de l'existence de « l'arbre-à-oies ». Certes le récit de Giraldus jouissait d'une grande autorité ; mais l'ouvrage d'Albertus Magnus venait d'être publié en allemand par un certain Ryff. Qui avait raison ?

Gesner connaissait un prêtre nommé Octavius, Irlandais de souche et vivant en Irlande. Lui, il devait savoir. D'ailleurs il avait la réputation d'aimer la vérité. Gesner lui écrivit donc et reçut une réponse en bonne et due forme. « De par la religion que je sers, je jure que tous les faits rapportés par Giraud sur l'origine de cet oiseau sont vrais. » Gesner n'eut d'autre choix que d'agréer cette interprétation, et les autres acceptèrent Gesner à la suite de Giraud et d'Octavius. Le livre de Gesner, paru pour la première fois en 1555, ne fit que renforcer la thèse d'un autre livre : *L'Histoire de l'Ecosse* de Boethius d'Aberdeen ; elle avait été publiée en latin en 1527 et traduite en anglais en 1540. Boethius se montra intransigeant à l'égard de ceux qui croyaient aux oiseaux poussant sur les arbres tels des fruits.

> « Il est des hommes pour croire que ces oiseaux poussent sur des arbres, suspendus par le bec. Leur conviction est erronée. Et parce que la nature de cet oiseau est étrange, et étonnants les moyens de sa procréation, nous n'avons fait ni effort ni diligence pour découvrir la vérité. Nous avons traversé les mers où naissent ces oiseaux, et l'expérience me fait dire que la nature même de la mer est l'explication la plus logique de leur naissance. »

Non seulement Boethius avait acquis une certitude sur ce point, mais il pouvait en outre préciser les phases du développement des oiseaux.

> « Tous les troncs ou branches d'arbres flottant sur la mer deviennent peu à peu vermoulus. Dans les petits trous creusés par le temps apparaissent des vers. Ce sont eux qui, montrant d'abord le nez et la tête, font suivre les pattes et finalement se couvrent de plumage et se voient dotés d'ailes. Lorsqu'ils ont atteint la forme et la grandeur d'une oie, ils s'envolent comme le font tous les autres oiseaux. Tout ceci fut solidement prouvé devant une assistance nombreuse auprès du château de Petslego, l'an de grâce 1380. »

Boethius apporta une autre preuve à l'appui de sa théorie. Un arbre aurait été trouvé sur la côte, et le propriétaire du lieu aurait autorisé à ce qu'on le fendît au moyen d'une scie. D'après Boethius toujours, l'arbre était criblé d'une infinité de vers dont beaucoup avaient tête, pattes et ailes, mais pas de plumes.

Avant de démêler l'écheveau embrouillé des croyances, des superstitions, des préjugés et des observations exactes, il convient d'éluder deux autres témoignages formés en Angleterre.

Le premier défend la spécificité de l'arbre-à-oies, malgré les attaques sérieuses de Boethius. Il est exprimé dans un livre paru à Londres en 1597 : « Herball », écrit (ou plutôt compilé) par un certain Gérard qui est dit « Maître en chirurgie. »

« On trouve, au Nord de l'Ecosse et sur les îles voisines dites les Orcades, des arbres sur lesquels poussent des crustacés de couleur blanche tirant sur le roux. Ils contiennent de petits oiseaux vivants qu'ici nous appelons Bernacles, et auxquels on a donné d'autres noms dans le Nord de l'Angleterre et dans le Lancashire. Celui qui tombe à terre périt et disparaît : on le sait par les écrits de certains témoins et par la tradition orale de ces régions. Ils fraient en mars ou avril et on trouve les oies en mai ou en juin ; le mois suivant, elles ont leur plumage au complet. »

Un rapport sur les Bernacles trouva même sa place dans *les travaux philosophiques de la Société Royale* en l'année 1677-78. Il était rédigé avec beaucoup plus de soin que les livres dont il vient d'être question plus haut. Peut-être ceci est-il dû à sa destination : il était écrit pour une société scientifique fort importante. Peut-être aussi était-ce le fait même de son auteur : Sir Robert Moray venait d'entrer au Conseil de Leurs Majestés pour le royaume d'Ecosse.

On lit dans ce rapport :

> « Alors que je me trouvais dans l'île d'East (Uist), j'aperçus, abandonné sur la côte, un tronc de sapin d'environ 80 centimètres de diamètre et de 3 mètres de long. Très sec parce que depuis longtemps hors de l'eau, il avait perdu les coquillages qui l'avaient recouvert auparavant. Les parties du bois en contact avec le sol avaient, seules, conservé ces coquillages qui enfermaient de petits oiseaux bien formés — des Bernacles sans nul doute. Le cou qui les reliait à l'arbre était plus long que la coquille. Ce cou, rond, creux et plissé, semble fait d'une substance fine, et ne se présente pas comme la trachée-artère du poulet. Il s'élargit à l'endroit où il se soude à l'arbre, dont il tire apparemment les matières nutritives destinées à la croissance de la coquille et de l'oiseau... »

La phrase la plus significative de cette description précise est la dernière :

> « Comme ils étaient tous morts et desséchés, je n'examinai pas leurs parties internes. Je ne vis pas non plus un seul oiseau vivant et je n'ai rencontré personne qui les eût observés. Je ne trouvai que peu de gens dignes de foi pour me garantir qu'ils avaient vu des oiseaux de cette sorte gros comme le poing. »

Cette dernière phrase montre bien que la crédulifé de Sir Robert était assez aléatoire quant aux formes étranges baptisées *oiseaux*. La facilité à entériner cette croyance explique la longévité de l'histoire.

Sur le plan zoologique, le phénomène « Oie-Bernacles » est expliqué de façon correcte depuis 1700. Il existe un oiseau semblable à celui de toutes les descriptions citées : c'est l'*Anser bernicla* catalogué par Linné, et dont le nom est une allusion volontaire à la légende. Albertus n'avait pas tort lorsqu'il prétendait avoir vu ces animaux s'engendrer et se multiplier à la manière des autres oiseaux.

Ce que Giraud et les autres à sa suite avaient dépeint comme de « jeunes » oiseaux, nous l'appellerions « larves » à l'heure actuelle. Ce n'étaient pas des oiseaux, mais des spécimens d'un membre plutôt curieux de la famille du crabe. Le nom scientifique de cette bête est le *Lepas anatifera.* Lorsqu'il atteint son développement complet, il ressemble fort à l'animal décrit par Sir Robert Moray. Une sorte de tige dure à consistance de cuir adhère à une épave quelconque, tandis que la partie principale du corps est enfermée dans une coquille à l'aspect d'un bivalve ordinaire. Un fouillis d'appendices sort de la coquille, rappelant le plumage mouillé d'un oiseau.

Boethius y avait adjoint un troisième animal : le fameux taret si fort redouté. En bref, il avait pris le taret pour une forme transitoire et initiale du Lepas, et le Lepas pour un oiseau pas encore développé. Les étapes successives d'une métamorphose inexplicable et merveilleuse unissaient dans son esprit ces trois créatures dissemblables. Le résultat n'en pouvait être que fantastique.

Mais si les choses sont claires du point de vue zoologique, il reste bien d'autres points obscurs. Et d'abord pourquoi Giraud — considéré comme le premier « messager » des Bernacles faute de connaître ses prédécesseurs probables — pourquoi admit-il l'idée d'un oiseau poussant ainsi spontanément d'un morceau de bois ? Par ailleurs, quelle raison a pu inciter à choisir l'oie sauvage comme centre de la légende ? — cette oie que Linné dénomma *Anser bernicla ?* Cette dernière question a été résolue voici quelque temps par le Professeur Max Müller, linguiste distingué dont le livre : « Conférences sur la science du langage », fut publié à Londres en 1864. Son opinion était la suivante : il s'agissait en cette affaire d'une confusion d'ordre linguistique. Personne n'avait

peu connu des naturalistes, est décrit dans un livre imprimé en 1858 et intitulé : *zoologie du Talmud.* Son auteur était un docteur : L. Lewysohn qui se désignait lui-même ainsi : « Prédicateur de la congrégation israëlite des vers. » Cet ouvrage est une sorte de classification systématique et une identification de tous les animaux mentionnés dans le Talmud. Il comprend des index spéciaux pour les noms grecs, hébreux, latins et allemands.

Dans la partie « Animaux fabuleux », il est question du *JIDRA,* « animal dont les os sont utilisés dans les procédés de la magie. » Il est décrit comme revêtu d'une forme humaine, mais on ne précise pas sa taille. Le jidra croît dans le sol « comme une citrouille », et il est attaché à ses racines par un cordon ombilical, dans le rayon duquel il peut se mouvoir. Il mange ainsi les plantes qui se trouvent à sa portée. Tout animal ou tout être humain qui passe dans son champ d'action est tué incontinent. Pour détruire un jidra, le chasseur doit attraper le cordon ombilical et le tirer hors du sol, ou bien le rompre en lui décochant des flèches.

Cette fable joua son rôle dans une version de l'histoire de l'agneau végétal, et il semble qu'elle ait également contribué à former la légende de la plante Mandragore.

Par la suite, les ouvrages d'Histoire Naturelle proposèrent une explication simple et facile de l'agneau végétal. Ils en voyaient l'origine dans une certaine fougère propre aux pays asiatiques et qui présente une particularité intéressante. Elle développe une première racine épaisse et forte qui court sous le sol, à quelques centimètres de la surface. Les véritables racines poussent vers le bas, issues de cette pseudo-racine principale. Parfois, deux paires de racines verticales descendent de la racine horizontale. Lorsque l'ensemble est mort et desséché, il peut rappeler la forme d'un animal à quatre pattes ayant une touffe de verdure au lieu d'une tête. Comme pour accroître cette ressemblance, tout le système de racines — y compris la grosse racine horizontale — est couvert de fibres qui peuvent suggérer l'aspect d'une peau de mouton. La sève qui y circule est rougeâtre comme le serait un sang léger. L'on peut noter en passant que cette plante n'est pas comestible.

Examinant des spécimens de ladite fougère, les naturalistes occidentaux se félicitèrent de détenir enfin la solution

de l'énigme trop longtemps posée par « l'agneau végétal » ou *barometz,* popularisé par Oderic — se rappeler la voie « Mandeville ». — Telle fut la raison pour laquelle Charles de Linné — Carolus Linnaeus — le célèbre naturaliste Suédois, appela la fougère *Polypodium barometz,* bien que plus tard le nom devînt : *Cibrotum Glamescens.*

Elle semblait du moins correspondre à l'agneau végétal aussi bien que le Lepas à un oiseau en formation. L'un des points de l'histoire lui est fort probablement lié : c'est le fait que le barometz pousse sur la terre, attaché par le cordon ombilical à son système de racines et capable de se nourrir dans les limites de ce cordon. C'est donc l'équivalent parfait du *jidra* du Talmud.

Les marchands qui apportaient en Occident la fourrure appelée « agneau persan », prétendaient que cette merveilleuse laine, si fine, ne venait pas d'un animal ordinaire, mais du fameux agneau végétal. Le nom de barometz lui-même est issu de cette histoire, car il n'est qu'une forme corrompue du diminutif slave désignant le mouton. Il serait erroné d'en conclure que les marchands inventèrent l'histoire de toutes pièces afin de préserver le secret de leur commerce — à savoir que les fourrures provenaient d'agneaux nouveaux-nés ou même point encore nés. Ils adaptèrent sans doute un conte préexistant, dont le Talmud a pu être le point de départ.

L'autre version de la légende du barometz serait plutôt moins fantaisiste. Elle se borna à présenter certains arbres orientaux dont les fruits étranges portent de petits moutons. On n'a jamais pu éclaircir le sort de ces animaux parvenus à maturité. Demeurent-ils sur l'arbre ou s'en vont-ils de leur côté ? Ce point est demeuré obscur.

La racine de fougère étudiée plus haut n'intervient pas ici, et certains auteurs en ont déduit que l'explication proposée était incomplète et ne pouvait les satisfaire.

Ce fut alors que le naturaliste britannique Henry Lee entreprit de dresser une nomenclature complète de toutes les ramifications de la légende. Lorsqu'il eut procédé méthodiquement à ce travail et eut classé ses matériaux, il énonça sa propre théorie. Elle était inattendue et peut se résumer en une courte phrase : le barometz est, en fait, le cotonnier. Se

référant aux rapports anciens fournis sur cet arbre par Hérodote, Théophraste et Jullius Pollux, il écrivit :

« Si l'on considère les premiers renseignements véridiques que l'on ait sur le cotonnier, on les retrouve dans la fable du composé plante-animal ; ce cas, d'ailleurs, n'a pas été unique au Moyen Age. On peut l'attribuer à deux causes essentielles :

1) à l'interprétation erronée d'un langage ambigu et riche en métaphores ;

2) à la similitude d'aspect de deux choses absolument diverses et sans rapport entre elles.

Ce second point fait allusion à la texture du coton comparable à celle de la laine, et le premier se rapporte aux figures de réthorique d'un style imagé : « la toison qui pousse sur des arbres... ». Cette comparaison, si on ne la prend pas au sens littéral, peut fort bien s'appliquer au coton.

L'erreur semble partir du choix d'un mot. Théophraste, l'un des premiers auteurs à citer le cotonnier, cherchait un mot pour définir la gousse de graines pas encore mûres. Il choisit « *melon* ». Or ce mot grec a plusieurs sens : l'un est « pomme » ou tout autre fruit poussant sur un arbre ; l'autre est « mouton ». Son choix s'explique aisément, puisque le terme de *melon* désignait à la fois le fruit d'un arbre et un « porteur de laine », donc au sens figuré : un mouton.

Mais ce choix rendit la tâche bien difficile aux traducteurs, qui ne possédaient pas de mot apte à couvrir les deux significations. Ils pouvaient opter entre « spring apple » — pomme de printemps — et « mouton ». Puisqu'une matière semblable à la laine faisait partie de l'arbre, on devine sans difficultés comment ils tranchèrent la question. Il suffisait alors d'interpréter à la lettre une description fleurie de métaphores, et l'arbre-à-moutons était né.

IV

LE SIRRUSH DE LA PORTE D'ISHTAR

Le 3 juin 1887, le Professeur allemand Robert Koldewey fit une simple halte de deux journées sur les lieux de l'ancienne Babylone. Ayant trouvé et recueilli un fragment de brique dont une face montrait un bel émail d'un bleu lumineux, il pensait sans doute à une découverte archéologique de quelque intérêt, mais il ne pouvait en imaginer toutes les répercussions. Il ne se doutait sûrement pas que sa trouvaille allait poser une énigme qui serait aussi mystérieuse et passionnante de nos jours qu'elle l'était il y a cinquante ans.

Il ne retourna en cet endroit que dix ans plus tard, et pendant les trois derniers jours de l'année 1897, il chercha avidement d'autres morceaux de brique émaillée. Les administrateurs du Musée Impérial de Berlin et de la Société orientaliste avaient laissé entendre qu'ils étaient disposés à financer des fouilles à Babylone, s'ils étaient assurés d'en tirer des résultats intéressants. Le bilan du second voyage de Koldewey rassura sur ce point ces Messieurs de Berlin.

Tout s'enchaîna comme dans la trame d'un roman.

> « Les fouilles furent entreprises le 26 mars 1899, dans la partie est de Kasr, au nord de la porte d'Ishtar »

écrivit plus tard le Professeur Koldewey. Et, en 1902, après être restée enfouie pendant des siècles, la fameuse porte d'Ishtar réapparut en pleine lumière. Bien qu'en partie détruite, elle offrait encore un spectacle impressionnant.

La Porte d'Ishtar est une arche imposante de forme semicirculaire, flanquée de murs gigantesques et donnant sur une

duite ailleurs. Dans la Grèce ancienne aussi, la porte d'Ishtar était célèbre, mais on l'appelait Porte de Sémiramis.

Au temps de Nabuchodonosor, aucun admirateur de cette œuvre ne se posa la moindre question d'ordre zoologique. Les lions qui ornaient les murs étaient des lions, les taureaux, même s'ils avaient un aspect un peu particulier, étaient bel et bien des taureaux, et les fantaisies des artisans concernant le troisième animal ne troublaient vraiment personne. On avait déjà vu des aigles à tête d'homme, barbus, et d'autres monstres hybrides. Le sirrush de la Porte d'Ishtar ne provoqua donc aucun étonnement. Il fallut l'évolution et l'accroissement des connaissances qui marquèrent les époques ultérieures pour susciter la surprise et les questions.

Les bas-reliefs accusent nettement les contours du sirrush et sa silhouette. Comment se présente-t-il ? Un corps svelte, couvert d'écailles, une longue queue mince de même aspect, et un cou élancé aux mêmes écailles. Une tête de serpent à la gueule fermée, malgré la langue fourchue qui en sort. De la peau bien distincte à l'arrière de la tête, laquelle porte une corne droite — qui correspond peut-être à une paire de cornes puisque la représentation du profil parfait, nous l'avons vu pour le re'em, ne laisse apparaître qu'une seule corne. Koldewey écrivait ceci : « Il est remarquable qu'en dépit des écailles, l'animal soit également velu. Trois boucles en tire-bouchon tombent près des oreilles, et sur le cou, là où se trouverait la crête d'un lézard, s'étend une longue rangée de boucles en spirales. »

Toutefois, les pattes du sirrhus sont plus curieuses encore. A l'avant, celles d'un félin, d'une panthère par exemple. A l'arrière, des pattes d'oiseau, très grandes, à quatre doigts, et couvertes de fortes écailles. Or, malgré l'étrangeté de sa composition, la bête a l'air tout à fait vivante, autant — sinon plus — que le re'em représenté à côté d'elle.

Si la Porte d'Ishtar avait été ressuscitée un siècle auparavant, ces éléments hétérogènes — pattes de félin et pattes d'oiseau — eussent été une preuve suffisante que le « serpent Magique » était tout aussi fabuleux que les taureaux ailés et les oiseaux à tête humaine de la mythologie assyrienne et babylonienne.

Cuvier est devenu le père de la paléontologie, mais le Professeur américain O.C. Marsh a gagné le titre de « Père des Dinosaures ». Depuis lors, nos conceptions ont considérablement changé en ce qui concerne les possibilités et impossibilités d'ordre biologique.

Les paléontologistes ont découvert des animaux fossiles qui arboraient un cou incroyable de longueur, une queue démesurée, un grand corps et une petite tête. Certains avaient une tête de serpent armée de cornes et des attributs de ce genre — peut-être même des langues fourchues, mais les langues, en réalité, ne se fossilisent pas. Ces savants ont même trouvé un type de dinosaure qui, debout, avançait sur des pattes arrière d'oiseau, agitant en l'air de petites pattes antérieures à cinq doigts. D'autres dinosaures, comme indécis sur la démarche à adopter, ont dû se déplacer tantôt debout, sur les pattes postérieures, et tantôt à quatre pattes, selon la fantaisie du moment ou les circonstances. On a signalé un lézard vivant en Australie et assez grand (*Chlamydosaurus*) qui aurait marché sur ses quatre pattes en temps normal, et debout sur ses pattes postérieures en cas d'alerte.

Le sirrush revêtit donc un aspect tout à fait plausible. On pensa d'abord à la reproduction d'un saurien. Le Professeur Koldewey, qui se pencha plus que tout autre sur l'identité du sirrush, écrivait en 1913 que le Dragon de Babylone a de nombreux traits en commun avec les sauriens disparus.

> « ...Par l'unité de sa conception physiologique, le sirrush l'emporte de loin sur toutes les autres créatures fantastiques, »

constatait-il, et il concluait avec regret :

> « Si seulement ses pattes n'avaient pas été aussi nettement et presque agressivement félines, l'animal eût été vraisemblable. »

Connaissant l'affirmation de la Bible au sujet du sirrush, il avança que, peut-être, les prêtres de Babylone élevaient quelque reptile et l'exhibaient, dans la semi-obscurité d'une chambre du temple, comme un sirrush vivant.

« Dans ce cas, écrit-il — s'en référant toujours aux Ecritures (Référence à l'Apocryphe) — il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce que l'animal succombât en absorbant le mélange de bitume et de poils que lui administra Daniel. »

Ceci est extrait du premier rapport complet de Koldewey sur les fouilles babyloniennes. En 1918 — donc cinq ans plus tard — il écrivit sur la Porte d'Ishtar un volume admirablement illustré ; il s'engageait ainsi dans une lutte plus hardie contre le Dragon. Malgré la conformation féline des pattes antérieures, l'animal était comparé à des types de sauriens disparus dont il présentait l'une ou l'autre caractéristique. Pour Koldewey, le sirrush aurait donc pu être classé parmi les dinosaures à pattes d'oiseau. L'auteur avançait avec prudence vers sa conclusion, qu'il énonçait ainsi :

« L'Iguanodon belge du crétacé est le parent le plus proche du Dragon de Babylone. »

Cette évolution dans l'attitude d'un expert de grande classe est à la fois intéressante et pleine d'enseignement. Ayant découvert par hasard cet objet qu'il ne cherchait pas et qui n'entrait pas dans le domaine de sa spécialité, il eut tout d'abord une attitude sceptique à l'égard de sa trouvaille. Mais la facture biologique évoquée par l'ancien bas-relief le poussa à écarter ses doutes l'un après l'autre, l'amenant à constater que l'animal représenté se rapprochait beaucoup des sauriens disparus.

L'histoire est assez surprenante, comme en témoigne cette coïncidence : la Porte d'Ishtar fut agrandie et décorée de ces bas-reliefs sur l'ordre d'un roi que nous connaissons surtout à travers la Bible. Et ce sont les deux animaux les plus curieux de la Bible qui ornent cette porte — le re'em, auquel on ne pouvait se fier malgré sa force, et le Dragon, gardé dans le temple de Babylone et vénéré par les habitants de la ville jusqu'à ce que Daniel le tuât.

Le re'em finit par être identifié à l'urus. Mais le sirrush ? Pourquoi ne pas le regarder comme une simple invention

artistique ? Koldewey pensait que c'était peu probable, malgré la permanence de la représentation du sirrush au cours de milliers d'années, permanence unique parmi les créatures fantastiques propres aux Babyloniens. La forme reconnaissable du sirrush figure dans l'art babylonien primitif, et on le retrouve sous le règne de Nabuchodonosor, vers 604-591 avant Jésus-Christ.

Bien que l'artiste ait commis quelques erreurs et qu'on ne connaisse pas de fossiles de ce type exact, la science moderne classa aisément le sirrush dans la variété des sauriens. Il est maintenant certain que les Babyloniens ignoraient tout de la paléontologie. Le sirrush peut donc être une sorte de portrait direct d'un animal qu'ils avaient vu, ou bien un miracle d'imagination vraisemblable. Mais il ne saurait être une « reconstitution ». On n'a d'ailleurs jamais signalé de dinosaures fossiles dans la région de Babylone. Nous n'avons aucune notion concernant un animal actuel ou disparu assez récemment, et qui eût pu servir de modèle au portrait du sirrush. Nous pouvons donc abandonner la question ou bien admettre que le sirrush représente un animal inconnu de la zoologie moderne. Peu importe le fait qu'un tel animal n'eût sans doute pas été originaire des environs de Babylone, même à l'époque qui nous intéresse. Le re'em était, lui aussi, d'une race éteinte en Mésopotamie, bien qu'il vécût en Europe pendant vingt siècles environ. Pour les gens de Babylone, cette bête était un « monstre des pays lointains », et ce fut peut-être le cas du sirrhus.

Un animal venu de loin — mais d'où ? A supposer que nous ne l'ayons pas encore découvert, il ne pourrait se trouver qu'en Afrique Centrale, au cœur de la forêt équatoriale et dans le bassin du Congo. Or il est fort suspect que nous viennent de cette région des bruits relatifs à un grand animal féroce et inconnu. Une rumeur de ce genre fut recueillie, tout à fait par hasard, par Hans Schomburgk, chasseur de gros gibier, plusieurs années avant que parût l'ouvrage de Koldewey.

Hans Schomburgk travailla pour Carl Hagenbeck, marchand d'animaux sauvages pour jardins zoologiques, qui en entretenait un lui-même, très bien fourni mais provisoire, à Stellingen près de Hambourg. Selon une autre source, Hagenbeck aurait envoyé Schomburgk au Libéria. A l'intérieur de

ce pays circulaient des histoires sur un animal présenté par les indigènes comme « un grand cochon noir ». Il s'agissait probablement, soit d'un vrai cochon sauvage ignoré des savants, soit de l'hippopotame pygmée. Deux opinions s'affrontaient au sujet de ce dernier animal : la première le considérait comme un être de légende, la seconde voulait que sa race fût éteinte. En 1911, Hans Schomburgk découvrit que ces deux thèses étaient l'une et l'autre erronées.

En 1912, rentrant à Hambourg et revenant chez Hagenbeck, Schomburgk rapportait à la fois cette information et une histoire surprenante. Il la raconta en hésitant quelque peu, et fut soulagé en même temps que surpris de la réaction de Hagenbeck. Non seulement celui-ci ne rit pas, mais il informa Schomburgk qu'il avait reçu à plusieurs reprises des rapports similaires issus de sources diverses. Ces rapports avaient trait à des histoires indigènes au sujet d'un grand animal « mi-dragon, mi-éléphant », qui aurait vécu dans des marais inaccessibles. Hagenbeck ajouta qu'il était difficile d'obtenir de plus amples détails, et Schomburgk comprit parfaitement ce que cela signifiait. Il se pose, ou du moins il se posa à l'ère du colonialisme, un problème d'importance que Schomburgk exposa plus tard de la façon suivante, au cours d'une conférence :

> « Désireux de plaire au visiteur blanc et dans l'attente d'un cadeau de valeur, les indigènes ne sont que trop prêts à affirmer qu'ils connaissent, sur leur territoire, un animal à peau bleue, ayant six pattes, un œil et quatre cornes. Sa taille varie avec les questions posées, car l'indigène dit ce qu'il suppose être agréable à l'homme blanc. »

Cette attitude des indigènes rend très circonspects les chasseurs expérimentés. Maintes fois cependant, et sans l'aide de questions particulières, les narrateurs mentionnèrent la corne unique.

Il semble que Schomburgk n'eût jamais entendu parler de cet animal lorsqu'il se rendit au Libéria. Il atteignit les rives du Lac Bangouéolo, le lieu lui paraissant indiqué pour y trouver des hippopotames. Or il n'en vit aucun, et se rensei-

gna auprès des indigènes. Ceux-ci lui répondirent tout naturellement qu'il y avait à cela une bonne raison. Voici d'ailleurs un extrait du livre de Schomburgk « *Wild und Wilde im Herzen Afrikas* » :

« Ils me racontèrent que dans ce lac vivait un animal plus petit que les hippopotames, mais qui les tue et s'en nourrit. Il doit être entièrement amphibie, ne vient jamais sur la rive où l'on n'a jamais relevé de traces de ses pas. Malheureusement je pris cette histoire pour un conte et ne poussai pas mes recherches plus avant. Je m'en ouvris plus tard à Carl Hagenbeck, et maintenant ma conviction est faite : il s'agit de quelque saurien. J'en suis venu à cette conclusion parce que d'autres rapports reçus par Hagenbeck concordent en tous points avec mes propres observations et avec les renseignements que j'ai pu obtenir des indigènes. Hagenbeck mit sur pieds une expédition spéciale pour le lac Bangouéolo, mais hélas ! elle ne trouva même pas le lac. »

En 1913, le gouvernement allemand envoya une expédition dirigée par le Baron von Stein zu Lausnitz, pour établir un rapport général sur sa colonie du Cameroun. Le texte officiel, toujours manuscrit, traite assez longuement de l'animal inconnu de Schomburgk. L'extrême prudence du Capitaine Von Stein est bien naturelle, lorsqu'il parle de cette « chose très mystérieuse » qui « n'existe peut-être que dans l'imagination des indigènes », mais « qui repose sans doute sur des bases plus tangibles ». Le témoignage du Capitaine Von Stein venait, comme il l'a expliqué, de « récits d'indigènes de l'ancienne colonie allemande » (le Cameroun) concernant une « créature redoutée des Noirs en certains territoires : une partie du Congo, le Bas Oubangui, les rivières Sanga et Ikelemba ». Il insistait sur la personnalité des narrateurs : « guides expérimentés qui, sans se connaître, répétaient les mêmes détails caractéristiques ». Ils appelaient cet animal *mokéle-mbêmbe*, mais le nom n'avait pas forcément une signification spéciale. Le Capitaine Von Stein écrivit ceci :

« Le monstre ne se trouverait pas dans les rivières mineures comme les deux Likualas, et l'on n'en rencontrerait que quelques spécimens dans les rivières mentionnées. Au moment où eut lieu notre expédition, on

signalait la présence d'un animal dans la partie non navigable de la rivière Sanga, entre les rivières Mbaio et Pikunda. La fin brutale de notre expédition * nous empêcha malheureusement de poursuivre jusque-là notre exploration. L'animal aurait été signalé à la Rivière Ssômbo. On peut en esquisser le portrait suivant d'après les récits des indigènes : le monstre serait de couleur gris brunâtre, il aurait une peau lisse et la taille approximative d'un éléphant, ou au moins d'un hippopotame. Son long cou serait très flexible, et on ne lui verrait qu'une seule dent, mais très longue. *Certains prétendent que c'est une corne.* On a parlé d'une queue musclée et forte comme celle d'un alligator. Les pirogues qui s'en approchent sont, paraît-il, brisées, et l'animal attaquerait les bateaux, tuant les membres de l'équipage sans toutefois manger les corps — il serait en effet voué au régime des herbivores, ce qui écarte la création d'un mythe. Il passe pour vivre dans des cavernes, creusées par la rivière dans l'argile de ses rives aux brusques méandres. Il quitterait la rivière, même en plein jour, en quête de nourriture. On me montra sa plante préférée, sorte de liane à grosses fleurs blanches, dont la sève est laiteuse et dont les fruits ressemblent à des pommes. Au bord de la Rivière Ssômbo, on m'indiqua une piste soi-disant tracée par lui. La piste était fraîche et les plantes signalées poussaient alentour. Mais il y avait trop de traces d'éléphants, d'hippopotames et de mammifères divers, pour distinguer avec certitude les traces supposées. »

Il est regrettable que le Baron Von Stein n'ait pas disposé de plus de temps, peut-être aurait-il réussi à trouver le mokèle-mbêmbe.

Quant à l'animal du lac Bangouéolo dont on entretint Schomburgk, l'Anglais J. E. Hughes recueillit sur lui des renseignements complémentaires. Dans son livre « *Dix-huit années sur le lac Bangweulu* » (il avait choisi cette appellation), il rapportait une conversation personnelle avec le fils

(1) Allusion à la première guerre mondiale.

du chef de la tribu Wauschi. Ils parlèrent de l'animal nommé par cette tribu *chipekwe*. Le jeune homme racontait fièrement que son grand-père avait pris part, ou du moins assisté, à une chasse au chipekwe.

« Un récit fidèle de cette chasse s'est transmis de père en fils. La plupart des meilleurs chasseurs mirent une journée entière pour le percer de leurs grands harpons Viwingo — ceux qu'ils utilisent aujourd'hui contre l'hippopotame. On le décrit comme ayant un corps de teinte sombre, lisse et sans poils. Il porterait, fixée comme celle du rhinocéros mais en ivoire blanc parfaitement poli, une corne unique. J'ai regretté qu'ils ne l'eussent pas gardée, car je leur en aurais donné ce qu'ils auraient voulu. »

Hughes avait appris aussi d'un administrateur rhodésien l'incident suivant : alors qu'il campait auprès du lac, il entendit, une nuit, le bruit d'un énorme plongeon ; le lendemain matin, il trouva des traces qu'il n'avait jamais vues auparavant.

Durant l'entre-deux-guerres, la presse diffusa l'aventure d'un certain M. Lepage. Ce belge était à l'ordre du jour pour avoir vu, à distance, deux « dinosaures » qui ressemblaient au fameux iguanodon retrouvé dans le sous-sol belge. Lepage raconta qu'il avait préféré se tenir coi jusqu'à la disparition des deux animaux, n'osant utiliser contre eux son puissant fusil. Après le départ des monstres, il s'avança jusqu'à l'endroit où il les avait aperçus, et il repéra de larges traces à trois doigts : celles qu'un iguanodon eût laissées, celles aussi qui ont été retrouvées, fossilisées, en Angleterre.

Les savants furent unanimes dans l'incrédulité, affirmant qu'il s'agissait là d'un simple conte. (C'est aussi mon avis.) Quelques zoologistes, cependant, exprimèrent des réserves : le récit devait être faux, mais dans la seule mesure où l'Afrique est un continent trop connu pour qu'un animal mystérieux pût s'y cacher encore. Ces déclarations suscitèrent un autre témoignage, celui de Frau Ilse Von Nolde. Son article, paru dans le *Deutsche Kolonial-Zeitung,* expliquait qu'elle avait vécu dix années dans la partie est de la rivière Kuango. A maintes reprises, elle avait parlé avec de nombreux indigènes d'un animal inconnu qu'ils nommaient *coje ya menia.*

Il est probable que l'orthographe de ce mot soit influencée par le Portugais, langue officielle de l'Angola. Sa traduction est : « lion des eaux ».

« Tous les rapports convergeaient : c'est un très grand animal, un peu moins grand peut-être que l'hippopotame. Tout comme ce dernier, il s'aventure à terre, bien qu'il vive dans les rivières et dans les eaux stagnantes. Pendant les hautes eaux de la saison des pluies, il sort du Kuango pour gagner ses affluents moins importants et les lagunes. La nuit, on peut entendre ses mugissements puissants. Il pourchasse implacablement l'hippopotame, et celui-ci le fuit et quitte la région. Souvent, dans l'eau ou à terre, une poursuite sauvage met aux prises le monstre et l'hippopotame. Le coje ya menia le tuera mais ne le mangera pas du tout. On ajoute que l'hippopotame risque d'être déchiqueté à coups de griffes et de dents, avec une inexplicable soif de sang. Je rencontrai une fois un indigène sur les bords du Lui, affluent du Kuango. Remarquant qu'il portait des sandales en peau d'hippopotame, je lui demandai s'il avait chassé l'animal lui-même, et il me répondit tranquillement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde :

> « Non, je l'ai trouvé. Il avait été tué par un coje ya menia. »

Tous les indigènes installés sur les rives des affluents du Kuango connaissent le monstre. Ils l'ont entendu mugir la nuit, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui l'eût vu. Selon eux, la bête se cacherait dans l'eau durant le jour, et ne viendrait à terre que la nuit. »

Afin d'éclairer le problème, Frau Von Nolde apportait en outre l'argument que voici : on ne pouvait confondre l'animal décrit avec une quelconque bête de proie, car chacune d'elles portait un nom bien défini et le terme : coje ya menia ne s'appliquait strictement qu'à ce monstre inconnu.

On ne peut pas conclure grand'chose de cet ensemble, sinon qu'un grand animal très dangereux se dissimule dans les rivières et dans les eaux peu profondes de l'Afrique Centrale. L'aspect « reptile » qui ressort des différentes descriptions fit penser à Carl Hagenbeck qu'il s'agissait d'un dinosaure de taille moyenne.

Mais au contraire de M. Lepage, Hagenbeck n'entendait pas ce terme dans le sens précis de la zoologie. Il voulait dire : un grand reptile — grand, par rapport aux reptiles de notre époque dont certains atteignent une bonne taille. Il vendit lui-même un serpent de neuf mètres, et il savait que l'on trouve des crocodiles presque aussi longs. Un reptile peut être à la fois long et d'une espèce disparue, et ne pas appartenir pour autant à l'ordre des dinosauriens. A l'époque où prospéraient ces derniers, de nombreux autres reptiles vivaient aussi. Voici les faits sur lesquels repose cette affirmation.

Les véritables dinosauriens s'éteignirent à la fin du crétacé, voici environ soixante millions d'années, et il en fut de même pour les autres grands reptiles affiliés à leur ordre. Nous ignorons les raisons précises qui motivèrent la disparition d'êtres ayant proliféré pendant des millions d'années. Toutes les théories allèguent cependant les changements de climat. L'opinion la plus classique veut qu'une légère baisse de la température ait eu pour conséquence de réduire le volume de la végétation, et notamment celui des plantes qui servaient de nourriture aux grands dinosauriens du genre brontosaure. Ces animaux virent donc leur nombre décroître. Ceux qui parmi eux étaient carnivores et dévoraient les herbivores, eurent aussi plus de difficultés à se nourrir ; ils entreprirent alors une chasse impitoyable, jusqu'à la disparition du dernier dinosaurien herbivore. Après quoi les carnivores s'éteignirent à leur tour, faute de trouver leur proie, et à la suite de luttes intestines. Les mammifères de cette époque étaient de trop petite taille pour rassasier un dinosaurien, la plupart d'entre eux étant à peu près aussi gros que les rats actuels. Ils avaient leur gîte en des lieux inaccessibles aux grands animaux : dans des terriers, des arbres creux, des nids perchés dans les hautes branches, ou bien entre les racines des arbres.

Cette explication semble assez convaincante, car le cycle décrit était inévitable dès l'instant où diminua le nombre des grands herbivores. Des mangeurs de plantes se transforment aisément en carnivores sous la pression de la faim, mais l'inverse ne s'est apparemment jamais produit. Les autres thèses intéressantes concernant la disparition des dinosaures sont à peu près parallèles, et ne diffèrent que sur le point de

départ. Ainsi il est reconnu que de nombreux petits dinosaures, de la taille approximative des chiens ordinaires, vivaient en même temps que les grands et se régalaient de leurs œufs. Plusieurs variétés d'oiseaux témoignaient pour ces œufs de la même prédilection, et quelques-uns des premiers mammifères excellaient sans nul doute à les découvrir. La multiplicité de ces voleurs d'œufs put fort bien rendre précaire et misérable l'existence des grands reptiles pondeurs. Leurs conditions de vie se détériorant, ils devinrent peu à peu la proie de leurs ennemis.

Des expériences récentes sur des reptiles vivants ont ouvert d'autres horizons à ce sujet. L'on s'est aperçu que la résistance des reptiles à la chaleur est étonnamment faible. Le froid ne les incommode pas à moitié de ce que nous aurions cru ; mais lorsqu'ils sont soumis de façon directe aux rayons du soleil, la température de leur sang, privée de la régulation que fournissent les glandes sudoripares, monte en flèche et provoque la mort par insolation. On peut alors imaginer quelles répercussions durent avoir les changements de climat, même minimes, sur la vie des grands reptiles. Il suffit qu'une forêt marécageuse devînt une plaine plus sèche et les dinosaures, exposés sans le secours de l'eau fraîche à la lumière solaire, purent être frappés à la lettre de « coups de chaleur ». Ceci serait vérifié par l'accumulation d'ossements de dinosaures retrouvés par endroits.

Tel serait par exemple le cas pour l'énorme entassement d'os fossiles identifiés près de Tendaguru, en Afrique Orientale. Là comme ailleurs, les grands spécimens ont disparu. L'histoire est quelque peu différente pour les dinosauriens de taille moyenne.

Au cours des derniers soixante millions d'années, le monde fut marqué par toutes sortes de changements d'ordre géologique. Des mers peu profondes submergèrent de vastes étendues, d'autres régions furent au contraire asséchées. Des isthmes se formèrent, qui disparurent à nouveau. Des montagnes s'érigèrent sous la poussée de forces tectoniques ; le volcanisme entra en pleine activité. Tout ceci se produisit partout dans le monde, sauf en Afrique centrale. Cette partie du globe demeura stable sur le plan géologique : la masse du sol africain est aujourd'hui la même, dans son ensemble, qu'il y a soixante millions d'années.

Les continents, de part et d'autre des cinquantièmes parallèles nord et sud, traversèrent enfin des périodes de glaciation. Mais, bien que celles-ci affectassent le climat entre les tropiques du Cancer et du Capricorne, le changement ne prit pas un aspect dramatique. L'Afrique Centrale n'a subi aucun soulèvement géologique depuis la fin du crétacé, et elle n'a ressenti que des variations climatiques mineures. Si tant est que de grands reptiles du jurassique ou du crétacé survécurent, l'Afrique Centrale est le lieu idéal où aller les chercher.

Et voici que se termine l'histoire du Dragon de la Porte d'Ishtar. Nous sommes loin d'être renseignés ou satisfaits, car si nous avons fait l'inventaire des matériaux valables de cette histoire, ces matériaux sont très insuffisants. Nous demeurons donc en présence d'une énigme zoologique irritante. Quant à la solution, elle reste encore à trouver.

V

L'ABOMINABLE HOMME DES NEIGES

QUELQUE part au Nord de l'Inde, dans les replis des hautes vallées creusées entre les sommets les plus élevés du globe, un mystère se dérobe à notre connaissance. Des traces de pas ont révélé l'existence de créatures inconnues. Etant donné l'altitude des lieux, ces traces sont empreintes dans la neige, ce qui les rend éphémères et imprécises, car leur taille et leur forme varient sous l'influence des rayons du soleil.

Les habitants de ces régions prétendent que les traces en question sont laissées par des êtres effrayants et hostiles, ignorés des voyageurs blancs qui ne peuvent donc pas les nommer en leur langue. Les voyageurs préférèrent de beaucoup attribuer ces empreintes à des ours, que la faim peut rendre hostiles et effrayants. Mais les indigènes s'élevèrent avec force contre cette interprétation : non, les traces n'indiquaient pas les pas de l'ours, mais ceux de « l'homme des neiges », et bienheureux étaient les voyageurs qui n'avaient rencontré que des empreintes...

A celui qui revient de l'Himalaya, on demande couramment s'il n'a rien appris au sujet de l'Homme des Neiges. Le voyageur se sent alors enclin à rédiger un article sur ses aventures, ou à défaut sur celles des autres. Tous ces articles commencent à peu près de la même manière :

> « Le mystère prit naissance pendant la première expédition au Mont Everest, la reconnaissance de 1921... »

C'est une allusion au rapport désormais célèbre du chef de l'expédition, le Colonel C.K. Howard-Bury, qui, avec cinq autres explorateurs blancs et vingt-six porteurs indigènes, fit

une tentative d'approche par le col nord du Mont Everest, en Septembre 1921. Utilisant comme voie d'accès le glacier Kharta, l'expédition se dirigea vers le Lhakpa La, col situé à 6.688 mètres d'altitude. A cet endroit, dans la neige poudreuse, ils relevèrent des traces de lièvres et de renards ; ils eurent aussi l'immense surprise de découvrir des empreintes qu'un homme nu-pieds eût pu faire.

Les porteurs, raconta le Colonel Howard-Bury, reconnurent d'emblée les traces d'un *metohkangmi.* Il ajouta que ce mot était traduisible, *kangmi* signifiant « homme des neiges », alors que *metoh* est un terme qui indique le dégoût ou la répulsion, comme « abominable » ou « répugnant ». Les autres mots utilisés par les indigènes pour désigner cette créature ne sont pas traduisibles : *mirka, yeti* et *sogpa.* Si le Colonel Howard-Bury n'attachait qu'une importance médiocre au fait qu'il pouvait exister une race d'homme des neiges particulière et inconnue, (il suggéra même que les empreintes étaient peut-être celles de loups), la presse eut une tout autre réaction. Certes, le récit de cette expédition qui n'était qu'une étude préliminaire à une ascension ultérieure du plus haut sommet du monde, donnerait déjà un « bon papier ». Mais envisager la rencontre possible avec une race « d'hommes sauvages » inconnue jusque-là, quelle merveilleuse affaire !

Les journalistes avaient un atout dans leur jeu : la ferme certitude des indigènes en face des conjectures du Colonel Howard-Bury, et ceci malgré l'expérience et les capacités de ce dernier, qui avait passé toute sa vie dans cette région et devait la connaître à fond. Cet argument n'a rien perdu de sa valeur avec le temps.

En fait, le Colonel Howard-Bury avait été précédé dans cette tâche d'information au sujet de l'homme des neiges. La première source connue est le livre du Major L.A. Waddell, que la page de garde désigne comme ayant appartenu au corps médical de l'armée des Indes. L'ouvrage s'intitule : « *Among the Himalayas* » (au cœur de l'Himalaya), et il fut publié à Londres en 1899. Mais le voyage qu'il relate — de Darjeeling au Nord-Est du Sikkim — avait eu lieu en 1889. A la page 223 on lit le passage suivant :

> « De larges traces de pas dans la neige traversaient notre piste, se dirigeant vers les sommets. Les indigènes

les regardaient comme les empreintes d'hommes sauvages et velus, qui auraient vécu parmi les neiges éternelles, avec les lions blancs symboliques dont on aurait entendu les rugissements lors des tempêtes. La croyance en ces créatures est universelle chez les Tibétains, bien qu'aucun de tous ceux que j'aie pu interroger ne m'ait jamais cité un cas authentique. »

Ne voyant pas de meilleure explication, le Major Waddell avançait que les empreintes appartenaient peut-être à un ours très voisin de l'espèce *Ursus isabellinus.*

Une autre source antérieure à l'expédition du Colonel Howard-Bury vient d'un livre écrit par le Français Jean Marquès-Rivière. Mais ce témoignage est quelque peu suspect, et je dois avouer que le titre, à lui seul, me met d'emblée sur mes gardes. C'est : *l'Inde secrète et sa magie.* Quoi qu'il en soit, monsieur Marquès-Rivière cite le témoignage d'un pèlerin qui l'assura que ces créatures, ni ours, ni singes, appartenaient à une race de géants humains et parlaient une langue inconnue. Le pèlerin aurait pris part à une expédition d'indigènes qui, ayant suivi des empreintes de pas, auraient finalement vu les « hommes des neiges ». Dix d'entre eux, « ou plus », étaient assis en cercle ; ils mesuraient « de 3 mètres à 3 mètres cinquante, battaient le tam-tam et oscillaient en cadence, sous le charme de quelque rite magique. Ils avaient le corps couvert de poils et leur face était à la fois humaine et simiesque. Entièrement nus à pareille altitude, ils portaient sur leurs visages effrayants l'expression d'une profonde mélancolie. »

Nul n'est obligé de croire à la véracité de ce récit, mais quelles que soient les modifications apportées à la réalité par le pèlerin ou par l'auteur du livre, ce témoignage n'en demeure pas moins étranger aux affirmations des indigènes.

L'universalité de leurs croyances fut d'ailleurs confirmée en 1922 grâce au chef de la seconde expédition de l'Everest, le Général C.G. Bruce. Ayant fait halte au Monastère de Rongbuk situé au nord de la montagne, le Général Bruce profita de l'occasion pour interroger le Grand Lama au sujet des metohkangmi. Le grand chef religieux réagit à la question comme si on lui avait parlé d'un troupeau de yacks

ou de n'importe quoi d'aussi connu, et il répondit que cinq d'entre eux vivaient plus loin, au-dessus de la vallée de Rongbuk.

Le Général Bruce estima sans doute qu'il ne pouvait perdre ni son temps, ni l'énergie de ses hommes à rechercher « l'homme des neiges ». Sa décision nous paraît aujourd'hui discutable puisqu'ils n'atteignirent pas l'Everest, et qu'une diversion eût pu les amener à faire une découverte importante. Mais depuis quelques dizaines d'années, les entreprises de ce genre se sont toujours fixé des buts très définis, et elles ont été conduites un peu comme des opérations militaires. C'est peut-être une erreur fondamentale, car enfin, les premiers explorateurs qui partirent à la découverte semblent avoir eu plus de chance. On peut penser aussi que le Général Bruce fut tout simplement incrédule.

En 1925, un article publié à Bombay paraît ne pas avoir causé grande sensation. Son auteur, l'Italien N.A. Tombazi, revenait d'une mission photographique dans la partie Sud de la région glacière du Kanchenjunga. Il disait avoir vu un homme des neiges à une altitude voisine de 4.500 mètres.

> « Un éclat intense m'aveugla d'abord pendant quelques secondes, puis je le distinguai au-dessous de moi, à environ deux cent soixante mètres plus bas dans la vallée. On ne pouvait s'y tromper : c'était à coup sûr une silhouette humaine. Cette créature se déplaçait dans la position verticale et s'arrêtait parfois pour déraciner des rhododendrons nains. Elle se détachait en teinte sombre sur le fond clair de la neige et ne portait aucun vêtement. Quelques minutes plus tard, elle avait disparu dans une sorte de fourré broussailleux. J'examinai les empreintes de pas qui ressemblaient à celles d'un homme mais dont on ne voyait pas le talon. Elles étaient donc plus larges que longues, et mesuraient à peu près 15 centimètres sur 22. Les traces des cinq doigts y étaient parfaitement distinctes. J'en comptai cinq, à intervalles de 45 centimètres. C'étaient sans erreur possible les empreintes d'un bipède. »

La mesure de ces enjambées est normale pour un homme qui marche sans se hâter. Pour les traces de pas, on peut

admettre que le talon n'avait pas touché le sol, ou du moins pas assez fortement pour y laisser sa marque.

De même que le rapport du Colonel Howard-Bury sur les pistes mystérieuses n'avait pas été le premier, le témoignage de Tombazi sur l'homme des neiges n'était pas non plus le premier. Celui de H.J. Elwes, membre de la Société Royale, avait été transmis à la Société de Zoologie de Londres et publié dans le *Proceedings* en 1915. Son témoignage n'était pas personnel, mais citait celui d'un officier des Eaux-et-Forêts, J.K.P. Gent, qui avait été envoyé aux environs de Darjeeling. Il disait avoir vu des créatures humanoïdes, appelées sogpa par les indigènes, au-delà de la zone forestière. Elles lui avaient paru plus proches du singe que de l'homme, et couvertes de longs poils bruns. Leurs enjambées mesuraient de 45 à 60 centimètres sur un sol à peu près plat. Mais dans les endroits escarpés, on eût dit qu'elles avançaient « sur leurs genoux », de sorte que les marques de leurs doigts semblaient se diriger en arrière. Cette dernière remarque est importante, car les Tibétains avaient signalé que l'homme des neiges se déplaçait à reculons, et nombre de gens avaient ri de cette information.

Située dans le temps entre le rapport Elwes-Gent et celui de Tombazi, l'histoire racontée par l'explorateur anglais Hug Knight ne m'est parvenue qu'en seconde ou troisième main. Je la cite cependant pour ne laisser dans l'ombre aucun témoignage. Hugh Knight aurait vu un homme des neiges à vingt pas tout au plus, l'homme ignorant sa présence. Il avait la taille d'un homme grand, une poitrine énorme et bombée, des bras qui paraissaient trop longs pour le reste du corps. Sa peau était jaune et couverte de poils blondasses. Il avait les pommettes hautes des Mongols et ses pieds étaient plats. Bien que nu, il portait un arc de forme primitive. Il se serait enfui brusquement, comme à la poursuite de quelque chose que Knight n'aurait pu voir.

Un autre apport au problème de l'homme des neiges est celui d'un célèbre géographe et explorateur : Ronald Kaulbach. Il déclara qu'en 1936, il avait pu observer des traces semblables en tous points à celles qu'auraient pu laisser les pieds nus d'un homme — et ceci dans un col situé entre les vallées des rivières Chu et Salween. Les empreintes ne

traçaient pas une piste unique, mais cinq pistes. Kaulbach était accompagné par quatre porteurs Sherpa, et tous les quatre étaient d'accord sur l'existence des metohkangmi. Ils ne furent que deux, cependant, à leur attribuer les empreintes; les deux autres y virent aussi bien la marque des léopards des neiges. Bien que Kaulbach insistât sur l'absence des ours en cette région, on lui objecta par la suite que les empreintes avaient pu être faites soit par des ours, soit par des pandas géants, soit par des singes d'une espèce inconnue. Koulbach rétorqua qu'aucun de ces animaux ne se trouvait dans ces parages, et que d'ailleurs aucun singe n'eût pénétré au cœur des territoires enneigés. Il aurait pu ajouter (mais il ne le fit pas) que la découverte d'une espèce de singe inconnue eût aussi présenté un intérêt certain.

Les experts étrangers au pays ont en général attribué ces empreintes suspectes à l'espèce d'ours que les zoologistes nomment : Ursus arctos pruinosus. Ces ours vivent dans l'Himalaya, mais pas partout — or, l'Himalaya est immense. Ce sont de grands animaux dont les dimensions atteignent celles du grizzly américain. Leur fourrure est de teinte pâle, presque blanche parfois. Lorsqu'ils se déplacent à leur allure normale, les pattes postérieures oblitèrent en partie les traces faites par les pattes antérieures, ce qui dessine une forme étrangement composée. On la reconnaît à ceci : en plus des cinq marques des doigts, on en retrouve deux autres laissées de chaque côté par les doigts de la patte arrière.

Ces traces prêtent donc à confusion, et c'est ce que rapporte Frank S. Smythe dans son livre : *La vallée des Fleurs.* (New York : Norton — 1949) :

> « La couche de neige tombée récemment avait bien 10 centimètres d'épaisseur. Les traces que nous observions avaient été faites le soir précédent, après le coucher du soleil, et elles avaient gelé durant la nuit. C'était un fait certain car le tracé était précis dans le moindre détail. Les mesures étaient les suivantes : sur terrain plat, 32 centimètres de long et 15 centimètres de large ; sur les pentes, la largeur restait évidemment la même, mais la longueur n'était plus que de 17 centimètres. L'enjambée variait aussi : de 40 à 60 centimètres à plat, elle diminuait de beaucoup sur les

pentes. L'angle des pas vers l'extérieur était sensiblement le même que s'il s'était agi d'un homme. On distinguait nettement cinq doigts, longs d'à peu près 3 centimètres et larges d'un centimètre. A la différence des doigts humains, ils étaient disposés de façon symétrique. Enfin, une trace arrondie semblait indiquer la marque d'un talon, avec deux autres traces curieuses de part et d'autre. »

Mes photographies furent développées par Kodack, à Bombay, dans des conditions propres à éluder toute accusation ultérieure de truquage. L'ensemble de mon travail, photographies, relevé des mesures et observations, fut examiné par plusieurs personnalités : le Professeur Julian Huxley, secrétaire de la Société de Zoologie, M. Martin A.C. Hinton, Conservateur pour la partie Zoologie au Museum d'Histoire Naturelle à Londres, et M. R.I. Pocock. Les experts conclurent que ces empreintes étaient celles d'un ours. A la suite d'un malentendu sur l'endroit exact où je les avais relevées, on crut tout d'abord reconnaître un *Ursus arctos pruinosus,* puis l'on admit qu'il s'agissait d'un *Ursus arctos isabellinus,* répandu sur toute l'étendue de l'Himalaya, de l'ouest au centre. La concordance s'avérant parfaite avec ce que l'on savait de cet animal, il n'y avait aucune raison de ne pas reconnaître pour siennes les empreintes en question. »

Bien qu'un peu décevant, il eût été fort intéressant que les photographies de M. Smythe apportassent d'autres éléments probants. Mais elles ne l'ont pas fait. Même si les porteurs ont été trompés par les traces, les Sherpas, en règle générale, identifient parfaitement les empreintes composées de l'ours. D'ailleurs, on a relevé à la fois et ensemble des traces d'ours et des empreintes de « l'homme des neiges ».

D'autres histoires concernant des traces étranges circulèrent peu de temps avant la seconde guerre mondiale, laquelle détourna pour un temps l'intérêt porté par le public au Mont Everest. En 1937, Eric Shipton et H.W. Tilman entreprirent un voyage d'études dans le Karakoroum. L'un des membres de leur expédition et deux Sherpas explorèrent une région déjà connue mais isolée, que l'on appelle le Lac des Neiges. Ils relevèrent très vite des empreintes.

> « Elles étaient à peu près circulaires et mesuraient approximativement 30 centimètres de diamètre. Elles étaient profondes de 25 centimètres et séparées entre elles par 50 centimètres. Elles s'échelonnaient en ligne droite, sans écarts à droite ou à gauche, et aucun signe de chevauchement n'était visible, comme c'est le cas pour les traces de quadrupèdes. Les Sherpas conclurent à des empreintes de yeti.
>
> ... Quelques jours plus tard, dans une autre vallée glacière, les Sherpas reconnurent sur-le-champ de nombreuses traces d'ours. »

Eric Shipton avait vu en d'autres endroits des traces semblables, circulaires, qui indiquaient un début de fonte de la neige. Et Tilman qui avait, à l'origine, considéré toute l'affaire comme un ramassis stupide de superstitions, révisa ouvertement son jugement.

Malgré l'absence de détails propre aux traces circulaires, celles-ci étaient intéressantes par leur disposition en ligne droite. Les ours ne peuvent marcher ainsi. Il arrive que de petits animaux de proie y parviennent, comme par exemple le renard européen. On dit alors qu'il a « enfilé », c'est-à-dire qu'il a tracé une ligne au-dessus de laquelle on pourrait tendre un cordon. Mais ceci n'est le fait — et occasionnel — que de petits quadrupèdes. Pour avancer de la sorte, un grand animal doit avoir des pattes identiques à celles du chameau, ou bien alors être bipède.

Il faut mentionner ici le témoignage du Sherpa Sen Tensing, qui accompagna fréquemment Shipton. Non seulement il reconnut de nombreuses empreintes de Yeti, mais il lui arriva d'en voir un. En novembre 1949, un groupe important de Sherpas se trouvait réuni pour une fête religieuse en face du Monastère de Thyangboche. Le Monastère est situé sur un sommet dont l'altitude atteint environ 3950 mètres, non loin du Mont Everest que l'on peut d'ailleurs apercevoir de là. Les Sherpas étaient rassemblés dans un pré bordé par une forêt. Un yeti apparut soudain, sortant de la forêt. Le Sherpa le plus proche en était à 25 mètres environ.

Les Sherpas dirent que le yeti avait leur taille (ils mesurent

en moyenne 1 mètre soixante cinq) et que tout son corps, excepté la face, était couvert de poils brun rougeâtre.

Eric Shipton, W.H. Murray et d'autres explorateurs connaissaient personnellement Sen Tensing ; ils décidèrent donc de le faire interroger de façon très sérieuse, et il le fut dans le cours du même mois. L'occasion en fut donnée par un cocktail organisé à l'ambassade britannique de Katmandou. Le Sherpa y fut amené, encore revêtu de lourdes culottes et portant ses bottes de montagne. Plusieurs Népalais lui firent subir pendant une demi-heure un contre-interrogatoire serré. Ils reconnurent plus tard que Sen Tensing ne modifia pas une seule fois sa version des faits, et qu'il n'aurait pu agir de la sorte s'il n'avait dit la vérité.

Vint ensuite l'expédition de 1951 et, selon la remarque de W.H. Murray, la révélation de nouveaux détails concernant le yeti. Murray écrivit cette histoire dans *the Scots Magazine* (vol. 59 — N° 2 — Mai 1953) :

« Au début de novembre, nous quittâmes l'Everest pour gagner Sola Klombu dans le Népal, et de là nous partîmes vers les chaînes inexplorées qui s'étendent à une soixantaine de kilomètres à l'ouest. Notre groupe se scinda. Shipton et Ward s'enfoncèrent au cœur de la chaîne Gaurisankar — enchevêtrement sauvage de pics montagneux — en traversant à 6.000 mètres le col de Menlung La. Bourdillon et moi les suivîmes à quelques jours d'intervalle, après une diversion vers le nord. A 600 mètres du Menlung La, nous tombâmes sur un long glacier coulant vers l'ouest. Nous étions à 5.500 mètres d'altitude. Nous découvrîmes alors sur la neige les traces de deux bipèdes, tout à fait différentes de celles que laissaient Shipton et Ward. Comme ceux-ci l'avaient fait avant nous, nous suivîmes les traces étranges pendant 3 kilomètres, en aval du glacier. Les marcheurs avaient choisi la route la plus sûre parmi toutes les crevasses. Quand il s'en rencontrait de très larges qui barraient le chemin, les traces obliquaient nettement à droite ou à gauche pour les contourner, ou bien elles se détournaient pour éviter les parois abruptes et les pics de glace. C'étaient les traces d'une créature utilisant son intelligence pour choisir la route la meilleure, et donc la plus compliquée dans le détail. Mise à part cette observation d'importance, notre témoignage vint simplement à l'appui de celui de Shipton — et ceci, en

mettant les choses au mieux, car les empreintes avaient été agrandies par la fonte de la neige, et elles revenaient ainsi aux formes arrondies mais imprécises signalées dans les deux rapports précédents.

Trois kilomètres plus loin, le glacier présentait d'énormes crevasses, et les traces gagnaient sur la droite la moraine pierreuse où nous les perdîmes. Obligés nous aussi de suivre la moraine, nous atteignîmes, au bout de 1.500 mètres, de maigres pâturages qui faisaient vivre de petits troupeaux de chèvres sauvages, de moutons, et sans doute aussi de yetis. Lorsque nous rejoignîmes Shipton et Ward, nous les trouvâmes encore dans un état d'agitation contenue : leur émoi était causé par les traces qu'ils avaient découvertes plusieurs jours avant nous, alors qu'elles étaient encore fraîches. Là où la neige était épaisse et molle, les yetis avaient lourdement enfoncé leurs pieds, ne laissant qu'un contour vague. Aux endroits où les yetis avaient sauté par-dessus les petites crevasses, les marques de leurs doigts se distinguaient nettement de l'autre côté. Les empreintes de pas mesuraient 30 centimètres sur 15 et 25 centimètres les séparaient les unes des autres. Le Sherpa Sen Tensing, qui accompagnait Shipton, put identifier les empreintes comme celles de deux yetis. Connaissant bien les traces de l'ours, il affirma aussitôt qu'aucune confusion n'était possible... »

Ayant trouvé les empreintes alors qu'elles venaient d'être faites, Eric Shipton en prit une photographie. Celle-ci élimine la supposition de traces laissées par des ours, bien que la confusion eût parfois été facile. Aucun mammifère connu par les savants, dans cette région, ne peut laisser de semblables traces. Ce ne sont pas non plus des traces humaines. Il convient d'insister sur ce dernier fait, car si l'on a attribué les empreintes à deux espèces d'ours, à des loups et à des léopards des neiges qui auraient avancé par bonds, et à des pandas géants, la solution du problème par la présence d'hommes ordinaires a été également suggérée. Certains pensaient à des ascètes hindous ou à des hors-la-loi. Il existe en effet des ascètes hindous, qui se déplacent presque nus dans des régions très froides, et des hors-la-loi... Mais les empreintes de leurs pas ont des dimensions normales pour l'être humain : 25 centimètres sur 10, à peu près.

Il faut donc à coup sûr écarter l'hypothèse des hors-la-loi, des ours ou des léopards des neiges ; W.H. Murray concluait bien légèrement son article :

> « Qu'est-ce alors que l'abominable Homme des Neiges ? Rien d'autre, à mon sens, que le metohkangmi, le mirka, le yeti ou le sogpa. »

Mais qu'est-ce donc que le metohkangmi ou plutôt, qu'est-ce que cela pourrait être ?

Avant d'émettre à mon tour des hypothèses, je veux faire rapidement le bilan de quelques autres histoires. André Roch, de l'expédition suisse de 1952, a relevé plusieurs pistes faites d'empreintes de différentes tailles, comme si une famille entière était sortie de la vallée alors que les explorateurs y pénétraient. Au printemps de 1954, le *Daily Mail* de Londres finança une expédition au Népal destinée à trouver les hommes des neiges. Le résultat ne fut, hélas, que la rédaction d'un livre sur ce sujet (*l'Abominable Homme des Neiges,* par Ralph Izzard). Cet ouvrage ne projette aucune clarté sur la question, et n'est qu'une aimable compilation des articles publiés sur l'Homme des Neiges dans les journaux des trois continents, avec en plus une autre histoire journalistique enveloppant l'ensemble. Les critiques ont déploré cela, mais en fait un « chercheur » est le seul à se réjouir s'il peut éviter de se mettre à l'affût des nouvelles hors séries publiées dans les journaux quelque vingt ans auparavant.

Pendant que cette expédition était en route, le Colonel K.N. Rana, directeur du bureau des Mines du gouvernement du Népal, révéla qu'à deux occasions, certains indigènes des tribus avaient vraiment fait prisonniers des hommes des Neiges. On lui avait appris que l'un des prisonniers était un bébé, mais cette information lui parvint trop tard. Un groupe de gens partis à la recherche du « bébé des Neiges », ne put retrouver ses ravisseurs, qui avaient simplement disparu. Le fait n'est pas extraordinaire dans ce pays de glaciers, de pics très élevés et de hauts cols montagneux, mais c'était néanmoins très fâcheux. L'autre prisonnier était un individu mâle, adulte sans doute. Les indigènes l'avaient

ligoté par mesure de précaution, mais il refusa de se nourrir et mourut finalement au cours du long voyage. Sans réaliser qu'un spécimen mort aurait presque autant de valeur qu'un spécimen vivant, les indigènes se débarrassèrent du cadavre, et revinrent les mains vides, avec le seul récit de leur aventure. Malheureusement pour le Colonel Rana de simples histoires ne sont pas toujours crues.

La pièce à conviction la plus tangible est conservée au Monastère de Thyangboche. C'est un objet en peau d'animal curieusement fourré et allongé. Il passe pour être le cuir chevelu d'un yeti. Ralph Izzard cite plusieurs personnes qui l'ont identifié ainsi, expliquant que ce ne pouvait être une coiffe puisqu'on n'y décelait aucune couture. Il est compréhensible, mais fort regrettable, que le Lama ne veuille pas se séparer de cette pièce qu'il montre cependant aux visiteurs sérieux. En 1953, en visite au Monastère, Navnit Parekh, de la Société d'Histoire Naturelle de Bombay, fut autorisé par le Lama à observer le scalp. Profitant de l'attitude bienveillante du vieux prêtre, il en arracha quelques poils qu'il fit parvenir au Docteur Lean H. Hausman à New Brunswick, N.J., en vue d'un examen et peut-être d'une conclusion. Le Docteur Hausman pense que le scalp est en réalité une coiffe, prise à la fourrure du dos ou de l'épaule, sur un mammifère de grande taille. Les poils ne sont pas ceux d'un singe langur (*semnopithecus roxellanae*), ni ceux d'un ours ou de quelque animal voisin de l'un ou de l'autre. Ces poils sont très vieux, datant de plusieurs siècles. Le Docteur Hausman fait enfin remarquer que s'il s'agit d'une coiffe, l'animal porteur de la fourrure n'est pas nécessairement originaire du Népal ou du Tibet.

En 1957, la chasse à l'Homme des Neiges fut reprise, sans résultats probants, par une expédition privée. Plus tard au cours de la même année, une expédition Soviétique, destinée à étudier le problème de l'eau, pénétra dans les montagnes du Pamir. Celles-ci se dressent en Asie Centrale, dans la République Tadjike. Un membre de cette expédition prétendit avoir vu à distance un homme des Neiges : A.C. Pronin, l'un des spécialistes, aperçut un homme des Neiges sur un sommet rocheux et le suivit des yeux pendant cinq bonnes minutes. « La créature était trapue, » déclara M. Pronin aux journalistes de la *Komsomolskaya Pravda ;* « elle avait

de longs bras et son corps était couvert de poils brun grisâtre. » Trois jours plus tard, Pronin l'aperçut au même endroit, mais il ne fit que l'entrevoir. Ceci se produisit en août 1957 ; les dates exactes n'ont pas été communiquées.

J'ignore ce que pensaient les Russes des histoires de l'Homme des Neiges, tant que les informations leur parvenaient des pays « capitalistes ». En tous cas, ils passèrent à l'action dès que l'un de leurs compatriotes eut fait un rapport à ce sujet. Un groupe fut constitué en vue de capturer l'étrange créature. Le géologue et explorateur Serge V. Obrouchtev et le professeur d'Histoire Boris F. Porschev faisaient partie de l'expédition. En 1958, le groupe fit une sorte de reportage provisoire dans lequel deux points étaient déclarés acquis : d'une part, l'existence de l'Homme des Neiges se confirmait peu à peu ; d'autre part, son habitat se situait dans les déserts du Tibet et dans la province du Sin Kiang, laquelle s'étend au Nord-ouest de la Chine. Un observateur russe fit remarquer que l'échec des expéditions anglaises et américaines était dû en partie au fait qu'elles s'étaient dirigées vers des lieux mal choisis, trop au sud de l'Himalaya.

« De nombreux Tibétains ont rencontré cette créature, » constataient les savants soviétiques.

> « Ils en parlent comme d'un animal se déplaçant sur deux jambes, au corps couvert de poils marron, lustrés, et dont la tête elle-même porterait de longs poils. Sa face serait à la fois humaine et simiesque. Les chasseurs trouvent souvent les reliefs de ses repas, par exemple des morceaux de lapins. Mais, selon eux, il mangerait aussi des racines de plantes sauvages. »

Tout ce travail de mise au point étant achevé, nous pouvons tirer quelques modestes conclusions.

Les explications proposées ont été les suivantes :

1. — Ce n'est que le singe langur. Cette explication est la plus faible de toutes. Les singes langur marchent à quatre

pattes ; leur taille est trop petite, et les indigènes qui vivent dans leur région les connaissent bien.

2. — Les traces ont été faites par des ours ; ceux-ci se dressent souvent pour marcher sur leurs pattes arrière ; il ne faut donc pas chercher ailleurs.

Il y eut à coup sûr des confusions entre les traces des ours et les empreintes des yetis. Mais les ours ne marchent pas toujours debout, cette attitude est occasionnelle chez eux. Enfin et surtout, la photographie de Shipton ne reproduit pas une empreinte d'ours.

3. — Les traces viennent du *Mylodon,* ou paresseux géant.

Cette opinion est de toutes la plus étrange. Elle fut exprimée surtout parce que le Mylodon *semble* avoir marché dans la position verticale et avoir eu une fourrure épaisse qui l'eût protégé du froid. Mais tous les paresseux, disparus ou vivants, géants ou non, appartiennent au Nouveau Monde.

4. — Le Yeti est : soit un type d'hommes très primitif — ainsi « l'Homme géant de Chine », que l'on suppose éteint — soit un singe anthropoïde. Telle est la seule opinion digne de considération.

Il existe à l'heure actuelle trois genres de singes anthropoïdes vivants, très différents de type et d'apparence. Deux d'entre eux vivent en Afrique : le chimpanzé et le gorille. Le troisième est l'orang-outang, de Sumatra. Tous trois peuvent adopter la position verticale et se déplacer ainsi, et il leur arrive souvent de marcher sur leurs pattes arrière. Le chimpanzé y réussit d'ailleurs mieux que le gorille, et celui-ci mieux que l'orang-outan. Ce n'est tout de même pas leur attitude générale, et ils retournent volontiers à la démarche à quatre pattes qui leur est propre. Le gorille des montagnes peut affronter des températures assez basses bien qu'il soit le moins poilu du trio ; l'orang-outang au contraire, qui vit sous le climat très chaud de Sumatra, est couvert d'un poil exceptionnellement long bien que sa fourrure ne soit pas tellement touffue.

Il est clair que l'énigme ne serait pas entièrement résolue par l'existence d'un singe encore inconnu vivant en Asie Centrale. Non pas que cela soit impossible : des singes vécurent en Asie aux premiers temps géologiques, et ils peu-

vent fort bien avoir partagé l'existence des deux autres animaux mentionnés à propos de l'Homme des Neiges. Le Panda géant et le singe langur furent, à l'origine, les habitants d'une région presque tropicale. Comme les montagnes s'élevaient peu à peu tandis que la température se refroidissait, le panda géant — assez proche parent de notre raton-laveur — s'adapta aux changements de conditions plutôt que d'émigrer ailleurs. Le problème de sa nourriture fut résolu d'une façon assez particulière : le panda ne vivait que de racines de bambou, et le bambou est une plante de pays chauds. Or, il résista très bien au froid lui aussi. Le singe langur, longtemps considéré comme un animal imaginaire jusqu'à sa découverte par le père Armand David, demeura sur les flancs des montagnes, dans les forêts qui allaient se refroidissant. Surnommé lui-même « singe des neiges » pendant un temps, il devait plus tard intriguer les zoologistes peu habitués à considérer un singe vagabondant de branche en branche sur des arbres enneigés. Aucun de ces animaux n'a pu franchir la limite des neiges éternelles, où rien ne subsiste pour la nourriture d'un animal herbivore, cela est évident.

Le sort réservé au panda et au langur a pu être partagé par un autre singe. Mais il serait insuffisant d'admettre qu'un équivalent du gorille africain hante les montagnes d'Asie Centrale. Il faudrait alors concevoir un singe pourvu de certains traits caractéristiques, dont le plus important serait l'attitude habituelle d'un bipède. Pourquoi un singe eût-il adopté cette démarche pour se déplacer dans une forêt ? Le cas est difficile à trancher, car enfin une forêt est une forêt, même lorsque sa température se refroidit. Il est probable qu'alors, le singe eût modifié son régime, devenant en partie carnivore : ceci serait plus facile à comprendre. Enfin, si le rapport d'Hugh Knight est digne de foi, ce singe serait le seul à porter un instrument.

Le raisonnement conduit à un être plus proche de l'homme, mais d'un type très primitif, une sorte de « proto-homme » si l'on veut. Ce qui permet d'évoquer l'espèce disparue de « l'homme géant de Chine ». Entre les deux guerres mondiales, des informations intéressantes se répandirent, venues d'Asie. Bien longtemps auparavant, en octobre 1891, un médecin hollandais, Eugène Dubois, avait trouvé un crâne dépourvu de mâchoires et un fémur non loin de Ngawi, aux environs

de Trinil à Java. Celui à qui avaient appartenu ces os fut appelé *Pithécanthropus erectus* (homme-singe se tenant debout), et de longues controverses s'ensuivirent, tournant autour de ce problème insoluble : était-il encore un singe, ou avait-il déjà les caractères essentiels d'un homme ? La vérité se tenait sans doute à mi-chemin, et les gens les plus sensés restèrent à l'écart de ces discussions, jugeant que les éléments décisifs manquaient encore.

Ces éléments probants furent lents à se manifester. Ce fut en 1929 que le Docteur Davidson Black déterra des crânes de *Sinanthropus* (Homme de Chine) et on les considéra comme étant des crânes humains. Les nombreuses similitudes relevées entre les crânes des Pithécanthropes et ceux des Sinanthropes permirent de les déclarer les uns et les autres d'origine humaine. Peu après ces découvertes, de nouveaux matériaux apparurent à Java. L'homme qui se consacra le plus aux recherches, sur le terrain comme au laboratoire, fut le Docteur G.H.R. Von Königswald. En janvier 1939, il se rendit à Pékin où le Docteur Franz Weidenreich — mort depuis — travaillait alors. La Docteur Von Königswald apportait avec lui un fragment de mâchoire supérieure. Ce fragment portait des dents bien préservées, indiscutablement humaines. Mais entre les incisives et les canines, on remarquait un intervalle qui avait toujours été considéré comme typique des mâchoires d'anthropoïdes et que l'on appelait : l'intervalle simien. Malgré cela et malgré sa taille inhabituelle, les savants reconnurent cette mâchoire comme venant d'un être humain.

Après quelques hésitations, on le nomma *Pithecanthropus robustus*. Le Docteur Von Königswald découvrit alors deux autres mâchoires près de Sangiran, à Java. On ne put identifier la première, dont les dents manquaient ou bien étaient trop endommagées. L'autre était sans contredit d'origine humaine, malgré sa grande taille, grande même pour un Pithecanthropus robustus. Le Docteur Von Königswald conclut à la découverte d'un type nouveau qu'il nomma : *Meganthropus palaeojavanicus* (le grand homme de l'ancienne Java). Lors d'une conférence, le Docteur Franz Weidenreich fit la déclaration suivante : « Nous ne nous tromperons pas en affirmant que le Meganthropus avait la taille, la corpulence et la force d'un grand gorille mâle. »

Une question restait à soulever, et le Docteur Weidenreich la posa : n'était-on pas en présence d'un cas pathologique ? Il s'est toujours rencontré des individus plus grands que la norme, des spécimens pathologiques au système glandulaire déficient, généralement faibles et maladifs — non pas malgré leur haute taille, mais à cause d'elle. Leur mâchoire inférieure est tout particulièrement développée si la glande pituitaire fonctionne mal : c'est le gigantisme acromégalique. Le cas était à considérer. Or, chez un « géant » de cette sorte, l'épaississement n'est prononcé que dans la partie inférieure de la mâchoire, avec une forte proéminence du menton. Les dents, par contre, ont une taille normale.

Mais chez le Méganthrope, la taille des dents correspondait à celle de la mâchoire, et celle-ci, au dire des experts, ne présentait aucun caractère pathologique. Elle était grande, avait appartenu à un homme primitif, dont la taille et la force équivalaient à celles d'un gorille, mais dont l'intelligence était plus développée.

Il ressort de tout cela que divers types proto-humains ou en tout cas très primitifs vécurent autrefois en Asie et en Indonésie. En ce qui concerne le Yéti, les deux possibilités les plus vraisemblables sont les suivantes : ou bien c'est un singe anthropoïde très différent des autres que l'on trouve tous sous des climats moins rudes, ou bien c'est le descendant d'un type humain resté tout à fait primitif, et connu de nos jours sous le nom « d'abominable homme des neiges. »

VI

LE MONDE « DES PETITS HOMMES »

PRENONS une carte de l'Amérique du Nord et cherchons la Baie d'Hudson. Elle est reliée à l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson qui borde à l'Ouest une grande île : l'île de Southampton. Au Nord de cette île passe le Canal de Foxe et, à l'Est, c'est la péninsule de Foxe qui appartient à l'île de Baffin. Enfin au Nord du Canal s'étend le Bassin de Foxe. Comme le suggère leur orthographe, ces noms sont sans rapport avec une variété arctique du carnivore bien connu (fox = renard). Ils s'inspirent du nom d'un homme : le Capitaine Luke Foxe de Hull, qui explora cette région en 1631 et en 1632. Comme bien d'autres marins de son époque, il s'efforça de trouver le prétendu Passage-du-Nord-Ouest, qui aurait permis de gagner l'Océan Pacifique par la partie septentrionale de l'Amérique du Nord.

Lorsqu'en 1635, le Capitaine Luke Foxe publia le récit de son voyage, le livre s'intitulait :

NORTH-WEST FOX
ou Fox du Passage du Nord-Ouest.

Beaucoup plus tard, l'ouvrage fut réédité par la Société Hakluyt, comme volumes 88/89 de ses publications. A la page 319 du second volume, une île est mentionnée. Elle venait d'être visitée par un groupe d'explorateurs.

« Nous apprîmes que cette île était une sorte de sépulcre, car les sauvages y avaient déposé leurs morts. Je ne peux pas dire qu'ils les avaient enterrés, l'île étant entièrement pierreuse et certainement réfractaire à tous travaux de creuse-

ment. Ils étendent donc les cadavres sur les pierres, les entourent de cailloux comme pour les enfermer, et les mettent dans une manière de bière en disposant par-dessus des restes de vieux traîneaux. Les planches mesurent entre 2 mètres 70 et 3 mètres de longueur, et 10 centimètres d'épaisseur. Il nous fut impossible de discerner comment le bois avait été fendu ou scié, car les funérailles étaient si anciennes que les planches étaient polies par le temps. Selon une coutume assez répandue dans ces pays, les indigènes enterrent tous leurs divers instruments : arcs, flèches, cordes, javelots, lances et autres ustensibles taillés dans de l'os. Les corps les plus longs ne dépassaient pas 1 mètre 20, y compris la tête, tournée vers l'ouest. »

Le livre ne nous apprend rien de plus sur cette découverte des plus étonnantes, excepté le détail suivant : « les corps étaient enveloppés de peaux de daims, » et les marins n'y touchèrent pas ; ils se contentèrent de prendre les planches pour alimenter leur feu. Dans une copie, faite à la main, du manuscrit original, on lit cette autre phrase :

> « Ils semblent être gens de petite stature. Dieu me fit rencontrer des spécimens plus adéquats à mes aventures. »

Je suis navré de constater que là se borne toute notre connaissance des « petits hommes », en ce qui concerne l'hémisphère boréal. Le capitaine Foxe a écrit que « cette île est située à 64° 10' de latitude », mais aucune île ne s'étend à cette position géographique. Cependant, il peut s'agir de l'une des petites îles qui se trouvent au sud du Canal de Foxe. Il serait en tous cas difficile d'imaginer que le Capitaine Foxe, auteur d'un ouvrage digne de foi, y aurait inséré une page mensongère et tout à fait inutile. L'on est donc amené à croire cette histoire, et à la considérer comme le seul témoignage de ce cas sans doute unique dans les deux parties de l'Amérique.

Le folklore de chaque pays contient le chapitre des « petits hommes ». Les détails varient d'un lieu à un autre, mais toujours, ces petits êtres sont supposés vivre au cœur d'une forêt ou dans les cavernes des montagnes. Les deux types

d'habitat se rencontrent parfois dans un même pays et correspondent à deux noms différents. Ainsi le folklore allemand distingue les gnomes — qui vivent *dans* les montagnes et non *sur* les sommets — des *Ellenmännchen*, hôtes des forêts. Cette appellation se traduit d'elle-même, mais il faut préciser que le terme ell (aune en Anglais) correspond à une mesure quelque peu différente en Allemagne et en Angleterre.

On ignore la voie exacte suivie par les « petits hommes » pour entrer dans le folklore. La longue tradition littéraire qui leur a été consacrée les y aida sans doute. Quiconque interrogeait les gens instruits au sujet des gnomes et des nains recevait une réponse affirmative, car les peuples de petite taille sont mentionnés dans bien des ouvrages de valeur qui nous viennent des époques classiques.

Hérodote relate au livre 2 de son œuvre l'aventure de cinq Nasamoniens, qui lui avait été contée en Egypte. Cinq jeunes gens de cette tribu avaient décidé de se renseigner directement sur les contrées inconnues de l'Afrique.

> « Après avoir voyagé pendant bien des jours à travers une vaste étendue de sable, ils arrivèrent dans une plaine où enfin des arbres poussaient. S'en approchant et les voyant couverts de fruits, ils commencèrent la cueillette. Mais tandis qu'ils étaient ainsi occupés, des hommes minuscules, plus petits de moitié qu'un homme ordinaire moyen, fondirent sur eux et les enlevèrent. Les Nasamoniens ne comprenaient pas un mot de leur langue, pas plus qu'ils ne connaissaient la langue des Nasamoniens. Ces derniers furent conduits à travers d'immenses marécages, et finalement ils entrèrent dans une ville où tous les habitants avaient la taille de leurs guides et le teint noir. Un grand fleuve coulait non loin de la ville, d'ouest en est, et l'on y voyait des crocodiles, (c'était sans doute le Nil). »

Cette tradition littéraire est antérieure à Hérodote, puisque les « petits hommes » apparaissent déjà dans l'Illiade d'Homère, qui fut achevée vers 600 avant Jésus-Christ, et peut-être même avant cela. Les hexamètres 3 à 7 du troisième livre de l'Illiade disent :

« On croirait entendre le cri qui s'élève devant le ciel lorsque les grues, fuyant l'hiver et les averses de déluge, à grand cris prennent leur vol vers le cours de l'Océan. Elles vont porter aux Pygmées le massacre et le trépas, et leur offrir, à l'aube, un combat sans merci. »

L'Illiade, Chant III, versets 3 à 7. Trad. de Mazon.

Des marins égyptiens ou crétois ont dû rapporter que très loin vers le sud, en un pays situé presque aux confins du monde, vivait un peuple de « pygmées au petit corps ». A ceux qui se méfient des affirmations des poètes, l'Histoire Naturelle d'Aristote apporte cette confirmation :

« Venue des plaines scytiennes de Russie, les grues survolent les marécages qui s'étendent par-delà la Haute-Egypte, jusqu'aux régions d'où vient le Nil. Ces régions sont habitées par les pygmées. Il ne s'agit pas d'un mythe, mais de véritables hommes de très petite taille. Leurs chevaux eux-mêmes sont petits. On dit que leurs mœurs sont celles des Troglodytes, qui vivent dans les cavernes. »

Plus tard en Europe, alors qu'on ne connaissait pas Homère, on connaissait Aristote et Pline. Or ce dernier avait copié chez Homère le paragraphe ci-dessus. Au cours du treizième siècle, une amusante diversion surgit dans les écrits d'Albert Von Bollstädt (Albertus Magnus).

Ayant cité Aristote, il ajoute que les pygmées mesurent une aune, qu'ils ont des enfants à l'âge de trois ans et meurent dans leur huitième année.

Après avoir établi ceci, il s'arrête soudain pour demander *utrum pygmaei sint homines ?* (les pygmées sont-ils des hommes ?) Il répond à sa propre question par un « non » catégorique. Les pygmées parlent, et sans doute peuvent-ils penser, mais ils se contentent de vivre ensemble sans former une communauté. Ils ne possèdent ni art, ni philosophie, ni code moral, ni même une simple décence. Bien que capables d'accomplir certains actes, ils ne peuvent être tenus pour des personnes humaines.

Albertus ne pouvait connaître de tels détails, et d'ailleurs ses affirmations sont erronées sur tous les points. Les considérations qu'il émet sont donc à coup sûr des idées gratuites ... dont s'inspira pourtant le folklore allemand : les nains

parlent et sont aptes à certaines activités artisanales, mais les images et les peintures les font trembler de peur et les ennuient, et comme ils n'ont pas d'âme immortelle, ils ne sont pas des personnes humaines.

Il est difficile d'imaginer ce qu'aurait pu répondre un savant interrogé au sujet des pygmées, dans la première moitié du XVIIIe siècle. On peut supposer qu'il aurait intégré cette croyance aux légendes du folklore grec, égyptien, latin et européen. Il en aurait vu l'origine dans un être anormal né de parents normaux, une sorte de nain dont la progéniture aurait pu être normale à son tour. Mais pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, le sujet fut repris sous un jour nouveau, d'autres histoires émanant du Portugal. Des marins portugais, de retour d'Afrique, attestèrent que des nègres dignes de foi les avaient entretenus des « petits hommes » de la forêt, et des « grands hommes poilus » de la montagne. Toutes ces rumeurs restèrent cependant sans fondement véritable jusqu'au siècle suivant.

L'homme qui apporta la première preuve irréfutable de l'existence de ces êtres naquit en France, et probablement à Paris, le 31 juillet 1835. Il s'appelait Paul Belloni du Chaillu et se rendit aux Etats-Unis à l'âge de vingt ans. Comme il avait acquis une certaine expérience en Afrique, l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie le chargea d'une mission d'étude dans la partie ouest de l'Afrique équatoriale. Lors de cette expédition, Du Chaillu découvrit le gorille, et dissipa la confusion qui subsistait entre « gorille » et « chimpanzé », le premier passant jusque-là pour imaginaire.

Un homme aussi habile fut envoyé une nouvelle fois en expédition, ce qui lui permit d'écrire par la suite un livre intitulé : *Voyage en Ashangoland.* Au cours de cette expédition, qui eut lieu de 1863 à 1865, Du Chaillu rencontra des pygmées. Ils appartenaient à la tribu des Obongo, et selon lui, ce n'étaient pas « de vrais nègres ». Leur peau n'était ni noire, ni marron foncé ; sa teinte brun pâle faisait penser à du café en grains incomplètement grillé. Ils avaient peu de barbe et peu de cheveux, mais leur corps lui-même portait beaucoup plus de poils que celui des nègres des tribus voisines, lesquels n'en n'ont virtuellement pas, bien moins en tout cas que les hommes blancs les moins poilus. Du Chaillu prit leurs mesures et trouva 1 mètre 40 pour la taille moyenne

des hommes, et 12 centimètres de moins pour celle des femmes.

Ses recherches résolurent le problème de l'existence des pygmées, mais elles laissèrent dans l'ombre la question particulière des pygmées cités par Homère et par Aristote. Ceux-ci étaient censés vivre dans les régions marécageuses du Haut-Nil, près des Montagnes-de-la-Lune, et non pas en Afrique Occidentale. Les géographes avaient déjà résolu l'énigme des Montagnes-de-la-Lune au moment où Du Chaillu entreprit ses voyages. De hautes montagnes avaient été découvertes en Afrique équatoriale, et les anciens faisaient certainement allusion à la chaîne du Ruwenzori. Un linguiste avait interprété l'appellation : Montagnes-de-la-Lune, terme ancien et mystérieux ; il donne en Arabe les mots *Jibal el-qamar*, mais le nom primitif aurait été : *Jibal qomr*, ce qui signifie « les montagnes bleuâtres (lointaines ?) ».

Il appartint au Docteur allemand Georg August Schweinfurth d'établir la vérité au sujet des pygmées « classiques ». Le Docteur Schweinfurth, né à Riga le 29 décembre 1836, était un artiste doué et un botaniste ardent que passionnait l'étude des plantes. Au cours d'un voyage en Afrique, il suivit une direction susceptible de le conduire aux sources du Nil. Pénétrant dans le territoire des Niam-Niam, il découvrit la rivière Welle et il conclut qu'elle n'était pas un affluent du Nil. En 1870, il vit son premier pygmée.

Cet homme assez vieux et plutôt grand (1 mètre 45) se nommait Adimokoo, de la tribu des Akka. Schweinfurth avait lu les livres de Du Chaillu et il connaissait l'existence des Obongo. Ces Akka semblaient avoir une taille identique, la même coloration de peau, mais ils n'avaient pas plus de poils sur le corps que leurs voisins plus grands. Leurs proportions physiques n'avaient rien d'extraordinaire. Ils étaient un peu courts sur jambes, surtout si on les comparait aux Nègres, qui ont en général de longues jambes. Leur ventre était ballonné et tombant, et ils avaient de larges oreilles en feuilles de choux. Schweinfurth insista sur ce point qui indiquait une différence raciale car, disait-il, « tous les Nègres ont de belles oreilles ». Interrogé par des interprètes, Adimokoo débita rapidement les noms de sept autres tribus pygmées. Les croquis et les notes de Schweinfurth furent détruits par la suite lors de l'incendie de son camp, mais il se souvint

d'avoir mesuré un homme Akka dont la taille ne dépassait pas 1 mètre 30, et une femme Akka haute de 1 mètre 25.

Malgré les deux erreurs commises par Aristote au sujet des pygmées (ils n'habitent pas des cavernes et ils n'ont pas de chevaux, ni grands, ni petits), ceux qu'il a signalés et ceux du Docteur Schweinfurth sont bien les mêmes ; ils étaient d'ailleurs connus des Egyptiens. Le Musée du Caire possède une statuette ancienne, mais non datée, représentant un pygmée typique. Dans le temple de Bubastis, trois pygmées se détachent sur une frise de la salle des Fêtes d'Osorkon II. A ces preuves d'ordre artistique s'ajoutent des informations directes émanant de la sixième Dynastie. Un Egyptien nommé Harkhuf avait voyagé plusieurs fois en Nubie, et au cours de son quatrième voyage il captura un pygmée. Cet événement était assez important pour que le pharaon en fût averti. Au reçu de la nouvelle, le souverain expédia sur-le-champ au voyageur une lettre enthousiaste et détaillée.

> « Reviens vers le Nord, au Palais, sans plus tarder... Abandonne le reste et ramène avec toi ce pygmée, que tu as trouvé au pays d'Akhtin (peuple inconnu des régions Sud), vivant et en parfaite santé. Amène-le pour les danses du dieu, et qu'il vive toujours pour égayer et réjouir le cœur du Roi Neferkerè, qui règne sur la Haute et la Basse Egypte. Lorsqu'il prendra avec toi le bateau, veille bien à ce qu'il ne tombe pas à l'eau, et désigne des hommes sûrs qui se tiendront auprès de lui de chaque côté. Désigne d'autres hommes de confiance qui dormiront sous sa tente et protègeront son sommeil ; inspecte-les toi-même dix fois par nuit. Ma Majesté a plus de désir de contempler ce pygmée que de voir les produits du Sinaï ou de Pwenet. Si tu parviens à mon Palais, amène avec toi ce spécimen vivant, prospère et en bonne santé, et ma Majesté, selon le vœu de son cœur, fera pour toi des choses plus grandes que celles qui ont été accomplies pour le Trésorier du dieu Werdjedha, au temps d'Isis. »

Harkhuf dut mener à bien sa mission, car il fut lui-même assez « prospère » pour que la lettre du souverain fût gravée sur sa tombe, ce qui nous permit de la connaître.

Suivant de tout près le rapport de Schweinfurth, d'autres informations apportèrent de nouveaux détails sur des tribus pygmées asiatiques. Une première mention en avait été faite par Ctésias, médecin personnel d'Artaxerxès II, dans son ouvrage devenu célèbre bien que mutilé et fragmentaire. Les pygmées dont il avait parlé habitaient probablement les forêts de la Malaisie. Les indigènes des îles Andaman et les Aëtes des Philippines furent découverts beaucoup plus tard.

Les anthropologistes appellent à présent « Négrilles » les indigènes des tribus pygmées d'Afrique, et « Négritos » ceux des tribus d'Asie. La répartition de ces deux races est indiquée dans le détail sur les cartes du monde, mais ses caractères généraux peuvent être tracés dans leurs grandes lignes. Elle englobe tout le Vieux Monde, de l'Afrique à la région des Philippines, et se situe essentiellement entre l'équateur et les 20 degrès de latitude nord. Il est en outre un fait certain : c'est que les pygmées vivent en des lieux peu accueillants et peu agréables, comme les forêts très denses. Quelques Négritos des îles font d'évidentes exceptions. Il est presque établi qu'ils ont été repoussés par leurs voisins plus grands et plus forts dans les régions que ces derniers ne convoitaient point. Mais alors une question surgit, qui ressemblerait assez à une paraphrase d'Albertus Magnus : il ne s'agit plus de savoir si les pygmées sont des personnes — le fait est certain —, mais s'ils ne représentent pas la « race originelle » ? N'incarneraient-ils pas la première race humaine, aujourd'hui éparpillée et refoulée dans les régions indésirables, race de survivants généralement dédaignés ?

Les savants qui étudièrent cette hypothèse aux environs de 1910, se rappelaient et rappelaient à leur public que les ancêtres du cheval avaient été beaucoup plus petits que les chevaux actuels, et que la plupart des grands mammifères d'aujourd'hui avaient eu des ancêtres plus petits qu'eux. Pourquoi cette constatation ne s'appliquerait-elle pas à l'homme, puisque tous ses « parents » vivants — quoiqu'éloignés — sont beaucoup plus petits que lui, exception faite du gorille ? Cette idée était logique et intéressante, mais elle souffrait d'une carence grave : les preuves fossiles lui manquaient.

A cette époque, un certain nombre de fossiles humains avaient été identifiés. C'était le célèbre crâne de Néanderthal,

trouvé en 1856 dans la vallée de Néander, un peu au-dessus de la Düssel et non loin de la ville industrielle de Düsseldorf. Ce crâne de Néanderthal avait été finalement reconnu comme humain, après une interminable controverse d'ailleurs assez sotte. Son possesseur n'avait pas été particulièrement grand, comme le prouvèrent des découvertes ultérieures plus complètes. Il mesurait entre 1 mètre 59 et 1 mètre 62, ce qui n'est pas énorme en comparaison des moyennes actuelles, mais ce qui n'est pas non plus la taille d'un pygmée.

Puis ce fut la « mâchoire de Heidelberg », trouvée le 21 octobre 1907 dans une carrière de sable près de la ville de Mauer, aux environs de Heidelberg. On ignore les détails précis concernant le reste du squelette, mais au cours des semaines qui suivirent la découverte, deux points furent établis : le possesseur de cette mâchoire avait vécu à une époque très nettement antérieure à celle du Néanderthal, et il avait été grand. De récentes estimations évaluent sa taille à 1 mètre 87, approximativement du moins. Ces mesures n'ont rien à voir avec la taille d'un pygmée.

Le Pithécanthrope de Trinil, à Java, avait été trouvé en 1891 par un médecin hollandais, le Docteur Eugène Dubois. Une calotte cranienne et un fémur avaient pendant longtemps entretenu le doute dans l'esprit des savants : venaient-ils tous deux du même individu ? Quoi qu'il en soit, le Pithécanthrope mesurait 1 mètre 52, ce qui représente une moyenne raisonnable.

Toutes ces découvertes accusaient des différences considérables entre l'homme moderne et ses ancêtres. Il y avait eu aussi, plus jeune que le Néanderthal, l'homme de Cro-Magnon, ancêtre à peu près certain de nombreux Européens.

Le nom est celui du lieu où la première découverte fut faite, en 1868 : Cro-Magnon, aux Eyzies, dans le département de la Dordogne. En réalité, une découverte identique remontait à 1823. Dean Buckland, de l'Université d'Oxford, avait déterré un squelette bien conservé dans la caverne de Paviland, sur le côté atlantique du Canal de Bristol, en Angleterre. Il pensa tenir le squelette d'une dame bretonne de la période romaine, et comme les os étaient teintés d'ocre rouge, on le surnomma par la suite : la Dame Rouge. En 1912, un examen plus approfondi révéla que c'était le squelette d'un homme de Cro-Magnon, et non celui d'une femme.

En 1852, dix-sept squelettes furent découverts dans une caverne près du village d'Aurignac, en France, à la suite d'un éboulement de terrain. Informé, le maire d'Aurignac les observa, déplora l'accident qui sans nul doute avait causé ces brusques décès, et fit part de l'événement au curé de l'endroit. On leur donna une sépulture chrétienne, les considérant comme les victimes d'un accident. On les reconnut aussi pour des squelettes de Cro-Magnon, dont les hommes mesuraient environ 1 mètre 84 et les femmes 1 mètre 68.

En 1921, un squelette du type général de Néanderthal fut trouvé à Broken Hill, en Rhodésie du Nord. L'homme avait dû peser 95 kilos et mesurer 1 mètre 77. Son cas venait à l'encontre de l'opinion selon laquelle l'homme moderne serait dégénéré. Les partisans de cette thèse disent que notre appendice est devenu nuisible, que nos dents se carient et que le port des chaussures atrophie nos doigts de pieds. Nous ignorons tout de l'appendice et des doigts de pieds de l'*Homo Rhodesiensis,* mais nous savons que ses maux de dents durent être atroces, qu'il souffrait d'une grave mastoïdite et qu'il mourut littéralement de l'état septique de sa bouche.

Cependant on ne trouva nulle part des squelettes de pygmées.

De faux bruits se répandirent en Europe vers 1910, venant de Suisse. On prétendait avoir retrouvé des villages entiers de pygmées ayant vécu à la fin de l'âge de pierre. La rumeur s'amplifia parce que ces vestiges trompeurs avaient été achetés et étaient exploités sur le plan commercial. Mais un anthropologiste suisse de Berne, le Docteur Franz Schwerz, dressa le bilan de l'ensemble et conclut aux mesures suivantes : 1 mètre 60 en moyenne pour les hommes, et 1 mètre 50 pour les femmes. Il poursuivit en établissant les normes pour la même époque en France et au Danemark, et il trouva ceci : France = 1 mètre 65 pour les hommes et 1 mètre 55 pour les femmes ; Danemark = 1 mètre 70 pour les hommes et 1 mètre 65 pour les femmes. Ces données s'avéraient encore à peu près correctes en 1914, lorsque le Docteur Schwerz fit son étude.

Si les savants de 1814 se montraient nettement sceptiques sur l'existence des pygmées vivants, les savants de 1914 avaient toutes les raisons de douter de l'existence des pygmées préhistoriques. Les rumeurs persistèrent cependant.

Les ossements fossiles des premiers hommes ont évidemment fourni de précieux renseignements, mais leurs outils et leurs instruments de silex ont été à l'origine de toutes les découvertes les concernant.

Ces instruments, retrouvés peu à peu, entrèrent dans le domaine de l'histoire officielle. Ce fut un antiquaire anglais qui, en 1797, pénétra le premier leur signification. Un siècle fut nécessaire pour que cette simple vérité fût comprise et admise : avant d'apprendre à fondre et à travailler les métaux, l'homme fabriqua ses outils et ses armes avec de la pierre.

Devant l'affluence des matériaux, il fallut recourir à certaines classifications. Les savants distinguèrent d'abord « l'Ancien » et le « Nouvel » âge de pierre, les outils de ce dernier relevant d'une exécution beaucoup plus soignée. Plus tard, ce schéma s'avéra insuffisant, et il fallut tenir compte des différents types d'armes et d'outils, et de leur lieu d'origine. Il y avait en effet déjà des particularités régionales. Tous les instruments de pierre provenaient toutefois de la même période géologique — celle qui précéda immédiatement la nôtre et qui est connue soit comme le Pléistocène, soit comme l'époque glaciaire. Dans ce cas précis, la première dénomination est plus adéquate, car le terme « époque glaciaire » s'applique à un laps de temps beaucoup plus restreint que le mot : Pléistocène.

A côté de la collection authentique d'instruments primitifs, se constitua peu à peu une collection plus sujette à caution. Si les objets qui la composaient avaient été extraits de dépôts appartenant à une époque inter-glaciaire, c'est-à-dire comprise entre deux périodes de glaciation, le problème n'aurait pas été ardu. On les aurait classés comme venant d'une tribu primitive, que les « gentilhommes » de Néanderthal eux-mêmes eussent dédaignée. Ou bien l'on aurait pensé qu'il s'agissait des tentatives maladroites d'un jeune apprenti — ou bien encore on les aurait regardés comme des pièces isolées, à peine ébauchées lors d'une interruption quelconque dans le travail, et jamais terminées. Ces remarques indiquent assez clairement que la façon de ces objets est rudimentaire, tellement même qu'un profane ne l'aurait peut-être pas décelée. Les experts sont d'ailleurs très circonspects, et ils pensent que certaines pièces ne sont que le résultat du hasard et du jeu

des forces naturelles. Leur unique relation avec l'individu humain peut tenir dans le fait qu'un jour, un homme eût marché dessus...

Mais ces spécimens ne sont pas originaires du Pléistocène. Ils nous viennent de plus loin dans le temps : ce sont des dépôts de l'ère tertiaire, et leur âge minimum est un million d'années. On les a appelés éolithes, ou « pierres de l'aurore », et ils provoqueront des débats pendant longtemps encore. Ce qui est le plus intéressant ici, c'est que certaines de ces pierres, trouvées par le professeur Rutot de Bruxelles, soient non seulement très vieilles, mais fort petites. Il en fit parvenir quelques-unes à un naturaliste allemand, le professeur Wilhelm Bölsche, aujourd'hui décédé. En réponse à une question que je lui avais posée, il m'écrivit que si les éolithes de sa collection étaient vraiment des outils, ils étaient destinés à des mains d'enfants ou de pygmées. Il pensait en outre, tout comme le professeur Rutot, que ces pierres portaient les marques d'une exécution primitive et maladroite, certes, mais qui n'était pas le fruit du hasard.

D'autres découvertes, aussi discutables et aussi vivement controversées, furent faites en Belgique au début du siècle. Au cours de l'année 1917, un professeur allemand de l'Université de Göttingen trouva « quelque chose » près d'Anvers. Il prétendit que c'était une empreinte de pas humain, mais elle était infiniment moins nette que les empreintes laissées par les dinosaures. Elle comprenait cinq fragments dont certains étaient éloignés de neuf mètres de l'endroit initial de la découverte. Le professeur Freudenberg situait cette empreinte à l'époque des éolithes, soit le milieu de l'ère tertiaire. Les fragments ne coïncidaient pas les uns avec les autres, et l'un d'entre eux fut trouvé cassé et dut être cimenté. Freudenberg lui-même en élimina deux qu'il jugea douteux. Quant aux autres, on pouvait à la rigueur y distinguer la marque du grand doigt, du petit doigt et de l'arrondi du talon. Mais il faut avouer que ce n'était pas très convaincant. En tenant pour exacte l'empreinte du grand doigt, le professeur calcula que le possesseur de ce doigt avait mesuré 0 mètre 75. Ce calcul supposait cependant une telle part de probabilités qu'il ne peut être considéré comme preuve de quoi que ce soit.

Il existe par ailleurs des empreintes complètes et authen-

tiques d'hommes préhistoriques. La découverte assez récente faite par l'abbé Cathala reçut une grande publicité. Il trouva, dans une caverne proche de la grotte d'Aldène, dans le midi de la France, de nombreuses empreintes de pas humains de l'âge de pierre — période de la dernière glaciation. Ces empreintes étaient passées inaperçues aux précédents chercheurs. Leur âge fut assez facile à déterminer : entre 15.000 et 20.000 ans. Leurs auteurs avaient porté des bâtons et des torches, et des marques sont restées sur les murs là où ils frottaient les torches pour les nettoyer. Le « Life » du 6 décembre 1948 publia des photographies de ces empreintes. Mais les journaux se trompaient en affirmant qu'il s'agissait de la première découverte de ce grenre.

Celle-ci avait eu lieu en 1912, en France également, dans une caverne appelée le Tuc d'Audoubert, près de Saint-Girons, sur les terres du Comte de Bégouen. Ses fils, des adolescents, furent les auteurs de cette découverte. Ils trouvèrent, dans une caverne, des sculptures de terre glaise exécutées avec un talent artistique digne de soutenir la concurrence difficile de l'époque actuelle. Le matériau employé était de l'argile, prise à une caverne voisine. Là, cette argile avait conservé des traces de mains et de pieds, des impressions profondes, et le tout était recouvert d'une sorte de fin vernis. En raison du nombre des empreintes de pieds, on surnomma la caverne la « Salle de Danse ». Tous les ouvrages qui en parlent qualifient les empreintes de « petites et délicates », mais aucun de ceux que j'ai lus ne citent leurs mesures. Par contre, celles des empreintes de la grotte d'Aldène ont été fournies par Norbert Casteret, de Saint-Gaudens. « Là où elle a pu être établie, la longueur d'une enjambée est de 50 centimètres et celle d'une empreinte de pas est de 18 à 25 centimètres », écrivait-il. Le petit doigt de pied accuse les mêmes proportions réduites que celui de l'homme moderne. Tout comme les dents malades de l'Homo Rhodesiensis, ce petit doigt porte atteinte au dogme de la dégénérescence de l'homme moderne. En effet, il est assez clair que les gens d'Aldène ne portaient pas de chaussures.

Quelle était leur taille ?

Comme ils sont relativement assez près de nous dans le temps nous pouvons supposer que leurs proportions étaient les mêmes que les nôtres. Or, pour la race blanche, il existe

une relation bien connue entre la mesure du pied et la longueur totale du corps. La taille d'un homme est à peu près égale à six fois ou six fois et demie la longueur de son pied ; pour une femme, la proportion varie entre cinq et sept. L'on rencontre évidemment des individus aux longues jambes et aux petits pieds pour lesquels la proportion est aux environs de sept.

Revenons aux empreintes d'Aldène.

En considérant la plus longue d'entre elles et en admettant qu'elle soit celle d'un homme (ce qui est fort probable), on trouve pour l'individu une taille de 1 mètre 60.

En calculant de même avec ce qui semble être la plus longue empreinte féminine, le résultat donne 1 mètre 22. Peut-être est-ce l'empreinte d'un enfant.

Les empreintes d'Aldène correspondent à une race de petite taille où, seuls, quelques individus mesuraient plus de 1 mètre 50. Ce qui équivaut aux mesures des sculpteurs de Tuc d'Audoubert.

Il est normal de conclure à des types d'humanité de taille assez variée, en Europe, après la dernière glaciation. Les grands Néanderthaliens (1 mètre 87) du type Mauer-Heidelberg avaient probablement disparu, mais il y avait encore des types équivalant à l'homme de Cro-Magnon. La race des Néanderthaliens de taille moindre venait sans doute de s'éteindre, alors que celle des hommes d'Aldène, plus petits encore, semble avoir été florissante. Les survivants des Néanderthaliens moyens étant exceptés, il existait en Europe un autre type intermédiaire, dont les hommes mesuraient 1 mètre 70 et les femmes 1 mètre 60.

Nous savons à présent que des différences de taille aussi accusées — sinon plus — se rencontrèrent en Afrique à une époque antérieure. L'histoire des découvertes de cet ordre en Afrique du Sud fera un jour l'objet de quelque ouvrage important. On a déjà beaucoup écrit à ce sujet, mais les réserves intéressantes sont loin d'être épuisées, et l'on peut espérer d'impressionnantes découvertes.

Les premières eurent lieu dans la région de Taungs, à quelque 130 kilomètres au nord des réserves de diamants du Kimberley. Là, dans la vallée de la rivière Hart, le Révérend Mr Neville Jones avait recueilli des instruments qui indi-

quaient une occupation humaine de ces lieux pendant le dernier demi-siècle avant Jésus-Christ. C'étaient d'abord des armes primitives correspondant au début de l'âge de pierre, puis des objets mieux façonnés, à la finition plus sûre ; venaient ensuite les instruments des Bushmen, ce qui aurait indiqué une occupation humaine beaucoup plus ancienne si cela avait été en Egypte au lieu d'être en Afrique du Sud. Enfin, il avait trouvé la pelle et le marteau semblables à ceux dont il se servait lui-même. En 1924, le professeur Raymond A. Dart découvrit un crâne presque complet, dont les caractères étaient à la fois simiens et humains. Il s'agissait hélas ! du crâne d'un enfant dont l'âge fut évalué à six ans, à condition que le crâne fût bien d'origine humaine. Le professeur Dart l'appela *Australopithecus,* ce qui signifie : singe du Sud. Mais si l'adjectif austral veut dire : « du Sud », le profane risque pourtant de s'y tromper et de penser à l'Australie, terre qui n'abrita jamais ni singes, ni simiidés. Des confrères du professeur Dart, eu égard à la découverte d'un crâne d'enfant et à la fierté quasi paternelle du professeur, parlèrent désormais de « l'enfant de Dart ». Sa fierté était d'ailleurs légitime, et nous savons aujourd'hui qu'il était dans le vrai en affirmant que sa découverte était la plus importante en son domaine depuis celle du Pithécanthrope. Mais à son époque, deux experts de valeur furent les seuls à partager son avis : le Docteur Robert Broom, attaché au Musée du Transvaal à Prétoria, et le Docteur William King Gregory, du Musée américain d'Histoire Naturelle. Aucun autre événement nouveau ne se produisit avant longtemps, mais les habitants du Transvaal étaient convaincus que le sous-sol de leur pays renfermait des matériaux fort intéressants. Très tôt après la première guerre mondiale, on pouvait apprendre par les journaux scientifiques sérieux qu'un certain M. Cooper, propriétaire de plusieurs cavernes près de Sterkfontein, avait rédigé un guide contenant cette phrase : « Venez à Sterkfontein et découvrez le chaînon manquant. »

C'est bien ce que fit le Docteur Broom, mais au lieu d'un simple chaînon, c'est toute une chaîne qu'il mit au jour. Il obtint d'abord les parties essentielles d'un crâne au caractère mêlé de simien et d'humain. Le jugeant très proche de l'*Australopithecus africanus* de Dart, il le nomma *Australopithecus transvaalensis.* Il reconnut par la suite que les deux types

étaient assez éloignés l'un de l'autre, et il lui substitua le nom de : *Plesianthropus,* ou « Presque-Humain ».

Ceci se passait en 1936. Nous possédons à présent tous les os du Plésianthrope, mais ils proviennent de plusieurs individus. Jusqu'à maintenant, on n'a retrouvé aucun squelette complet ou presque complet. En 1938, un écolier ramassa quelques fossiles à Kromdrai, à plus de trois kilomètres de Sterkfontein. Ils furent identifiés par Broom comme étant les restes d'un autre type primitif que l'on appela le *Paranthropus robustus* (semblable à l'homme).

Bien des années plus tard, un fragment de mâchoire vraiment gigantesque fut trouvé à Swartkrans, à 1.200 mètres de Sterkfontein. Quelques années après, ce furent des fragments de crâne d'un autre type encore, qui fut nommé *Telanthropus capensis.*

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, l'histoire complète de ces découvertes ne peut pas encore être rédigée, et il serait inutile d'aller plus loin dans le détail.

Tous les types énumérés ci-dessus sont issus du Pliocène, soit la toute dernière des cinq subdivisions de l'ère tertiaire. Il est difficile d'évaluer cela en années. Entre la fin du Pliocène et notre époque, il s'écoula un peu moins d'un million d'années, mais le Pliocène lui-même dura 6 millions d'années, et les fossiles en question peuvent correspondre à toute sa dernière moitié. Quant à ces fossiles, l'opinion actuelle tendrait à considérer le Paranthrope, le Plésianthrope et le « géant de Swartkrans » comme des formes divergentes, des types extérieurs à la ligne directe de l'évolution humaine. Le cas du Télanthrope a été tranché par le Docteur J. T. Robinson, du Musée du Transvaal à Prétoria, qui l'a défini ainsi : « c'est un euhominide tout-à-fait primitif » — euhominide signifiant : véritablement humain.

Etant donné sa petite taille, c'est l'Australopithèque qui nous intéresse ici tout spécialement. Parmi les autres types humains qui peuplaient l'Afrique à cette époque reculée, il n'était autre qu'un pygmée. Le Docteur Dart eut le mérite des découvertes les plus intéressantes, et il les fit à peu de distance des endroits où avaient été trouvés le Plésianthrope et le Télanthrope. Krugersdorp, en effet, se situe à 48 kilomètres environ au Sud-Ouest de Prétoria, et le lieu d'origine

de l'Australopithèque de Dart est à plus de 200 kilomètres au Nord-Ouest de Prétoria. Son nom est Makapaansgat, et la ville la plus proche est Potgietersrust. Les deux noms viennent d'individus dont le destin se joua en ces lieux. Makapaan était un chef indigène qui attaqua un convoi de Boers. Ceux-ci, conduits par Potgieter, emmenèrent dans une caverne Makapaan et ses hommes ; ils entassèrent des fagots à l'entrée de la caverne et ils y mirent le feu. Makapaan et ses hommes périrent, mais Potgieter fut tué également. Lorsque le professeur Dart arriva près de ces cavernes, il vit que le matériau qui formait la voûte de l'une d'entre elles contenait des os calcinés.

Les recherches s'avéraient prometteuses. Le dépôt entier avait été consolidé par une sorte de ciment calcaire qui avait joué le rôle d'un sceau naturel : c'était le lieu rêvé pour un archéologue. On relevait la trace de feux répétés. Il y avait des os d'Australopithèques, et aussi des crânes d'une espèce éteinte de Babouins de la période Pliocène, le *Parapapio*. Ces crânes avaient été écrasés, mais pas d'en haut, comme si des roches s'étaient détachées de la voûte ; ils étaient écrasés sur leur gauche, comme si une main armée les avait frappés par côté. L'arme avait dû être un os épais ou quelque chose de ce genre, et des spécimens identiques furent justement trouvés plus tard dans la région Sterkfontein-Krugersdorp. Le professeur Dart reconstitua le tableau suivant : une petite créature d'une taille approximative de 1 mètre 20, dressée sur ses pieds ; elle pesait entre 36 et 45 kilos, connaissait l'usage du feu et le maniement des armes, et se servait habituellement de sa main droite.

Son volume cervical atteignait 650 cm3, ce qui équivaut à celui du gorille le plus grand, et à la moitié de celui de l'Homo sapiens moyen. Le volume cervical du plus grand Pithécanthrope n'avait que 125 cm3 de plus.

« Ces chasseurs carnivores étaient donc familiarisés avec l'usage du feu et le maniement des gourdins. Ils utilisaient, à la façon du Sinanthrope, de longs os à l'état brut. Certaines des blessures perforantes que l'on a observées, ont pu être le fait de cornes d'antilopes utilisées comme des poignards. Il faut ajouter que jusqu'à présent, on n'a jamais retrouvé dans les cavernes une tête portant ses cornes intactes...

« Ces êtres de petite taille jouissaient cependant de pro-

portions harmonieuses et de la station debout. Energiques et intelligents, ils se montraient aussi compétents que les individus de tout autre groupe primitif humain, bien adaptés à la vie des cavernes qu'ils rendaient plus confortables par l'emploi du feu. Les longs os devenaient entre leurs mains des armes mortelles, et ils déployaient, dans la chasse et dans les combats, une habileté extrême et un grand courage. Ils ont vaincu les bêtes les plus formidables de la terre. Enfin, ils étaient déjà prisonniers du processus inlassable de l'évolution humaine, qui avait pris naissance dans leurs luttes intelligentes contre les forces de la nature et contre leurs compagnons eux-mêmes. »

Un expert, le Docteur Sollas, exprima le regret que ces étonnantes créatures primitives eussent reçu un nom aussi peu adéquat que celui d'*Australopithecus prometheus.* Il pense que le terme d'Homunculus eût beaucoup mieux convenu. Mais « rebaptiser » quelque chose, dans le domaine scientifique, est difficile et fastidieux, et le Docteur Sollas ne le fit pas. Peut-être d'ailleurs se fût-il trompé.

En 1954, le Docteur Kenneth P. Oakley, anthropologiste au British Museum de Londres, examina les fouilles de Makapaansgat et il emporta des échantillons. Ses conclusions vont à l'encontre de celles du professeur Dart. Pour lui, le noircissement des os pouvait avoir été causé par la présence de bi-oxyde de manganèse. Quant à la cendre, elle ne lui semblait pas provenir d'un feu de bois. Il admit que ce pouvait être un résidu de guano de chauve-souris, car ce guano, qui consiste surtout en ailes d'insectes, est éminemment combustible. Il ajoute même que l'habitant des cavernes pouvait préférer le guano de chauve-souris, qu'il avait sous la main, aux branches et aux morceaux de bois qu'il fallait se procurer à une certaine distance et transporter à travers un terrain parfois accidenté.

Le Docteur Oakley demeura toutefois circonspect.

« L'existence du feu dans la caverne de Makapaan reste encore à démontrer, et même si elle est confirmée, elle peut avoir résulté d'un feu allumé à l'entrée de la caverne pour y brûler des herbes, ce feu ayant, par un simple hasard, gagné le guano de chauve-souris. Des incidents comparables à celui-ci ont été relatés il y a peu de temps. » (Kenneth P. Oakley, Journal américain d'Anthropologie physique, 12-9-1954.)

En bref, nous ne pouvons pas encore nous former une opinion décisive : il nous faut pour cela d'autres découvertes et des dates plus sûres. Il semblerait qu'un nombre inconnu d'espèces, clairement distinctes entre elles, de « Sub — ou pré — ou para-hominiens », eussent vécu simultanément dans la même région. Peut-être les choses se passèrent-elles ainsi, jusqu'à ce qu'enfin les véritables humains l'eussent emporté.

L'idée a même été avancée que l'une de ces espèces a subsisté en Afrique — et, chose curieuse, une espèce de pygmées. D'où vient cette idée ? D'une rumeur selon laquelle les indigènes connaîtraient « quelque chose » qu'ils nomment *agogwe*. L'écrivain britannique Frank W. Lane échangea une correspondance abondante avec des fonctionnaires coloniaux anglais, et il finit par recueillir deux témoignages précis. Ce qui suit est extrait de son ouvrage : *Nature Parade* (édition revue et mise au point à Londres, 1944).

Le premier récit émane du Capitaine W. Hichens : « Il y a quelques années, je fus envoyé à une chasse au lion officiellement organisée dans cette région (les forêts Ussure et Simbiti, à l'ouest des plaines Wembare). Alors que, dans une clairière, je m'attendais à voir surgir un cannibale, j'aperçus deux petites créatures brunes et poilues. Elles sortaient de l'épaisseur de la forêt par un côté de la clairière, et disparurent dans les fourrés de l'autre côté. Elles ressemblaient à de petits hommes, pouvaient mesurer 1 mètre 20, marchaient debout et étaient couvertes de poils roux. Le chasseur indigène qui m'accompagnait bâillait de crainte et d'étonnement mêlés. « Ce sont des *agogwe*, me dit-il, les petits êtres que beaucoup de gens ne voient pas une seule fois dans toute leur vie. » Je fis des efforts désespérés pour les retrouver, mais ce fut peine perdue, dans cette forêt presque totalement impénétrable. Ce pouvait être des singes, mais alors, d'une espèce peu ordinaire : ni des babouins, ni des colobus, ni des sykes, ni aucune autre espèce trouvée dans le Tanganyika. »

Le second récit vient d'un certain Monsieur Cuthbert Burgogne :

« En 1927, je me trouvais avec ma femme sur un cargo japonais, au large de la côte de l'Afrique Orientale portugaise. Nous étions assez près de la terre pour en distinguer nettement le détail avec une lunette grossissant douze fois.

La grève descendait doucement vers la mer, elle était couverte dans sa partie haute, de buissons légers. Plusieurs douzaines de babouins faisaient la chasse aux crabes et ramassaient des coquillages, à en juger du moins par leurs attitudes. Deux babouins parfaitement blancs se tenaient au milieu d'eux ; ils sont fort rares, mais j'en avais déjà entendu parler. Comme nous les observions, deux petits êtres bruns émergèrent des buissons et descendirent parmi les babouins. Ce n'étaient pas des singes connus, mais ils étaient probablement apparentés aux simiidés, sinon ils auraient dérangé les babouins. Ils étaient trop éloignés pour être détaillés par nous avec précision, mais nous pûmes remarquer leur allure gracieuse, leur démarche souple, debout, et leur taille d'environ 1 mètre 20 à 1 mètre 50. »

Venant après la description de Dart concernant son Australopithèque, ces *agogwe* paraissent soudain très familiers. Les témoignages rapportés ci-dessus, émanant de deux hommes honorables, ne peuvent être considérés comme suspects : nous pouvons donc admettre l'existence, en Afrique Orientale, d'une sorte de petit homme velu. Si nous tenons compte de la découverte des autres pygmées, nous pouvons espérer connaître un jour le fin mot de l'histoire.

Quant aux « cadavres » du capitaine Foxe, ils ont l'air de demeurer une énigme à tout jamais.

VII

LE MYSTERIEUX KRAKEN

L'INTRODUCTION la plus indiquée pour un traité sur le Kraken, ce fameux monstre marin, a déjà été rédigée voici un peu plus de deux cents ans. Ce fut l'œuvre d'Eric Pontoppidan, évêque de Bergen. Il écrivit en 1753 le second volume de sa remarquable *Histoire Naturelle de Norvège,* et il commença ainsi le chapitre du Kraken : « Parmi tous les écrivains étrangers, anciens et modernes, qu'il m'a été donné de consulter à ce sujet, aucun ne semble connaître beaucoup cette créature, ni même en avoir une juste idée... »

Le bon évêque eût été fort surpris d'apprendre que cette affirmation serait encore exacte deux siècles plus tard.

Nous sommes toujours aussi mal renseignés sur le Kraken, parent gigantesque des encornets, calmars et seiches de moyenne et de petite taille. L'histoire de ce terrifiant monstre des mers est encore empreinte d'incertitude, faite de ouï-dire, brodée et enjolivée de détails littéraires, complétée par l'imagination.

Quoi qu'il en soit, son existence est irréfutable car elle s'appuie sur des faits.

Ils sont éparpillés et, pour beaucoup, manquent de bases solides, mais ce sont néanmoins des faits. Et si un morceau de tentacule mesurant six mètres de long sur trente centimètres de large est vomi par un cachalot expirant au cours d'une lutte mortelle, il prouve — à défaut de l'animal entier — qu'il existe une pieuvre de cette taille.

Pour moi comme pour la plupart des personnes que j'ai rencontrées de part et d'autre de l'Atlantique, la pieuvre géante est une connaissance littéraire qui remonte à la plus tendre enfance, et que l'on a rencontrée pour la première

fois dans les pages passionnantes du livre de Jules Verne : *Vingt mille lieues sous les mers*. C'est dans la seconde partie du roman que le sous-marin Nautilus est attaqué soudain par des pieuvres géantes. Un homme est enlevé, et les tentacules viennent jusque sur le bateau pour y saisir leurs proies. En tranchant ces tentacules à l'aide d'une hache, l'équipage du mystérieux capitaine Nemo se sauve et sauve en même temps le bateau.

Etant alors un petit garçon impressionnable de dix ans, et curieux d'en apprendre davantage sur ces créatures étranges, je m'en remis à l'Autorité suprême pour les enfants de cet âge : je questionnai mon maître. Je ne pensais guère à ce moment que les maîtres d'école connaissaient à peine ce qu'ils étaient censés enseigner, et qu'ils éprouvaient rarement le besoin d'acquérir des connaissances plus étendues que celles qui leur étaient imposées.

Je n'obtins pas l'information attendue. Au lieu de cela, on m'apprit que j'étais trop jeune pour lire Jules Verne, et que c'était mal à moi de lire des livres français. On me demanda par contre où en était ma récolte d'amandes, de cerises et de prunes — (on était en 1916, et tous les écoliers allemands avaient l'ordre de ramasser toutes les amandes qu'ils pouvaient trouver, car on en tirait de l'huile à machines). Enfin on m'expliqua que l'histoire de la pieuvre géante était, bien entendu, une pure invention de l'esprit gaulois, et qu'il n'existait rien de semblable dans le monde. Je pensai souvent, par la suite, que mon maître aurait aussi bien nié l'existence et la possibilité des sous-marins, si la presse allemande n'avait pas entrepris une vigoureuse campagne publicitaire en faveur de la flotte sous-marine allemande.

Des années plus tard, je retrouvai la pieuvre géante, dans Victor Hugo cette fois (je lisais toujours des livres français !). J'avais appris que l'on pouvait chercher des renseignements dans les bibliothèques, mais celle dont je disposais était peu fournie. Elle ne possédait aucun des livres qui traitent de ce sujet, à quelque degré que ce soit ; ces livres, rares en eux-mêmes, sont rédigés le plus souvent en français ou en anglais. Il y avait toutefois dans cette bibliothèque quelques ouvrages de zoologie, et une version allemande de l'*Encyclopédie britannique* (Encyclopedia britannica).

Ces livres de zoologie, comme la plupart d'entre eux (plus

de 90 %) étaient muets sur le Kraken. Mais l'encyclopédie contenait un court paragraphe qui reconnaissait « la preuve de l'existence des très grandes pieuvres, bien qu'elles n'atteignent pas les proportions données par des auteurs anciens comme Olaus Magnus et Eric Pontoppidan. »

C'était là un piètre renseignement pour qui ne connaissait pas les noms des auteurs indiqués, et encore moins leurs écrits. Il me fallut « dévorer » des lectures de tous ordres pour me faire une idée approximative de l'histoire du Kraken. Il semblait qu'un archevêque suédois, Olaus Magnus ou Olaus le Grand, eût été le premier à mentionner le kraken, dans la première partie du XVIe siècle. Cette mention se trouvait insérée dans un livre sur l'histoire des pays nordiques, lequel livre devait beaucoup à l'imagination de son auteur, et ne se recommandait pas spécialement par son authenticité.

Olaus avait parlé aussi d'autres monstres marins « au long des côtes de Norvège » et les avait fait dessiner par un artiste. On y voyait des baleines crachant d'énormes jets d'eau sur de fragiles bateaux, d'autres baleines, armées de défenses d'éléphants, engloutissant des bateaux semblables avec un plaisir évident, de volumineux poissons avalant un filet plein et le pêcheur avec. Les images étaient si éloquentes que vers le milieu du XVIe siècle, lorsque Konrad Gesner rédigea sa gigantesque Histoire Naturelle, il les fit réimprimer sans les accompagner de commentaires descriptifs. Une en-tête générale disait simplement ceci : « Ces monstres furent gravés par Olaus ; nous pouvons nous louer de cette heureuse et utile initiative. »

Un détail amusant est la confusion que firent beaucoup d'auteurs entre Olaus et son frère Jean (Johannes). Archevêques l'un et l'autre, ils n'avaient en outre qu'une différence d'âge de deux années.

Après un peu plus d'un siècle, l'historien du Kraken fut l'Evêque norvégien Eric Pontoppidan. Un demi-siècle plus tard, en 1802, l'action se déplaça vers la France, où Denis de Montford consacra au Kraken la majeure partie de son livre sur les mollusques. Il y joignit des illustrations en couleur faites à la main.

Malgré l'éloquence facile et bien française de Montford, malgré ses brillantes illustrations ou peut-être à cause d'elles, tous les auteurs furent unanimes à affirmer « qu'un tel

animal n'existait pas ». De 1810 à 1860 à peu près, personne ne crut un seul mot de toute l'histoire, et la moindre mention en était regardée comme une fantaisie de mauvais goût.

Le Kraken, alors, apparut en personne.

D'énormes carcasses — et certaines bêtes encore à demi vivantes — furent rejetées par les flots en Ecosse et au Danemark, et un peu plus tard, on s'aperçut que les eaux en étaient infestées dans les environs de Terre-Neuve.

Le naturaliste danois Japetus Steensstrup, ayant réuni un certain nombre de preuves, les publia. Malheureusement, cet homme de mérite concentra ses efforts sur la question suivante : le mammouth laineux et l'homme ont-ils jamais été contemporains ? Sa thèse ne fit pas grande impression. Mais lorsque les cas signalés aux alentours de Terre-Neuve montrèrent que Steensstrup avait raison, la zoologie admit l'existence des pieuvres géantes. Le thème continue cependant à être traité avec la plus grande timidité, et l'on est surpris de voir que dans les « manuels », la liste des variétés géantes n'est pas indiquée à la suite des variétés ordinaires et bien connues. L'énorme *Bibliothèque d'Histoire Naturelle* de Lyddeker, dont je possède l'édition de 1904, ne consacre pas au Kraken un seul paragraphe de ses 3.556 grandes pages. Le *Tierleben* allemand plus important encore, œuvre originale d'un certain Docteur Alfred Brehm et composé de 14 volumes de taille encyclopédique, traite ce sujet en *une* seule page.

Cela s'explique d'ailleurs assez logiquement. La stricte information zoologique connaît essentiellement « l'existence » des pieuvres géantes. Un corps pesant une tonne et plus, des tentacules de plus de six mètres de longueur, des yeux fixes, d'un diamètre de 30 centimètres, une coloration variable, pouvant aller du vert foncé au rouge brique clair... tels sont les éléments des rapports officiels.

Les endroits où ces monstres ont été trouvés ou aperçus sont localisés comme suit : dans la mer du Nord, et surtout dans ses parties septentrionales — au long des côtes scandinaves et écossaises — dans l'Océan Atlantique : à l'ouest du détroit de Gibraltar et aux environs de Terre-Neuve — dans la mer des Caraïbes — dans l'Océan Pacifique : autour des Philippines et au nord-est de l'Australie — dans l'Océan Antarctique.

C'est un fait reconnu qu'il en existe plusieurs variétés. Quant à leur nourriture, il subsiste peu de doutes à son sujet : elle comprend tout ce qui est vivant, excepté les végétaux.

Mais les deux questions qui nous préoccupent n'ont pas encore reçu de réponse. La première est celle-ci : que sont en réalité ces spécimens géants ? Sont-ce des variétés spéciales dont nous ne connaissons rien, sinon l'aspect de quelques individus aperçus par hasard, et des portions d'individus recueillies aussi par hasard ? Ou bien sont-ils des spécimens extrêmement vieux d'espèces déjà connues ? Il y a lieu de croire que, pour certaines variétés du moins, la pieuvre grandit pendant tout le cours de sa vie. La plupart des individus rencontrent une fin violente avant que d'avoir pu vieillir. Certains poissons aiment la pieuvre, les cétacés aussi, particulièrement les espèces munies de dents : la pieuvre paraît être leur nourriture favorite. D'autre part, les grandes pieuvres dévorent les plus petites, on l'a maintes fois observé dans les aquariums. Ces géants ne sont-ils donc que des individus plus âgés qui ont réussi à esquiver tous les dangers pendant des siècles ? Avons-nous leurs « jeunes » dans nos musées sans le savoir ?

L'autre question peut se formuler ainsi : Où ces géants de la mer vivent-ils habituellement ? Dans les mers du Sud, on les a souvent rencontrés alors qu'ils émergaient des récifs de coraux, en des eaux assez peu profondes pour permettre les plongées des pêcheurs de perles et d'éponges. Il est probable que leurs repaires d'élection sont des cavernes sous-marines situées à quelque 360 mètres de la surface. La soudaine abondance des pieuvres géantes autour de Terre-Neuve est peut-être due à des événements tectoniques qui, détruisant leurs cavernes vers 1870, les rendirent à la vie du large pour un temps indéterminé. Peut-être encore est-ce le fait d'un changement important dans les courants marins, changement préjudiciable au confort habituel des cavernes ?

Ou bien encore les spécimens rencontrés auprès des côtes ne sont-ils là que par hasard ? Sont-ce des animaux de haute mer, accoutumés à une existence errante à deux cents mètres environ de la surface ? L'hypothèse qui les ferait vivre à de plus grandes profondeurs ne tient pas compte du fait qu'il leur serait alors difficile de se procurer suffisamment de

grosses proies, ni du fait que les cachalots s'en nourrissent, eux qui viennent souvent à la surface pour y respirer.

Telle est l'histoire dans ses grandes lignes. Essayons de les préciser un peu. Lors de mon arrivée à New York en 1935, je trouvai une vaste bibliothèque entièrement nouvelle à ma disposition, et je résolus d'y faire des recherches diverses. J'avais porté le Kraken sur la liste des sujets à étudier. La bibliothèque publique de New York, me dit-on, possédait un peu plus de deux millions de volumes. Or celle de Berlin, à laquelle j'étais habitué, en avait près de trois millions, avant les destructions de la seconde guerre mondiale, et avant les confiscations opérées ensuite par les Russes.

Je fus très satisfait de constater que les deux bibliothèques ne se superposaient pas, ou fort peu, dans leur composition. Elles se complétaient au contraire, et notamment dans le domaine des livres anciens.

Je cherchai tout d'abord l'ouvrage d'Olaus Magnus (dont l'original est en latin), et je trouvai une édition anglaise de 1656, intitulée : *Sommaire de l'Histoire des Goths, des Suédois, des Vandales, et d'autres nations du Nord — ouvrage d'Olaus Magnus, Archevêque d'Upsall et Evêque métropolitain de Suède.*

Le Kraken apparaît au chapitre V du 21e livre :

« On trouve de monstrueux poissons près des côtes et au large de la Norvège. Ils ont des noms peu courants, bien qu'on les désigne comme une sorte de baleine à la cruauté manifeste. Les hommes en éprouvent une très grande crainte, et s'ils les fixent un moment, ils en demeurent stupides de frayeur. Ces bêtes ont des formes horribles : une tête trapue, hérissée de piquants, entourée de tentacules longs et effilés, telle une souche d'arbre au milieu de ses racines. Cette tête, de couleur très sombre, mesure 10 à 12 coudées et porte des yeux énormes : de 8 à 10 coudées. La pupille, d'un rouge flamboyant, mesure à elle seule une coudée. Comme entourée de poils ou de plumes d'oies, ou d'une sorte de barbe pendante, épaisse et longue, elle brille dans la nuit obscure et apparaît de loin aux pêcheurs à travers les eaux, semblable à un feu brûlant. Le reste du corps, très petit par rapport à la forme et aux dimensions de la tête, ne dépasse pas 14 à 15 coudées. Un seul de ces monstres marins peut aisé-

DE CETO BARBATO.

ment faire sombrer plusieurs grands navires avec leur équipage de marins nombreux et forts... »

La description n'est pas mauvaise du tout ; elle met bien l'accent sur la disproportion marquante entre la tête et le corps de l'animal, sur ses yeux énormes, sur ses tentacules semblables aux racines d'un arbre. Il est hors de doute que, s'il ne vit jamais lui-même de pieuvre géante, Olaus s'en référa à des témoins oculaires qui durent être sérieusement effrayés.

C'était là le premier rapport enregistré sur la seiche géante.

Je me suis mis en quête du second, celui de Pontoppidan. Je le trouvai aussi dans une édition anglaise.

C'était son *Histoire Naturelle de Norvège,* publiée à Londres en 1755 dans un très gros volume in-folio, bien imprimé, relié à la perfection et illustré avec la plus grande netteté. Il pesait entre 4 et 5 kilos. Le premier volume de l'œuvre originale norvégienne datait de 1751, le second de 1753.

Le témoignage de Pontoppidan se révéla assez touffu. Son Kraken se tient dans l'eau à une distance de 145 à 180 mètres de la côte, mais il arrive aux pêcheurs de le trouver à 35 ou 40 mètres. Cette dernière circonstance coïncide avec une pêche surabondante, mais elle oblige les hommes à surveiller en même temps les profondeurs, car alors le Kraken remonte souvent à la surface. Lorsqu'il le fait — ce qui n'est pas une règle absolue — on aperçoit d'abord comme de petites îles ici et là, puis le dos entier apparaît. Les évaluations sont diverses, mais il cite le nombre inférieur pour plus de certitude : ce dos mesurerait donc 2.400 mètres de circonférence.

Ce sont là, de l'aveu de l'auteur lui-même, des histoires de pêcheurs. Mais on peut lire ensuite un court paragraphe, ajouté comme par acquit de conscience, et qui semble bien relater un incident réel : « En l'an 1680, un Kraken (peut-être jeune et imprudent) s'aventura dans les eaux qui s'écoulent entre les rochers et les falaises d'Alstahong... Avec ses longs bras étendus, il attrapa des arbres qui poussaient tout près de l'eau et qui pouvaient être aisément déracinés. Mais à côté de ces arbres, des rochers présentaient des anfractuosités et des fissures, dans lesquelles il pénétra par étourderie et s'accrocha de telle sorte qu'il ne put en sortir. Il périt donc, et se putréfia sur place. »

Ayant épuisé les ressources offertes par Pontoppidan, je m'assis sur l'un des bancs de pierre qui se trouvent devant la Bibliothèque publique, et je m'interrogeai. Dans tout ceci, quelque chose n'allait pas. Ce n'étaient pas les exagérations flagrantes des histoires de pêcheurs. C'étaient les commentaires modernes. « Pourquoi répètent-ils tous — copiant sans doute les uns sur les autres — que les écrits d'Olaus et de Pontoppidan sont les deux sources les plus anciennes de l'histoire de la seiche géante ? » Il me semblait connaître quelque chose de beaucoup plus ancien.

Etait-ce romain ?

Etait-ce Pline l'Ancien ? (Gaïus Plinius secondus ?)

C'était exact : au chapitre 48 du 9e livre, le vieux colonel de cavalerie conte l'histoire du « polypus » (polype) de Carteia, ce lieu espagnol situé juste avant l'entrée en Méditerranée. « Il ne put être mis à mort qu'avec les plus grandes difficultés et à l'aide d'un nombre important de harpons à trois dents. Sa tête fut montrée à Lucullus : sa taille était égale à celle d'un baril contenant 15 amphores de vin. » Cette mesure est énorme, car une amphore contenait à peu près 40 litres.

Les tentacules de cette pieuvre, décrits de façon amusante comme une « barbe », étaient si épais qu'un homme était incapable de les entourer de ses deux bras. Leur longueur atteignait 9 mètres. Certains restes, conservés pendant quelques temps, pesaient 7 kg 700.

Je me demande pourquoi Olaus, qui écrivait lui-même en latin et eut certainement sous les yeux une version de Pline, omit de le mentionner. D'une part, il aurait prouvé son érudition ; d'autre part, il aurait eu cet argument supplémentaire à l'appui de sa propre thèse. J'ignore aussi pour quelle raison les écrivains postérieurs continuèrent à rabâcher qu'Olaus et Pontoppidan étaient les premiers à avoir cité les pieuvres géantes.

Cependant, Pline lui-même ne me satisfaisait pas. J'avais le souvenir, vague mais tenace, d'une autre source : était-elle contemporaine des écrits de Pline ? Venait-elle après ? Etait-elle plus ancienne ? Cette dernière supposition s'avéra la bonne. Strabo, Hérodote, Hésiode, contemporain probable d'Homère... J'avais trouvé : dans l'Odyssée d'Homère, la ren-

contre d'Ulysse avec Scylla... la description donnée dans le poème épique est assez claire (1) :

> « ... Mais c'est un monstre affreux, dont la vue est sans charme et, même pour un dieu, la rencontre sans joie. Ses pieds — elle en a douze — ne sont que des moignons ; mais sur six cous géants, six têtes effroyables ont, chacune en sa gueule, trois rangs de dents serrées, imbriquées, toutes pleines des ombres de la mort. Enfoncée à mi-corps dans le creux de la roche, elle darde ses cous hors de l'antre terrible et pêche de là-haut, tout autour de l'écueil que fouille son regard, les dauphins et les chiens de mer et, quelquefois, l'un de ces plus grands monstres... »

Ce texte contient tous les éléments désormais familiers : la caverne dans laquelle le monstre attend, le jeu nerveux des tentacules dont certains sont invisibles, l'apparence terrifiante « même pour un dieu ». Les dents « en triple rang » représentent sans doute les ventouses des tentacules, lesquels sont en réalité au nombre maximum de 10 (parfois moins) — mais cette erreur minime n'enlève rien à l'intérêt de la description.

Voici donc un ancien, un très ancien récit d'une rencontre avec la seiche géante ; il fut écrit au plus tard vers 650 avant Jésus-Christ, mais vraisemblablement un siècle ou deux plus tôt. Homère, et non pas Olaus, a introduit la pieuvre géante dans la littérature.

Il m'apparut ultérieurement que Scylla n'était pas le seul monstre mythologique qui eût présenté l'aspect redoutable du Kraken. Méduse en était un autre.

Méduse est citée pour la première fois dans l'Odyssée comme un monstre habitant les régions infernales. Le lexique mythologique contient une notice explicative disant que la Gorgone vivait dans le royaume des morts, à l'Ouest lointain — ce qui signifiait alors les côtes de l'Océan Atlantique et de l'Espagne.

Hésiode connaissait trois Gorgones : Stheno, Euryale et

---

(1) Traduction de V. Bérard.

Méduse. Elles étaient filles du dieu marin Phorcys et de Ceto. Méduse surtout était fort belle, et elle attira l'attention de Poséïdon. Durant leur liaison, ils profanèrent un temple dédié à Pallas Athéné. Dans sa colère contre Poséïdon, la déesse Athéné, toujours armée et casquée, transforma Méduse en un monstre d'une extrême laideur ; des serpents se tordaient sur sa tête en guise de chevelure. Peut-être poussé par Athéné, le roi Polydecte envoya Persée tuer Méduse. Qu'elle fût ou non à l'origine de cette expédition, Athéné aida Persée bien volontiers, et lui donna les conseils nécessaires pour qu'il échappât au regard pétrifiant de Méduse. Après la mort de cette dernière, ses deux sœurs tentèrent de tuer Persée, mais leur poursuite demeura vaine.

Avant de continuer, je veux signaler que les illustrations classiques, qui représentent Méduse comme une femme à la froide beauté dont la chevelure est faite de serpents, n'apparurent qu'assez tard. Les premières illustrations étaient différentes. Elles ne reproduisaient que sa tête, et celle-ci montrait un visage assez dissemblable d'un visage humain. La figure était ronde, avec de grands yeux, et une langue fourchue sortait de la bouche ouverte. Autour de la tête, de simples volutes évoquaient des cheveux ou des arabesques décoratives tout autant que des serpents. Ce motif était reproduit sur des surfaces arrondies telles que boucliers, pièces de monnaie et même boutons de portes.

En examinant cette histoire, on constate qu'elle est en étroits rapports avec la mer. Fille d'un dieu marin, Méduse devient la bien-aimée d'un autre dieu marin. Elle demeure dans le lointain Occident, au bord de l'Océan. Persée accomplit son voyage en mer, et il tue Méduse sur la côte. Les sœurs de Méduse — immortelles, puisque Persée ne les tue pas — le pourchassent sans résultat parce que, sur la terre, il se trouve sous la protection de la déesse terrestre Athéné.

En fait, Méduse est un monstre marin dont la tête semble avoir toute l'importance — une tête aux yeux fixes terrifiants, avec des « serpents » se tordant autour d'elle.

J'ai déjà dit que personne, vers le milieu du XIX[e] siècle, ne croyait plus à l'existence des pieuvres géantes. Le Kraken avait été dénoncé et rejeté comme fruit de l'imagination des pêcheurs nordiques, à une époque, il faut bien le dire, où le rhum, tonique efficace du corps et de l'esprit, était déjà

répandu et pleinement apprécié le long des côtes Scandinaves. En 1860, le cas de la pieuvre, ou seiche, semblait donc réglé.

Or en 1861, quelques semaines avant Noël, la corvette française *l'Alecton* fit escale, rapportant avec elle une histoire qui sortait de l'ordinaire. L'aventure s'était déroulée le 30 novembre précédent, à 120 milles environ au Nord-Ouest de Ténériffe. La mer était calme, le ciel clair, le temps exceptionnellement chaud. Tout-à-coup, la vigie annonça la présence « d'un grand corps, en partie submergé, dérivant à la surface. »

Le commandant de la corvette donna l'ordre de s'approcher et d'examiner ce qui pouvait être une épave à demi-submergée. C'était en réalité une seiche gigantesque. Le corps de chair rouge brique mesurait à peu près 5 mètres 50, les tentacules autant ou même davantage. Froids et vitreux, les yeux étaient d'un noir de charbon et mesuraient de 25 à 30 centimètres. Le Kraken et le bateau furent bientôt côte à côte, ce qui permit aux estimations d'être aussi précises. *L'Alecton* étant un navire de guerre, les armements ne lui manquaient pas et, à cette faible distance, le monstre ne pouvait lui échapper. De solides boulets de canon furent tirés sur l'animal et le pénétrèrent. Des harpons lui furent lancés. Bien que dérivant avec paresse il était à coup sûr vivant, mais il semblait échapper aux blessures. Les boulets le traversaient sans causer grande réaction, les harpons restaient sans prise sur cette chair flasque. Il ne paraissait même pas dérangé par cette attaque furieuse. Comment l'atteindre ?

Après plusieurs heures de ce curieux mais intensif combat naval, l'un des boulets frappa un point vital. Le monstre vomit en très grande quantité un mucus répugnant et de la nourriture à moitié digérée, ce qui exhala une puanteur intense et oppressante, d'autant plus oppressante que la chaleur était très forte.

A peu près à ce moment-là, l'un des hommes réussit à jeter autour de la seiche une corde à nœud coulant. La corde glissa le long du corps, mais elle s'accrocha à l'arrière. Les hommes faisant preuve d'une bravoure incroyable, tentèrent de hisser à bord le monstre encore en vie. Mais la chair était si molle et le poids si lourd que la corde coupa le corps du Kraken, ne ramenant que la portion terminale. La partie essentielle disparut tout de bon sous la sur-

face de l'eau. Mais la partie qui avait été attrapée se faisanda si vite qu'il fallut la jeter par-dessus bord. Lorsque *l'Alecton* fit escale, il ne restait aucune preuve tangible de son aventure. Seuls en témoignaient la parole du commandant et les serments de l'équipage, lesquels furent mis sur le compte d'une hallucination collective ! La réponse du Capitaine Bouyer ne nous est malheureusement pas parvenue.

La rencontre de *l'Alecton* et du Kraken inspira la scène fameuse du capitaine Nemo, du Nautilus, dans Jules Verne. Cette rencontre avait été précédée par toutes celles dont Denis de Montford avait dressé le bilan, sans omettre le cas tragique où un Kraken avait atteint les haubans d'un vaisseau et en avait arraché un matelot qui s'y cramponnait. Un tentacule fut sectionné à la hache pendant la bataille ; il mesurait sept mètres.

En 1854 — donc quelques années seulement avant l'aventure de *l'Alecton* — un grand spécimen avait échoué sur la côte danoise. Les pêcheurs le découpèrent en morceaux pour en faire de l'appât, mais le bec corné de 25 centimètres fut sauvegardé. Quelque trois ou quatre ans plus tard, un calmar de 2 mètres 15 échoua sur la côte des Shetlands. Malgré ses nombreuses mutilations, on put encore le mesurer : les deux tentacules les plus longs atteignaient chacun 4 mètres 85, les huit autres, 2 mètres 45.

Ces deux cas incitèrent Steenstrup à entreprendre une enquête, mais la série des spécimens découverts aux environs de Terre-Neuve éclairèrent définitivement la question.

En 1873, trois pêcheurs qui longeaient les côtes de Norvège aperçurent une masse informe flottant sur l'eau. Dans l'espoir de s'en emparer, ils s'en approchèrent en ramant et la frappèrent de leurs gaffes. Immédiatement, le corps informe ouvrit ce qui ressemblait à une ombrelle, deux yeux verts fixèrent les hommes et deux tentacules saisirent le bateau. Au moment où un pêcheur coupait les tentacules au moyen de sa hachette, le monstre rejeta un liquide noirâtre et disparut. L'un des tentacules fut découpé comme appât avant que d'être vu par le Révérend Harvey, qui rapporta l'histoire. L'autre tentacule, auquel manquait 1 mètre 80 déjà utilisé comme appât, mesurait encore 15 mètres 75, et le pêcheur jurait qu'une troisième portion de 3 mètres environ était restée au corps du Kraken.

Peu de temps après, un autre monstre se prit dans un filet de pêcheurs ; son corps était long de 2 mètres 45 et mesurait 1 mètre 50 de tour ; les tentacules mesuraient soit 7 mètres 30, soit 1 mètre 80, et le diamètre des yeux avait 10 centimètres.

Un autre encore fut capturé vivant à Coombe's Cove, dans la baie de la Fortune. Huit des tentacules mesuraient à peu près 1 mètre 80 et les deux autres, 12 mètres 75. Le corps mesurait 3 mètres.

Un spécimen échoué sur la côte en 1877 fut apporté à l'Aquarium de New York. Il mesurait 3 mètres 20 de long et 2 mètres 12 de tour. Ses tentacules atteignaient 9 mètres 12, et le diamètre des yeux était de 20 centimètres. Pendant la même année un spécimen de taille identique fut trouvé dans la baie de la Trinité, luttant avec terreur et violence pour s'échapper de l'endroit peu profond où l'avait déposé la marée. « Dans sa lutte, » raconta un témoin oculaire, « il creusa un fossé long de plus de 10 mètres et d'une profondeur considérable ; il opérait au moyen d'un jet d'eau qu'il éjectait avec force. »

Pendant quelques années encore, les seiches et les calmars géants de types variés hantèrent les abords de Terre-Neuve. Puis ils se raréfièrent à nouveau.

Des preuves supplémentaires mais indirectes ont été fournies par les baleiniers. Des cétacés munis de dents, vomissant dans une lutte mortelle, avaient rejeté des morceaux de Krakens. On affirma qu'une portion de tentacule aurait mesuré 60 centimètres de diamètre et 1 mètre 80 de long. Un autre témoignage cite les marques laissées sur la peau d'une baleine, marques qui semblaient provenir de disques adhérents dont le diamètre aurait dépassé 60 centimètres.

Il ne subsiste plus aucun doute sur l'existence réelle de céphalopodes géants. Mais le fait qu'ils existent n'est que le point de départ de tout ce que nous aimerions connaître à leur sujet.

VIII

LE GRAND INCONNU DES MERS

Quelque part dans les eaux froides qui baignent les côtes septentrionales de la Norvège a pris naissance le grand inconnu des mers ; là où le soleil de minuit diffuse une lumière rougeoyante sur les glaciers éternels qui, en hiver, sont illuminés par les feux bleuâtres de l'aurore boréale.

C'est dans ce milieu de hautes falaises et de glaciers, de mer et d'embruns, qu'on parla tout d'abord du grand serpent de mer. Les hardis pêcheurs et marins de Norvège savaient comment le monstre faisait émerger de l'eau des fjords et le long des côtes, sa petite tête et son long cou, parmi les roches erratiques entre le continent et la pleine mer. Pour eux l'apparition du serpent de mer était de mauvais augure. Quand ses yeux flamboyants brillaient à travers la brume, ils pouvaient s'attendre à de tragiques nouvelles.

Le « Chroniqueur des monstres marins et des merveilles nocturnes », l'Archevêque Olaus, devint aussi le premier chroniqueur du serpent de mer. Mais Olaus, comme nous l'avons vu, était un homme crédule et distrait. De plus, il rédigea son livre alors qu'il était très âgé et résidait à Rome, loin des lieux dont il était question. Lorsqu'un certain nombre de gens sceptiques s'en aperçurent, le public se mit à discréditer par principe tout ce qu'Olaus avait mentionné ou soutenu. Puisqu'il avait parlé du Kraken, c'était une chose invraisemblable. Il en alla de même pour le serpent de mer. On hochait la tête : bien sûr, Olaus d'Upsal...

Qu'Eric Pontoppidan se fût immiscé à son tour dans l'histoire du serpent de mer, cela n'arrangeait rien, tout au contraire. L'Evêque Pontoppidan n'était-il pas celui qui avait signalé un Kraken aux dimensions exorbitantes ?

Mais survinrent les vrais Krakens, aussi vivants, aussi tangibles qu'un requin ou un phoque. Et avec eux se multiplièrent, à défaut des monstres réels, les histoires *sur* les serpents de mer vivants. Certaines personnes commencèrent à se demander si le scepticisme était toujours de mise, mais elles se rendirent compte, avec regret, qu'un sourire ironique naissait sur les lèvres de leurs interlocuteurs dès qu'elles prononçaient simplement les mots : grand serpent de mer.

On raconte cette histoire authentique d'un capitaine de paquebot : il était en train de déjeuner quand l'officier de quart lui dépêcha un matelot pour lui demander de venir sur le pont, un serpent de mer ayant été signalé : « Si vous avez le temps, mon capitaine... » Le capitaine refusa net de bouger et il garda les yeux sur son repas, évitant même de regarder vers les hublots de la cabine, jusqu'à ce qu'un second messager l'eût informé que le serpent de mer s'en était allé. Par la suite, le Capitaine expliqua sa conduite : « Aurais-je affirmé que j'avais vu le serpent de mer, que j'aurais été considéré comme un fieffé menteur ma vie durant. »

C'est donc un fait admirable qu'il se soit trouvé un grand nombre de capitaines pour oser regarder les serpents de mer. D'autant plus admirables sont ceux qui s'efforcèrent de préciser la taille, la forme et la nature probable de l'animal, et qui n'hésitèrent pas à raconter ce qu'ils avaient vu ni à consigner leurs observations dans le journal de bord. Ces capitaines ne gagnèrent rien à agir ainsi, sauf le ridicule et les reproches. Il en est même qui risquèrent leur situation pour avoir obéi au sentiment si simple et si naturel qu'est l'amour de la vérité. Au cours des cinquante dernières années, des hommes compétents et réputés, y compris ceux qui représentent des groupes scientifiques, se sont intéressés en nombre toujours croissant à l'énigme du serpent de mer. Ils sont poussés par un désir sincère d'information. Mais ce qu'il est important de comprendre, c'est que chacun d'entre eux se sert de l'expression « serpent de mer » comme d'une simple étiquette et vraiment à contrecœur, par pur respect de l'usage établi. Aucun d'eux ne peut croire à un véritable serpent de mer hormis ceux de l'Océan indien, bien connus des zoologistes et dont certains spécimens sont dans nos aquariums. Le terme « serpent de mer » désigne donc pour eux

un grand animal qui s'est dérobé jusqu'ici à notre connaissance, et qu'ils envisagent plutôt comme un mammifère.

Le premier zoologiste professionnel qui eut le courage de prendre parti ouvertement fut le professeur A.C. Oudemans, directeur d'un parc zoologique en Hollande et membre de la Société Royale de Zoologie. Il affirma : « Oui, je crois qu'un grand animal non encore découvert vit dans les mers, et voici les raisons pour lesquelles je le crois. »

Il publia donc, en 1892, un livre de 592 pages finement imprimées, qu'il intitula *Le grand serpent de mer.*

Cet ouvrage contient deux cents rapports de rencontres ou d'observations de cet animal inconnu. Il est incontestable qu'une certaine proportion de ces rapports soit composée de mauvaises interprétations de la réalité, voire de mystifications délibérées. Mais la bonne moitié d'entre eux sont les récits sincères et dignes de foi d'hommes qui connaissaient la mer pour avoir grandi sur les côtes ou pour avoir navigué. Même par mauvais temps, ils ne pouvaient confondre un requin avec une baleine, ni avec un phoque, ni avec un animal quelconque.

La plupart des gens ne s'astreignent pas à compulser les documents recueillis par le professeur Oudemans, pas plus que les renseignements amassés par le Lieutenant-Commandant Rupert T. Gould de la British Royal Navy. Ils n'en soutiennent pas moins que le serpent de mer est le résultat d'une illusion d'optique causée par un banc de dauphins ou de marsouins. Ces commentateurs sagaces disent qu'une succession de dix dauphins sautant les uns derrière les autres peut bien donner l'impression d'être les dix ondulations d'un long serpent noir qui avance à travers les vagues. Malgré son apparence très plausible, cette théorie des « bancs de dauphins qui nagent en file » présente deux points faibles. Le premier, c'est d'admettre que de vieux loups de mer ne reconnaissent pas des dauphins quand ils les voient. Le second, c'est de tenir pour acquis que les observateurs aient vu un serpent gigantesque. Les deux propositions sont gratuites.

Une règle judicieuse explique ici la résistance des gens devant l'évidence : dans toute controverse, on retourne d'instinct à la source originelle. En l'occurrence, Olaus Magnus cité par Konrad Gesner, passe pour être cette source. Or les

descriptions de Gesner, comme celles d'Olaus, parlent en fait de serpents immenses, longs de 90 mètres « enroulant leurs anneaux en gigantesques spirales » attaquant les petits bateaux et happant les marins sur les vaisseaux qui passent auprès de leurs cavernes. Il me serait difficile de le prouver, mais j'ai l'impression qu'Olaus Magnus s'est inspiré du Scylla de l'Odyssée pour introduire dans ses récits sur le Serpent cette propension à manger les humains. Le naturel désordonné de l'auteur peut fort bien expliquer cette confusion.

Mais nous ne nous trouvons pas en face d'une simple tradition littéraire, et il ne suffit pas de retourner aux sources pour obtenir l'explication du phénomène. Il s'agit avant tout des rapports sincères d'un certain nombre de témoins, et chacun de ces rapports doit être regardé comme un « original ». Tous signalent l'existence d'un animal inconnu qui n'est ni un serpent ni l' « orm » de mer d'Olaus Magnus. Le premier témoin oculaire qui révéla l'existence du monstre, ne donna aucun des détails qui jetèrent le discrédit, et à juste titre, sur la description d'Olaus Magnus.

Ce premier témoin était également un prêtre : Hans Egede, « l'apôtre du Groënland ». Quittant sa Norvège natale, il prit le bateau en 1740. L'aventure la plus remarquable de tout le voyage survint alors qu'il se trouvait encore au large des côtes du Groënland. Egede en fit dans son journal une relation précise mais sans emphase, et supervisa probablement un croquis de l'animal. Ce dessin fut utilisé plus tard par son fils Povel comme frontispice de l'édition du journal qu'il fit imprimer.

On y lit ceci :

« Juillet 1734. Le 6, apparut un monstre marin effroyable. Il s'éleva au-dessus de l'eau à une hauteur telle qu'il dépassa notre grande hune. Il avait une sorte de groin long et effilé et il soufflait comme une baleine. On lui voyait des nageoires larges et fortes, et son corps était couvert d'une peau dure, rugueuse et ridée. La partie postérieure de son corps était semblable au corps du serpent, et lorsqu'il s'enfonça dans l'eau, il se rejeta en arrière, élevant sa queue fort au-dessus de l'eau. Il était aussi long que le bateau entier. Ce soir-là, nous eûmes très mauvais temps. »

Certains critiques ont vu dans cette dernière phrase une

preuve que le monstre d'Egede était lié au monstre nocturne d'Olaus. Mais la teneur de ce rapport va à l'encontre d'une interprétation de ce genre. Egede a sans doute voulu spécifier qu'au moment de la rencontre, le temps n'était pas mauvais.

Ce détail a son importance, car parmi tous les rapports qui concernent le serpent de mer, il en est fort peu (2 % environ) qui signalent le mauvais temps. On pourrait en déduire que le serpent de mer monte à la surface par mer calme et par beau temps. Les esprits superstitieux pencheraient sans doute vers la situation inverse, le monstre étant tout désigné comme prophète de malheur. Cependant la première version est la plus logique.

L'histoire d'Hans Egede est parfaitement simple et claire. Un animal au grand corps et au long cou (qui pouvait s'élever à une hauteur d'environ 2 mètres 75), muni de fortes nageoires dont deux furent nettement aperçues, est un animal conforme aux possibilités biologiques. Egede décrivit et dessina aussi différentes sortes de baleines rencontrées au large du Groënland. Son serpent de mer ne peut donc se confondre avec l'une d'elles. Il n'a rien à voir non plus avec les descriptions d'Olaus que Gesner livra au public en déclinant toute responsabilité.

Le rapport du témoin immédiatement postérieur à Egede lève les derniers doutes. Ce rapport date de la fin d'août 1745. Il émane du Commandant Lorenz Von Ferry et fut consigné dans *L'Histoire Naturelle de Norvège* du fameux Pontoppidan. Le Commandant Von Ferry se rendait de Trondheim à Molde sur un petit bateau à voiles. Il faisait très chaud, la mer était lisse comme un miroir et l'air était d'un calme absolu. Arrivé à près d'un mille de Molde, Von Ferry note ceci :

« J'entendis parmi les rameurs, qui étaient au nombre de huit, comme un murmure confus. En même temps j'observai que l'homme de barre maintenait le bateau éloigné de la côte. Je m'enquis alors de ce qui se passait, et j'appris que nous avions un serpent de mer devant nous. Je donnai l'ordre à l'homme de barre de faire cap sur la terre en s'approchant de l'animal dont j'avais entendu dire tant de choses. Malgré leur appréhension, les hommes obéirent à mes ordres.

Sur ces entrefaites, le serpent de mer passa auprès de

nous, et nous dûmes faire obliquer le bateau afin de nous en approcher. Il nageait plus vite que nous ne pouvions avancer, de sorte que je pris mon fusil, chargé de petits plombs, et tirai sur lui. Il plongea immédiatement. Les rameurs nous conduisirent jusqu'à l'endroit où il avait coulé, et que nous pouvions repérer facilement grâce au temps calme.

Nous attendîmes, pensant qu'il allait remonter à la surface. Il n'en fit rien. Là où il avait plongé, l'eau était opaque et rouge ; peut-être, à cette faible distance, mes plombs l'avaient-ils blessé. »

Si l'auteur de ce récit avait été Olaus Magnus, nous aurions sans doute appris comment le monstre avait saisi et dévoré la moitié au moins des membres de l'équipage. En réalité, rien ne se passa. Se sentant visé, l'animal avait disparu sous l'eau, et ce genre de conduite a été signalé bien d'autres fois. Le serpent de mer semble éprouver une indifférence profonde à l'égard des hommes et de leurs bateaux. Cette fois encore, le temps était beau et la mer était calme, ce qui tendrait à établir une certaine relation entre les belles journées chaudes de l'été et le serpent de mer, mais dans un sens tout différent de celui qui a été maintes fois allégué en manière de plaisanterie.

La suite de l'histoire apparaît sous le titre suivant : « *Le serpent de mer de* 1817 *en Nouvelle-Angleterre.* »

Nous y retrouvons la plupart des éléments stables de l'histoire du monstre, soit : un nombre intéressant de rapports sincères et dignes de foi, un aveu d'incompétence à expliquer le phénomène observé et l'absence des preuves concluantes toujours vivement appréciées. Or, la seule preuve concluante ne saurait être ici qu'un spécimen réel, mort ou vif — vif de préférence. A la fin de l'enquête, une bévue incroyable attira mille sarcasmes sur ceux qui maintenaient avec énergie leur témoignage, répétant qu'ils avaient bien vu ce qu'ils venaient de décrire.

Le lieu d'élection du serpent de mer de la Nouvelle-Angleterre était la Baie du Massachussetts, dans les parages de Gloucester. Exception faite de l'erreur finale, l'enquête fut menée de façon magistrale par un Comité qu'avait désigné la Société Linné de Boston. Quelques règles furent posées au préalable : le Comité n'examinerait que les dépositions

des témoins oculaires ; ceux-ci devraient consigner leur rapport par écrit, soit devant le Comité, soit devant l'Honorable Lonson Nash, Juge de Paix ; ils seraient tenus de répondre à vingt-cinq questions préparées à l'avance par les membres du Comité.

La toute première déposition fut celle du marin Amos Story qui vit l'étrange animal pour la première fois dans les eaux du port de Gloucester, le 10 août 1817. Story fut le premier et le dernier témoin, car il revit l'animal, apparemment endormi, très tôt dans la matinée du 23 août 1817. Pour donner une idée de la teneur de ces déclarations, on peut citer en partie celle du Capitaine au long cours Solomon Allen :

« Je soussigné, Solomon Allen, 3e du nom, de Gloucester, du Comté d'Essex Capitaine, dépose et affirme que j'ai vu un étrange animal marin, très certainement un serpent, dans le port de Gloucester.

J'ai évalué sa longueur à 25 ou 27 mètres, et sa taille à celle d'un demi-baril (environ 75 litres). Il semblait articulé de la tête à la queue ; sa tête ressemblait à celle d'un crotale, mais elle avait la grosseur d'une tête de cheval. Je me trouvais à peu près à 135 mètres de lui. Lorsqu'il se déplaçait à la surface de l'eau, son allure était lente et il changeait parfois de direction, tantôt décrivant des cercles et tantôt avançant en ligne droite. Parfois il semblait couler à pic, disparaissait en un point pour réapparaître, deux minutes après, cent quatre vingts ou deux cents mètres plus loin. Son corps était brun foncé et je ne remarquai aucune tache particulière. »

Cette curieuse faculté de « couler à pic » est signalée aussi dans la déposition de Matthew Gaffney, l'un des hommes qui tentèrent de résoudre l'énigme du serpent de mer au moyen des armes à feu :

« Je soussigné Matthew Gaffney, de Gloucester, dans le Comté d'Essex, charpentier sur un navire, dépose et affirme que le 14e jour d'août 1817, entre 4 et 5 heures de l'après-midi, je vis dans ce port de Gloucester un étrange animal qui ressemblait à un serpent. Je me trouvais sur un bateau, à 9 ou 10 mètres de lui. Lorsqu'il fut à ma portée, je tirai. J'avais un bon fusil et je le visai à la tête, le touchant fort probablement. Il se retourna dès que j'eus tiré, et je pensai qu'il se dirigeait vers nous, mais il coula directement sous

notre bateau pour réapparaître quelque 90 mètres plus loin. Il ne se retourna pas comme le fait un poisson, mais parut descendre en ligne droite comme une pierre... »

Lonson Nash, qui fut le dépositaire officiel des affidavit, fut aussi l'un des témoins. Il aperçut le mystérieux animal deux fois à l'aide d'une jumelle, et d'autres fois à l'œil nu.

Plusieurs centaines de gens virent l'animal au cours de ces semaines, à des distances variant entre 6 mètres et 30 à 40 mètres. Il ne peut s'agir d'une mystification organisée de façon collective, et il faut entériner cette croyance en *quelque chose* qui parcourait les eaux de la baie du Massachussets en août 1817. On mit sur pied de nombreux projets pour tuer ou pour capturer l'animal, mais le temps manqua sans aucun doute pour les réaliser.

Un trait commun à tous les rapports sur le serpent de mer, qu'ils soient issus de la Nouvelle-Angleterre ou d'ailleurs, c'est l'apparence de bosses ou d'une sorte de crête arrondie sur le dos de l'animal. Ce trait apparaît moins dans les rapports dressés en haute mer, mais il a été signalé par les Révérends Twopenny et Macrae du Loch Hourn en Ecosse, et aussi dans les rapports venus du Loch Ness. Le dos du grand inconnu des mers semble former, peut-être en des circonstances particulières, une série de bosses dont le nombre reste indéterminé, mais varie aux environs de 8 à 10. Quelle qu'en soit la nature, ces sortes de bosses sont sans doute à l'origine du terme : serpent de mer. Elles ont dû faire penser à la partie visible des anneaux ou des ondulations d'un serpent gigantesque. Cette interprétation est d'ailleurs un non-sens, car aucun serpent ne se déplace en dessinant des courbes verticales, comme le font certaines chenilles. Plusieurs relations mentionnent à la fois cette crête arrondie et les ondulations horizontales. Ce furent ces bosses qui induisirent en erreur le Comité formé par la Société Linné de Boston. Ces « dents de scie », ainsi qu'ils les avaient qualifiées, étonnaient grandement les membres du Comité. Lorsque le nommé Beach leur apporta un serpent de 0 mètre 90 dont le dos portait de petites bosses, ils crurent pouvoir se réjouir. Le serpent avait été trouvé et bravement tué près du Cap Ann, un mois environ après que le serpent de mer eût quitté les eaux de Gloucester. La date de ce départ a pu être établie avec assez de précision car Amos

Story, le dernier témoin oculaire de Gloucester, le vit le 23 août, et cinq jours plus tard, un animal du même type était signalé par le Capitaine et par l'équipage de la goëlette *Laura,* à plus de trois kilomètres à l'est du Cap Ann. Il est raisonnable de penser que c'était le même animal, comme celui dont parlent les deux rapports des 3 et 5 octobre 1817, à Rye Point sur le détroit de Long Island.

Pour en revenir au Comité de Gloucester, disons que les habitants de la ville étaient d'accord sur la signification de la visite imprévue : Tout comme les grandes tortues marines, le serpent de mer était venu pour déposer ses œufs sur la côte. Avec un peu de chance, quelqu'un pouvait trouver ces œufs et résoudre du même coup le problème. Si des gens cherchèrent les œufs — et c'est fort probable —, ils se gardèrent bien d'en parler, par crainte du ridicule. Lorsque le jeune Beach trouva le serpent de 0 mètre 90 que son père tua à coups de fourche, ni l'un ni l'autre ne pensèrent peut-être à un jeune serpent de mer. Mais cette idée dut leur venir par la suite, sinon ils n'auraient pas présenté l'animal au Comité. Les membres du Comité examinèrent la question, et la découverte d'un certain nombre de petites bosses sur le dos du serpent les remplit de joie. Ils constatèrent d'emblée que leur spécimen coïncidait en tous points — sauf la taille — avec les descriptions du grand animal. Ils déclarèrent donc qu'ils « se sentaient dans le vrai en les considérant comme deux individus de la même espèce ». Ils les nommèrent gravement *Sciolophis atlanticus* et en publièrent deux illustrations. Ce fut alors que tous les experts comprirent, et sur-le-champ, que le « jeune serpent de mer » avait été en fait un serpent noir d'espèce commune, mais légèrement malade.

Le coup fut rude. Un Comité capable de commettre une telle erreur ne paraissait pas très sérieux ni digne de foi. Le serpent de mer, au reste inexplicable, fut rapidement qualifié de « blague américaine » et déconsidéré par les hommes de science.

Quelques esprits farceurs saisirent l'occasion de mystifier les gens de façon amusante et pratique. C'est ainsi que naquit à New York, au début de l'été 1845, le « mystère du serpent de mer fossile », la plus fameuse de ces mystifications. Le « Docteur Albert C. Koch exhiba à Broadway un long sque-

lette d'animal fossile étiqueté *Hydrarchus sillimanni.* Koch affirma que cette espèce, bien que disparue, était très certainement liée à l'actuel serpent de mer, dont il avait sans doute été l'ancêtre. Le squelette paraissait conforme à cette théorie. Il était long de 35 mètres, avait une forme très nettement serpentine, et son corps était essentiellement constitué d'une longue rangée de vertèbres. Sa tête était menue, il avait de petites côtes et des nageoires atrophiées. Koch, qui avait étudié avec soin les rapports sur le serpent de mer, l'avait monté dans une position quelque peu onduleuse, et la tête dressée.

Nombreux furent les New-Yorkais qui vinrent admirer la trouvaille, payant grassement le droit de contempler l'objet et d'assister aux conférences du « Docteur » Koch. Malheureusement pour ce dernier, l'un des visiteurs examina réellement et attentivement les os fossiles. C'était le professeur Wyman, zoologiste et anatomiste distingué. Il publia bientôt un article dans le *Proceedings of the Boston Society of Natural History* (novembre 1845) : il démontrait que ces « restes ne provenaient pas tous du même individu, et que les traits caractéristiques des dents, sur le plan anatomique, les désignaient comme ayant appartenu à un mammifère au sang chaud ». Le professeur Wyman découvrit en outre à quel animal fossile les os avaient été empruntés : c'était au *Zeuglodon,* parent éloigné, et aujourd'hui disparu, de nos cétacés. Sincère en cette occurrence, Koch disait avoir trouvé les os en Alabama, où des restes de Zeuglodon ont en effet été découverts à plusieurs reprises. Le professeur Wyman pensa que l'animal présenté par Koch avait été constitué à partir de deux individus Zeuglodon. Il était en deçà de la vérité : Koch avait assemblé autant de vertèbres qu'il avait pu en recueillir.

Aussi impressionnant qu'il fût, le serpent de mer fossile de Koch eut une carrière assez brève. Il en alla tout autrement pour une mystification d'un autre ordre, qui avait débuté peu de temps après l'enquête du Comité Linné. Le soi-disant Capitaine Joseph Woodward se mit à raconter une histoire fort étonnante de serpent de mer. En mai 1818, son bateau, qui naviguait au large de la Nouvelle-Angleterre, rencontra soudain un immense serpent de mer. Il se trouvait alors à 18 ou 20 mètres du bateau, et s'en approchait avec une

extrême rapidité. Ils tirèrent un boulet de canon de petit calibre, et un certain nombre de balles de mousquet, et ils les entendirent frapper le monstre, qui ne parut pas autrement affecté. Le « Capitaine » Woodward ordonna que le canon fût rechargé, mais les hommes prirent peur et cherchèrent à s'abriter. Un heurt semblait inévitable entre le navire et le monstre, mais Woodward réussit à louvoyer pour l'éviter. Cependant l'animal les poursuivit encore pendant cinq heures !

Si jamais une histoire trahit la fausseté de ses origines, c'est bien celle-ci. Or, chose étrange, elle jouit d'une popularité bien supérieure à celle de nombreux rapports simples et sincères. Publiée dans plusieurs journaux de New York et de Boston, elle fut ensuite réimprimée dans le *Quarterly Journal of Science, Literature and the Arts* de l'Institut Royal de Londres (volume VI, 1818), puis dans le journal allemand *Isis,* de Lorenz Oken, et de nouveau trente ans plus tard dans *The Zoologist* (Londres, 1848) sans que la source fût mentionnée. Cette dernière version fut traduite en allemand par Froriep pour son journal *Notizen.* Elle aurait pu continuer à remplir les colonnes des journaux si W. W. Cooper n'avait pas pris la peine de mettre les choses au point.

Peu après cela, l'histoire du serpent de mer, grâce au « Serpent du *Daedalus* », s'engagea dans une voie toute nouvelle. La date cruciale est le 8 août 1848. Le *Daedalus,* navire de Sa Majesté, revenait d'une croisière de service dans les eaux indiennes, sous les ordres du Capitaine Peter M'Quhae. Il se trouvait dans l'Atlantique Sud, entre le Cap de Bonne Espérance et l'île de Sainte-Hélène. Là, sous une brise fraîche et toutes voiles dehors, il offrait sans doute un joli spectacle. Les hommes du bord, cependant, ne devaient guère se préoccuper d'aventures romantiques. Quant au serpent de mer, ils le voyaient fort bien dans le demi-jour des mers arctiques, au large des côtes norvégiennes, ou encore dans les eaux de ces naïfs Yankees, mais certainement pas dans les parages d'un navire de guerre de Sa Majesté en service commandé. Tant il est vrai que pour les Britanniques, l'aventure du serpent de mer commença de façon sérieuse le 6 août 1848. On en retrouve les traces dans les papiers officiels de l'Amirauté britannique :

« Sir, — En réponse à votre lettre d'aujourd'hui, qui me

réclame un supplément d'informations sur une déclaration publiée dans le *Times* au sujet d'un serpent de mer, j'ai l'honneur de vous communiquer les renseignements suivants, destinés à mes supérieurs de l'Amirauté : Un serpent de mer de dimensions extraordinaires a été vu du navire de Sa Majesté, le *Daedalus,* alors que ce navire, rentrant des Indes, était sous mon commandement. A cinq heures de l'après-midi le 6 août dernier, à 24° 44' de latitude sud, et à 9° 22' de longitude est, par un temps sombre et nuageux, avec un vent frais soufflant du nord-ouest et une longue houle de direction sud-ouest, le bateau virant de bord et se dirigeant nord-est par est, quelque chose de tout à fait inhabituel fut aperçu par M. Sartoris, Aspirant. Une bête s'approchait rapidement du navire par le travers. Le fait fut signalé sur-le-champ à l'officier de quart, le Lieutenant Edgar Drummard, avec lequel je me rendis sur le pont. L'officier William Barrett nous accompagnait. C'était pendant le dîner.

Nous vîmes un énorme serpent, qui gardait constamment la tête hors de l'eau, à plus d'un mètre de la surface. Autant que nous pûmes en juger en le comparant à la longueur de notre grande vergue, nous pensâmes qu'il mesurait au moins dix-huit mètres pour la partie de son corps qui se tenait à fleur d'eau. Nous ne décelâmes aucun mouvement ondulatoire, ni horizontal, ni vertical, qui eût pu le faire avancer. Il passa rapidement, mais si près de notre côté sous-le-vent, que s'il avait été une personne de ma connaissance, j'aurais fort bien distingué ses traits à l'œil nu. A aucun moment, il ne dévia de sa direction ; il se dirigeait vers le sud-ouest, à une vitesse de 12 à 15 milles à l'heure, et apparemment vers un but déterminé.

Son diamètre était d'à peu près 40 centimètres derrière la tête. Celle-ci était, sans aucun doute possible, une tête de serpent, et pendant les vingt minutes que dura notre observation, elle ne disparut pas une seule fois sous l'eau. Elle était d'un brun sombre, tachée de blanc jaunâtre vers la gorge. L'animal n'avait pas de nageoires, mais sur son dos, on voyait quelque chose qui rappelait une crinière de cheval, ou plutôt une touffe d'algues. En dehors des officiers déjà mentionnés et de moi-même, le serpent fut observé par le quartier-maître, le second du maître d'équipage et l'homme de barre. »

Cette lettre fut adressée à l'Amiral Sir W. H. Gage. Tout le monde se prit d'un intérêt très vif pour cette histoire, et les dessins, exécutés sous le contrôle du Capitaine Peter M'Quhae par un artiste du *London Illustrated News,* furent considérés par la majorité des lecteurs comme les premières illustrations valables du monstre inconnu. L'opinion s'émut davantage lorsque certains zoologistes, qui avaient à leur actif moins d'heures de mer que le Capitaine M'Quhae n'avait de jours, se crurent obligés d'émettre des critiques. Le distingué professeur Richard Owen, déjà vieux et quelque peu radoteur à cette époque, prit la tête des attaques contre le serpent de mer du *Daedalus.* Cette controverse fut sans résultat direct, car le Capitaine M'Quhae n'admettait pas que sa parole fût mise en doute. Elle eut pourtant comme conséquence la publication d'un certain nombre de rapports plus anciens.

L'un d'entre eux, se référant au nom du navire à bord duquel on avait vu le monstre inconnu, s'intitulait : le serpent de mer du *Lady Combermere.* Il était l'œuvre du Lieutenant George Sandford, qui l'avait rédigé tout de suite après l'événement sur un cahier de notes personnelles. Un certain Dr Scott trouva ce cahier et révéla l'histoire après la mort du Lieutenant Sandford. C'était en 1820. Le serpent avait été vu dans l'Atlantique Nord, près des Rochers de Barencthy, à 46° de latitude nord et 37° de longitude ouest. Il mesurait entre 20 et 30 mètres de longueur. Au moment où le vaisseau s'approcha de lui, « il dressa la tête et le cou hors de l'eau et, après avoir bien regardé, il disparut tout-à-coup. »

Le *Royal Saxon* est le nom d'un autre rapport. D'après ce récit, l'animal fut observé, en 1829, par le Capitaine du bateau, par le Docteur R. Davidson, chirurgien de l'armée auxiliaire de Nagpore et par bon nombre d'autres témoins qui se tenaient alors sur le pont. Reprenons les termes du Docteur Davidson : « Le serpent passa à moins de 30 mètres du navire, sans modifier sa course le moins du monde. Comme il arrivait à notre hauteur, il tourna lentement la tête vers nous. »

Le Docteur Davidson conclut beaucoup plus tard que cet animal était identique, sauf pour sa taille un peu supérieure, au spécimen observé vingt ans après par le Capitaine M'Quhae.

Un autre témoignage émane de cinq officiers qui, le 15 mai 1833, étaient en campagne de pêche à 20 milles environ d'Halifax.

« Nous aperçûmes à tribord, à quelque 140 ou 180 mètres, la tête et le cou d'un étrange animal qui ressemblait à un serpent commun. Il nageait, la tête levée si haut et rejetée si fort en arrière par la courbure du cou, que nous pouvions voir l'eau sous lui et au-delà de son corps. Il passa, laissant un sillage régulier... Il ne put y avoir aucune erreur, aucune illusion... »

Ces officiers, entièrement d'accord pour engager leur pleine responsabilité, signèrent le rapport en indiquant leur nom et leur grade : W. Sullivan, Capitaine, Brigade des Fusiliers ; A. Maclachlan, Lieutenant, même Brigade ; G. P. Malcolm, Enseigne de Vaisseau, même Brigade ; B. O'Neal Lyster, Lieutenant, Artillerie ; et Henry Ince, magasinier au matériel à Halifax.

Enfin le rapport de George Hope, Capitaine à bord du navire de Sa Majesté, le *Fly*, me paraît très significatif malgré son manque regrettable de détails. Ce récit fut publié en 1849 dans le journal britannique *Zoologist*. Le Capitaine Hope fut le premier à voir le corps entier de l'animal. Il le rencontra dans le golfe de Californie, alors que la mer était parfaitement calme et transparente. Le grand animal se déplaçait le long de la carène, et l'eau était si claire qu'on le distinguait de façon très nette. Il avait la forme générale d'un alligator, mais son cou était beaucoup plus long et au lieu de quatre pattes, l'animal avait quatre grandes nageoires qu'il déplaçait à la manière des tortues de mer. Le Capitaine Hope vit distinctement que les nageoires postérieures étaient de beaucoup les plus petites, ce qui est tout à fait normal.

Bien qu'elles n'aient jamais été publiées avant l'intervention du Capitaine M'Quhae, toutes ces histoires sont antérieures à l'aventure du *Daedalus*. Elles furent suivies de nombreuses autres. Ainsi le 31 décembre 1848, le navire de Sa Majesté *Plumper* rencontra un serpent de mer à l'ouest de Porto. Le 30 mars 1856, le Capitaine et plusieurs passagers du navire *Imogen* en observèrent un dans la Manche pendant au moins 40 minutes. Le Capitaine G. H. Harrington, du navire *Castilian*, affirma qu'il en avait vu un dans l'Océan Atlantique, à dix milles au nord-ouest de Sainte-Hélène, le

12 décembre 1857. En août 1872, dans le détroit de Sleat, sur la côte ouest de l'Ecosse, ce furent les révérends John Macrae et David Twopenny qui en aperçurent un, de leur bateau à voiles, au cours d'un voyage entre Glenelg et le Loch Hourn. Ils ne furent pas les seuls à voir cet animal, car pendant plusieurs jours, beaucoup d'autres personnes signalèrent sa présence le long des mêmes côtes.

Nous retrouvons dans ces rapports la mention des fameuses « bosses » déjà décrites, ou, selon l'expression d'un observateur « des demi-boucles, des protubérances semi-elliptiques. » Le Révérend Macrae écrivit :

« Il en apparaissait quelques fois trois, ou bien quatre, cinq, et même six. Puis l'animal coulait. Lorsqu'il s'élevait, la tête émergeait la première et les bosses apparaissaient ensuite en ordre régulier, en commençant par celles du cou. Par contre, elles disparaissaient toutes ensemble, brusquement, laissant parfois la tête visible. On avait l'impression d'un animal ondulant au soleil pour capter la chaleur. Et cependant il n'y avait pas mouvement d'ondulation, car lorsqu'une bosse s'enfonçait sous l'eau, il ne s'en formait pas une autre derrière elle ; les intervalles entre les bosses demeuraient inchangés. Nous en comptâmes sept au maximum, huit avec la tête, séparées les unes des autres par un espace d'environ leur propre longueur. »

Un autre détail souligné dans ce rapport est celui-ci : l'animal peut, s'il le désire, « fendre l'eau à vive allure ».

Tôt dans la soirée du 2 juin 1877, le Capitaine H. L. Pearson du yacht royal *Osborne* et plusieurs de ses officiers virent un très grand animal nageant à une distance d'environ 350 mètres de leur bateau. Ils distinguèrent la tête, de larges épaules et deux énormes nageoires. Le rapport officiel qu'ils adressèrent à l'Amirauté échoua finalement sur le bureau du professeur R. Owen. Agé de 73 ans, ce dernier ne vit aucune raison de modifier sa position. Il maintint son avis que le serpent de mer n'existait pas, et il rédigea un article de plusieurs pages qui se résument ainsi : « Les observateurs n'ayant aucune connaissance d'ordre zoologique, ne peuvent exprimer une opinion valable. »

Au point où nous sommes parvenus, il est bon de tracer

rapidement la silhouette de l'animal, compte tenu des rapports étudiés. Le Capitaine Hope proposa la première description complète, et la plus précise. D'après lui, l'animal avait « la forme générale d'un alligator, mais son cou était beaucoup plus long », et quatre grandes nageoires lui tenaient lieu de pattes. Aucun des autres rapports ne présente la moindre contradiction avec celui-ci. Chacun d'eux insiste sur un détail plutôt que sur un autre, mais on n'y relève aucun élément qui ne puisse coïncider avec la description du Capitaine Hope. Il ne se présente pas non plus de divergences au sujet de la couleur. Le dos de l'animal était de teinte foncée (marron, gris ou noir) alors que le ventre et la face interne étaient de couleur claire (blanc ou jaunâtre). Cette coloration est d'ailleurs celle que l'on peut attendre d'un animal marin. Les seules différences exprimées dans les rapports affectent la taille. Les récits les plus récents parlent d'un animal assez petit, puisque sa longueur totale ne dépasserait pas 5 à 8 mètres. Mais la plupart des observations mentionnent une longueur variant entre 18 et 25 mètres. Très peu vont au-delà. Ces dimensions n'ont rien d'extravagant, car ce sont celles des grands cétacés. A longueur égale, un serpent de mer serait en fait plus petit qu'une baleine, dont le corps est beaucoup plus massif. Quelqu'un me fit aimablement remarquer que le serpent de mer se compare à la baleine tout comme la girafe à l'éléphant.

Partant de ces données, on peut se demander quel type d'animal y correspond. Le serpent de mer ne peut être un poisson ; il n'est sans doute pas non plus un animal amphibie, qui ne vit pas dans l'eau salée et dont rien ne prouve qu'il y ait jamais vécu. L'alternative se tient donc entre les reptiles et les mammifères.

Donnant au serpent de mer le bénéfice du doute, les auteurs et les savants qui partagèrent l'avis du professeur E. C. Boulenger, Directeur de l'aquarium de la Société de Zoologie de Londres, décrétèrent qu'il appartenait probablement à la classe des reptiles. On peut alors postuler qu'une espèce de *plésiosaure a survécu dans les Océans,* depuis la période du crétacé et après l'extinction des espèces voisines. Les plésiosaures avaient un long cou sur un corps arrondi, ce qui suppose la faculté d'élever la tête hors de l'eau, attitude impossible pour un serpent. D'autre part, les plésiosaures avaient

quatre nageoires, ce qui est conforme à plusieurs rapports. Quant à leur coloration, elle était vraisemblablement sombre sur la face externe et claire sur la face interne.

L'on pouvait objecter que si une espèce de plésiosaure avait réussi à survivre, il était étonnant que personne n'eût trouvé de fossiles de la période intermédiaire. Mais il était facile de répondre que de tels fossiles, s'ils n'ont pas été découverts, peuvent néanmoins exister : nul ne saurait affirmer le contraire. Une seconde objection pouvait souligner le fait que les plésiosaures avaient une queue courte, au contraire du serpent de mer. La réponse était aisée également : qui pourrait soutenir que nous connaissons toutes les espèces de plésiosaures qui aient jamais vécu ? Il faut toutefois reconnaître honnêtement que la forme générale des plésiosaures connus ne convient pas ici de façon parfaite.

Le serpent de mer a-t-il par ailleurs quelque chance d'être un mammifère ? Telle est l'hypothèse émise par le professeur Oudemans, après qu'il eut longuement consulté tous les documents existants et pesé tous les arguments possibles. Il envisagea l'existence d'un « immense animal pinnipède » selon ses propres termes. Les preuves qu'il avance de la nature mammifère de l'animal sont évidemment assez sommaires, mais il semble néanmoins qu'il ait raison. La présence du serpent de mer dans les eaux glacées de l'Océan arctique est plus plausible s'il appartient à la classe des mammifères. Le professeur Oudemans publia un livre dans ce sens, et l'année suivante un récit vint confirmer ses dires de façon éclatante. Le voici :

« Journal de bord du S.S. *Umfuli,* en déplacement de Londres vers Natal, le lundi 4 décembre 1893. Après-midi :

2 h. — Calme plat.

4 h. — Même temps. Vitesse : 43 m.

5 h. 30. — Vu, passant à environ 360 mètres du bateau, un poisson monstrueux à forme de serpent, de 20 à 25 mètres de long. Peau visqueuse et courtes nageoires à 6 mètres d'intervalle sur le dos, et de tour à peu près égal à celui des nageoires d'une baleine adulte. Vu distinctement, à l'aide de mes jumelles, la gueule de la bête, ouverte et fermée ; la mâchoire mesu-

rait bien 2 mètres de longueur, et portait des dents énormes. La forme générale était celle d'une anguille-congre.

Signé : C. A. W. Powell, Second. »

A ces informations tirées du livre de bord de l'*Umfuli,* il faut ajouter que le navire se trouvait à peu près à 21° 40' de latitude nord (celle de la Havane), et à 17° 30' de longitude ouest, au large de la côte ouest de l'Afrique. Voguant vers le Sud en direction du Cap de Bonne Espérance à la vitesse de 11 nœuds 1/2, il transportait quatre-vingts passagers. Le Capitaine R. J. Cringle, Commandant de l'*Umfuli,* se sentit tenu de rédiger un rapport dans lequel on peut lire le passage suivant :

« L'animal fendait l'eau à vive allure et rejetait de l'eau au niveau de sa poitrine comme un vaisseau le fait à l'avant. A trois reprises différentes, je vis sa tête et son cou sur une longueur de 4 à 5 mètres. Son corps demeura visible tout le temps, c'est-à-dire plus d'une demi-heure. Le cou s'élevait d'une masse beaucoup plus épaisse que lui, ce qui m'empêche de le nommer : serpent. Si la brise avait ridé l'eau ou si le temps avait été brumeux, j'aurais pu concevoir quelques doutes sur ce que je voyais, mais la mer était parfaitement lisse, et je vis nettement que c'était un monstre marin.

Je fis obliquer le navire pour me rapprocher de lui, mais le soleil déclinait à l'horizon, et c'eût été folie que de nous détourner davantage de notre route. Nous pûmes cependant observer l'animal jusqu'à la nuit close. »

Lorsque le récit du Capitaine Cringle fut divulgué (en 1895), de nombreux savants adoptèrent l'attitude prise quelque trente ou quarante ans plus tôt par le professeur R. Owen. A leurs yeux, les rapports concernant le serpent de mer n'offraient pas matière à discussion, mais prétexte à raillerie, quelle que fût leur origine. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le Capitaine Cringle se soit plaint dans une lettre adressée à Rupert T. Gould :

« On m'a tourné si fort en ridicule que j'ai regretté bien des fois d'avoir vu en personne le monstre marin. On m'a rétorqué qu'il s'agissait sans doute d'un banc de marsouins,

ou d'un îlot d'algues, ou de je ne sais quoi encore. Si un îlot d'algues peut se déplacer à la vitesse de 14 nœuds, alors je capitule... »

Jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, il n'y eut pas de nouveautés marquantes. Les récits nouveaux ne soulevèrent pas de controverse. La critique s'étant calmée, le livre du professeur Oudemans fit une impression plus profonde qu'on aurait pu le penser.

Parmi les témoignages nouveaux, il y en eut un qui contraria davantage les sceptiques ; ne voulant pas admettre qu'ils s'étaient trompés, ceux-ci tentèrent de s'en sortir en jetant le ridicule sur leurs adversaires. Tant que le monstre avait été vu par des capitaines, par des marins et par des prêtres, il était facile de discréditer leur témoignage d'hommes honnêtes mais incompétents : ils n'étaient pas naturalistes. Le professeur Oudemans, lui, était un savant, mais il n'avait pas vu le serpent de mer. Il ne le verrait d'ailleurs jamais, car il identifierait à coup sûr le « monstre » et reconnaîtrait d'emblée un ilôt d'algues, un banc de marsouins ou une baleine. Etant zoologiste, il ne se laisserait pas tromper par « une imagination excessive », « par un défaut de connaissances scientifiques », « par le manque d'entraînement à observer de façon objective », et par tout ce que les savants et naturalistes en chambre avaient trouvé à reprocher à Hans Egede, au Commandant Von Ferry, au Capitaine M'Quhae et au Capitaine Cringle.

Mais le cas suivant écartait d'emblée toutes ces critiques, de sorte que les contradicteurs, sans même se consulter, jugèrent tous préférable de réagir par le silence. S'ils l'avaient pu, ils auraient enterré l'histoire. Elle fut cependant imprimée dans le *Proceedings of the Zoological Society,* à Londres, en 1906. On la trouve aux pages 719-721, signée par E. G. B. Meade-Waldo et Michael J. Nicoll. Ces deux messieurs, naturalistes professionnels, appartenaient à la Société de Zoologie.

Ils étaient en croisière au large de Paraïba (Brésil), sur le Yacht *Valhalla,* propriété du Comte de Crawford, lequel passait ses hivers dans les mers du Sud, pour raison de santé. Il emmenait avec lui des savants pour leur permettre d'effectuer des recherches. Voici ce que déclare le rapport de Meade-Waldo :

« Le 7 décembre 1905 à 10 h 15 du matin, je me tenais à l'arrière du *Valhalla,* avec M. Nicoll, lorsqu'il attira mon attention sur un objet que l'on apercevait dans la mer à cent mètres du bateau. Il me demanda : « Est-ce là la nageoire d'un grand poisson ? »

Je regardai et vis tout de suite une sorte de grande nageoire ou de crête qui émergeait. Elle avait un bord un peu sinueux et une couleur d'algue brun foncé. Elle mesurait près de 2 mètres de longueur et s'élevait de 50 à 60 centimètres hors de l'eau.

Je braquai mes jumelles de campagne (une paire de fortes Goerz Trieder), et presque aussitôt je vis émerger une grande tête et un long cou, en avant de la crête que d'ailleurs le cou ne touchait pas : il y avait bien 50 centimètres entre les deux, et probablement davantage. Le cou semblait avoir l'épaisseur d'un corps d'homme de taille moyenne, ainsi que la tête. Tous deux s'élevaient de 2 mètres à 2 mètres 50 au-dessus de l'eau. »

Une lettre de Meade-Waldo à Rupert T. Gould nous donne d'autres renseignements et nous explique pourquoi le *Valhalla,* qui n'était tributaire d'aucune obligation horaire, ne put suivre l'étrange créature.

« Sa couleur était celle d'une algue brun foncé. La crête qui s'attachait derrière la tête et sur le dos avait un bord sinueux. Elle émergeait d'à peu près 2 mètres 50, et sa face interne était d'un blanc sale. Elle provoquait une vague en avançant, et sous l'eau, derrière le cou, je pus distinguer un corps de bonne taille. Nous l'observâmes qui balançait le cou de droite à gauche et qui fouettait la mer, faisant naître un sillon d'écume.

L'œil et le bord du cou nous firent penser à une tortue. Nous restâmes tout d'abord muets d'étonnement ! Puis, nous pensâmes, mais plus tard, à avertir Lord Crawford, qui nous proposa de faire arrêter le yacht. Mais comme nous couvrions 14 nœuds, nous pensâmes que ce n'était pas très utile.

La créature aperçue depuis le navire de Sa Majesté, le *Daedalus...* avait fort bien pu être la même. »

L'article écrit par Nicoll pour le *Proceedings* était à peu près identique ; il contenait en outre une déclaration importante :

« Cet animal était très certainement un spécimen de ce que l'on a souvent appelé, faute de mieux, le « grand serpent de mer ». Je suis sûr, cependant, que ce n'était pas un reptile, mais un mammifère. Sans pouvoir l'affirmer de façon absolue, j'insiste sur le fait que son allure générale, et notamment la consistance molle de la nageoire, semblable à de la gomme, indiquaient un mammifère. »

Ce rapport est l'un des seuls qui aient signalé une nageoire. Des récits plus anciens avaient parlé d'une « crinière », mais d'autres les avaient contredits. Le professeur Oudemans avait admis les deux versions, supposant que les individus à crinière étaient des mâles. Une hypothèse de ce genre est vraisemblable, car le narval mâle est le seul à porter la fameuse corne unique. Quoi qu'il en soit, deux zoologistes qualifiés virent un grand animal marin qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils identifièrent comme un spécimen du célèbre « serpent de mer ».

La nageoire de l'animal est également décrite dans le rapport du Capitaine F. W. Dean, du croiseur marchand *Hilary.* La rencontre eut lieu le 22 mai 1917, à quelque 70 milles au sud-est de l'Islande. Le *Hilary* participait au blocus armé, et sa rencontre avec le « grand inconnu des mers » fut dramatique. Le *Hilary* fut torpillé trois jours plus tard par un sous-marin allemand, mais il s'en tira fort heureusement, et l'équipage put faire le récit de sa lutte contre le serpent de mer ; cette lutte se déroula en vue de la montagne islandaise Oraefajökull.

Voici les principaux extraits du récit publié par le Capitaine Dean dans *Herbert Strang's Annual,* à Londres, en 1920 :

« Après un hiver de tempêtes, nous bénéficiâmes en mai 1917 d'un temps merveilleusement beau. Au matin du 22, les conditions atmosphériques étaient parfaites : le soleil brillait, et pas un souffle d'air ne ridait la surface de l'eau. Vers le nord, les pics d'Islande se profilaient à l'horizon, seule rupture dans le cadre uniforme du ciel et de la mer.

A 9 heures le matin, j'étais assis à ma table de travail, dans ma cabine qui se trouvait juste sous le pont. Un message me parvint : « Un objet est signalé à tribord. » En trois secondes, je fus sur le pont, demandant si c'était un périscope, et où il se trouvait.

« Non, ce n'est pas un périscope ; cela ressemble plutôt à un être vivant, mais ce n'est pas une baleine, » répondit l'officier de quart. Il m'indiqua un objet qui, à première vue, me fit penser à un tronc d'arbre dont les branches et les racines eussent été coupées, et dont on voyait surtout les extrémités noueuses. Grâce à mes jumelles, je compris que ces parties visibles étaient la tête et la nageoire dorsale d'un curieux être vivant.

A cette époque, nous ne manquions jamais l'occasion de nous exercer à la lutte contre les sous-marins, et nous pensâmes que nous avions trouvé là une bonne cible Je me tournai donc vers le Lieutenant-Commandant Charles M. Wray, premier Lieutenant, et je lui demandai de quérir les servants de nos trois canons de 6 afin que chacun d'eux s'exerçât à son tour. Comme la plupart des croiseurs marchands de cette patrouille, nous avions, de chaque côté de nos canons les plus lourds, deux canons de 6 pouces. Ils se trouvaient placés juste à l'arrière du pont, et notre système de défense reposait en partie sur le fait que les servants de trois canons, dont l'un était toujours de quart entre les deux canons, se tenaient prêts, à tout instant, à se braquer à tribord ou à bâbord selon les circonstances.

Je voulus cependant me livrer à une observation plus minutieuse. J'ordonnai donc au navigateur, le Lieutenant Harris, de faire obliquer le navire pour le diriger sur l'animal. Lorsque nous fûmes à une encâblure de lui, il s'écarta tranquillement de notre route et nous le dépassâmes à près de trente mètres à tribord, en le voyant de façon très nette.

La tête, bien que plus large et dépourvue de protubérances telles que des cornes ou des oreilles, rappelait celle d'une vache. Elle était noire, avec une bande de teinte blanchâtre entre les narines, tout comme une vache peut en avoir. L'animal souleva la tête deux ou trois fois à notre passage, sans doute pour bien regarder le navire. Toute la partie du corps comprise entre le derrière de la tête et la nageoire dorsale restait immergée, mais le haut du cou arrivait juste au niveau de la surface, et les mouvements, comparables à ceux d'un serpent, étaient parfaitement visibles. L'animal, tournant la tête comme pour nous suivre des yeux, décrivit presque un demi-cercle.

La nageoire dorsale affectait la forme d'un triangle noir ;

elle nous parut molle et très mince, sa partie supérieure se recourbant comme le fait l'extrémité d'une oreille de terrier lorsque ce chien dresse les oreilles. Nous l'évaluâmes à 1 mètre 20 au moment où elle émergeait au maximum. Décidé à obtenir l'évaluation la plus exacte possible, je demandai au premier Lieutenant, au navigateur et à l'officier de quart de noter chacun, comme je le faisais moi-même, la longueur qu'il estimait réelle entre la tête et la nageoire. Nous comparâmes ensuite les résultats :

Premier Lieutenant : La longueur de l'un de nos canots.

Navigateur : Pas moins de 4 mètres 50.

Officier de quart : La longueur de l'un de nos canots.

Moi-même : 6 mètres.

Il résultait de ces évaluations que l'animal avait un cou long d'à peu près 6 mètres, et que sa longueur totale atteignait de 18 à 20 mètres, en admettant que sa nageoire dorsale s'attachait juste à la jonction du cou et du corps.

L'étrange créature ne semblait pas le moins du monde inquiétée par notre présence, et elle continuait à se chauffer au soleil, coulant parfois jusqu'à ne laisser hors de l'eau que l'extrémité de la tête et le haut de la nageoire, puis remontait à la surface et émergeait d'au moins 1 mètre 20.

Notre bateau à vapeur avançait à une allure régulière de 12 nœuds, de sorte que l'animal se trouva bientôt à 900 mètres derrière nous. Nous tournâmes alors, et lorsque la distance entre lui et nous atteignit à peu près 1.100 mètres, je donnai l'ordre aux servants du premier canon de tirer 5 salves rapides. Aux troisième et quatrième coups, le pointeur était à califourchon sur son engin, mais il manqua son but de 18 à 20 mètres, ce qui ne troubla pas l'animal. Ce fut au tour du deuxième canon. On braqua la barre, et la distance atteignit de nouveau 1.100 mètres. Les cinq coups rapides furent tirés, dont deux touchèrent un point non loin du but visé, mais sans déranger autrement l'animal.

Le premier boulet tiré par le troisième canon tomba tout près de lui, et le second toucha juste : un trouble violent se déclencha immédiatement. On aurait dit un baigneur étendu sur le dos dans une eau calme, et qui aurait donné des coups de pieds de toutes ses forces, faisant ainsi rejaillir l'eau violemment. Mais ici, cela se produisait sur une plus

grande échelle. Le remous dura environ trois secondes, puis il s'arrêta et nous ne vîmes plus rien, même en passant à l'endroit où nous venions de l'apercevoir.

Je donnai donc des ordres pour que le navire reprît sa course normale, puis je quittai le pont en demandant au navigateur de consigner le récit de cet incident dans le livre de bord. »

D'autres témoignages vinrent plus tard confirmer ce récit : celui d'un bateau patrouilleur britannique et ceux de navires allemands destinés à briser le blocus. Un sous-marin rapporta qu'il avait aperçu rapidement un serpent de mer, alors qu'il se trouvait submergé. Un autre sous-marin allemand le vit de façon assez brève, mais *mieux* cependant. C'était le U-28, dont le Commandant, le Capitaine von Forstner, s'expliqua clairement au moment où les récits du Loch Ness firent vendre des quantités de journaux.

« Le 30 juillet 1915, notre U-28 torpilla dans l'Atlantique-nord le vapeur britannique *Iberian* (5.223 tonneaux) chargé de marchandises de valeur. Le navire mesurait quelque 180 mètres de long. Il coula rapidement, l'arrière d'abord, la profondeur atteignant à cet endroit plusieurs milliers de mètres. Vingt-cinq secondes environ après sa disparition, le navire explosa à une profondeur probable de mille mètres. Puis des débris du naufrage furent rejetés hors de l'eau, volant en éclats à une hauteur de 20 à 30 mètres. Parmi ces épaves nous vîmes un immense animal marin, qui gesticulait avec force.

Nous étions alors six hommes sur le pont : les deux officiers de quart, le chef mécanicien, le navigateur, l'homme de barre et moi-même. Nous fixâmes tous notre attention sur cette merveille des mers, mais la vision fut trop brève pour nous permettre de prendre une photographie, car l'animal avait disparu sous l'eau 10 ou 15 secondes plus tard. Il mesurait à peu près 20 mètres de longueur, ressemblait à un crocodile géant, avait quatre membres puissants en forme de pagaie et une longue tête pointue.

L'explication de cette apparition me parut fort simple : le « crocodile » avait été pris dans l'explosion du vapeur et il avait sauté avec les épaves.

Lorsqu'on critiqua son récit, le discutant et émettant des doutes, le Capitaine von Forstner maintint sa position et

déclara fermement qu'il « n'enlèverait pas un mètre aux mesures de l'animal ».

On parla encore du serpent de mer après la première guerre mondiale, puisqu'une demi-douzaine au moins de rapports divers furent rédigés entre 1919 et 1933. Ces rapports furent lus par ceux que le problème intéressait, et négligés par les autres. L'année 1933 vit toutefois surgir une histoire qui défraya bientôt toutes les chroniques, des îles britanniques à celles du monde entier, sauf peut-être en Russie soviétique. Je vivais alors à Berlin et je me rappelle encore le gros titre d'un journal du soir : « Un ancien saurien aurait-il survécu dans un lac de montagne, en Ecosse ? »

Le lac en question était le Loch Ness, et dans tous les pays de langue anglaise « Loch Ness monster » (monstre du Loch Ness) devint très vite une expression familière. Les faits mis en cause étaient simples : peu à peu de nombreux témoins se révélèrent prêts à jurer — et jurèrent — qu'ils avaient vu une créature étrange en train de nager dans le lac. Ce n'était pas un objet qui eût flotté passivement comme un tronc d'arbre ; c'était un être qui nageait efficacement, tantôt traçant un sillage, tantôt plongeant puis réapparaissant.

A un certain point de vue, l'on peut déplorer que cet événement se fût produit en Ecosse, car les allusions au brouillard épais et aux boissons fortes qui combattent le froid, se firent nombreuses et manquèrent souvent de finesse. L'occasion était trop belle d'asséner aux gens « crédules » de lourdes plaisanteries sur la prétendue frugalité des Ecossais, sur leur goût pour les boissons fortement alcoolisées et sur le serpent de mer. Finalement, lorsqu'un témoin de Drumnadrochit, Mr Arthur Grant, déclara qu'il avait vu le monstre pendant la nuit, à la lumière des phares de sa motocyclette, tout le monde éclata de rire.

Mr Grant défendit pourtant la véracité de son histoire. Il fit, pour un journal local, un croquis de l'animal. Lorsque le professeur Oudemans lui écrivit pour lui demander confirmation des récits publiés dans la presse, Mr Grant lui adressa un autre croquis, identique au premier mais mieux dessiné. Le premier croquis avait été tracé dans un garage, à 2 heures du matin...

Ce que le public ne comprenait pas, c'est que la décla-

ration de Mr Grant ne suggérait rien de plus extraordinaire que le fait d'un éléphant de mer aperçu sur une plage. S'ils le font sans élégance, les grands mammifères marins viennent parfois à terre où ils se déplacent à leur façon. Le serpent de mer peut donc agir de même, surtout s'il s'agit d'un jeune individu, et ce n'est qu'une preuve supplémentaire de sa nature mammifère. Des interventions diverses tentèrent d'obtenir du Parlement qu'il entreprît une action quelconque. Ce fut en vain. De son côté, le professeur Oudemans pria les autorités britanniques de faire tuer l'animal, sans s'attendrir sur son sort, pour l'amour de la science. Reprenant comme argument ce détail donné par les observateurs, selon lequel le monstre pouvait couler à pic, le professeur insista en montrant qu'un corps aussi lourd serait irrémédiablement perdu au fond des mers, si on laissait l'animal mourir de mort naturelle. Ce fait explique probablement pourquoi aucun squelette de serpent de mer ne fut jamais trouvé. Rien ne fut entrepris, et le monstre disparut, soit qu'il mourût et coulât dans les fonds sous-marins, soit qu'il gagnât la pleine mer.

L'affaire en resta là, et le mystère demeura entier. Rupert T. Gould se rendit au Loch Ness pour y interroger le plus de témoins oculaires possible. Ceci lui fournit la matière d'un ouvrage, peut-être assez fatigant à lire, puisqu'il faut tirer les éléments valables de cinquante descriptions différentes d'un même animal. Les photographies étaient trop imparfaites pour montrer quoi que ce fût : l'une d'entre elles, qui était supposée reproduire la tête et le cou, fut interprétée aussi comme une reproduction de la nageoire dorsale d'une baleine tueuse. L'image est assez imprécise pour autoriser toutes les suppositions.

On allégua par la suite que le monstre du Loch Ness était tout simplement la carcasse d'un Zeppelin abattu au-dessus du loch pendant la première guerre mondiale. Une carcasse à la dérive, douée d'une flottabilité suffisante pour se maintenir en surface, pourrait évoquer en effet un assez beau monstre. Mais les déclarations des témoins sont trop spécifiques pour s'adapter à la forme d'un zeppelin.

Avant l'affaire du Loch Ness et la publication de rapports antérieurs comme celui de von Forstner, des statistiques avaient été mises en avant pour exposer que le nombre des

rapports sur le serpent de mer n'avait cessé de décroître depuis le milieu du XIXe siècle. Le contexte de ces statistiques échappe en grande partie à ma mémoire, et d'ailleurs elles étaient manifestement incomplètes. Je me souviens pourtant de la répartie d'un Capitaine de la marine. Il expliquait que, derrière la disparition progressive des « histoires » du serpent de mer, il fallait voir l'utilisation croissante des hélices et des engins bruyants qui perturbent le milieu marin dans un rayon assez étendu.

Signalons en passant que ce sujet est vivement débattu entre les baleiniers, dont certains arrêtent leurs machines à proximité des baleines, et dont les autres soutiennent que les baleines ne prêtent aucune attention au bruit des machines.

La disparition des récits concernant le serpent de mer n'est d'ailleurs pas aussi réelle qu'on peut le prétendre. Des rapports persistent à signaler un monstre marin au large de la Californie, près de l'île de San Clemente. D'autres nous viennent de l'Alaska. Je ne les ai pas notés, parce qu'ils se répètent et sont lassants ; mais ils existent en fait, même si quelques-uns d'entre eux sont erronés en totalité ou en partie.

Cette dernière réserve ne peut en tout cas s'appliquer à l'aventure du vapeur *Santa Clara*, de la Grace Line. Et c'est par là que nous terminerons ce chapitre, puisque l'aventure en question est à la fois récente et décisive.

Le *Santa Clara* rentra littéralement dans un monstre marin le 30 décembre 1947 à 11 heures 55 le matin, au moment précis où les officiers s'apprêtaient à faire le point. La mer était calme et limpide sous un soleil brillant, et le navire se trouvait à 118 milles à l'est du Cap Lookout. Il venait de traverser le Gulf-Stream, sur sa route entre New York et Cartagène. Le Capitaine J. Fordan envoya un rapport que publia l'Associated Press. Il dit en substance :

« John Axelson (le troisième second) vit soudain une tête semblable à celle d'un serpent. Elle émergeait à près de 9 mètres à bâbord. Il poussa un cri d'étonnement qui attira l'attention des deux autres seconds, et tous trois considérèrent le monstre, incrédules tout d'abord. L'animal avançait obliquement par rapport à la passerelle où ils se tenaient, et le navire le laissa donc derrière lui.

Sa tête leur parut mesurer 75 centimètres de largeur,

60 centimètres d'épaisseur et 1 mètre 50 de longueur. Son corps, de forme cylindrique, avait environ 90 centimètres d'épaisseur ; et son cou 45 centimètres de diamètre.

Comme il s'approchait en oblique, on put voir que l'eau, autour de lui, était tachée de rouge sur une surface de 2 à 3 mètres carrés ou plus. On apercevait son corps sur une longueur approximative de dix mètres quarante. Nous pensâmes que l'étrave du bateau avait sectionné le corps de l'animal, ce qui expliquait le sang répandu et la couleur de l'eau. Mais aucun observateur ne se trouvant de l'autre côté du bateau, nous ne pûmes le vérifier.

Le monstre se débattit violemment, comme en agonie, pendant tout le temps où nous pûmes l'observer. Sa peau, unie et lisse, était brun foncé. Aucune nageoire, ni protubérance, ni poils, ne se trouvaient sur les parties visibles du corps ou sur la tête.

Nous pouvons conclure ceci : même en rejetant comme suspects tous les témoignages antérieurs, on est obligé d'admettre que l'expérience du *Santa Clara* prouve l'existence *d'un grand animal inconnu vivant dans les océans*. Nous avons toutes les raisons de penser que ce « grand inconnu des mers » est un mammifère au sang chaud plutôt qu'un serpent, comme le crurent autrefois les pêcheurs norvégiens. Ceux-ci n'avaient cependant pas entièrement tort en disant que le monstre apportait la malchance.

Il couvre en effet d'un ridicule immérité tous les marins, les Capitaines et les voyageurs assez malheureux pour l'avoir vu, et assez honnêtes pour faire le récit exact de leur aventure.

IX

DE L'ANGUILLE

ADMETTONS d'emblée que l'anguille vulgaire — *Anguilla chrysypa* — ne saurait rivaliser avec le serpent de mer sur le plan du prestige. Mais si l'on pénètre dans le domaine du mystère, elle offre une sérieuse concurrence.

En 1900, on soupçonnait l'existence du serpent de mer, sans rien connaître de lui. Il était donc plausible d'écarter simplement le problème. Mais l'existence de l'anguille était aussi certaine que l'ignorance dans laquelle on se trouvait à son sujet.

Le mystère le plus irritant était celui de la reproduction de l'anguille : où ? Quand ? Comment ?... autant de questions sans réponse.

Depuis les temps les plus reculés, les pêcheurs savaient trouver, à la saison du frai, des œufs ou du semen dans les poissons qu'ils préparaient pour la consommation. Les anguilles faisaient exception, et personne ne pouvait se vanter d'avoir vu des œufs d'anguilles. Quelque deux mille ans auparavant, Aristote exprimait l'opinion née de l'expérience populaire en écrivant : « l'anguille n'a ni sexe, ni œufs, ni semen. Elle provient des entrailles de la mer. »

Pline l'Ancien s'étendit fort peu sur ce sujet. Ses déclarations peuvent se résumer en trois points : l'anguille vit huit ans — elle peut survivre sur terre jusqu'à six jours — et c'est le seul poisson qui ne flotte pas à la surface de l'eau lorsqu'il est mort. La première assertion semble à peu près exacte, bien qu'on ait pu relever des exceptions, certaines anguilles ayant vécu plus longtemps. La seconde affirmation doit faire allusion aux possibilités, pour une anguille, de

survivre dans l'herbe très humide ou dans la mousse. Personne ne dut jamais en évaluer la durée avec précision... La troisième déclaration est également vraie, à condition toutefois de supprimer le mot : seul.

La faculté de se maintenir assez longtemps en vie dans les milieux très humides, est sans doute à l'origine de la croyance populaire selon laquelle l'anguille sortirait des rivières pendant la nuit. Le livre d'Albert von Bollstädt (Albertus Magnus) sur les animaux, écrit durant la seconde moitié du XIII[e] siècle, accrédita cette légende. « On prétend aussi que l'anguille sort de l'eau pendant la nuit et se glisse dans les champs, à la recherche des pois, des lentilles ou des fèves. « Les paysans du Sud-Ouest allemand ont perpétué cette croyance de nos jours encore, et ils l'expriment — chose curieuse — en des termes très voisins de ceux d'Albertus Magnus. Cela fait sans doute partie du folklore qui s'est transmis de génération en génération depuis la fin du Moyen Age. Si quelque esprit sceptique ose se manifester, on assure avec solennité que « Untel connaissait un homme qui lui avait affirmé l'avoir vu de ses propres yeux dans son enfance ».

Ces histoires eurent une telle vogue que les savants, à plusieurs reprises, essayèrent d'étudier un cas précis. Ils n'y parvinrent jamais. Une fois, un homme avait trouvé des anguilles dans son champ à un moment donné ; lorsque la date en fut bien établie, l'on constata qu'elle suivait de peu celle d'une inondation locale sans gravité. Une autre fois, l'examen des lieux révéla la proximité d'un égoût défectueux en bordure du champ. Le Docteur Emil Walter, technicien allemand, spécialiste des problèmes de la pêche, consacra tout un ouvrage à l'étude de l'anguille (Der Flussaal, Neudamm, 1910). Il pensait que de nombreux récits résultaient d'une simple confusion entre un serpent vulgaire et inoffensif et l'anguille. Cela peut surprendre au premier abord. Cependant la taille de ce serpent (0 m, 90 — 1 m, 20) est semblable à celle de l'anguille de rivière. En outre, cet animal aime l'eau où il se tient souvent, et il nage bien. La confusion s'explique donc aisément, surtout si elle a lieu pendant la nuit. Aucun incident de ce genre ne doit vraisemblablement se produire en plein jour.

Il n'est pas inutile de souligner que ce comportement est

possible chez l'anguille, car il existe plusieurs variétés de poissons qui n'hésitent pas à gagner la terre ferme pour de courts instants. Bien entendu, l'anguille ne se préoccuperait en ce cas ni des pois, ni des lentilles, car telle n'est pas sa nourriture ; mais elle pourrait se mettre en quête d'insectes ou de vers de terre. L'histoire ne contient sans doute qu'une part d'erreur. Des naturalistes italiens, et parmi eux le fameux Lazzaro Spallanzani, ont rappelé que des anguilles, après avoir parcouru à sec plusieurs centaines de mètres pour atteindre une rivière, avaient été trouvées mortes en grandes quantités dans les eaux italiennes. Elles affectionnent d'ailleurs les endroits étranges, et leur forme s'y prêtant, il arrive qu'elles se glissent dans les réservoirs d'eau d'une ville et entravent le fonctionnement normal du système de canalisations. Elles ont parfois dérouté les naturalistes eux-mêmes. Le Docteur Walter citait un cas qu'il tenait du professeur Freuzel, lui aussi technicien spécialisé dans l'étude des pêcheries, et naturaliste. Il dirigeait un centre d'expériences près de Berlin ; le centre disposait de bassins et de viviers en grande partie artificiels, et il était situé à quelques centaines de mètres d'un lac assez étendu, le Müggelsee. Un petit arbre mort fut déraciné près d'un bassin et, sous les racines, on trouva une petite anguille, longue de 12 centimètres et dont l'épaisseur n'excédait pas 6 à 7 millimètres. Elle était enfouie dans le sable, mais bien vivante. Les savants prirent des mesures précises : l'endroit était à 30 centimètres sous terre, à 1 mètre 50 au-dessus du niveau de l'eau, et il était distant de 3 mètres 65 du bord du bassin. Le sol, autour des racines de l'arbre, était sec et dur.

Quelques jours plus tard, un jardinier se rappela qu'il avait pris de l'eau à ce bassin pour arroser les jeunes arbres pendant une période de temps sec. Il avait cessé de le faire lorsque la pluie était venue. Le dernier arrosage remontait à six semaines, au moins, avant la découverte de l'anguille. On pensa alors tout naturellement à la façon dont les anguilles sont trouvées dans les champs : elles ne se rendent pas positivement là où on les trouve, mais elles parviennent à vivre sur terre assez longtemps si elles sont dans des conditions favorables.

L'idée des « excursions » que s'offrent les anguilles ne soulevait pas beaucoup de discussions, car on l'admettait

tout simplement. Quant au problème de leur reproduction, il demeurait pour tout le monde un véritable mystère. Une énigme si absolue au sujet d'un poisson si commun ne pouvait que susciter des théories diverses, qui furent exposées dans les livres écrits sur les anguilles. Konrad Gesner, qui écrivait en 1558, s'efforça d'être impartial. « Ceux qui ont traité le sujet de leurs origines et de leurs moyens de procréation » ont abouti à trois opinions différentes, disait-il. Selon la première, les anguilles se formeraient dans la boue et l'humidité « comme on l'a prétendu pour d'autres animaux aquatiques ». Le Docteur Gesner ne semblait pas très favorable à cette conception. La seconde opinion était celle-ci : les anguilles frotteraient leur ventre contre le sol, provoquant ainsi une sécrétion visqueuse de leur corps ; mêlé à la boue et à la terre, le liquide secrété donnerait naissance à d'autres anguilles, « ce qui explique l'opinion courante selon laquelle les anguilles n'ont pas de distinction de sexe et ne sont ni mâles, ni femelles ».

La troisième théorie soutenait que les anguilles se reproduisaient par des œufs, comme les autres poissons. Mais elle comportait cet additif : « nos pêcheurs » disent que les anguilles portent des jeunes en vie.

Gesner citait encore un autre auteur suisse, Mangolt, qui s'était rallié sans restrictions à l'opinion des pêcheurs (dans Fischbuch, Zürich, 1565) :

« L'anguille se reproduit de façon spéciale, puisqu'elle n'a ni laitance, ni œufs, mais donne naissance à de jeunes spécimens vivants. Ces jeunes, tout d'abord petits et semblables à un bout de ficelle, naissent en toute saison, n'importe quand. Ce poisson est meilleur si on le consomme en mai..., il déteste l'eau boueuse et a peur du tonnerre. »

Les pêcheurs parlaient en toute bonne foi, mais ce qu'ils prenaient pour de minuscules anguilles n'étaient ni des poissons, ni même des vertébrés. C'étaient des parasites intestinaux, ces vers (surtout des nématodes) qui infestent le corps des poissons avec une totale impartialité. Si on les trouvait à l'intérieur d'une carpe ou d'un brochet, on n'y prêtait pas attention. S'il s'agissait d'une anguille, c'était une autre histoire.

Il arriva aussi, de façon occasionnelle, que des œufs de

poisson fussent trouvés dans une grande anguille. Celui qui l'affirmait ne se trompait que dans l'interprétation du fait : il y voyait la preuve que les anguilles pondaient des œufs, alors que c'étaient les œufs d'un autre poisson. En effet, l'anguille a la malchance de combiner un grand appétit avec une petite gueule, ce qui explique son goût pour les œufs de poisson.

A côté des pêcheurs qui envisageaient un cycle normal de grandes anguilles, puis de petites anguilles devenant grandes à leur tour, d'autres personnes, à l'esprit tourné vers le merveilleux, élaboraient d'étranges théories qui s'enracinèrent lentement dans la tradition. Le folklore allemand du XVIe siècle contient, dans sa forme écrite, une recette probablement fort ancienne, et qui a pour but la multiplication des anguilles : « Prenez des poils à la queue d'un cheval, coupez-les en plusieurs parties de la longueur d'un doigt et jetez-les dans une rivière claire. Au bout de quelque temps, ils se gonfleront, prendront vie et au moment voulu, se transformeront en anguilles. »

Les hommes de science n'étaient pas en contradiction avec le folklore, au contraire, puisqu'une recette du même ordre fut préconisée publiquement, vers 1600, par le médecin et chimiste flamand Jan Baptista Van Helmont : « Coupez deux mottes de gazon trempé de rosée de mai, et disposez les faces herbeuses l'une contre l'autre. Posez-les sous les rayons d'un soleil printanier, et au bout de quelques heures, vous découvrirez une quantité de petites anguilles nouvellement engendrées. »

S'il en était ainsi, une autre énigme subsistait : pourquoi le Rhin et tous ses affluents — cités à titre d'exemple — abondaient-ils en anguilles, alors que le Danube, comme ses affluents, en était dépourvu ? Konrad Gesner avait décrété que les eaux du Danube étaient néfastes aux anguilles et que celles-ci, si on les y jetait, mouraient bientôt. Cette explication fut sans doute agréée par ses contemporains, et si quelqu'un avait été en mesure de leur exposer les raisons véritables, il est à peu près certain qu'ils ne l'auraient pas cru.

Les Zoologistes agirent selon la logique : ils disséquèrent des anguilles dans le but de trouver, sinon la laitance ou les œufs, du moins les organes qui devaient les produire. En

1777, l'Italien Mondini décela ce qu'il crut être l'organe femelle, et qui l'était sans aucun doute. Malheureusement, Spallanzani ne le crut pas. Or Spallanzani avait combattu avec éclat l'idée qu'un être puisse recevoir la vie autrement que par ses géniteurs ; sa parole fit donc autorité. Si les doutes avaient été émis sur la découverte de Mondini par l'un quelconque des professeurs qui défendaient le principe de la « génération spontanée », on eût à coup sûr donné raison à Mondini. Mais les doutes venant de Spallanzani, on lui fit crédit.

Lorsque trois ans plus tard, l'Allemand Otto Friedrich Müller fit la même découverte pour son propre compte, on lui objecta que l'erreur avait déjà été réfutée en Italie. En 1824 enfin, le professeur Rathke, de l'Université Albertus de Königsberg, redécouvrit l'organe femelle de l'anguille, et ses conclusions furent acceptées.

L'organe mâle fut décelé un siècle plus tard, en 1874, par Syrski de Trieste. Entre-temps, un renseignement capital avait été communiqué par les milieux commerçants de la pêche côtière. Chaque année, en automne, des anguilles descendaient le cours des rivières et gagnaient la mer. Au printemps, des multitudes de petites anguilles de 7 à 8 centimètres suivaient le chemin inverse. Leur aspect transparent les avait fait surnommer « anguilles de ver » au long des côtes européennes du continent. Pour les Britanniques, c'étaient des civelles.

Après avoir étudié avec soin la question, les savants du siècle dernier eurent tendance à la considérer comme résolue. Certains poissons bien connus, saumons, aloses et autres, remontaient les cours d'eau au moment de la ponte sans être pour cela des poissons de rivière. L'anguille renversait le processus : poisson d'eau douce, elle gagnait la mer pour la ponte. C'était exact pour l'anguille européenne, ou *Anguilla anguilla,* et pour l'anguille américaine, ou *Anguilla chrysypa.* Le mystère du Danube se trouvait éclairci du même coup : les anguilles n'y vivaient pas parce que ce fleuve se jette dans la Mer Noire où les anguilles ne pouvaient sans doute pas se reproduire. L'on savait déjà que, seules, les couches supérieures de la Mer Noire sont « propres », celles du fond étant empoisonnées par de l'acide sulfhydrique (S H2). Si le fait n'a pas encore été expliqué de façon satisfaisante, du

moins est-il universellement connu. Il a été établi aussi qu'aucune vie supérieure à celle des bactéries ne peut se maintenir dans la Mer Noire à plus de 145 mètres de profondeur. Les eaux du Danube étaient donc inoffensives, mais celles de la Mer Noire étaient meurtrières et délaissées par les anguilles.

Voici comment les choses se présentèrent à partir de 1830. A l'exception peut-être d'un livre de David Cairncross, publié à Londres en 1862, tous les ouvrages se répétèrent entre 1850 et 1905, exposant le raisonnement que nous venons de voir. Mais dans l'intervalle, des éléments nouveaux mûrissaient lentement. Cela avait commencé en 1856.

Au cours de cette année-là, le Docteur Kaup, naturaliste bien connu qui avait déjà désigné le Chirothère, attrapa un petit poisson de mer à la forme très curieuse. Son aspect était des plus originaux. Si l'on mettait dans un aquarium rempli d'eau salée plusieurs de ces poissons, le récipient semblait vide. En y regardant de plus près, on apercevait quelques paires d'yeux sombres qui se déplaçaient seuls... puis, en observant l'ensemble attentivement, on remarquait derrière les yeux la trace pâle d'une forme vague. Hors de l'eau, le poisson ressemblait à une feuille de laurier qui eût mesuré 7 centimètres, une feuille en verre flexible, mince, fragile et transparente. Si le poisson était posé sur une page imprimée, on pouvait en lire les caractères sans difficulté à travers son corps.

Selon les procédés habituels, le Docteur Kaup entreprit de rechercher la description de ce poisson dans un texte antérieur. N'en trouvant aucune, il la rédigea lui-même et lui conféra un nom scientifique. Il l'appela *Leptocephalus brevirostris*

Rien d'autre ne se produisit pendant quelques temps. Mais deux ichtyologistes italiens, Grassi et Calandruccio, lurent la description écrite par le Docteur Kaup, et ils décidèrent d'approfondir l'examen du Leptocephalus lorsqu'ils en auraient l'occasion. Ils devaient déclarer plus tard, qu'ils n'auraient pas attendu l'occasion aussi longtemps s'ils avaient prévu la découverte qu'ils allaient faire. Mais n'ayant rien prévu, et étant fort occupés, ils remirent cette observation d'année en année. Ils avaient appris en outre que ce poisson n'était pas rare et se rencontrait à Messine.

L'examen du Leptocephalus commença en 1895. Attraper les poissons près de Messine, leur préparer un aquarium, c'était de la simple routine. Plusieurs spécimens y furent déposés, et le premier travail des deux savants consista à déterminer la nourriture adéquate, car c'est là un problème capital pour l'examen d'un animal vivant. Ils n'eurent aucun ennui à ce sujet : les poissons mangèrent ce qu'on leur offrit. Ils continuèrent à nager et semblaient en bonne santé, et cependant — ils se mirent à rétrécir !

Le plus grand d'entre eux mesurait 75 millimètres de longueur au moment de sa capture ; il perdit dix millimètres entiers pendant la durée de l'observation, et il devint également plus étroit, abandonnant sa forme caractéristique de feuille de laurier. Et tout à coup, sans autre transition, le Leptocephalus devint une anguille, une « anguille de ver ».

Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise, Grassi et Calandruccio annoncèrent que le genre Leptocephalus du Docteur Kaup se trouvait invalidé. Il s'agissait d'une simple étape larvaire de l'anguille civelle qui représente elle-même une forme de l'anguille jeune.

L'anguille des rivières et des lacs apparaissait désormais comme un sujet adolescent, qui retournerait à la mer dans sa phase adulte, à moins qu'elle n'en soit empêchée par des moyens artificiels ou par accident. Et les deux savants concluaient que l'anguille adulte pond ses œufs au fond de la mer où elle meurt probablement, puisque personne n'a jamais vu de grandes anguilles remonter le cours des rivières. Les œufs éclosent en délivrant une larve — ce faux Leptocephalus du Docteur Kaup — qui reste sans doute vers le fond jusqu'au moment de sa métamorphose en civelle. La civelle évolue alors dans des eaux de moins en moins salines, et pénètre finalement dans l'eau douce des rivières. Grassi et Calandruccio expliquaient ainsi la rareté des spécimens dans la phase Leptocephalus : le poisson demeurant au fond à ce moment-là, on ne le trouvait pas souvent à la surface. Pour eux, ils estimaient avec modestie qu'ils avaient eu assez de chance pour obtenir ces larves du détroit de Messine où des courants font remonter assez fréquemment à la surface des spécimens propres aux grands fonds. Les deux savants italiens attribuèrent donc leur succès à une situation géographique avantageuse, achevant ainsi une observation des plus importantes

pour les progrès de la Zoologie. La valeur réelle de leur travail ne put d'ailleurs être estimée que plus tard.

En plaçant un Leptocephalus sur du papier noir afin de le rendre plus visible, on s'aperçoit que son corps comprend un certain nombre de segments. Le terme qui désigne ces segments, comparables aux maillons d'une chaîne, est myomère. Grassi et Calandruccio pensèrent, à juste titre, que le nombre des myomères correspondait au nombre de vertèbres de l'anguille adulte. Ils eurent assez de patience pour démontrer qu'ils avaient raison.

L'histoire du Leptocephalus n'était pas encore achevée. La scène se déplaça de nouveau, et nous avons affaire désormais à un autre savant, à une autre époque et sur une mer différente. Ce fut en 1904 que le biologiste danois Johannes Schmidt, attaché au Ministère Royal des Pêcheries, navigua sur l'Océan Atlantique, entre l'Irlande et les îles Feroé, à bord du petit vapeur danois *Thor.*

Il attrapa alors, *au moyen d'un filet de surface,* une de ces « feuilles de laurier » transparentes que les savants italiens avaient rendues célèbres. Le spécimen du Docteur Schmidt était aussi long que ceux de Messine (75 millimètres). Le Docteur éprouva une satisfaction raisonnable à la pensée que ce Leptocephalus était monté à la surface pour une raison inconnue mais sûrement intéressante.

Quelques mois plus tard, un certain M. Farran recueillit un spécimen identique et de mêmes dimensions, alors qu'il naviguait à bord du vapeur *Helga,* navire destiné à la recherche et dont la base était en Irlande. Le filet de surface était de nouveau l'instrument de la capture, qui avait été faite au large de la côte irlandaise. Il y avait donc matière à étude et à réflexion. Le travail accompli en Méditerranée devait être poursuivi dans les mers qui baignent l'Europe de l'Ouest et du Nord-Ouest.

Une carte de ces mers indique une ligne de profondeur qui correspond à 914 mètres. Les marins s'y réfèrent comme à la ligne de 500 fathoms. A l'Ouest de cette ligne, c'est l'Atlantique profond. A l'Est c'est une mer peu profonde qui est en fait une partie submergée de la masse continentale. Schmidt constata que la ligne de 500 fathoms marquait, de façon approximative bien sûr, la région où l'on trouvait des Liptocephali de 75 millimètres, lesquels restaient dans

ces parages jusqu'à la fin de l'été, époque de leur métamorphose en civelle. Au printemps suivant, cette métamorphose accomplie, ils gagnaient l'embouchure des rivières européennes.

Schmidt fit sur une carte le tracé des lieux de ponte probables de l'anguille. Ils semblaient caractérisés comme suit : profondeur de 500 fathoms ou 914 mètres 50 ; salinité assez élevée : 35 ‰ de l'eau ou davantage ; température de 48° Fahrenheit ou 9° centigrades. Ce dernier point présentait une difficulté, car si l'eau des profondeurs tend à avoir une température uniforme à travers les saisons, cette température est en général inférieure à 9°. Une carte pouvait néanmoins être ébauchée, montrant les endroits de ponte supposés, le long d'une ligne droite se dirigeant du Nord au Sud au large de la côte d'Irlande, puis descendant à l'est vers la baie de Biscaye, à une distance respectable des côtes espagnoles et portugaises, entrant en Méditerranée par le détroit de Gibraltar, pour s'y étendre sur à peu près 160 kilomètres.

Cette carte était tracée en tenant compte du principe émis par Grassi et Calandruccio : les œufs éclosent au fond de la mer et le Leptocephalus remonte près de la surface lorsque sa taille est de 75 millimètres et qu'il va se transformer en civelle. Pour obtenir un spécimen plus petit et moins évolué, il fallait donc — d'après ces savants — pêcher en profondeur. Il existait des filets spéciaux pour ce genre de pêche, des filets qui restaient fermés jusqu'à ce qu'une profondeur donnée eût été atteinte, qui s'ouvraient alors, et se refermaient dès que les gens, à bord du navire, commençaient à les hisser.

Le *Thor* était malheureusement un bateau trop petit et trop mal équipé pour s'attarder longtemps au-delà de la ligne de 500 fathoms. Le Docteur Schmidt rentra donc chez lui, où il reçut un rapport envoyé par un navire norvégien, le S.S. *Michaël Sars*. Ce rapport disait qu'un Leptocephalus beaucoup plus petit avait été trouvé fort loin dans l'Atlantique. Ne disposant pas d'un bateau comme le *Michaël Sars,* le Docteur Schmidt prit le parti suivant : il entra en contact avec tous les capitaines de bateaux danois qui voguaient sur l'Atlantique, leur demandant de participer aux recherches. Il donna des cours aux vieux loups de mer, leur expliquant

ce qu'il fallait chercher, et leur promettant des filets spéciaux. Il les supplia, au nom de la science et des pêcheries danoises, de faire des pauses en plein océan et d'y pratiquer des sondages.

Vingt-trois capitaines promirent leur coopération. A eux tous, ils firent 550 arrêts sur le parcours aller et retour Europe-Amérique, et ils recueillirent 120 larves d'anguilles. Le nombre n'était pas énorme en vérité, mais les lieux d'origine, reportés sur une carte, s'avéraient significatifs. Ils indiquaient un itinéraire de voyage bien défini.

Vers 1912, le Docteur Schmidt réalisa que son opinion première relative à la ligne de 500 fathoms était fausse. La plupart des larves rapportées par les capitaines danois avaient été prises à la surface ou à une très faible profondeur. L'idée primitive : « Les spécimens les plus petits se trouvent au fond, » s'avérait inexacte. C'était plutôt : « Les spécimens les plus petits sont les plus éloignés du fond. »

La route qui se dessinait timidement en suivant les endroits de prise semblait suivre le Gulf Stream, comme si les larves d'anguilles, en voyage pour l'Europe, étaient aidées par ce courant chaud. Et le lieu d'où elles venaient paraissait être la mer des Sargasses.

Loin d'être un cimetière de bateaux perdus, immobilisés dans un enchevêtrement d'algues pourrissantes, la Mer des Sargasses est une région de l'Océan Atlantique où croît en abondance une espèce particulière d'algue, qui se plaît dans les eaux chaudes des latitudes Sud. Evoquant un œuf par sa forme, elle mesure environ 1.600 kilomètres du Nord au Sud et 3.200 kilomètres d'ouest en est. Elle se transforme lentement, soumise à une poussée régulière de la part des courants océaniques, notamment du Gulf Stream. Le centre de cette région est à peu près à 1.600 kilomètres au sud-est des îles Bermudes, qui sont elles-mêmes en bordure de la mer des Sargasses. Leur proximité de cette mer varie d'ailleurs d'une année à l'autre, car la masse flottante des algues n'est pas stable : certaines années, quelques maigres touffes indiquent seules son emplacement. Un vieux marin a pu raconter qu'une fois, dans sa jeunesse, il avait traversé la Mer des Sargasses sans le savoir. D'autres fois, pendant les « bonnes » années, les algues ont un aspect si touffu que, vues à distance, elles donnent l'impression d'un tapis uniforme

et solide. En s'approchant, on trouve toutefois des espaces découverts, car deux bouquets d'algues sont souvent séparés par un mètre d'eau. A partir de quelques échantillons, les océanographes ont pu calculer que le poids total des algues s'élevait à 10 millions de tonnes.

Ce nombre est fort impressionnant, et d'ailleurs aucune autre plante ne se rencontre certainement sur notre globe en aussi grande quantité. Mais si les algues étaient réparties de façon égale à la surface de la Mer des Sargasses, un acre en contiendrait à peine 700 grammes.

A l'époque où le Docteur Schmidt fut amené à s'intéresser à cette partie de l'Océan, on en connaissait déjà un certain nombre d'éléments. Quant à l'algue elle-même, la *Sargassum bacciferum*, le Docteur Winge, compatriote du Docteur Schmidt, venait de prouver qu'elle ne poussait que dans cet endroit. (La seconde partie de son nom correspond aux petites vessies gonflées d'air qui lui permettent de flotter.) On avait tout d'abord pensé qu'elle devait croître sur les fonds sous-marins d'où l'arrachaient les remous et les tempêtes, après quoi elle dérivait quelques temps sur la Mer des Sargasses. Winge, après d'autres savants, avait fait, dans ce sens, des recherches demeurées infructueuses. L'Océan Atlantique étant particulièrement profond en ce lieu, les algues ne pouvaient provenir de là ; leur organisation est telle, en effet, qu'elles doivent croître dans une eau peu profonde. Au cours de l'expédition océanographique danoise de 1908-1909, Winge découvrit que les bancs d'algues flottantes pourrissaient à une extrémité et croissaient à l'autre. Il en conclut logiquement que l'algue Sargasse s'était adaptée à la vie de surface des hautes mers, même si à l'origine elle était issue des fonds sous-marins situés à une profondeur minime, comme les autres algues de cette sorte.

On savait aussi qu'une vie animale abondante et variée était associée à l'algue sargasse. On connaissait deux crabes de type très spécial : l'un était appelé *Planes minutus*, et en anglais « le petit crabe vagabond » ; l'autre avait un nom plus original et plus remarquable : *Neptunus pelagicus*, ou en anglais « crabe issu du dieu de la mer ». « Il y avait aussi la limace de mer *Scyllaea pelagica*, dont le corps plissé et lobé rappelait l'algue brune elle-même ; de petites pieuvres en grand nombre ; des crabes minuscules comme le *Daphnia*

que l'on utilise pour la nourriture des poissons tropicaux dans les aquariums privés ; l'étrange *Halobates,* seul insecte de mer, sorte d'araignée d'eau avançant par saccades au moyen de ses six pattes velues, et déposant ses œufs, non pas sur des algues susceptibles de s'enfoncer, mais sur des plumes d'oiseaux qui flottent en surface. Dans le domaine des poissons, c'étaient l'hippocampe, le brocheton zébré, noir et jaune (*Caranx*), qui se dissimule dans les enchevêtrements des algues ; le *Pterophryne* dont les nageoires et les curieuses protubérances parviennent à le camoufler lorsqu'il se trouve chez lui, parmi les algues sargasses, alors qu'il demeure parfaitement visible hors de son milieu naturel.

Autre particularité étonnante du Pterophryne : on ne lui connaît pas de mâle. Les savants sont toujours perplexes à ce sujet, et se demandent si la femelle ne se reproduit pas à elle seule. Le Docteur Schmidt savait sans aucun doute que les œufs de poisson sont souvent collés aux algues, et il devait penser que c'était le cas des œufs de Pterophryne. Ce fut en 1925 seulement que William Beebe découvrit qu'il n'en était rien. Il plaça sous observation un chapelet de ces œufs et lorsqu'ils furent éclos, il en sortit des *Exonautes,* ou poissons volants.

Le poisson des sargasses, lui, pond un long chapelet de matière gélatineuse qui contient environ 2.000 œufs. Cette masse gélatineuse absorbe avec avidité jusqu'à dix fois son volume d'eau, et elle gonfle rapidement. Elle peut alors flotter, gelée frémissante, sans le secours des vessies d'air des algues.

L'expédition qui devait capturer l'anguille sur les lieux de sa reproduction s'embarqua en 1913 sur la goélette *Margarete.* Johannes Schmidt et ses assistants, A. Strubberg d'abord et, plus tard, Peter Jaspersen et Age Vedel Taning, entrevirent la jonction possible entre la théorie et la pratique. Plus ils remontaient le Gulf-Stream à contre-sens (on dirait : à contre-courant en parlant d'une rivière), plus les Leptocephali étaient petits — ce problème-là, du moins, était résolu. Malheureusement, après six mois de service, le *Margarete* s'échoua aux Antilles. Puis la première guerre mondiale éclata.

Le Docteur Schmidt reprit son travail en 1920, sur la

goélette à moteur et à quatre mâts, le *Dana*. Des ichtyologistes américains avaient, entre-temps, démontré ceci : l'anguille américaine traverse également la phase Leptocephalus, et de plus elle pond aussi dans la Mer des Sargasses.

L'expédition du *Dana* devait se consacrer à établir la différence entre les Leptocephali américains et ceux du type européen. Les observations de Grassi et de Calandruccio sur le nombre des myomères se révélèrent utiles. Il est impossible de distinguer à simple vue les anguilles américaines des autres, à l'âge adulte ; on remarque en effet entre elles toutes les variations individuelles que peuvent causer la nourriture et le milieu. Quant à distinguer un Leptocephalus américain d'un Leptocephalus européen, il n'y faut pas songer. Mais le nombre de leurs vertèbres peut les départager.

Le Docteur Schmidt observa 226 anguilles venues des eaux danoises, et il leur compta entre 111 et 119 vertèbres. Une seule parmi les 226 avait 119 vertèbres, et cinq en avaient 118. De la même façon à l'autre extrémité de l'échelle numérique, deux anguilles seulement avaient 111 vertèbres, et neuf en avaient 112. La plupart d'entre elles en comptaient de 113 à 117, et plus de la moitié en avaient 114 ou 115.

Avec 266 anguilles prises dans le Massachussetts, il refit les mêmes calculs. Le nombre des vertèbres s'échelonnait ici entre 104 et 111. Les proportions se trouvaient à peu près identiques à celles des vertèbres des anguilles européennes. Une seule anguille avait 111 vertèbres, sept en avaient 110. Deux seulement n'en comptaient que 104, et une douzaine 105. La plupart d'entre elles en avaient 106, 107 ou 108. Le nombre critique était évidemment 111 : à quel groupe appartenaient les spécimens dotés de 111 vertèbres ? On ne pouvait le déterminer, mais heureusement, ces spécimens étaient rares.

Le compte des myomères semble être un travail des plus fastidieux même si l'on sait à l'avance qu'on en comptera plus de cent. Un Leptocephalus presque transparent à l'air libre, est plus transparent encore dans l'eau, et les spécimens attrapés au cours du voyage devenaient de plus en plus petits. A un certain stade, ils atteignaient 5 centimètres, puis 25 millimètres. Il fallait donc compter les myomères à l'aide d'une lentille de forte puissance, et plus tard au moyen d'un microcospe. Or les myomères de 7.000 spécimens furent

comptés. Ces travaux étaient d'autant plus délicats qu'on les effectuait à bord d'un navire.

Sur ces 7.000 spécimens, cinq seulement présentaient le nombre critique de 111 segments. Personne ne peut dire si, livrés à eux-mêmes, ils auraient remonté le Rhin ou l'Hudson. Tous les autres appartenaient nettement à l'un des deux types considérés.

Lorsque le Docteur Schmidt eut reporté sur une grande carte le fruit de ses observations, on put tirer des conclusions fort claires. Pour de solides raisons d'ordre commercial, Schmidt s'intéressait surtout à la variété européenne. Donc, les anguilles qui quittent leurs rivières d'Europe en automne semblent voyager à une allure rapide et régulière, et arriver dans la Mer des Sargasses vers Noël ou le Nouvel An. On n'a pas encore trouvé le lieu exact où elles pondent leurs œufs. Ce n'est *pas* au milieu des algues à la dérive, les œufs de poisson alourdissant celles-ci. Cela ne paraît pas non plus être au fond de la mer, car l'Océan est très profond à cet endroit. Les plus petites larves, celles de 7 millimètres, ont été prises à une profondeur d'environ 300 mètres. Durant le premier été de leur vie, elles croissent jusqu'à 25 millimètres ; durant le second été, elles doublent cette longueur, et durant le troisième été, elles atteignent 75 millimètres. Après cette métamorphose, elles pénètrent en eau douce et remontent le cours des rivières. Pendant les trois années qui précèdent leur métamorphose, elles parcourent environ 1.600 kilomètres par an, comme « portées » par le Gulf Stream sur la majeure partie du trajet.

Les anguilles américaines pondent aussi leurs œufs dans la Mer des Sargasses, mais pas exactement au même endroit. Le lieu de ponte des anguilles américaines semble être plus proche de la côte de l'Amérique, et plus au Sud, soit à la latitude des Clayes de Floride.

Le lieu de ponte des anguilles d'Europe est approximativement à la latitude de la Floride elle-même, et un peu plus à l'est. Les deux régions se chevauchent quelque peu, mais on ne peut parler d'un « creuset ». Les deux espèces n'ont d'ailleurs pas du tout la même rapidité de croissance. Si l'anguille américaine parcourt aussi 1.600 kilomètres par an, elle atteint en un an la taille maxima du Leptocephalus, soit 75 millimètres. Ce laps de temps lui suffit parce qu'elle

est beaucoup plus près des rivières où elle demeurera pendant la majeure partie de son existence.

On peut se demander s'il arrive que des larves prennent une mauvaise voie. Rien n'a jamais été signalé à ce sujet et l'on ignore si cela s'est jamais produit. Certaines suppositions sont plausibles cependant : une anguille américaine qui s'est engagée le long du Gulf Stream en direction de l'Europe, sera tuée par l'eau de mer alors que, prête à se transformer en civelle, elle se trouvera encore en pleine mer. De même, si une anguille européenne se dirige à l'ouest par erreur, elle pourra mourir dans l'eau qui avoisine les embouchures des rivières, car elle y parviendra à un stade trop précoce de son développement. Quelque chose de similaire doit être à l'origine de l'énigme du Danube. Les propriétés nocives des couches profondes de la Mer Noire pouvaient fournir une explication valable lorsqu'on pensait que les anguilles s'y rendaient pour procréer. Mais à présent, cette explication ne joue plus. La solution se trouve probablement dans la durée du voyage. En trois années, le Lectocephalus ne peut parcourir le trajet qui sépare la Mer des Sargasses du détroit de Gibraltar, puis traverser la Méditerranée dans toute sa longueur, gagner la Mer de Marmara et enfin la Mer Noire, avant de s'engager dans le cours du Danube.

Reprenons, avant de clore ce chapitre, quelques détails spécifiques. Les découvertes de Grassi et de Calandruccio permirent aux commissions des Pêcheries italiennes et françaises de réaliser ce que les superstitions anciennes préconisaient de faire avec des poils de cheval et des mottes de gazon : réapprovisionner l'eau en anguilles. Les registres français, fidèlement tenus, montrent que chaque kilo de civelles déposé dans les marais et dans les bras secondaires de l'Aisne donna 2.500 kilos de poisson frais en cinq ans.

Pline n'était certainement pas loin de la vérité lorsqu'il avançait le chiffre de 8 années pour la croissance de l'anguille jusqu'à pleine maturité. Il semble que les femelles y parviennent en 8 ou 12 ans, et les mâles en 5 ou 8 ans. Puis vient une période de jeûne complet ; certains individus l'ont vécue pendant 6 mois en aquarium, après quoi ils sont morts. Telle est l'origine de la croyance selon laquelle l'anguille pond une seule fois et meurt bientôt après. Les individus qui n'atteignent jamais la maturité sexuelle vivent pendant plus

de vingt ans, mesurent jusqu'à 2 mètres et 2 mètres 50 et pèsent entre 12 et 14 kilos. J'ignore si un record de poids a été atteint par une anguille quelconque ; l'âge record de l'anguille européenne est, par contre, un cas célèbre. Une anguille, connue sous l'appellation d'anguille de Ross, fut attrapée au stade civelle dans une petite rivière d'Ecosse. C'était en 1895, elle vécut en aquarium jusqu'à sa mort, qui survint en 1949 : l'anguille avait donc 56 ans.

Le congre, dont l'existence entière se déroule en eau salée, subit les mêmes transformations que l'anguille vulgaire. Sa larve est appelée *Leptocephalus morrisii* et se distingue des autres dès le départ.

Je voudrais citer un autre cas fort curieux relatif aux anguilles. Le navire *Dana* entreprit une nouvelle expédition après son voyage à la Mer des Sargasses. Il fit le tour du monde, entre 1928 et 1930. L'ensemble des spécimens recueillis au cours de ces deux années est actuellement sous la garde du Docteur Åge Vedel Tåning, au Marinbiologisk laboratorium de Charlottenlund, au Danemark. Le Docteur Vedel Tåning accompagnait le Docteur Schmidt lors de ses derniers voyages. Or, dans la collection de Charlottenlund, se trouve un Leptocephalus pris le 31 janvier 1930 à une profondeur d'environ 300 mètres à l'ouest de l'Agulash Bank, au large de la pointe sud de l'Afrique. Le Docteur Vedel Tåning me procura les renseignements précis : l'endroit était situé à 35° 42' sud et à 18° 37' est. Ce Leptocephalus mesure 184 centimètres de longueur.

Personne n'en connaît la forme adulte. C'est peut-être une anguille de mer qui atteint sa taille maxima sous la forme larvaire et qui ne grandit presque plus après sa métamorphose. Si elle continuait à grandir selon les normes ordinaires, elle deviendrait un monstre de 18 à 22 mètres de longueur. Je ne suppose pas que nous soyons en présence du « grand serpent de mer ». Mais, comme tous ceux qui sont au courant de ce phénomène, je me demande ce en quoi elle a pu se transformer.

X

*L'*ARCANUM MAGNUM *DE L'EMPEREUR*

RODOLPHE de Habsbourg, Empereur du Saint Empire romain germanique, roi de Hongrie et de Bohême, duc et landgrave de plusieurs territoires, naquit à Vienne en 1552. Il fut élevé par des Jésuites à la Cour d'Espagne. Ses relations ultérieures avec l'Espagne n'en furent pas plus sereines pour autant, et sa résidence favorite fut le vieux château Hradcvany à Prague. Le chef du Saint Empire se retira maintes fois entre ses murs, en proie à des crises de dépression que ses biographes les plus courtois définirent comme « voisines de la démence ». Les courtisans, les ambassadeurs et les généraux étaient tenus à l'écart pendant des semaines, tandis que les astrologues et les alchimistes avaient un accès facile aux appartements impériaux. Tous les souverains, à cette époque, entretenaient un ou deux astrologues : consulter un horoscope pouvait toujours être utile dans une entreprise amoureuse, comme avant un siège ou une bataille. Ils prenaient aussi ce que l'on a pu appeler depuis lors des « risques calculés » ; si l'alchimiste trouvait le secret de fabrication de l'or, tous les problèmes financiers étaient du même coup résolus ; dans le cas contraire, la perte était minime, et se réduisait à une poignée d'or abandonnée à un alchimiste incompétent.

Le but de Rodolphe II n'était cependant pas intéressé, et s'il faisait cas du profit matériel, c'était dans l'unique dessein d'apaiser courtisans et généraux. Ce qui l'intéressait, mais passionnément, c'était l'art des alchimistes et des astrologues ; c'étaient leurs connaissances. Pour lui, un horoscope ne devait pas servir à duper un ennemi imprévoyant, mais à mieux comprendre le cosmos. Bien qu'il ne méprisât pas la possi-

bilité de fabriquer de l'or, l'Empereur considérait ce point de vue comme secondaire ou accessoire. L'alchimie représentait à ses yeux la voie de la Sagesse ; il voulait, par ce moyen, bannir la maladie et l'indécision, prolonger et élargir la vie, étendre la compréhension des êtres et des choses. Enfant de la très catholique Cour d'Espagne, l'Empereur avait aussi des contacts avec le Grand Rabbin Juda Löw, de la congrégation juive de Prague. Ce Rabbin était réputé non seulement pour sa vaste érudition et sa très haute sagesse, mais encore pour son habileté de magicien, à en croire du moins la rumeur publique. On lui imputait la paternité du *Golem*, figure humaine pétrie d'argile, privée de la parole mais réputée infatigable et extrêmement forte, et dont les services ne devaient jamais être requis dans un but profane. Rodolphe s'enquit très certainement de la signification magique du Qabbala.

Dans ses meilleurs moments, l'Empereur soutenait la lutte contre les Protestants en même temps qu'il s'entretenait avec Tycho-Brahé et Johann Képler, tous deux protestants et brillants espoirs de l'astronomie. Collectionneur inlassable, Rodolphe se faisait lire les rapports de tous les voyageurs qui parcouraient les routes d'Europe, visitant les cités, les auberges et les châteaux, pour accroître et embellir les collections de l'Empereur. En 1606, sa famille décida finalement qu'il était incapable de régner et elle le fit déposer, le remplaçant sur le trône par l'un de ses jeunes frères, l'archiduc Matthias. Cette mesure était parfaitement justifiée, ce qui n'empêchait pas les collections de Rodolphe, et notamment sa collection d'objets d'art, d'être parmi les plus belles et les plus enviables de tous les temps.

Un seul objet avait échappé à ses désirs, malgré la somme considérable de 4.000 florins qui avait été promise en vue de l'obtenir. Cette somme représentait 1.000 florins de plus que la pension annuelle de Tycho-Brahé. L'objet en question n'était pas une œuvre d'art, ce n'était même pas une œuvre humaine, mais un ouvrage de la nature que l'on appelait alors *curiosum naturae,* c'était une noix géante.

De temps à autre, le flux marin jetait sur la côte une de ces noix géantes, en Inde ou à Ceylan, ou sur les plages des îles Maldives qui s'étendent au sud-ouest de la péninsule indienne. Il arrivait beaucoup plus rarement qu'on en trou-

vât plus à l'est, par exemple à Java. Tous les princes d'Extrême-Orient considéraient cette noix comme la chose la plus précieuse que l'on pût posséder, et ils l'eussent volontiers payée le prix d'une cargaison entière de marchandises.

Un amiral hollandais, Wolfert Hermanszen, avait battu l'amiral portugais Andrea Fortado de Mendoza en 1602, au cours d'une bataille navale. Un souverain indigène, désireux d'exprimer au vainqueur toute sa gratitude, lui offrit une de ces noix. Lorsqu'il regagna son pays, l'amiral hollandais emporta avec lui la noix fabuleuse. C'était cette noix, unique en Europe, que convoitait Rodolphe. Mais la famille hollandaise refusait de se séparer de cet objet trop précieux. Portugais, Hollandais et indigènes étaient d'accord au moins sur un sujet : l'homme assez heureux pour posséder une *Coco da mar* (terme portugais) ne s'en séparerait jamais. (Le terme hollandais était *maldivische Cocus-noot.*)

Ce spécimen est en fait, et même pour nous, hommes modernes, un objet assez impressionnant. Sa circonférence atteint presque un mètre et son poids approche de 23 kilos. L'on sait à présent que c'est la graine la plus volumineuse. La *Coco-de-mer,* selon le terme français, le plus universellement adopté désormais, a la forme générale d'une noix de coco. Son enveloppe externe a la consistance du cuir. Lorsqu'on l'a ôtée, on découvre à l'intérieur une partie double, dont la forme étrange rappelle celle de la noix comestible ordinaire. On dirait un peu deux noix unies en une seule masse, dont la chair ressemble à celle de la noix de coco, mais avec une texture plus fine. Le goût en est très fade, comme inexistant. D'après l'avis d'un naturaliste qui en mangea assez récemment, ce serait « une pulpe blanchâtre, insipide et peu appétissante, pour laquelle je n'échangerais pas la moindre bonne noisette. »

Ceux qui étaient prêts à offrir des sacs de perles et des cargaisons de soieries en échange de cette noix se souciaient peu de sa saveur. Tous, Malais, Birmans et Chinois, cherchaient le remède suprême à tous les maux. La chair de la noix était d'abord mise à sécher, puis moulue, afin d'entrer, en proportions variables, dans la composition de mélanges cabalistiques. On la mêlait tantôt à de la poudre d'ivoire, tantôt à de la corne de cervidé, tantôt à du corail rouge. Selon la qualité et les proportions du mélange, on obtenait

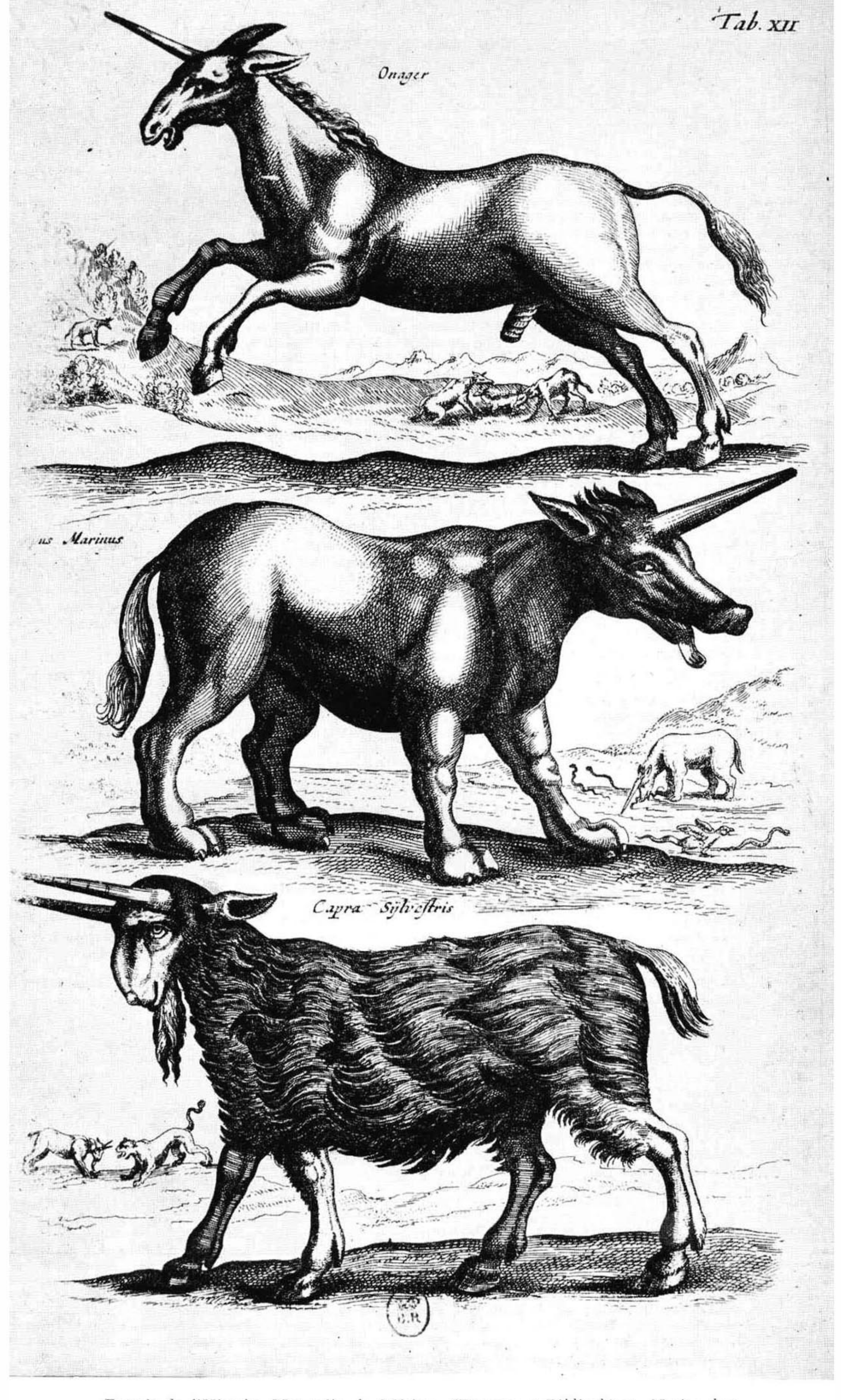
un remède efficace contre la paralysie, les attaques, les troubles vésiculaires et les hémorroïdes. Sa propriété la plus importante aux yeux des princes était son rôle d'antidote contre tous les poisons mêlés à la nourriture ou à la boisson. Rappelons-nous le pouvoir supposé de la corne des licornes...

Il s'est avéré que la coco-de-mer ne possédait en fait aucune vertu médicinale. Les croyances superstitieuses qui l'entouraient venaient de sa rareté, de sa taille imposante, en même temps que de sa forme étrange et du mystère de son origine. On n'était pas certain qu'elle fût une graine d'arbre, et il se trouva des gens pour soutenir que c'était un minéral. Ils durent répandre cette idée dans un but intéressé, voulant se réserver la gloire et le profit de faire pousser des arbres extraordinaires aux fruits non moins curieux. Mais si quelqu'un tenta l'expérience, il fut probablement déçu, car même dans les conditions les plus favorables, il faut compter un minimum d'une année pour que la moindre vie se manifeste.

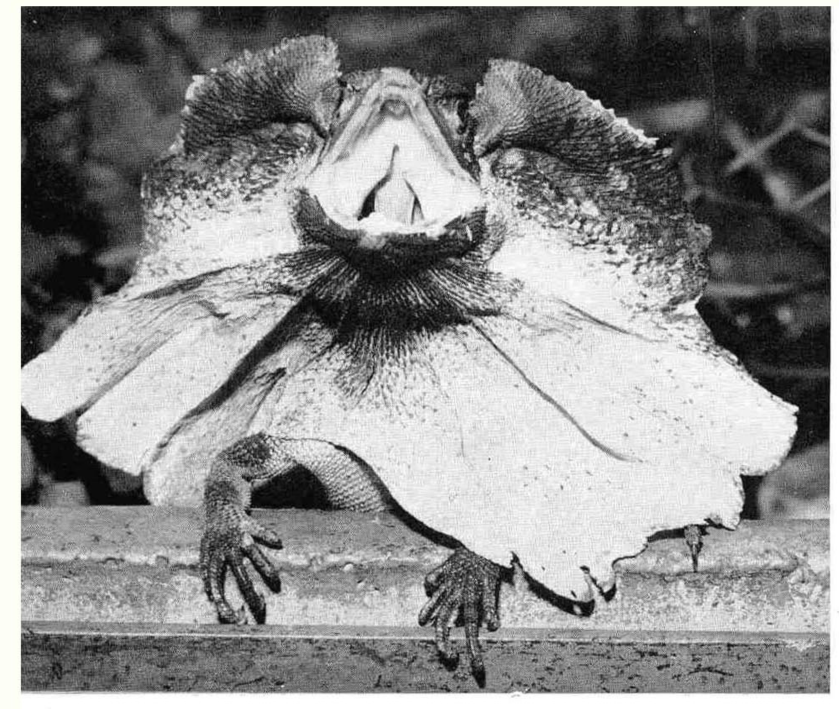
Rodolphe II ne craignait pas particulièrement les risques du poison, soit que ces pratiques n'eussent pas cours à Vienne, soit qu'il eût mis toute sa confiance dans la corne de licorne. Il n'offrit donc pas les 4.000 florins dans l'espoir d'obtenir un remède ou un antidote puissant, mais plutôt parce qu'il supposait à la coco-de-mer des propriétés magiques. Nul n'aurait su définir ses vertus, mais pour un esprit quelque peu mystique de cette époque, la forme elle-même de la noix pouvait suggérer le symbole des principes mâle et femelle. C'était là l'élément essentiel, et peu importait que la noix fût d'origine végétale ou minérale. Cette incertitude rappelait d'ailleurs le mystère de la corne des licornes, matière à la fois animale de par son origine, et minérale par son aspect et sa dureté. Et les plus efficaces de ces cornes étaient extraites de la terre, minérale en son essence. Nul ne put raisonner de façon plus judicieuse sur la noix du Roi Salomon — comme on l'appelait aussi — jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ; jusque-là en effet, personne ne fut en mesure d'affirmer que cette noix était une graine géante mais normalement constituée, issue d'un arbre géant mais véritable. On ignorait aussi le lieu de son origine. On soupçonnait l'Extrême-Orient d'être le berceau de cette merveille puisque

Les Licornes - Extrait du voyage de Marco Polo. (Livre de Marco Polo - XVIIIe siècle - *Document Bibliothèque Nationale.*)

« Ce sont des bêtes absolument hideuses. Elles ne ressemblent en rien à l'idée que nous en avons dans nos pays... » (Livre de Marco Polo - *Document Bibliothèque Nationale.*)

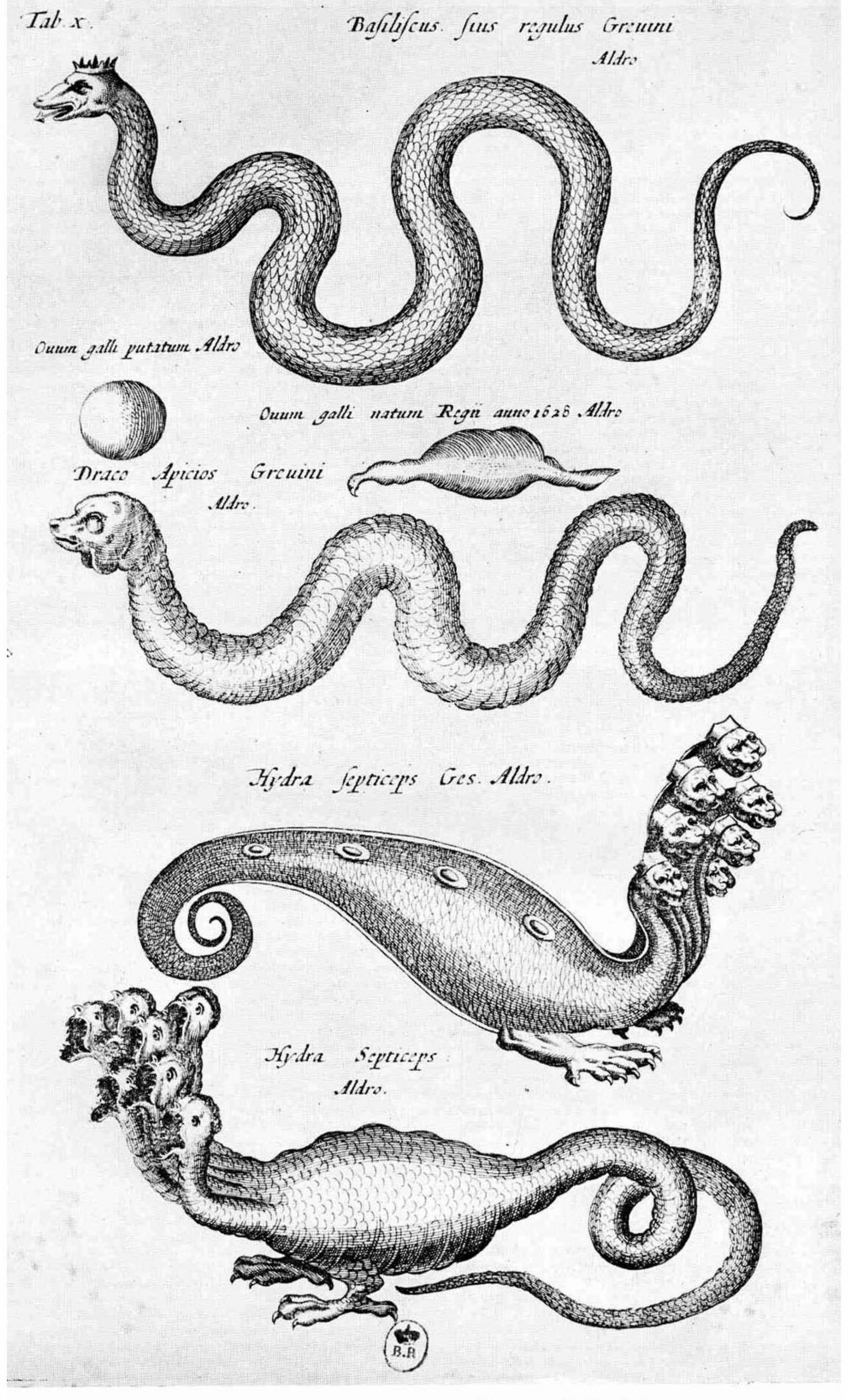


Extrait de l'Histoire Naturelle de Mérian. *(Document Bibliothèque Nationale.)*



Lézard-dragon d'Australie *(Atlas photo.)*

Dragons. (Extrait du Voyage de Marco Polo - *Document Bibliothèque Nationale.*)



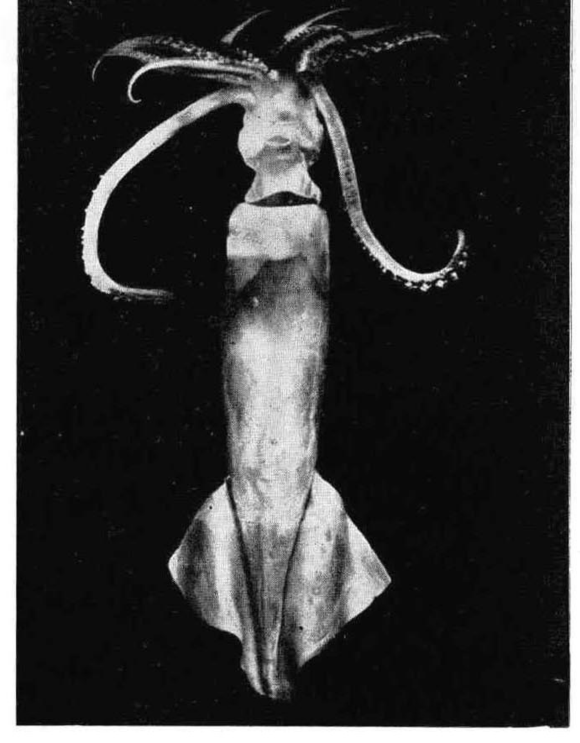
Le Basilic-Hydre. *(Document Bibliothèque Nationale.)*



Basilic - genre d'Iguane du Continent américain. *(Atlas photo.)*

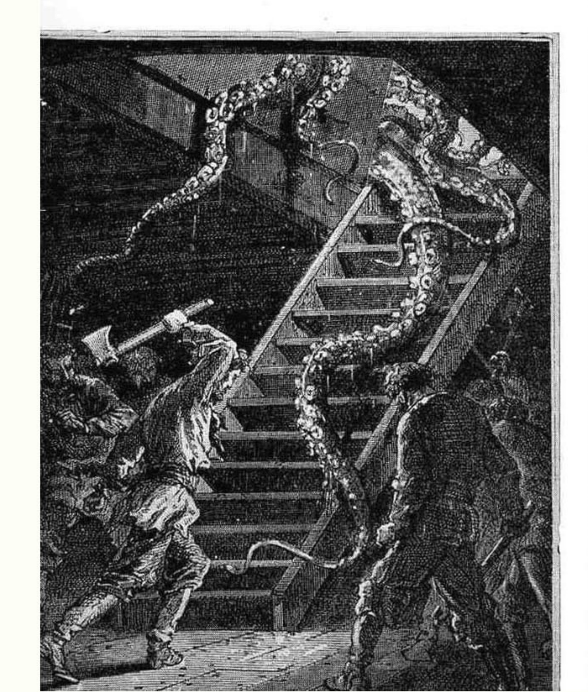


Ci-dessus et ci-dessous :
L'abominable Homme des Neiges - Extrait du Manuscrit de Pékin. (Collection du Professeur Vleck - *document Bibliothèque Nationale.*)

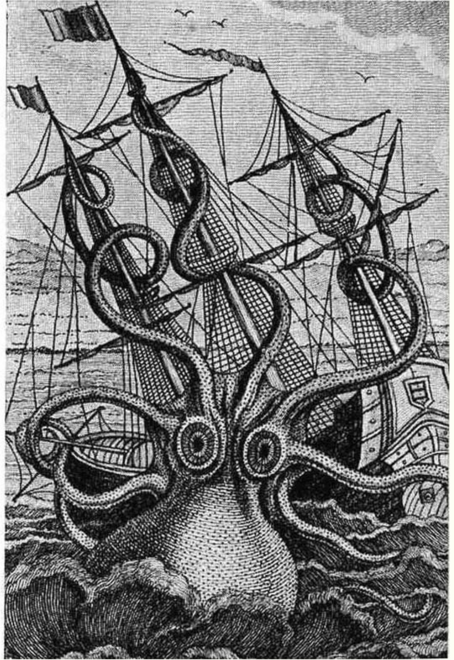


Calamar. *(Atlas photo.)*

Illustration de « Vingt mille lieues sous les mers » - Edition Hetzel. *(Document Bibliothèque Nationale.)*



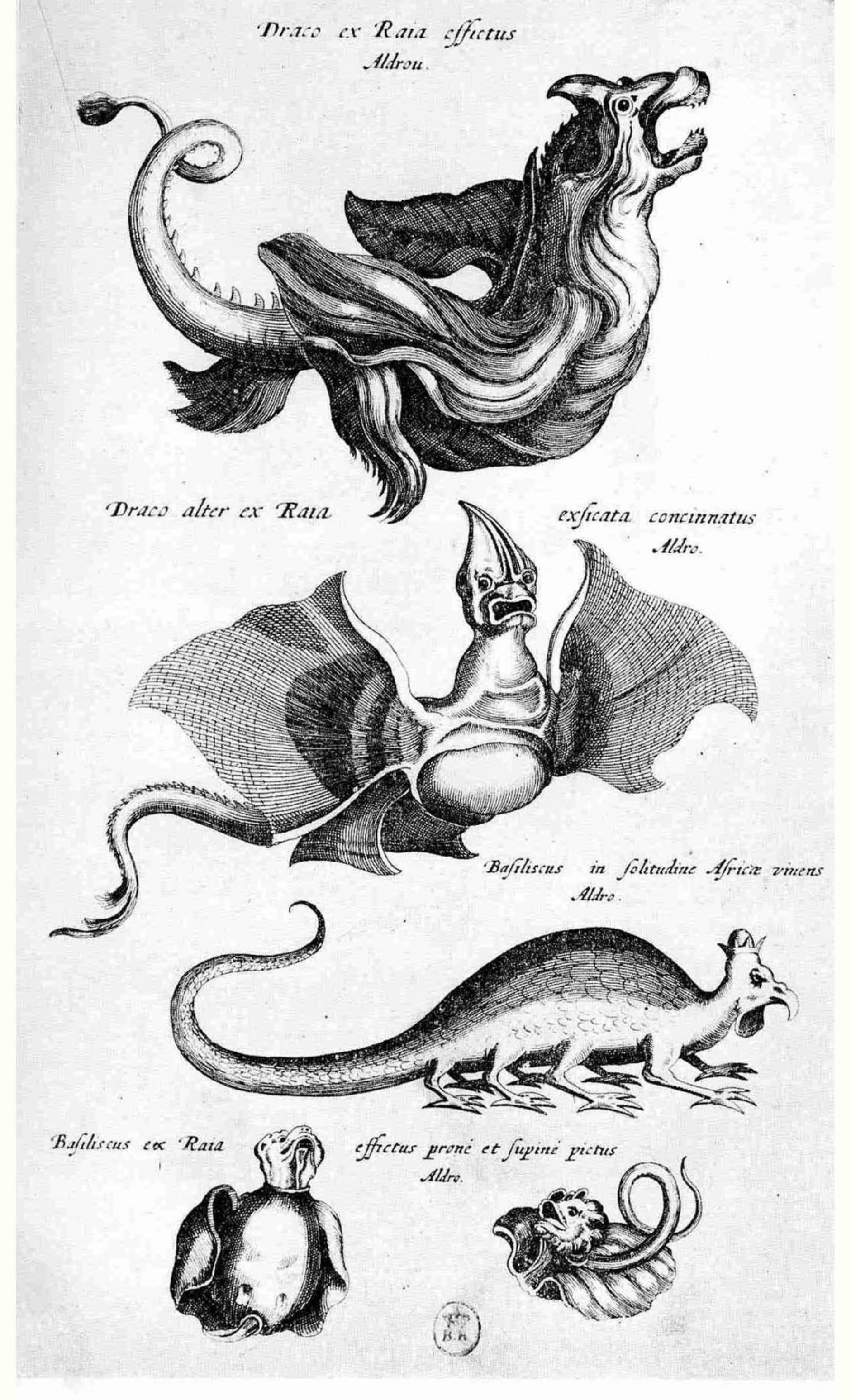
Poulpe géant. Edition Denys de Montford : « Un seul de ces monstres marins peut aisément faire sombrer plusieurs grands navires... » *(Document Bibliothèque Nationale.)*



Serpent des profondeurs sous-marines. *(document Agence Radio.)*



Ci-dessus et ci-dessous : Le Grand Serpent de Mer. *(Bibliothèque Nationale.)*



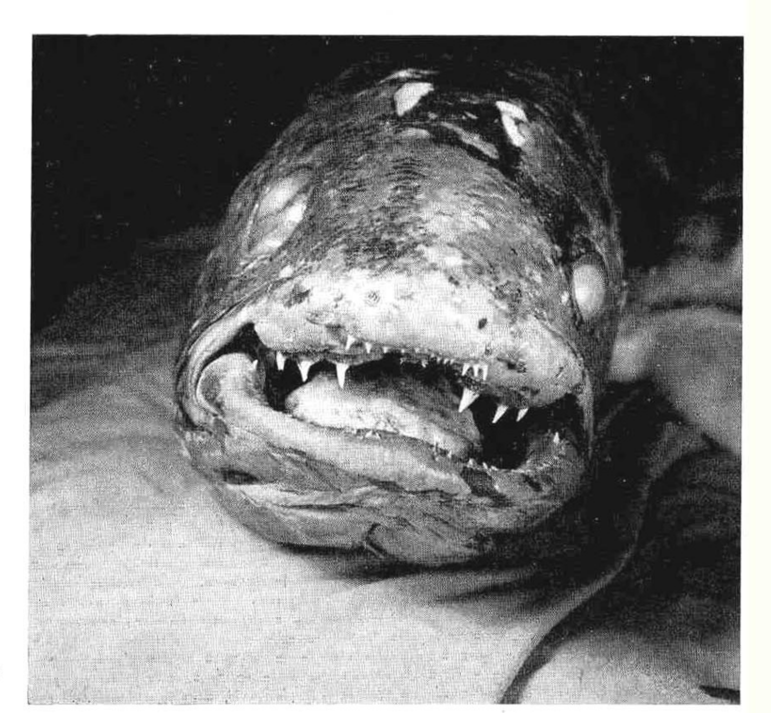
Dragons volants (Extrait de l'Histoire Naturelle de Mérian - *Document Bibliothèque Nationale.*)

« Une monstrueuse araignée de mer. » (Illustration de « Vingt mille lieues sous les mers. » - Edition Hetzel - *Document Bibliothèque Nationale.*)

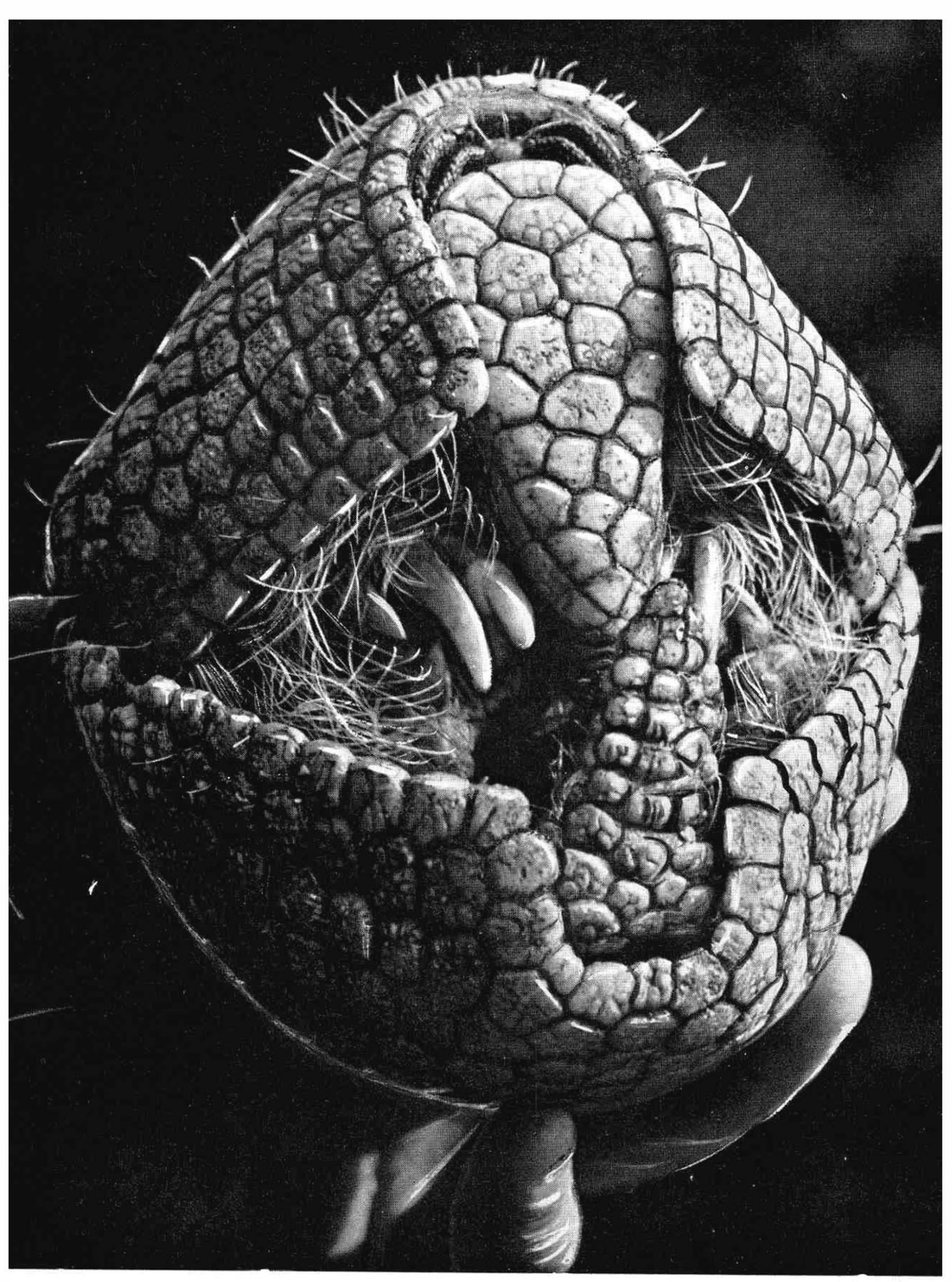


Extrait de la Cosmographie de Münster - XVIe siècle *(Document Bibliothèque Nationale.)*

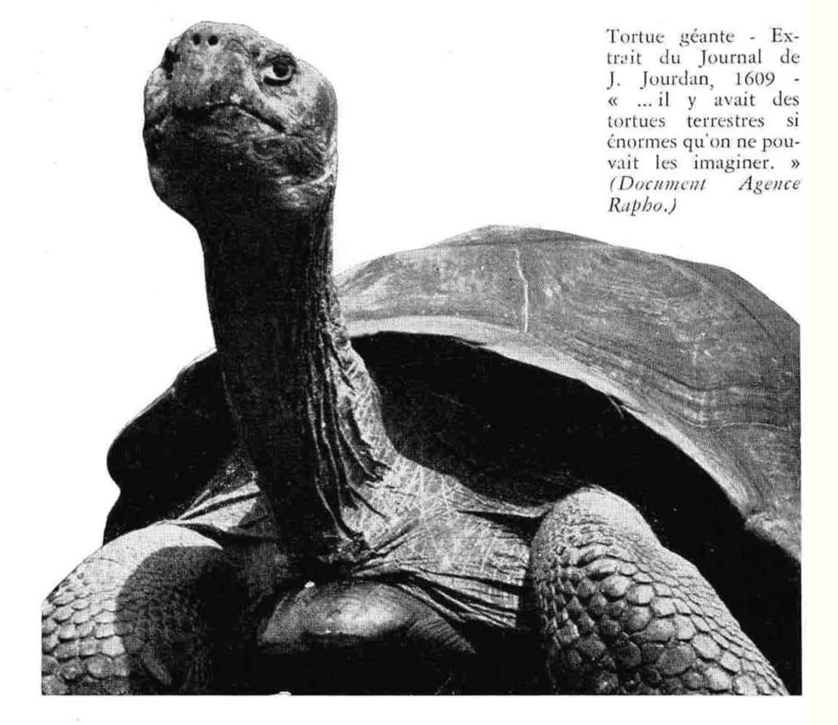
Poisson volant. *(Document Atlas Photo.)*



Sélacien. *(Document Atlas Photo.)*



Tatou.
(Document Rapho.)

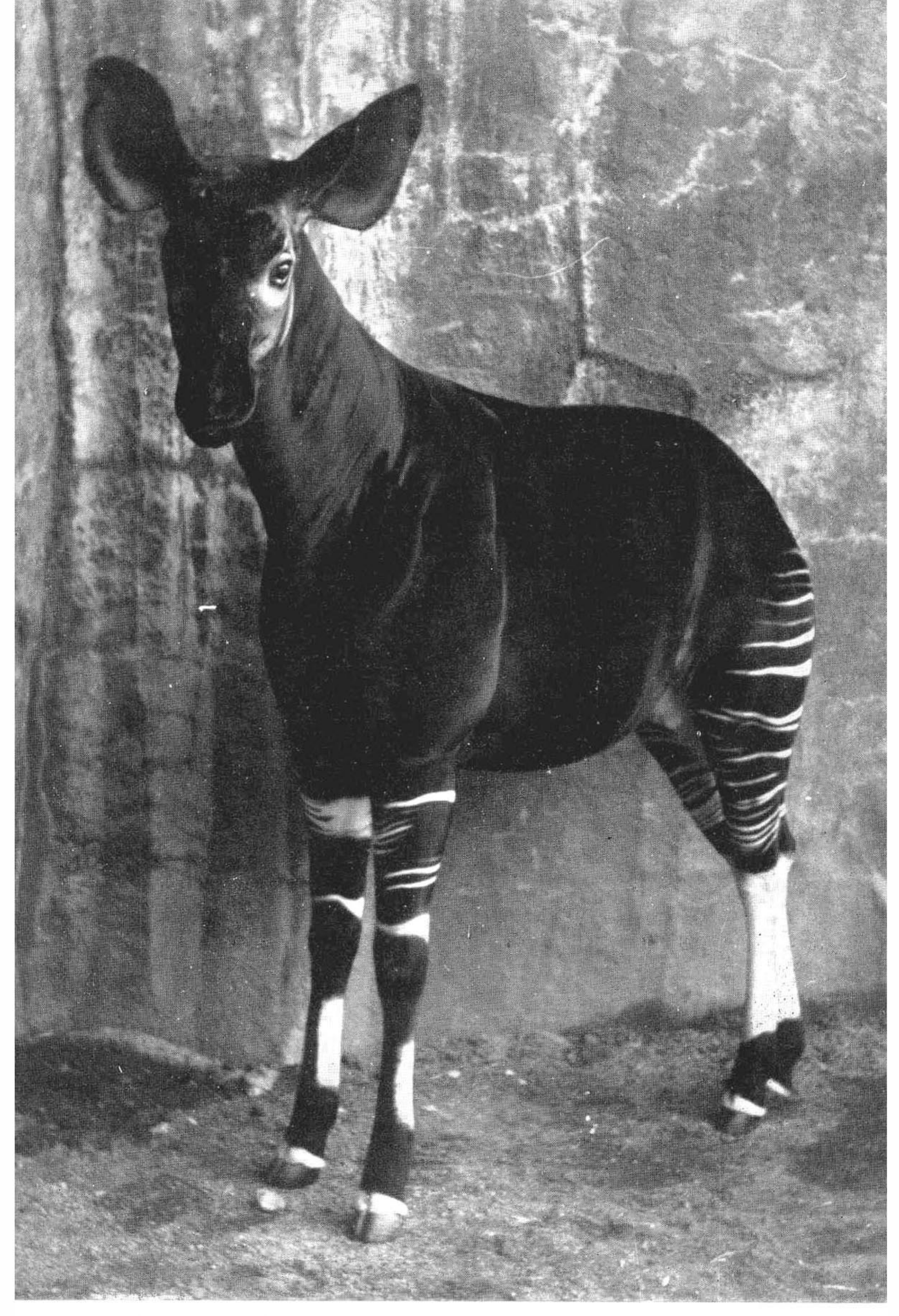


Tortue géante - Extrait du Journal de J. Jourdan, 1609 - « ... il y avait des tortues terrestres si énormes qu'on ne pouvait les imaginer. » *(Document Agence Rapho.)*

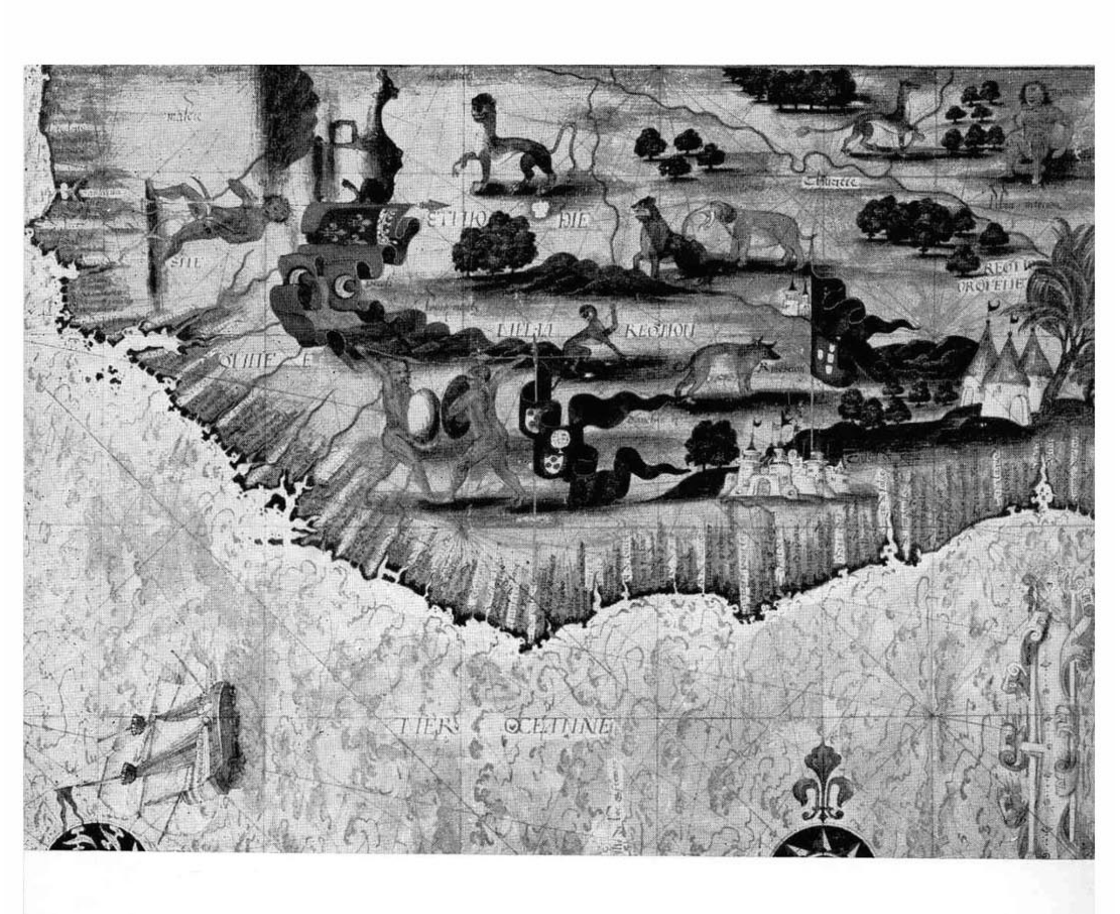
Le Varan. *(Document Rapho.)*



Crâne de Dinosaure.
(Document Rapho.)

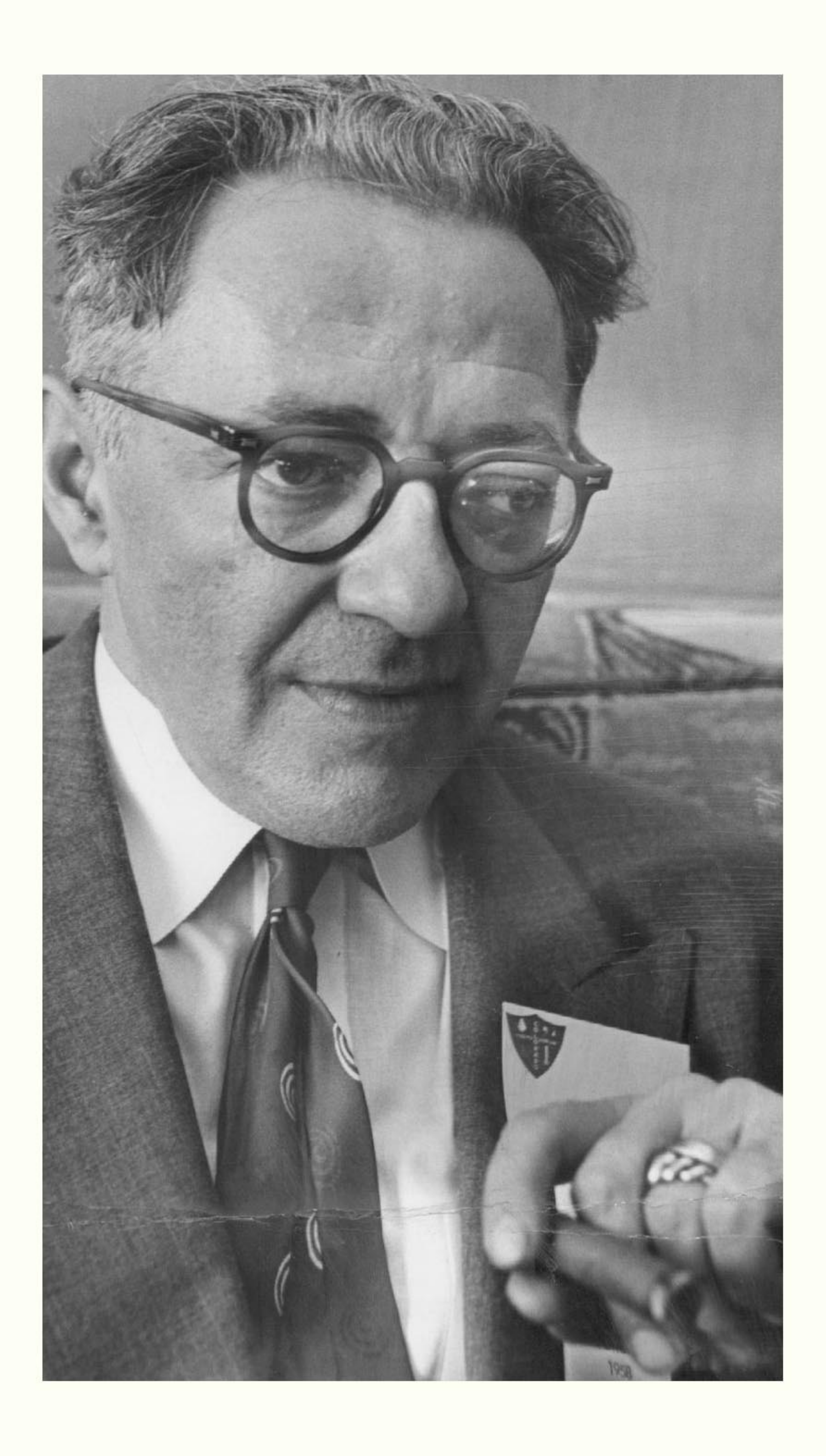


L'Okapi - Animal découvert par Harry Johston en 1900. *(Document Atlas Photo.)*



Extrait de la Cosmographie Universelle de Münster - XVIe siècle.
(Photo Giraudon.)





les épices rares et coûteuses y poussaient à foison sur des arbres et des buissons, et que certains chuchotaient même que des pierres précieuses s'y rencontraient comme les galets sur les plages. On imaginait l'arbre aux noix étonnantes dans le décor lointain et merveilleux d'un vaste pays situé aux confins des mers bleues et des alizés, là où les tons splendides du couchant s'estompaient très vite pour laisser la place aux étoiles toutes proches, dans la nuit embaumée du parfum des fleurs rares. On affirmait qu'en ce pays, d'étranges buissons portaient des feuilles qui ne tombaient jamais, mais s'envolaient sous forme de papillons quand le moment était venu. C'était aussi la région du terrible *œpas* des Hollandais, l'arbre-à-poison hostile à toute vie autour de lui.

En résumé, ces noix devaient être originaires de Java ou d'un lieu voisin ; les prêtres javanais prétendaient connaître ce lieu, qu'ils situaient à quelque distance au sud de leur île.

Mais il me faut citer le livre auquel je me réfère actuellement, et qui cent ans après sa publication était encore la source la plus sûre des documents d'Histoire Naturelle concernant ces régions : je veux parler de l'*Herbarium amboinense*. Les savants qui en Europe le lurent et le relurent avec admiration, avaient substitué au nom de son auteur une appellation élogieuse : *Plinius indicus,* le Pline des Indes. L'auteur de l'*Herbarium* n'eut jamais connaissance de ce surnom, puisque l'ouvrage qui lui valut tant d'admiration fut imprimé après sa mort. Il avait indiqué son nom sur la page de garde, dans sa forme latinisée : Georgius Everhardus Rumphius, et quelqu'un y avait ajouté son titre : *Oud Koopman en Raadspersoon* — Doyen des Marchands et Membre du Conseil.

L'ouvrage était rédigé en deux langues : en hollandais sur une colonne à droite de chaque page, en latin sur une colonne de gauche. Or les Hollandais qui lisaient la colonne de droite ne s'intéressaient guère plus au fait que l'auteur eût été *Oud Koopman* dans leur Compagnie des Indes, que les lecteurs de la colonne de gauche ne prêtaient attention à la désignation latine de *Mercator Senior*. Le titre de l'auteur leur importait peu, c'était le livre qui les intéressait en substance. Quiconque voulait obtenir des renseignements sérieux sur une plante originaire de ces lointains et

merveilleux pays, devait consulter l'*Herbarium amboinense* — et ceci restait vrai quel que fût son mobile : raisons pratiques d'ordre commercial ou pure curiosité intellectuelle.

On trouve dans l'*Herbarium* des informations sur le *myrmecodia,* plante curieuse découverte par Rumphius. Elle est maintenant appelée épiphyte, c'est-à-dire qu'elle pousse sur les branches des arbres sans toutefois être un parasite. Elle ne prend rien à la substance de l'arbre, et se contente d'occuper sur une branche un espace restreint. Le myrmecodia présente un peu l'aspect d'un petit ananas, excepté que sa pulpe, fibreuse et dure, n'est absolument pas mangeable. Elle est percée de trous et de galeries où des fourmis élisent domicile et défendent férocement l'intégrité de leur habitat.

On y apprend aussi avec une étonnante précision que les cycas, sous leur faux air de palmiers, ont en réalité une organisation voisine de celle des fougères.

Sortant du domaine strictement botanique, le lecteur attentif peut consulter *D'Amboinsche Rariteitkamer* (Les raretés d'Amboina), le second et dernier ouvrage édité, dont l'auteur fut ce même Plinius indicus. Ce livre existe en hollandais et en allemand. Il contient la première image du crabe dit « en fer à cheval », *Limulus moluccanus* dans sa version orientale ; la première description du nautilus nacré ou nautilus perlier ; la première mention des petites pierres qui se forment de façon occasionnelle dans les noix de coco et que l'on nomme : « perles » de noix de coco. On peut y lire l'explication du phénomène décrit comme un buisson porteur de « feuilles-papillons » : ce ne sont pas des feuilles qui se transforment en papillons, mais des papillons qui ont l'allure de feuilles lorsqu'ils replient leurs ailes. Signalons enfin la mention du crabe *Birgus latro,* ou crabe voleur, cette mention étant certainement la plus ancienne. Ce gros crabe dont la corpulence et la forme rappellent celles du homard, est plus lourd que lui et se nourrit uniquement de noix de coco. Il sort de la mer en quête de ces noix ; lorsqu'il en tient une, il en déchire patiemment l'épaisse enveloppe fibreuse, perce la coque à son point faible, en haut du fruit, à l'aide de ses larges pinces ; enfin il atteint la chair avec les petites pinces de ses pattes. Il est reconnu à présent que le *Birgus latro* grimpe aux arbres et scie avec soin la queue d'une noix si aucun fruit mûr n'est tombé sur le sol.

Je n'ignore pas combien est mal jugée toute interruption d'un récit ou d'une étude, aussi bien par les rédacteurs de revues que par les critiques littéraires, même en leurs jours d'indulgence. Il me semble pourtant que je dois, sous peine d'être injuste, parler un peu de l'auteur de ces livres ; j'ai d'autant plus à cœur de le faire que des ouvrages comme l'Encyclopédie britannique ne le citent même pas.

Georg Eberhard Rumpf naquit donc en 1627, la date précise étant inconnue. Il mentionna lui-même l'année de sa naissance dans une lettre à ses chefs de la Compagnie hollandaise des Indes, et nous pourrions supposer, d'après les mots *van Hanau* qui suivent la signature, que la ville de Hanau en Allemagne était son lieu d'origine. Mais les usages linguistiques sont trop complexes pour autoriser une déduction aussi simple. Le *van Hanau* de la lettre, tout comme les mots *mijn vaderÿke stad Hanau* (ma ville maternelle du Hanau) qui sont écrits dans l'*Herbarium,* signifiaient seulement que Rumpf venait de Hanau. Il avait fort bien pu naître ailleurs. Son père, Augustus Rumpf, le fit baptiser dans la religion protestante et l'envoya au Gymnasium (Ecole Supérieure) de Hanau, où l'étude des langues anciennes et de la littérature classique était prépondérante. A l'âge de dix-neuf ans, soit une année après l'obtention du diplôme souhaité, le jeune Rumpf se rendit en Hollande. Il parlait vraisemblablement la langue de ce pays, et comme la ville de Hanau et ses environs servaient de refuge aux protestants hollandais, on peut supposer que sa famille était originaire de Hollande.

Il s'engagea assez à l'étourdie dans une suite d'aventures plus ou moins heureuses. En premier lieu, il se fit soldat dans les troupes qui, en théorie, allaient défendre la République de Venise. Les hommes furent embarqués dans un port hollandais, car — leur dit-on — la voie la meilleure et la plus sûre pour atteindre Venise était la voie maritime, encore que cet itinéraire fût le plus long. On se garda bien de leur apprendre leur destination réelle : on les envoyait au Brésil pour y soutenir les revendications hollandaises contre les empiètements du Portugal. Peu importait d'ailleurs, car ils n'y parvinrent jamais. Capturé par un navire de guerre portugais, leur bateau fut emmené à Lisbonne, et l'équipage fait prisonnier. Libéré au bout de deux ans, Rumpf s'engagea cette fois dans les forces armées de la Compagnie hollan-

daise des Indes. Après plusieurs délais et un très lent voyage, le futur *Plinius indicus* aborda dans l'île d'Amboine, qui était alors le centre des activités hollandaises en Orient. Ceci se passait en 1653, et il avait 26 ans. Après trois ans de service, il reçut sa première promotion et devint *vaandrig,* ou cornette. Un an plus tard, il demanda à être transféré au personnel civil de la Compagnie. Il reçut satisfaction et fut fait *Onderkoopman,* ou cadet (dans la Compagnie). Son premier projet littéraire s'imposa alors à lui : il s'agissait d'un dictionaire malais-hollandais. Il parlait couramment la langue malaise. Détail curieux, ce dictionnaire ne fut pas rédigé en caractères latins, mais en écriture arabe ; sans doute jugeait-il cette écriture mieux adaptée aux sonorités du malais. Une autre promotion le fit *Koopman,* ou marchand en titre, en 1662. Il avait acquis à cette époque une expérience si riche et vu tant de choses intéressantes, qu'il décida de les écrire. Il s'adressa aux directeurs régionaux, leur confiant son dessein et leur demandant l'autorisation de se procurer à Amsterdam divers livres et instruments. Sa lettre fut transmise à Amsterdam, mais assujettie aux lenteurs et aux tracasseries administratives. Le Directeur régional ordonna que tout paquet adressé au Koopman Rumphius fût contrôlé à l'entrepôt : la Compagnie avait un monopole et le prenait au sérieux. Le destinataire des colis ne se formalisa pas le moins du monde de ce que ses paquets fussent ouverts et leur contenu inspecté. Il se mit joyeusement au travail, malgré un souci d'importance : sa vue semblait baisser. En 1670, une double cataracte se développa ; il avait un œil presque aveugle, et l'autre complètement. A cette époque, on ne soignait pas la cataracte. La Compagnie fit de son mieux pour lui venir en aide. On le nomma au Comptoir Principal, afin qu'il y vécût, à Amboine Kasteel. Promu Doyen des Marchands et relevé de ses fonctions, il fut dans le même temps nommé à la Cour de Justice, et il put ainsi continuer à percevoir son traitement. Son fils, le Koopman Paulus Rumphius, reçut l'ordre de veiller à ce que son père achevât ses livres. Un secrétaire fut désigné pour l'aider dans sa tâche, et l'artiste Philippe van Eyck fut envoyé d'Amsterdam pour travailler aux illustrations.

Mais l'argent et l'aide matérielle ne peuvent éviter certains désastres. Lors du Nouvel An chinois de 1674, le vieux Rum-

phius, sa femme et sa plus jeune fille assistèrent à la célébration de la fête. Un feu d'artifice étant prévu pour la soirée, Rumpf, incapable de voir le spectacle, décida de faire sa promenade habituelle. Comme il se trouvait assez loin, un tremblement de terre secoua la région. Rumpf ne fut pas même blessé, mais sa femme et sa fille moururent dans le cataclysme.

Quelque dix ans plus tard, en 1687, un incendie éclata à Amboine Kasteel et détruisit la presque totalité du manuscrit. On en sauva une partie minime, tirée de copies partielles se trouvant autre part dans l'île, et après quelques semaines d'abattement, Rumpf se décida à récrire ce qui avait été perdu.

En 1692, le manuscrit des six premiers livres de l'*Herbarium amboinense* fut embarqué sur un navire qui devait mettre le cap sur Batavia. De là, le manuscrit serait emporté à Amsterdam pour y être imprimé. En 1701, le reste de l'ouvrage partit à son tour pour Amsterdam. Mais un an plus tard, le 15 juin 1702, le Doyen Rumpf mourut à Amboine, totalement aveugle, très solitaire et convaincu d'avoir raté son existence.

On pourrait croire à l'intrigue surchargée d'un mauvais roman ; il est pourtant tout à fait exact que la première partie du manuscrit faillit être perdue une fois encore. Le navire qui le transportait, le *Waterland,* n'atteignit jamais l'Europe. Reconnu, attaqué et coulé par un vaisseau français, il sombra avec le précieux manuscrit. Heureusement pour le sort de ce dernier, il y avait eu l'escale à Batavia. Le Gouverneur-Général Johannès Camphuys, qui avait depuis longtemps entendu parler de Rumpf et de ses travaux, lut le manuscrit (ou du moins une partie) pendant l'arrêt du navire à Batavia. En homme expérimenté, qui connaît les dangers multiples que court un navire de bois pendant un long voyage, et se méfiant des ennemis possibles et des pirates de haute mer, il fit copier le manuscrit. Celui qui venait d'Amboine disparut donc avec le *Waterland,* et la copie exécutée à Batavia parvint à Amsterdam l'année suivante.

Dans le volume VI de l'ouvrage presque deux fois détruit, on trouve le rapport de l'auteur sur la coco-de-mer. C'est

le chapitre 8 du douzième livre, comportant 8 pages de texte in-folio plus une image de la noix. Cette image est moins bonne que les autres illustrations de l'*Herbarium*, et elle contient une faute : les deux moitiés de la noix se présentent comme complètement séparées. L'artiste n'avait à coup sûr aucun modèle sous les yeux. Il est fort probable également que personne n'avait jamais vu de spécimen réel, ni dans l'entourage du dessinateur, ni dans celui du graveur.

Quelles que soient les critiques méritées par les illustrations, on ne peut en adresser aucune au texte lui-même. C'est ce qu'exprime Linné lorsqu'il dit de l'ensemble de l'ouvrage : « *solidissimus* ». Les Javanais, nous l'avons vu, prétendaient connaître le lieu d'origine des noix géantes. Une version de l'histoire, que rapporte Rumpf, est relativement simple : les arbres poussent sur les fonds sous-marins, tout autour de Sumatra et surtout dans une baie de la côte sud. Il peut arriver qu'on les aperçoive d'un bateau, dans l'eau calme et claire. Mais celui qui plonge à leur recherche et tente de s'en approcher, est sûr de se noyer.

Une autre histoire plus complexe est également rapportée par Rumpf comme étant « la pire des fables ». Les indigènes voyaient en cet arbre un spécimen unique au monde, poussant en pleine mer au-delà de Java : c'était l'arbre Pausengi. Pour eux, ses branches s'élevaient au-dessus des eaux et un oiseau de proie, le Geruda, y avait bâti son nid. Le Geruda, semblable au Griffon, survolait les îles pour y enserrer dans ses griffes puissantes les éléphants, les tigres, les rhinocéros et autres grands animaux dont il nourrissait ses petits. Il ne fallait pas s'aventurer dans les parages de cet arbre ; on ne s'en approchait que trop facilement, porté par les courants convergents de l'Océan. Un bateau qui aurait navigué à proximité aurait dérivé par la force des choses et n'aurait pas pu se détourner de l'arbre. Les marins ne pourraient jamais conter leurs aventures, pensaient les indigènes, car ils mourraient de faim ou de soif auprès de l'arbre, à moins qu'ils ne fussent victimes de l'oiseau Geruda.

Par crainte de ce lieu maudit, les Javanais n'osaient voguer en mer au-delà de quelques milles. Tant qu'ils apercevaient leur île, ils savaient qu'ils pourraient y revenir. Mais en dépit de toutes leurs précautions, des pêcheurs avaient été emportés par un courant et avaient abouti à l'arbre. Ils

réussirent à s'accrocher aux plumes de l'oiseau Geruda sans en être vus, et à s'élever ainsi dans les airs. Lorsque l'oiseau s'abattit sur une proie, à Java, ils lâchèrent prise. Ce fut ainsi qu'ils revinrent dans leur village et racontèrent leur histoire : on sut désormais où était situé l'arbre Pausengi, et l'existence de l'oiseau Geruda et de son nid fut révélée.

La noix de l'arbre Pausengi était douée d'une étrange faculté de locomotion : d'une part elle se déplaçait à contre-courant, ce qui lui avait permis d'atteindre la côte de Java ; d'autre part elle était capable de traverser une plage en pente douce et de se cacher sous les broussailles, loin de l'eau. Elle se dérobait ainsi à la vue des humains et sa rareté s'en trouvait accrue. Il fallait que les chiens, aboyant et hurlant après ces curieux objets mobiles, les fissent découvrir. L'auteur glisse alors dans son récit une remarque empreinte d'ironie : « Voilà pourquoi ce fruit est si hautement prisé et si fort recherché. »

A travers cette histoire en grande partie fabuleuse, on peut cependant atteindre à quelques éléments véridiques. La noix géante étant trop rare, prenons l'exemple de la noix de coco ordinaire. Un spectateur attentif qui s'assied calmement au clair de lune, sur la plage de l'une de ces îles, peut assister en fait au spectacle incroyable d'une noix de coco, tout d'abord échouée à terre, en train de remonter la plage ; il peut l'observer, traçant sur le sable sa route hésitante, jusqu'à ce qu'elle rencontre des buissons dans lesquels elle disparaît. Il est évident que la noix n'acquiert pas brusquement la faculté de se mouvoir, même faiblement. La « force motrice » est tout autre. Fait amusant, cette « force motrice » est fournie à la noix par quelque chose que Rumpf connaissait, par le crabe qu'il appelait *Cancer crumenatus* le *Birgus latro* de nos livres. Le crabe traîne la noix à travers la plage, jusqu'à un endroit tranquille, où les vagues ne gêneront pas le travail fatigant qui consiste pour lui à l'ouvrir et à la manger.

Après avoir relaté tous ces contes et toutes les histoires fondées qu'il avait pu réunir, il restait à Rumpf à se former une opinion personnelle. En écartant les détails superflus, il restait essentiellement deux faits certains, l'un négatif, l'autre positif. L'élément négatif était l'ignorance réelle du lieu d'origine des noix géantes. L'élément positif était celui-ci :

toutes les noix avaient toujours été trouvées au bord de la mer.

Compte tenu de ces deux éléments, Rumpf pensa ceci : il s'agissait d'une plante poussant au fond de la mer, non loin de la côte. Sans pouvoir définir son aspect, il se la représentait sous une forme très simple. Pour lui, cette plante croissait de façon spéciale, très fréquemment dans la région des îles Maldives, ce qui correspondait à l'appellation hollandaise : *Maldivische Cocus-noot.*

A l'époque où Rumpf écrivait son *Herbarium* et bien avant déjà, le véritable lieu d'origine de la coco-de-mer était indiqué sur les cartes marines. C'était le groupe d'îles appelé maintenant : les Seychelles. Le nom hollandais était vrai à un archipel près. Les Seychelles forment le premier groupe d'îles qu'atteindrait un voyageur parti des Maldives et se dirigeant droit vers le sud-ouest. Il lui faudrait couvrir 1.300 milles à vol d'oiseau ; mais aucun obstacle ne se dresse entre les deux groupes, on ne rencontre que la mer. A l'ouest, la même distance sépare les Seychelles de la côte africaine ; leur isolement doit expliquer en partie leur découverte tardive.

Les plus anciennes cartes qui montrent un groupe d'îles correspondant aux Seychelles sont d'origine portugaise. Ce sont les cartes d'Alberto Cantino et Nicolas Caneirio, datées de 1502. Au cours du XVIᵉ siècle, dix-huit cartes au total portaient mention d'îles situées approximativement dans la position des Seychelles ; mais les mesures de longitude étaient très difficiles à établir à cette époque, et une erreur de 5 à 10 degrés n'était pas rare. La première visite enregistrée n'eut lieu cependant qu'en 1609. Aucun des Capitaines voguant dans ces parages ne semble avoir abordé dans ces îles auparavant. Ils n'étaient pas forcément retenus par une tâche plus urgente, mais comme ils ne relevaient pas par écrit tout ce qu'ils savaient, ils pouvaient connaître par simple tradition orale ces îles inhabitées, situées à quelque 600 milles au nord de Madagascar, et qui n'offraient aucune possibilité d'un commerce quelconque, pas même celui des esclaves. Pour quelle raison s'y seraient-ils donc arrêtés ?

Ce fut en janvier 1609 qu'un navire anglais commandé par le Capitaine John Jourdain arriva dans l'archipel. Un canot fut envoyé à terre pour y trouver de l'eau douce et

l'échouage de ce canot par le groupe de ravitaillement constitue la première escale connue sur l'une des îles Seychelles. Le Capitaine Jourdain et son second Revett racontèrent des choses intéressantes sur les grandes tortues terrestres que trouvèrent leurs hommes, mais ils se sentirent assez déconcertés devant cette île déserte. Et ils passèrent au large de l'île où poussait la coco-de-mer, sans la voir bien entendu.

L'intervalle qui sépare cette première visite de la seconde, montre assez le médiocre intérêt que l'on portait à ces lieux. Il s'écoula 133 ans entre les deux !

Le Capitaine français Lazare Picault fut, en 1742, le second visiteur. Il y retourna en 1744 en vue de les annexer purement et simplement au profit de la France. Il agit ainsi pour le compte du gouverneur de l'île Maurice, Mahé de la Bourdonnais ; soit finesse politique, soit ruse hardie, il nomma tout le groupe d'îles : Iles de La Bourdonnais, et désigna sous le nom de : Mahé, la plus grande de ces îles. Qu'il ne connût pas l'orthographe de ces noms ne le gênait aucunement. Il n'explora cependant qu'une partie des îles, et il manqua lui aussi celle qui portait la coco-de-mer.

Le gouvernement français ne s'intéressa pas immédiatement aux îles qu'il venait d'acquérir. Lorsqu'il le fit, son premier souci fut d'en changer le nom. Celui de la plus grande île demeura : Mahé ; l'on pensa, à Paris ou à Versailles, que cet honneur était suffisant pour le gouverneur de l'Ile Maurice, et l'ensemble du groupe d'îles fut rebaptisé du nom d'un contrôleur des finances de Louis XV : Moreau de Séchelles. En même temps, le Duc de Praslin ordonna qu'on entreprît une investigation complète des îles, en exigeant des précisions sur leur utilité probable. Le premier résultat de ces démarches fut que la seconde des îles par sa superficie reçut le nom de Praslin. Ce fut Barré, officier du génie, qui l'explora. Se frayant, à coups de sabre, un chemin à travers la jungle, il rencontra de gigantesques palmiers aux dimensions surprenantes : presque trente mètres de haut ; des feuilles atteignant 0 mètre 90, de l'extrémité de la feuille à la base de la tige ; parmi ces feuilles énormes, rigides et disposées en éventail, pendaient les fameuses noix géantes. L'origine de la coco-de-mer était enfin découverte.

Monsieur Barré avait quelque intuition, mais il manqua

de prévoyance. Il emporta en Inde une cargaison de coco-de-mer, entrevoyant sans nul doute une vie luxueuse, pour lui, ses maîtresses éventuelles, ses enfants et ses petits-enfants. L'abondance nouvelle de la si précieuse marchandise en fit brusquement baisser le prix. Si les Français avaient pu deviner ce qu'ils allaient trouver sur l'île Praslin, ils auraient été en mesure d'organiser une exportation sévèrement contrôlée, et livrant sur le marché une noix à la fois, ils auraient renfloué les finances nationales par le seul moyen de la coco-de-mer.

L'inconséquence de Barré leur ayant fait perdre cette chance, ils envisagèrent les autres ressources possibles de ces îles. L'intendant de l'Ile Maurice, Monsieur Pierre Poivre, était infiniment plus sagace et plus expérimenté que Barré. Il comprit que les Seychelles, situées en dehors de la zone des tempêtes, offraient un terrain propice aux plantations. Etant donné le climat, les épices y croîtraient bien, et la France serait à même de concurrencer la Hollande. Des plantations furent donc entreprises et gardées secrètes, en particulier des plantations de vanille. Les Hollandais repérèrent bien sur le marché l'apparition d'épices étrangères, mais ils en ignoraient la source. En 1778, un navire battant le pavillon de l'Union Jack s'approcha des îles, et les Français, se croyant découverts, mirent le feu à leurs plantations. Or le navire n'appartenait qu'à un négrier français, qui avait par prudence hissé le pavillon britannique, craignant que les Anglais n'eussent pris possession des îles pendant son voyage en mer.

Ses craintes devaient se réaliser quelques dizaines d'années plus tard, puisque les Britanniques prirent les îles en 1810 et en devinrent les possesseurs officiels quatre ans plus tard, par le traité de Paris de 1814.

Quant aux îles elles-mêmes, Mahé est non seulement la plus étendue (environ 150 km^2), mais elle est encore la plus centrale et celle qui contient le point culminant et la troisième montagne de l'archipel, avec des hauteurs respectives de 909 et 726 mètres. L'île Praslin vient en second pour sa superficie (69 km^2), et elle forme le centre d'un archipel secondaire bien défini. Après elle vient la Digue, qui prit en 1744 le nom d'un bateau, et qui mesure un peu plus de 25 km^2 carrés. Les autres îles de cet archipel secon-

daire sont East et West Silver, Aride, Félicité, Mary Anne et Curieuse. Ce dernier nom vient aussi d'un bateau. Un autre petit archipel ne contient que deux îles, dont Silhouette est la plus grande. Sa superficie de 20 km^2 la met au troisième rang des Seychelles, et elle contient le second sommet de son archipel (751 mètres). On l'a surnommée Mon Plaisir, mais je ne saurais en donner la raison. L'île Silhouette fut découverte par le capitaine John Jourdain le 10 janvier 1609. La seconde de ces îles est North Island.

Depuis qu'elles ont changé d'occupant, nombreuses sont les petites îles qui ont aussi changé de nom. L'île autrefois appelée l'Ile des Oiseaux est devenue Bird Island ce qui est une traduction littérale. Mais l'île des Vaches Marines (ainsi nommée à cause des dugongs que l'on y trouvait) devint simplement Denis Island.

Le sol de ces îles est essentiellement granitique, mais il contient une forte proportion de hornblende (sulfure de zinc), indice d'un âge reculé. Les Seychelles ressemblent assez aux restes d'un ancien continent. Il y a cent ans, les géologues étaient convaincus qu'un vaste continent s'était autrefois étendu de Madagascar à la péninsule indienne ; d'après eux, Madagascar, l'Ile Maurice, La Réunion, les Iles Comores, Aldabra, les Iles Seychelles et les Iles Maldives seraient toutes des restes de cette « Lemuria ». Les conceptions de la géologie moderne tendent à nier qu'un continent puisse disparaître simplement sous la mer. Toutefois, ces mêmes idées récentes soutiennent que la position des continents est susceptible de se modifier. Quand de tels mouvements se produisent, des portions de continent peuvent se détacher ; ainsi Madagascar peut évoquer une partie de l'Afrique qui serait restée sur place pendant que la masse continentale se déplaçait vers l'ouest. Le sort des îles Seychelles a pu être le même, jusqu'au jour où cette île de quelques milliers de kilomètres carrés se trouva en partie submergée, donnant naissance à un archipel.

Le palmier portant la coco-de-mer serait donc un véritable « fossile vivant » qui aurait survécu sur cette terre isolée alors que son espèce se serait éteinte partout ailleurs. Il est vrai que ce palmier, malgré sa taille imposante et sa résistance quasi indestructible, ne semble pas apte à concurrencer les autres plantes tropicales. On ne le trouve plus

que sur l'île Praslin ; aucune autre île de l'archipel n'en porte, et les arbres de l'île voisine, Curieuse, y ont été implantés de façon artificielle.

Si le *Lodoïcea seychellarum,* pour reprendre son nom scientifique, est remarquable en plusieurs points, nombre de ces points sont plus ou moins liés à sa taille. On a pu dire du tronc élevé de l'arbre adulte qu'il est « aussi dur que le fer et résiste également à toutes les influences extérieures ». Seulement un Lodoïcée a besoin d'un temps fort long pour atteindre l'âge adulte. Les noix mettent 7 ou 8 ans à mûrir. Lorsqu'on les plante à l'issue de cette période, il faut attendre un an au moins avant que se manifeste la moindre parcelle de vie. Le plant ne sort pas du sol à l'endroit précis où la noix a été enfouie, car en règle générale, il court horizontalement plusieurs mètres sous terre avant de poindre à la surface. Trente-cinq à quarante ans se passent encore avant que la plante ne fleurisse pour la première fois. Même à ce stade, l'arbre n'est pas adulte et n'est pas assez développé pour avoir formé un tronc. Un Lodoïcée adulte a donc beaucoup plus d'un siècle, et parmi les grands spécimens actuels de l'Ile Praslin, il en est qui devaient germer tandis que les hommes du Capitaine Jourdain cherchaient de l'eau douce sur une île voisine. Comme pour le gingko, autre « fossile vivant », les deux sexes sont nettements séparés : un Lodoïcée est soit mâle, soit femelle. La moitié seulement des plantes adultes peuvent donc porter des fruits, ce qui abaisse encore le taux moyen de leur reproduction.

Le professeur Carl Chun, chef de l'expédition océanographique allemande de 1898-1899, sur le S.S. *Valdivia,* se rendit à l'île Praslin tout spécialement pour le Lodoïcée. Il n'hésita pas à écrire, dans le compte rendu de l'expédition, que l'espèce du Lodoïcée aurait eu de grandes chances de disparaître, sans l'intervention de John Horne, directeur du Jardin Botanique de l'Ile Maurice. En 1875, John Horne avait convaincu le gouvernement de la Reine Victoria qu'une chose irremplaçable allait disparaître si on laissait s'éteindre le Lodoïcée des îles. En égard à cette requête exprimée en termes énergiques, la grande vallée de Praslin où poussaient la plupart des gros spécimens fut déclarée propriété de la Couronne en même temps que la totalité de l'Ile Curieuse.

Les lois nécessaires à la protection des palmiers géants furent également promulguées.

John Horne, comme tous les autres botanistes britanniques, réalisait fort bien qu'il y a deux méthodes pour préserver l'existence d'une espèce menacée. La première consiste à la protéger là où elle est ; la seconde à la propager en d'autres lieux, de façon à réduire à des risques locaux les menaces qui pèsent sur elle, celle d'un incendie de forêt par exemple. Les noix du Lodoïcée furent donc plantées dans différentes régions qui semblaient propices à sa croissance, comme l'île Maurice et un Jardin Botanique à Ceylan. Elles germèrent et prirent racine, mais la plante grandit avec une lenteur telle que les visiteurs furent désappointés en la voyant. Et bien que les côtes de Bornéo, de Java et de Sumatra eussent accueilli pendant des siècles les noix échouées sur leur grèves, il n'en poussa jamais sur ces îles.

La noix du Roi Salomon garde encore un secret : pourquoi refusa-t-elle de se propager hors de sa retraite ? Le Lodoïcée n'admet de survivre que dans ce refuge des deux îles minuscules.

XI

LES ILES DES MOAS

Une conférence présidée par le Gouverneur Général des Indes Néerlandaises, Mynheer Antoon Van Diemen, se tenait dans le Bureau Central du Gouvernement des Indes, au cours de l'année 1642.

A l'issue de cette conférence, le Capitaine Abel Janszoon Tasman reçut l'ordre d'embarquer sur le navire *Heemskirk* et de gagner la côte si mal connue de la Nouvelle Hollande ; puis de suivre cette côte vers le sud, jusqu'au moment où il devient possible de tourner à l'est, à moins que ladite côte ne vous contraigne à obliquer vers l'ouest.

Le Capitaine Tasman quitta Batavia et navigua dans la direction indiquée. La côte de la Nouvelle Hollande, que nous appelons aujourd'hui côte occidentale de l'Australie, ne le força pas à tourner à l'ouest comme on l'avait craint. Au contraire, il put obliquer vers l'est après quelques temps et réalisa clairement qu'il se trouvait en face d'un cap sud. Il pensa que c'était là l'extrémité du continent australien, dont on avait des notions si vagues. Pour rendre hommage au gouverneur qui avait organisé l'expédition, il nomma cette région Vandiemensland.

En fait, Tasman ignorait l'existence du détroit de Bass, et il ne se trouvait pas auprès de la côte australienne. Il faisait face à la pointe sud de la grande île de Tasmanie, ainsi nommée plus tard en son honneur.

Mais il ne la contourna pas. Il devait continuer, si possible, pour retrouver la pleine mer — si pleine mer il y avait — à l'est de la Nouvelle Hollande. Pour qui connaît la disposition de ces îles, cela signifiait en clair : voguer autour de l'Australie. Mais le problème était de savoir si cela était

possible. Aussi Tasman garda-t-il l'avant du *Heemskirk* tourné vers l'est et continua-t-il pendant un millier de milles. Et le 16 décembre 1642, il revit la terre, qu'il décrivit comme « vaste, haute, escarpée ». Bien que la province néerlandaise de Zelland ne correspondît pas à cette description, Tasman baptisa la nouvelle terre *Nieuw Zeeland* et depuis lors elle est demeurée la Nouvelle-Zélande.

Aussi curieux que cela soit, les choses en restèrent là pendant plus d'un siècle.

En novembre 1769, un autre vaisseau accosta en Nouvelle-Zélande, mais sur le côté opposé. C'était l'*Endeavour,* commandé par le Capitaine James Cook. Le Capitaine débarqua, ce que Tasman n'avait pas essayé de faire, occupé qu'il était par le problème de trouver une voie libre, la terre étant pour lui l'obstacle. James Cook prit contact avec le peuple indigène de l'île : les Maori. Aidé par des interprètes dont la valeur semble avoir été pour le moins douteuse, il s'entretint longuement avec le chef Maori Tawaihura. Il lui posa notamment des questions sur les animaux vivant dans l'île. Tawaihura lui parla d'un énorme lézard mangeur d'hommes — lequel n'exista jamais, nous le savons à présent. Il ne dit rien de la véritable faune de l'île, et l'on est en droit de se demander s'il avait compris la question posée, ou si sa réponse était une forme de cette politesse spécieuse des indigènes, contre laquelle Hans Schomburgk devait mettre en garde les voyageurs, quelque cent ans plus tard.

Si cette entrevue avait abouti de façon positive, le naturaliste qui accompagnait le Capitaine Cook, Sir Joseph Banks, aurait pu rapporter en Angleterre des spécimens rares d'oiseaux et d'animaux. Mais ils rentrèrent les mains vides, et la faune de Nouvelle-Zélande, qui possède des espèces survivantes d'époques fort anciennes, ne fut portée que très progressivement à la connaissance du monde savant.

La zoologie se trouva peu à peu en face de cinq problèmes assez ardus à résoudre. Trois d'entre eux sont éclaircis, les deux autres constituent toujours un mystère.

Le premier de ces problèmes fut posé aux savants par un oiseau désormais familier : le kiwi. Le Capitaine Barclay, du navire *Providence,* envoya en Angleterre la première dépouille de cet oiseau. On était en 1814, et nul ne sait si quelqu'un avait entendu parler du kiwi, en dehors des Maori.

On ignora toujours d'où provenait la dépouille de l'oiseau : avait-elle été achetée ou échangée aux indigènes, ou bien l'animal avait-il été tué ou capturé par l'un des marins ? Les naturalistes anglais savaient uniquement que cet oiseau vivait en Nouvelle-Zélande.

Son aspect était le suivant : il avait la taille d'une poule, était apparemment dépourvu d'ailes et de queue, et ses plumes, semblables à des soies, pouvaient faire mentir l'ancien adage selon lequel on reconnaît un oiseau à son plumage. Ses pattes avaient quatre gros doigts et son long bec, comparable à celui de la bécassine, portait les narines tout au bout. En somme, il avait beaucoup plus l'air de la création fantaisiste d'un empailleur que d'un spécimen authentique, bien qu'il n'y eût aucun doute à ce sujet. Si les savants avaient appris en même temps que cet oiseau pond des œufs dont le poids atteint le quart de celui de l'animal adulte, ils seraient restés incrédules. On le fut d'ailleurs pendant plusieurs dizaines d'années, et l'on chercha quel pouvait être l'oiseau pondeur de ces œufs énormes ; l'énigme demeura entière tant que des kiwis, captifs dans les jardins zoologiques, n'eurent pas démontré avec bonne grâce qu'ils étaient ces pondeurs exceptionnels.

Le premier savant qui examina la dépouille du kiwi fut le professeur John Latham, qui classa la bête comme « pingouin aptère (sans ailes) ». Il avait hésité avant de le faire, et exprima cette réserve que la classification du kiwi pouvait être modifiée. Il écrivit :

> « La forme de la patte n'est pas absolument différente de celle d'une patte de dodo ; il semble que les doigts ne soient pas réunis par une membrane intermédiaire, mais on remarque sur les côtés des inégalités qui peuvent faire supposer qu'elle aurait été mangée par des insectes. »

Pourquoi Latham ne baptisa-t-il pas l'oiseau ? Nous l'ignorons. Son nom : *apteryx,* qui signifie : sans ailes, lui fut donné par le Docteur George Shaw, zoologiste.

Il fallait à présent établir la relation entre le kiwi et les autres oiseaux : le Docteur Temminck entreprit de le faire

et se trompa complètement. Influencé par la conformation de la patte, il rangea dans la même famille zoologique l'*Apteryx* ou kiwi, le *Didus* ou dodo, et il proposa de les nommer les *Inertes*. Puis il les plaça en parallèle avec les pingouins pour indiquer leur parenté : la confusion était totale !

Les pingouins constituent un genre particulier d'oiseaux. Bien que leurs ancêtres nous soient inconnus, nous savons qu'ils étaient capables de voler. Les pingouins, d'ailleurs, exécutent encore les mouvements du vol, mais pour nager sous l'eau. Quant aux ancêtres du kiwi, ou bien ils ne volèrent jamais, ou bien ils cessèrent de voler il y a une centaine de millions d'années. Le dodo, que Temminck rangea à côté du kiwi, était en fait un parent du pigeon ; il perdit l'habitude et la faculté de voler en devenant trop lourd.

La plupart des zoologistes, qui pourtant ignoraient ces faits, n'apprécièrent pas le jugement de Temminck, et cherchèrent ailleurs des renseignements plus satisfaisants. Le kiwi devint alors, dans les ouvrages allemands, le *Schnepfenstrauss*, ou bécassine-autruche, ce qui était plus près de la vérité. Mais pourquoi la bécassine-autruche fut-elle adjointe aux gallinacés, oiseaux de type poule, nul ne saurait le dire. La classification demeura telle jusqu'au début du XXe siècle, en dépit de la nouvelle description scientifique du kiwi donnée en 1833 par le zoologiste anglais William Yarrell ; il avait en même temps spécifié avec clarté quels autres oiseaux pouvaient être considérés comme ses parents. C'étaient le rhéa ou nandou d'Amérique du Sud, l'autruche africaine, l'émeu d'Australie et le cassowary des régions australiennes. Tous vivent dans l'émisphère sud, remarqua Yarrell, et s'ils ne sont pas liés entre eux de façon très étroite à l'heure actuelle, ils doivent cependant être issus de la même souche.

En ce qui concerne le kiwi vivant, le pluriel lui conviendrait mieux, car on en distingue en fait trois variétés. L'*Aptéryx australis*, le plus répandu, se trouve dans les îles nord et sud de la Nouvelle-Zélande tout comme dans l'île Stewart. L'*Apteryx oweni*, surnommé le petit kiwi tacheté, se rencontre à l'ouest et au sud de l'île du sud ; le grand kiwi tacheté, ou *Apteryx haasti*, vit au nord de l'île du sud. Les trois variétés ont des mœurs tellement similaires qu'on peut

les englober en une seule. Dire que le kiwi est un oiseau nocturne des forêts résume l'essentiel de son genre de vie. Pendant le jour, les kiwis dorment ensemble, serrés les uns contre les autres, et si on les éveille, ils ont l'air malheureux et impuissant. L'éclat du soleil les aveuglerait certainement, car leurs yeux sont adaptés aux activités nocturnes ; les leurs sont, paraît-il, bruyantes. Les kiwis se déplacent sans répit, chassant tous les vers de terre, les larves et les insectes qu'ils peuvent rencontrer. Ils semblent être guidés par l'odorat, ce qui est un fait exceptionnel : ils sont alors les seuls oiseaux vivants dont l'odorat soit développé — ou plutôt les seuls dont les ancêtres conservèrent intacte l'acuité de ce sens. Lorsqu'ils ont peur, les kiwis courent à longues enjambées, et ils peuvent même sauter. Sont-ils capables de nager ? Nous ne pouvons répondre à cette question intéressante. Ils se reposent parfois — et même dorment — dans une curieuse position « sur trois pattes » : s'appuyant sur l'extrémité de leur long bec en même temps que sur leurs pattes.

Dans un complexe de problèmes d'ordre zoologique, on peut considérer le kiwi comme une sorte de clef de voûte. Un certain nombre d'oiseaux vivants, auxquels s'ajoutent de nombreuses formes récemment éteintes, partagent un ensemble de caractères tout à fait particuliers. Qu'ils vivent dans l'hémisphère austral, cela peut être fortuit ou significatif : nous ne le savons pas encore. Tous sont privés d'ailes et de l'os typique sur lequel s'attachent d'ordinaire les muscles du vol ; ils ont par contre un sternum, ce qui est inhabituel chez l'oiseau, et dans la plupart des cas leurs plumes sont fibreuses et semblables à des soies. Elles non plus ne sont pas adaptées au vol. Cette constatation s'applique aussi bien aux plumes de l'autruche, qui pour être différentes n'en sont pas moins extraordinaires. Les zoologistes utilisent le terme *Ratitae* pour désigner ces oiseaux, et il semble bien qu'ils soient vraiment à part des autres ; une appellation différente leur conviendrait mieux.

Nombreux sont les zoologistes qui se sont demandé si l'Archaeopteryx était bien l'ancêtre du Ratite. Son véritable ancêtre a pu être une sorte de « pro-avis » qui subit une évolution parallèle mais n'essaya jamais de voler. Or tous les Ratites vivants sont de grande taille, sauf le kiwi. Il en va de même pour leurs parents disparus. C'est une raison

suffisante pour supposer que le kiwi perpétue et représente la forme originelle des Ratites. Mais on ne peut rien avancer de plus, car les fossiles du Ratite et ceux du kiwi seraient indispensables pour tirer des conclusions certaines, et les fossiles ne se rencontrent pas à volonté.

Si l'on peut considérer le kiwi comme le représentant actuel d'une race ancienne, un autre animal joue un rôle identique parmi les lézards : c'est le *Hatteria* ou *Sphenodon.* Il vit dans le pays escarpé qu'avait aperçu et décrit le Capitaine Tasman. Comme le kiwi, il s'imposa par étapes et sans éclat à l'attention des savants. Personne ne sait qui le découvrit, ni à quel moment. Il ne présente d'ailleurs pas un aspect remarquable pour les profanes. Sa forme générale est celle d'un lézard dodu. Il a une queue massive mais assez courte, une tête épaisse avec de gros yeux, et sa peau verdâtre semble flotter comme une enveloppe trop large autour de son corps. Une sorte de crête irrégulière court le long du cou, du dos et de la queue. Adulte, il mesure jusqu'à 60 centimètres.

Les Maori appellent ce reptile *tuatera* ou *tuatara,* parfois *ruatara* ou *tuatete.* Quant au nom scientifique, il a suscité de curieuses divergences : l'Amérique soutient sa version contre tous les autres pays du globe. Elle préfère aux autres le nom de *Sphenodon punctatus,* mais les savants qui n'utilisent pas l'Anglais comme langue scientifique ont choisi *Hatteria,* abréviation de *Hatteria punctata.* Dans le Commonwealth britannique, on le désigne sous le nom de tuatara. L'usage français a adopté la version francisée du mot maori : *tuatère* ou *touatère.* Les Allemands disent : *Brückenechse,* mot qui combine de façon originale un archaïsme avec un terme scientifique — *echse* étant un mot désuet qui signifiait : reptile, et *brücke* ayant trait à une particularité du squelette qui ne surprendrait qu'un expert en anatomie. Afin d'épargner au lecteur cette tour de Babel, je m'en tiendrai au Hatteria.

L'indolent animal porteur de tous ces noms fut introduit dans la littérature scientifique en 1831, lorsqu'Edward Gray publia l'article intitulé : « Notes sur la structure particulière de la tête d'un Agama. » Cet échange de noms constituait une erreur, car l'agama est une sorte de lézard tout à fait moderne. Mais la structure de la tête était en effet assez

particulière. Elle sollicita l'attention soutenue d'un naturaliste appelé Günther, qui publia en fin de compte un autre article intitulé : « Contribution à l'étude anatomique du Hatteria. » Il spécifiait dans cet article que la curieuse anomalie à laquelle Gray s'était intéressé était en fait un troisième œil ! Sur le haut de la tête, le reptile porte un rang d'écailles qui entourent une écaille centrale, plus grande que les autres et transparente. Sous cette écaille se dissimule un œil, petit mais bien formé, et dans la mesure où l'on peut en parler, apte à la vision.

Durant la période triassique, au moment où les reptiles du type Hatteria firent leur apparition, un troisième œil était chose assez courante chez les reptiles, ainsi que l'indique l'examen des crânes fossiles. Par la suite il disparut, peut-être par défaut d'utilité. De nombreux reptiles vivants portent encore l'ébauche d'un troisième œil rudimentaire et l'homme lui-même est pourvu de ce vestige sous la forme d'une glande pinéale logée à l'intérieur du crâne. « L'œil pinéal » est toutefois difficile à déceler chez beaucoup de reptiles vivants, et le nerf qui lui correspond est complètement atrophié. Tous deux sont fort bien développés dans le Hatteria. Le grand leguan noir *Amblyrhynchus* des îles Galapagos le suit de près à ce point de vue : son œil pinéal et le nerf adjoint ne sont pas aussi bien préservés que ceux du Hatteria, mais il s'en faut de peu, et ils fonctionnent également.

Contrairement à celle du kiwi, l'histoire paléontologique de ce « fossile vivant » est bien connue. Voici un peu plus de 200 millions d'années, au cours de la période permienne, il existait plusieurs familles de reptiles primitifs. Certaines s'éteignirent peu à peu, d'autres se modifièrent et revêtirent des formes tout-à-fait nouvelles. L'une de ces branches conduit en ligne directe aux chéloniens modernes, tortues marines et terrestres. Or il se trouve qu'aucun des chéloniens vivants ne représente une forme vraiment ancienne. Une autre de ces branches était celle des rhynchocéphaliens (« becs d'oiseau » une fois traduit) qui s'épanouit pendant la période triassique (après le Permien). Le Hatteria n'est autre que leur représentant actuel.

En Europe et en Afrique du Sud, les dépôts du Triassique contenaient des restes de rhynchocéphaliens. Cette famille

s'amenuisa pendant la période jurassique, mais elle émigra en Amérique du Nord, très précisément dans le Wyoming. Parmi eux, l'*Homoeosaurus* ressemblait trait pour trait au Hatteria, dont on ne saurait le distinguer s'il était encore vivant, sauf peut-être par une couleur différente.

Cette période d'expansion les conduisit de la Malaisie à la Nouvelle-Guinée, puis par un pont de terre submergé depuis lors, ils atteignirent la Nouvelle-Calédonie et le Cap Nord de la Nouvelle-Zélande, où se trouve leur habitat actuel. La disparition du pont de terre pendant la période crétacée les préserva, par chance, d'invasions ultérieures ; les marsupiaux eux-mêmes ne gagnèrent plus la Nouvelle-Zélande. Les kiwis et les Hatterias furent saufs. L'Océan s'étendait autour d'eux sur un bon millier de milles. Les seuls arrivants, à une époque assez récente, furent les Maoris ; les légendes superstitieuses qu'ils bâtirent autour de ces animaux les protégèrent à leur tour.

La disparition menaça leur race lorsque les colons blancs, il y a cent cinquante ans, introduisirent des cochons en Nouvelle-Zélande. Ils ignoraient d'ailleurs jusqu'à l'existence du Hatteria. Celui-ci vivait sur les deux îles principales et sur bon nombre d'îlots rocheux au large de la côte. Mais les cochons décimèrent la race des survivants à trois yeux, et il semble qu'il ne reste aujourd'hui aucun Hatteria sur les îles principales, dans les endroits accessibles du moins. Les îlots rocheux furent heureusement épargnés.

Le gouvernement néo-zélandais a pris les mesures nécessaires pour préserver cet unique survivant de l'âge des reptiles. Il est absolument interdit de tuer un Hatteria ou même d'en garder un comme animal favori ; les exceptions à cette règle ne sont accordées qu'avec parcimonie. Au cours des quarante dernières années, six spécimens seulement furent exportés. J'ai pu jouer avec celui qui a été offert au Zoo de San Diego. Les seuls qui soient propriété privée se trouvent à Wellington, où M. W.H.I. Dawbin, chargé de cours de Zoologie à Victoria University College, réussit à faire éclore des œufs et à élever les Hatterias. Tous les autres sont gardés dans des réserves, ces îlots rocheux si difficiles à aborder, presque impossibles à gravir, et déclarés d'ailleurs zone interdite pour tout visiteur autre que les représentants d'institutions scientifiques dûment accrédités.

Les travaux d'observation de ces savants nous ont permis de connaître les habitudes de vie du Hatteria.

Sa nourriture consiste en petits animaux de tous genres : coléoptères, sauterelles, vers et araignées, parfois un petit lézard. Il aime l'eau et nage bien, et il lui arrive sans doute d'attraper de petits poissons pour varier son menu. Il est capable de creuser des trous dans le sol, mais il est intéressant de noter qu'il ne creuse à peu près jamais son terrier. Celui-ci est préparé par son compagnon habituel : le pétrel.

Si cet oiseau a jamais bâti son nid à découvert, il a depuis longtemps abandonné cette coutume en faveur d'un abri souterrain. Le nid du pétrel est un tunnel de quelque 12 centimètres de diamètre et d'environ 90 centimètres de long. Ce tunnel conduit à une chambre de 0 mètre carré 18 et d'environ 15 centimètres de haut. Le sol en est confortablement garni d'herbes sèches et de feuilles mortes. Lorsque les pétrels construisirent ces premiers nids, les Hatterias les trouvèrent à leur goût. Les oiseaux semblent ne pas s'en préoccuper. Mieux : ils ont modifié la structure de leur nid de façon à assurer à chacun sa place bien définie ; c'est donc une règle établie que le pétrel loge à la gauche de l'entrée, et le hatteria à la droite. Dans cet accommodement, le lézard est avantagé : on voit mal quel bénéfice peut retirer l'oiseau d'une telle cohabitation. Des zoologistes ont pensé que le hatteria tenait le nid propre en mangeant les restes de poisson laissés par le pétrel après son repas ; mais il s'agit là d'une simple conjecture.

De passionnantes nouvelles, tout à fait inattendues, parvinrent en Europe vers le milieu du XIXe siècle ; elles avaient trait à de grands oiseaux vivant en Nouvelle-Zélande. Les Maoris en parlaient aux missionnaires, aux commerçants, aux colons blancs, et un seul os fournit la preuve que ces histoires n'étaient pas le fruit de l'imagination. Des exagérations et des malentendus déformèrent parfois la réalité, mais une base solide existait. Les Maoris appelaient *moa* ce grand oiseau, et les savants et autres personnes qui s'intéressèrent à lui à divers titres, adoptèrent ce mot nouveau.

Pendant la seconde moitié du dix-neuxième siècle le terme « moa » fut mêlé à toutes les conversations où les affaires de la Nouvelle-Zélande étaient en cause. Pour les moas, des hommes entreprirent le voyage, si long et si pénible à cette

époque, vers la Nouvelle-Zélande. Le fameux paléontologiste et zoologiste anglais, le Docteur Gideon Algernon Mantell, y dépêcha son fils Walter, avec mission de rapporter des moas, bien entendu, mais aussi tout matériau zoologique qu'il pourrait trouver. Le voyage de Walter Mantell obtint un plein succès, et le détourna des moas pour un certain temps.

Les Maoris évoquaient souvent un grand oiseau qu'ils avaient autrefois chassé pour s'en nourrir. Cet oiseau, disaient-ils, avait disparu, bien que son nom fût encore connu. Les Maoris de l'Ile du Nord l'appelaient *moho,* ceux de l'Ile du Sud, *takahe.* En dehors même des difficultés d'ordre linguistique, les Maoris s'avérèrent incapables d'en donner une description convenable, et personne ne pouvait imaginer à quoi ils ressemblaient.

En 1847, Walter Mantell se procura près de Waingongoro, dans l'Ile du Nord, un crâne, un sternum et d'autres parties du squelette d'un oiseau. Il crut tout d'abord avoir affaire à un très grand râle. Il empaqueta les os avec soin et les envoya à son père, à Londres, en lui spécifiant que ce pouvait être le fameux *moho* ou *takahe.*

L'envoi contenait aussi de nombreux os de moa. Gideon Mantell fit parvenir le tout au professeur Richard Owen. Ce dernier comprit très vite que les Maoris étaient dans le vrai : il y avait eu, sur les îles, un grand oiseau différent d'un moa. Cet animal inconnu avait eu la taille d'une grosse oie. Ses ailes étant trop frêles pour porter le corps assez lourd, il ne pouvait pas voler. Le professeur Owen proposa de l'appeler *notornis* et, pour honorer celui qui l'avait découvert, *notornis mantelli.* La suggestion fut agréée.

Deux ans plus tard, une surprise d'importance leur parvint de l'île du Sud, exactement de la région sud-ouest de l'île, qui est portée sur les cartes néo-zélandaises avec la dénomination : « West Coast Sounds ». A cet endroit, des fjords découpent profondément la côte, formant même des îles. La plupart de ces îles sont petites, sauf Secretary et Resolution.

En 1849, un groupe de chasseurs de phoques campaient sur l'île Résolution. La neige était tombée au cours de la nuit précédente, et l'un des hommes remarqua les empreintes d'un grand oiseau. Intrigués, plusieurs d'entre eux suivirent les

traces avec leurs chiens et au bout d'un moment, ils aperçurent au loin un oiseau de grande taille. Les chiens s'étant mis en chasse, l'oiseau s'enfuit en courant à une vitesse extraordinaire. Les chiens l'attrapèrent finalement et le rapportèrent à leurs maîtres, criant et se débattant de son mieux, à coups de griffes et de bec.

Les chasseurs de phoques n'étaient pas des naturalistes, mais l'oiseau sortait de l'ordinaire. L'éclat de son plumage les impressionna sans doute, car ils ne le tuèrent pas sur-le-champ et le gardèrent d'abord sur leur navire. C'était un animal de belles dimensions, avec un cou relativement petit, de fortes jambes et de fortes pattes. Son bec pointu et lourd était rouge vif, comme les pattes. Les tons de son plumage étaient variés et nuancés : bleuâtre-noir sur la tête et la gorge ; violet-pourpre et bleu au-dessous du cou ; vert olive assez terne sur le dos et les ailes courtes ; vert plus vif à l'extrémité des plumes les plus longues ; une très belle nuance de violet-pourpre et de bleu sur le poitrail et sur les flancs ; enfin un bleu métallique sur les plumes et la queue, et blanc en-dessous. Au bout de trois ou quatre jours, ne *sachant qu'en faire*, les chasseurs tuèrent l'oiseau, le firent rôtir et le mangèrent. Ils conservèrent sa dépouille pour la vendre ou l'échanger à leur prochaine escale.

Par une coïncidence incroyable, la dépouille de l'oiseau fut recueillie par Walter Mantell. Il l'envoya donc à son père, à Londres, où elle provoqua un émoi considérable. L'oiseau qui avait été découvert dans l'île du nord à l'état de « subfossile », se trouvait bien vivant dans l'île du sud. Les savants examinèrent les dessins qui esquissaient la silhouette probable de l'oiseau d'après les os fossiles ; les comparant avec la dépouille, ils furent ravis : l'ensemble formait un tout cohérent. La coloration seule avait échappé aux précisions des experts.

Le second spécimen fut capturé en 1851 dans la même région : l'île Secretary, et par un Maori. Les circonstances de sa capture sont mal connues, mais elles ont dû être à peu près les mêmes que la première fois. La dépouille du second oiseau devint la propriété de la famille Mantell pour deux générations, puis finit au British Museum, à côté de la première.

Jusque-là, les captures de Notornis avaient toujours été

le fait de Néo-Zélandais, blancs ou Maoris. Aux environs de 1850, les explorateurs étrangers s'efforcèrent d'entrer en scène. Le *Novara,* vaisseau autrichien qui accomplit une croisière autour du monde entre 1857 et 1859, fit escale dans les ports néo-zélandais. L'un des savants à bord était le professeur Ferdinand von Hochstetter, spécialiste en géologie, mais vivement intéressé par les problèmes d'ordre géographique, zoologique, anthropologique et ethnographique. Le professeur Von Hochstetter fit tout son possible, compte tenu des circonstances et du peu de temps dont il disposait, pour se procurer un Notornis. Il avait peu d'éléments certains pour se guider, car seuls les os de Waingongoro et les deux dépouilles d'oiseaux avaient été vus par les savants à cette époque. La majeure partie du squelette et tous les organes intestinaux manquaient encore. On ne savait rien non plus de l'animal, excepté qu'il était sauvage ou fort rare, ou peut-être les deux à la fois. Les savants, sans en être sûrs, pensaient que l'oiseau était herbivore. Malgré des efforts persévérants, le professeur Von Hochstetter ne réussit pas à trouver un takahe ; (il accomplit cependant un travail important en d'autres domaines).

D'autres après lui ne firent pas mieux. Sir James Hector explora en 1863 la côte sud-ouest de la province Otago, l'une des deux provinces situées dans la partie tout à fait méridionale de l'île du sud. Il retrouva la trace du Maori qui avait attrapé le second spécimen de takahe. Ce Maori ne considérait pas l'oiseau comme rare, et il affirma à Sir James qu'on le rencontrait en grande quantité à la pointe du bras nord-ouest du Lac Te-Anau, près d'un petit lac dans la vallée qui conduit à Bligh Sound. Sir James, qui s'y rendit, entendit des bruits étranges — « un bruit sourd suivi de sifflements perçants » — et un autre groupe d'explorateurs confirmèrent cette expérience. Personne ne put déterminer l'origine de ces bruits.

En 1866, Sir Walter Lawry Buller, qui tenait à jour le répertoire des oiseaux de Nouvelle-Zélande, reçut d'un certain Docteur Hector une lettre destinée à rapporter l'aventure du botaniste Gibson. Accessoirement, le Docteur Hector confiait à Sir Lawry Buller qu'il avait relevé des traces de Takahe près du détroit de Thompson et vers le bras central du Lac Te-Anau, en 1861-1862. Quant à l'aventure de

M. Gibson, elle se situait en août ou septembre 1866. Nouveau venu en Nouvelle-Zélande, le botaniste avait vu un grand oiseau près de Motupipi, à quelques pas de lui, dans les hautes herbes du marais. La description qu'il fit de l'oiseau coïncidait exactement avec l'aspect du Notornis. Le Docteur Hector jugea utile de souligner deux points importants : le premier, c'était que M. Gibson ne connaissait pas le takahe dont il n'avait jamais vu l'image ; le second, qu'il avait par contre une connaissance certaine de la poule d'eau spécifique des marais, le *pukeho* des Maoris et le *Porphyrio melanotus* des savants, dont l'aspect pouvait être comparé à celui du takahe.

La coloration de leur plumage est à peu près semblable, mais la poule d'eau en question a un bec plus mince et plus long, des pattes plus fines avec des doigts beaucoup plus longs, et une charpente plus légère. Elle vole fort bien et n'est pas rare. On la trouve non seulement en Nouvelle-Zélande, mais en Nouvelle-Guinée, en Nouvelle-Calédonie, en Australie, dans les îles Lord Howe et dans maintes petites îles au large des côtes néo-zélandaises.

Deux ans après avoir lu le récit de l'expérience de M. Gibson, Sir Walter Lawry Buller rencontra Sir George Grey, qui avait été deux fois gouverneur de la Nouvelle-Zélande (il avait été aussi gouverneur de l'Australie du Sud et gouverneur de la colonie du Cap), et qui devint plus tard Premier Ministre de Nouvelle-Zélande. Sir George Grey raconta à Sir Lawry Buller que, se trouvant dans la région des détroits de West Coast, il était entré en contact avec un groupe de Maoris.

Ceux-ci lui avaient affirmé que les takahe étaient abondants dans une certaine vallée à la pointe de Preservation Inlet. Sir George Grey ne s'était pas rendu personnellement dans cette vallée et ne pouvait que rapporter les dires des Maoris, auxquels d'ailleurs il ajoutait foi.

A cette époque, on préparait en Angleterre un livre sur les oiseaux disparus. Les auteurs y incluaient le *Notornis mantelli,* car ils étaient persuadés que son espèce était éteinte.

Le livre parut. Quelques années plus tard, un chasseur de lapins campait dans la province Otago de l'île sud, près de la rivière Mararoa et à quelque 13 kilomètres de l'extrémité

sud du Lac Te-Anau. Un jour de décembre 1879, son chien lui apporta un grand oiseau encore vivant, se débattant vivement. Le chasseur le tua et le pendit au piquet transversal de sa tente. Le lendemain matin, le directeur du poste de la région, M. J. Connor, visita justement le camp des chasseurs, et on lui remit l'oiseau mort. Il pensa immédiatement au takahe. L'emportant avec lui, il le dépiauta avec soin et le fit bouillir. Puis il détacha les os un à un, et les emballa : ce fut le premier squelette complet de notornis qui parvint à Londres. Survint alors un incident d'ordre financier.

Le troisième takahe fut vendu aux enchères à Londres. Deux concurrents sérieux se trouvaient en présence : un représentant du British Museum qui disposait d'une marge de 100 Livres sterling, et un envoyé du Musée de Dresde, dont les instructions étaient de monter jusqu'à la somme nécessaire pour acquérir la bête. Le premier abandonna lorsque les 100 Livres Sterling furent atteintes, et le second l'emporta avec cinq Livres de plus. Il rentra à Dresde, fier de son succès. L'oiseau fut examiné, observé, étudié d'une manière très approfondie ; on releva quantité de différences minimes, mais nettes et prononcées, entre le spécimen vivant de l'île du sud et le spécimen recueilli à Waingongoro. C'étaient à coup sûr deux notornis, mais appartenant à deux variétés différentes ; en conséquence, le spécimen de Dresde fut nommé, en hommage à l'explorateur autrichien, *Notornis hochstetteri*.

De nombreuses années s'écoulèrent sans qu'apparût un seul autre takahe, et beaucoup de gens pensèrent que le *notornis hochstetteri* de Dresde avait été le dernier. Les nouvelles qui parvenaient de Nouvelle-Zélande étaient rares et peu intéressantes. En novembre 1884, un certain M. R. Henry découvrit sur les rives du Lac Te-Anau un squelette incomplet ; huit ans plus tard, un M. A. Hamilton recueillit dans la même région deux squelettes presque complets. Les trois squelettes furent exposés dans les Musées de Nouvelle-Zélande, mais ce n'étaient que des squelettes, et il y eut des mécontents, qui regrettaient l'envoi en Europe des spécimens plus complets.

Ce fut alors qu'un Autrichien, Andréas Reischek, se manifesta. Passionné par le pays néo-zélandais, il s'y intéressa de façon active, mais — si l'on tient compte des développements ultérieurs — quelque peu ridicule. Pour lui, les Maoris for-

maient une race en déclin vouée à l'extinction. La beauté naturelle des îles serait bientôt détruite, sacrifiée au mercantilisme britannique. L'étrange faune et la flore pittoresque étaient menacées de disparition. Il fallait donc réunir en hâte toutes les connaissances possibles sur la Nouvelle-Zélande ; Reischek s'y employa avec ardeur et devint l'un des explorateurs les plus infatigables de la Nouvelle-Zélande. Il composa un ouvrage qu'il intitula : *Sterbende Welt* (Un monde à son déclin).

Pendant plus de dix ans, Andreas Reischek chassa le takahe de façon intermittente ; il n'en aperçut jamais, et mourut probablement en pensant que la race s'était éteinte. Nous connaissons à présent la raison de son échec : il cantonna ses recherches trop au nord, alors que l'oiseau avait été signalé par les indigènes comme habitant les rives du Lac Te-Anau.

J'ai dit que les Néo-Zélandais avaient exprimé leur mécontentement de voir leurs spécimens les plus rares gagner les musées européens. Ils obtinrent enfin un takahe, tout-à-fait par hasard. Dans la soirée du 7 août 1898, Monsieur Ross longeait la rive du Middle Fiord, au Lac Te-Anau. Son chien s'élança tout-à-coup comme une flèche dans les buissons, et revint portant un takahe qui se débattait faiblement. L'oiseau mourut peu après, mais M. Ross l'avait reconnu. Son frère et lui transportèrent sa dépouille à la pointe sud du Lac Te-Anau, parcourant 40 kilomètres en canot. Puis ils l'expédièrent à Invercargill. L'animal fut, cette fois, conservé en entier : squelette et plumage, et aussi les organes internes. Le gouvernement néo-zélandais en devint possesseur pour la somme de 250 Livres sterling. L'oiseau fut empaillé et exposé au Musée de Dunedin. L'affaire demeura stationnaire pendant un autre demi-siècle.

Plus de takahe. Les auteurs qui traitèrent dans leurs livres le sujet du notornis se crurent autorisés à conclure le chapitre par ce jugement prudemment exprimé : « variété assez rare — peut-être éteinte. » Ils étaient circonspects car ils savaient que le fait n'avait pas été prouvé. D'incurables optimistes rappelaient qu'à plusieurs reprises, on avait cru l'espèce disparue, et des rumeurs circulaient parfois au sujet de traces relevées dans la neige ; tout cela demeurait fort imprécis. De temps à autre, un Maori prétendait détenir des informations sur le Takahe et d'autres — de plus en plus

rares — expliquaient que l'oiseau se plaisait sur les sommets et ne descendait qu'occasionnellement sur les rives du lac.

Il est de fait que le Lac Te-Anau ne représentait plus un territoire éloigné comme l'est, par exemple, le désert d'Australie centrale. J'ai sous les yeux une brochure joliment illustrée, publiée par les services touristiques du gouvernement néo-zélandais, et intitulée : « Milford Sound. » Milford Sound est le plus septentrional des fjords du sud-est, et la brochure recommande un itinéraire particulièrement pittoresque. Le touriste gagne d'abord Lumsden, soit en prenant le train à Dunedin sur la côte est (218 kilomètres), soit en partant d'Invercargill sur la côte sud (80 kilomètres). De là, un autocar l'emmène à l'Hôtel Te Anau. Il se rend ensuite à Glade House, à l'extrême nord du Lac, en traversant ce dernier sur 62 kilomètres. La brochure spécifie que le navire *Tawera* est un pétrolier moderne qui vous fait parcourir ce trajet en trois heures et demie. Enfin le voyageur peut emprunter, à pied, la route si remarquable que l'on appelle « Milford Track », et qui conduit à l'Hôtel Milford, de Milford Sound.

On lit encore dans la brochure que le *Tawera* doit se tenir assez près de la côte est du lac. Pendant toute la traversée, on est censé apercevoir les lieux où vit encore le *takahe,* dissimulé dans d'épaisses broussailles. Ces lieux sont probablement hors de vue la plupart du temps ; ils s'étendent cependant vers la partie ouest du lac, qui est en fait une vallée noyée entre les montagnes.

En 1947, le Dr Geoffrey B. Orbell, médecin à Invercargill, pénétra dans la forêt dense qui borde la rive ouest du Lac Te-Anau. Cette rive était restée vierge, alors que la rive opposée avait été défrichée pour y créer des pâturages. Le Docteur Orbell se traça péniblement un chemin jusqu'à une altitude voisine de 900 mètres. Dès ce premier voyage, il réalisa pleinement que les histoires plus ou moins vagues dont il avait eu connaissance n'étaient pas sans fondement. Auprès d'un petit lac qu'on lui avait signalé bien qu'il fût absent des cartes, le Docteur Orbell et son petit groupe entendirent d'étranges bruits d'oiseaux, et trouvèrent des éléments plus précis : une empreinte de patte d'oiseau dans la boue. L'on ne put déterminer que plus tard qu'il s'agissait bien d'une empreinte de takahe.

Le Docteur Orbell se sentit suffisamment encouragé. Il retourna sur les lieux pendant le printemps des régions sud, en 1948 — c'est-à-dire en Novembre. Il emportait un équipement complet, des caméras, dont une de cinéma avec des films en couleur, et des filets spéciaux pour la capture des oiseaux. Les membres de l'expédition, ayant aperçu un takahe, tendirent les filets et réussirent à attraper deux de ces volatiles. Ils les attachèrent à un pieu, les photographièrent et les relâchèrent. De retour à Invercargill, ils racontèrent l'histoire en montrant leurs photographies.

En janvier 1949, le Docteur Orbell se rendit de nouveau « au pays des Takahe », et cette fois il établit un camp. Le succès couronna son entreprise. Il put définir que le Takahe était un herbivore, comme on l'avait supposé, et il trouva des nids. Une trentaine de nids furent examinés par Orbell et ses compagnons, et c'étaient tous des nids construits à terre, puisque l'oiseau est trop lourd pour voler. Sans que la chose soit certaine, il semble qu'un couple de takahe n'élève qu'un oisillon par année. Les oisillons n'ont pas encore le plumage éclatant de leurs parents, ils sont noirs. Les explorateurs du groupe Orbell virent nettement une dizaine d'oiseaux adultes, et furent à même de préciser que deux colonies séparées vivaient dans deux vallées adjacentes. Les individus de ces deux colonies doivent être entre 50 et 100. Peut-être en existe-t-il d'autres.

Lors de la troisième expédition du Dr Orbell, le gouvernement néo-zélandais prit les dispositions suivantes : la région explorée par le groupe et propre à abriter des colonies de takahe couvrait à peu près 200 hectares ; le gouvernement définit comme « réserve » ou refuge pour les Takahe, une région beaucoup plus vaste, qui s'étendait sur 160.000 hectares. Une campagne fut en outre déclenchée contre les bêtes de proie qui peuvent attaquer l'oiseau devenu si précieux aux Néo-Zélandais. A en juger par le sort du Hatteria, l'on peut croire que le takahe sera bien protégé.

Walter Mantell, on s'en souvient, avait découvert le takahe en cherchant le moa. Il se heurta également à un autre mystère, qui celui-là n'a pas été éclairci, et qui fut porté à la connaissance des experts de la façon la plus officielle et la plus solennelle. Le soir du 12 novembre 1850, se tenait une

réunion de la Société Royale de Zoologie de Londres. La communication la plus importante devait être faite par le Dr Gideon Algernon Mantell et concernait le notornis. Il devait informer ses confrères que son fils avait réussi à se procurer la dépouille d'un notornis tué récemment, ce qui permettait de conclure à l'existence actuelle de l'espèce. Le Docteur Mantell avait des nouvelles supplémentaires à annoncer.

> « Il peut être à propos d'ajouter que, lors de son voyage au long de la côte, de la Péninsule de Bank à Otago, M. Walter Mantell apprit des indigènes une nouvelle surprenante. Ils pensaient que cette région renfermait encore le seul quadrupède terrestre que la Nouvelle-Zélande eût vraisemblablement jamais possédé, exception faite d'une sorte de rat. Alors qu'il campait à Arowenua dans la région de Timaru, les Maoris lui assurèrent qu'à 16 kilomètres environ à l'intérieur des terres, on trouvait un quadrupède qu'ils appelaient kaureke, très répandu autrefois et considéré par leurs ancêtres comme un animal domestique et même familier. Il avait 60 centimètres de longueur, un poil gris, rude, et ressemblait plutôt à la loutre ou au blaireau qu'au castor ou à l'ornithorynque (platypus) — contrairement à ce que semblaient suggérer les premiers comptes-rendus. La promesse d'une récompense généreuse incita des Maoris à s'enfoncer dans l'intérieur du pays, là où le kaureke pouvait se cacher. Ils revinrent bredouilles. Mon fils exprime cependant sa croyance en leurs récits, et dit que si l'animal n'existe plus, sa disparition est à coup sûr récente. »

Ce document imprimé est le premier en date qui mentionne le mystérieux mammifère. Un auteur précédent, qui avait rédigé un traité d'histoire naturelle de la Nouvelle-Zélande, *Travels in New-Zealand* (Londres, 1843) avait écrit « qu'aucun animal terrestre n'avait été découvert à l'état sauvage dans ces îles, pas plus d'ailleurs que les indigènes ne paraissaient en connaître ». C'était le naturaliste de la Compagnie néo-zélandaise, Ernest Dieffenbach. Le fait est que les deux seuls mammifères natifs de Nouvelle-Zélande sont

deux chauves-souris. L'une est étroitement apparentée à une variété australienne ; l'autre est typiquement néo-zélandaise. Dans le pays, on les distingue de la façon suivante : une variété à courtes oreilles et longue queue, une autre variété à longues oreilles et queue courte.

A en croire les Maoris, ils apportèrent à Ao-tea-roa (« long nuage blanc » ou « longue terre brillante »), puisqu'ils désignent ainsi la Nouvelle-Zélande, un chien qu'ils gardèrent avec eux pour faire souche. Ils venaient alors de Hawa-iki, leur pays natal, fort probablement l'île de Raiatea, à quelque 120 milles au nord-ouest de Tahiti. Ils précisèrent les noms de leurs pirogues : *Tainui, Takitimu, Te Arawa, Mataatua, Kurhanpo, Tokomaru.* La vague principale de l'immigration Maori en Nouvelle-Zélande se situe vers 1350 après Jésus-Christ. Le chien, aujourd'hui disparu, est encore signalé par le Capitaine Cook comme l'un des deux mammifères qu'il y rencontra. Le second était un rat noir d'une espèce déjà rare, et que mangeaient les Maoris.

Ouvrons une parenthèse et parlons un peu de ce rat noir avant de revenir au quadrupède signalé par Mantell. Le rat avait reçu un nom scientifique, *mus maorium,* ou rat des Maoris. Dans la langue des indigènes, il était appelé *kiore.* Vers 1860, un expert déclara qu'il ne relevait aucune différence entre le *kiore* et le rat vulgaire du Pacifique, le *mus exulans.* Des rats d'Europe, passagers clandestins, débarquaient régulièrement des navires en provenance d'Angleterre. C'est pourquoi dans son livre autrefois célèbre, *Island Life,* publié à Londres en 1892, Alfred Russel Wallace écrivit ceci : chaque fois qu'un homme attrapait un rat noir et que les Maoris le reconnaissaient avec un plaisir évident pour un kiore, il s'agissait en réalité, soit d'un rat noir européen, soit d'un rat importé d'Australie à l'insu de l'équipage.

Revenons à l'animal mystérieux de Mantell. Il convient à ce propos de citer quelques noms. Et d'abord celui de l'explorateur Julius von Haast, fils du bourgmestre de Bonn, (sur le Rhin), Johann Franz Julius von Haast. Il débarqua à Auckland le 21 décembre 1858, à l'âge de trente-six ans. Il devint célèbre en tant que géologue, et découvrit à travers les montagnes de l'île du sud un col qui porte désormais son nom. Il décela la présence d'or et de charbon, et fonda en Nouvelle-Zélande l'Institut philosophique de Canterbury. Il

répétait toutefois volontiers à ses amis que sa belle voix puissante lui avait donné le désir de devenir chanteur d'opéra ; il ajoutait qu'il avait joué du violon dans l'orchestre symphonique de Düsseldorf sous la direction de Félix Mendelssohn. Toutes ces activités avaient sans doute fort déplu à son très vénérable père.

Julius Von Haast apprit des Maoris d'autres façons de désigner le mammifère inconnu. Ils le nommaient *waitoreke* ou *waitoreki,* ou encore *waitoteke.* Je n'ai trouvé nulle part une traduction de ce mot, mais j'ai pu tirer divers renseignements du glossaire de mots maoris que contient le livre de Dieffenbach. C'est ainsi que *waipa* signifie : rivière, *waikeri :* marais ou ruisseau, *wairere :* chute d'eau, *waidare :* eau claire et *waitangi :* eau bouillonnante (le terme indique en outre un nom de lieu). « *Waitoreke* » a donc avec l'eau des rapports étroits ; peut-être le mot signifie-t-il : « qui vit dans l'eau », ou autre chose d'approchant.

Pendant son séjour en Nouvelle-Zélande, Ferdinand Von Hochstetter rencontra le Dr Julius Von Haast et se lia d'amitié avec lui. Deux ans après son retour en Autriche, il rassembla ses notes en vue d'écrire un livre sur la Nouvelle-Zélande, et à cette occasion il demanda à Von Haast s'il avait quelque chose de nouveau à lui signaler. La réponse de son ami se trouve imprimée dans son livre sous forme de note en bas de page :

> « Mon ami Haast me communique cette note sur le waitoreki, à la date du 6 juin 1861 : à plus de mille mètres d'altitude, en un lieu totalement inexploré près du cours supérieur de la Rivière Ashburton je vis ses traces en maintes occasions. Ceci dans l'Ile du Sud, province de Canterbury. Les empreintes rappellent celles de la loutre moyenne, mais sont plus petites. L'animal lui-même a été vu par deux messieurs, propriétaires d'un ranch à moutons situé à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'animal serait brun foncé et aurait la taille d'un grand lapin. L'ayant frappé avec un fouet, ils entendirent un sifflement et virent l'animal s'enfoncer rapidement dans l'eau, parmi les roseaux. »

Cette note renfermait la somme totale des connaissances sur le waitoreki, pour le Dr Hochstetter comme pour le Dr Von Haast. Lors même de son discours inaugural prononcé à l'occasion de la fondation de l'Institut philosophique de Canterbury, le Dr Von Haast ne put jamais affirmer qu'il avait vu l'animal. Il répéta cependant qu'il avait observé sa trace bien des fois.

En 1855, un éditeur londonien publia un livre du Révérend Richard Taylor, intitulé : *Te Ika A Mani, ou la Nouvelle-Zélande et ses habitants*. Une autre note, en bas de la page 394, mentionne l'animal et dit en substance :

> « Un homme appelé Seymour, d'Otaki, déclara qu'il avait vu à maintes reprises, dans l'Ile Centrale, près de Dusky Bay, sur la côte sud-ouest, un animal qui rappelait le rat musqué par l'odeur forte qu'il dégageait. Sa queue épaisse évoquait le *pirori* mûr, fruit du *kie-kie,* semblable à la queue du castor. Ce récit fut confirmé par le témoignage de Tamihanate Rauparaha, qui le décrivait comme mesurant le double du rat de Norvège et ayant une queue longue et plate. Un homme du nom de Tom Crib, engagé pendant plus de 25 ans pour la chasse à la baleine et la chasse au phoque, dans les environs de Dusky Bay, expliqua que s'il n'avait jamais vu de castor, il avait aperçu bien des fois leurs habitations. Il dit quelle avait été sa surprise en voyant les petits cours d'eau endigués, et les huttes comparables à des ruches d'abeilles, érigées sur le côté et comportant deux entrées, l'une au-dessus et l'autre au-dessous du barrage. Enfin l'un des Camerons qui vivaient à Kaiwarawara avant l'arrivée des colons à Wellington, raconta qu'il avait vu un de ces grands rats et l'avait pourchassé ; mais la bête avait plongé et n'avait pas reparu. »

Précisons deux points peut-être un peu obscurs : le terme « rat de Norvège » se réfère au rat brun vulgaire d'Europe ; le nom « Ile Centrale » est lié au fait que, pendant quelque temps, l'actuelle île Stewart fut appelée Ile du Sud, ce qui reportait au centre la véritable Ile du Sud.

Les rapports concernant le waitoreke se raréfièrent, puis

cessèrent. Le waitoreke ne fut plus signalé que dans les notes en bas de page. Les naturalistes, eux, auraient donné cher pour savoir s'il vivait aussi dans les lacs et les rivières de Nouvelle-Zélande. Ce pays ayant su conserver le kiwi et le tuatara, le mammifère qu'il cachait risquait fort d'être aussi le survivant des plus anciens animaux de son ordre. Si toutefois il existait réellement, il méritait d'être cherché.

La région où il vivait probablement était facile à délimiter : à l'exception d'un seul rapport sujet à caution, tous les récits mentionnaient l'île du sud, et plus exactement sa partie méridionale. Walter Mantell citait la côte est au sud de la péninsule de Bank ; le Docteur Haast situait les empreintes aussi loin vers le Sud, et le Lac Héron, petit lac d'un peu plus de 2 km de longueur, absent de la plupart des cartes, est précisément au centre de l'Ile du Sud. Dusky Bay est elle-même à la pointe sud.

Le tout premier rapport — si on peut le considérer ainsi — venait justement de cet endroit. Voici encore une note en bas de page, tirée cette fois de l'*Island Life* de Wallace :

« L'animal décrit par le Capitaine Cook peut avoir été la même créature. Selon Cook, il avait été vu, dans le Port de Pickersgill, de Dusky Bay (second voyage de Cook, vol. I, p. 98). Il dit ceci : trois ou quatre de nos hommes ont vu un quadrupède et aucun d'eux n'en a donné la même description. Ils s'accordèrent cependant à dire qu'il avait à peu près la taille d'un chat, aux pattes courtes, de la couleur d'une souris. Celui des marins qui l'observa le mieux ajouta qu'il avait une queue broussailleuse et que s'il fallait lui trouver une ressemblance, ce serait avec le chacal. Il est intéressant de noter que les détails sur lesquels les hommes sont tombés d'accord, et qui concernent sa taille et sa couleur, répondraient bien à la description récemment donnée par Van Haast. Les « pattes courtes » correspondraient aux traces semblables à celles des loutres, et l'indication d'une queue « broussailleuse » conviendrait bien à la queue « épaisse » qui a été signalée. Quelqu'un a suggéré que c'était un simple chien indigène, mais aucun de ceux qui le virent ne le prirent pour un chien, et ce qu'ils en dirent ne se rapporte pas du tout à cet animal ; cette hypothèse doit à coup sûr être abandonnée... »

Je dois avouer, malgré tous mes regrets, que là s'achève l'histoire du mammifère inconnu. La mention la plus récente de ce quadrupède n'est pas une note jointe au bas d'une page; elle est contenue dans le *New Zealand Nature Book* de W. Martin, paru à Auckland en 1930 :

> « En dehors de deux variétés de chauve-souris, la Nouvelle-Zélande ne possède aucun mammifère terrestre, à moins qu'une part importante de vérité ne soit inclue dans les récits persistants sur une loutre indigène. »

Nous retrouvons à présent les moas, dont la chasse conduisit à la découverte du takahe et aux histoires sur le mystérieux quadrupède encore inconnu. Comme le kiwi et le hatteria, le moa devint connaissance publique de façon si progressive que l'on ne peut en préciser les dates. De leur côté les écrivains ont introduit des fables qui encombrent encore les livres ; je ne sais s'ils ont agi de la sorte par insouciance ou à dessein.

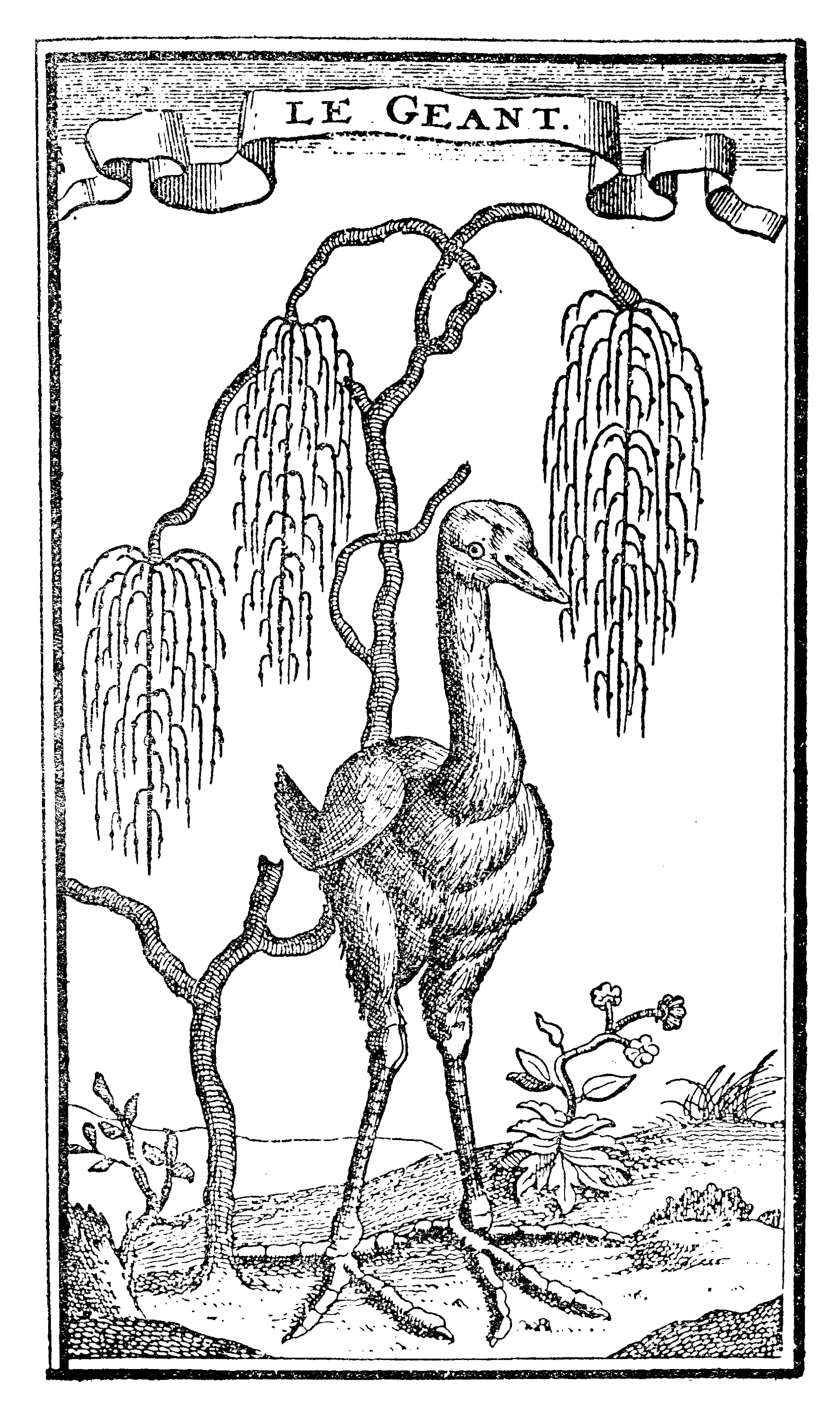
Ainsi cette date de 1839 a été interprétée de façons diverses. Cette année-là, le premier os de moa parvint à un savant, en l'occurrence le professeur Richard Owen. Comment cet os entra-t-il en sa possession ? La fantaisie se mêla à la légende pour répondre à cette question. Une version très répandue veut qu'en l'absence du professeur, un « marin illettré » apportât l'os à son domicile et le confiât, enveloppé dans un chiffon, à la gouvernante. En découvrant l'os, Owen comprit de suite qu'il s'agissait là d'un objet important, et il promit publiquement une récompense au marin qui le lui avait remis. La récompense ne fut pas réclamée, et le marin ne se manifesta jamais. Les faits se seraient alors déroulés selon le type d'histoires qui ont ravi l'Angleterre victorienne. Malheureusement il n'en était rien. L'os existait mais ses deux extrémités étaient cassées. Le Docteur John Rule, qui l'avait rapporté en Angleterre, le montra au professeur Owen. Au premier coup d'œil, ce dernier pensa que, vieux ou non, cet os était tout simplement un os banal ayant servi à la cuisine. Ce fut grâce à l'insistance du Docteur Rule qu'il l'emporta au musée pour le comparer aux spécimens recueillis. Lorsqu'il

constata que, plus grand et plus massif, l'os correspondait néanmoins à celui d'une patte d'autruche, Owen s'emballa. Ses collègues tentèrent de modérer son enthousiasme jusqu'à l'obtention de preuves plus concluantes ; il était sûr de lui. Il avait en main un os venant d'un oiseau bâti comme une autruche, bien que plus grand et plus lourd, et ce n'était pas un fossile. Il y avait donc à coup sûr d'autres restes, sinon des oiseaux vivants, en Nouvelle-Zélande. S'imaginant que les profanes de là-bas ne sauraient comment conduire les recherches, Owen fit exécuter 500 réimpressions de son annonce pour la Nouvelle-Zélande. Il les destinait aux agents maritimes, aux commerçants et aux missionnaires, et il attendait d'eux l'envoi de matériaux plus complets. Or, le navire qui les transportait était encore en haute mer lorsque le professeur reçut une grande caisse à claire-voie remplie d'os de moas.

Tandis que Walter Mantell poursuivait ses recherches, en Nouvelle-Zélande, pour le compte de son père et incidemment pour le professeur Owen, une fâcheuse discussion se poursuivait sur la question de savoir « qui » avait découvert les moas. D'ordinaire, le temps qui passe permet de trancher aisément ce genre de controverse ; tel ne fut pas le cas.

Le premier rapport établi sur la Nouvelle-Zélande est, de toute évidence, celui du Capitaine Cook. Plusieurs auteurs prétendirent plus tard qu'au moment où le navire de Cook jeta l'ancre, un oiseau gigantesque se tenait sur la côte, et qu'il disparut dans la forêt lorsqu'un canot s'approcha. Cook n'a jamais rien dit de semblable. Ni lui, ni ses hommes ne firent jamais mention de quoi que ce fût qui pût rappeler un moa, de près ou de loin. Ce silence même du Capitaine Cook fut interprété comme une preuve que les moas avaient disparu lors de son arrivée en Nouvelle-Zélande.

A partir de 1800, ce pays eut des visiteurs de plus en plus nombreux, notamment des Anglais ; les relations de voyage furent peu à peu mises à la mode. Des livres parurent. Chose curieuse, aucun des six premiers ouvrages écrits sur le pays ne fait la moindre allusion aux moas. Le premier qui en parla ne précisa pas leur nom ; c'était un livre publié à Londres en 1838, écrit par un commerçant nommé Joel S. Polack. Victime d'un naufrage près de l'île du Nord en 1831, il avait passé dans l'île les six années suivantes. Il s'entendit assez facile-


LE GEANT.

ment avec les Maoris et dit dans son livre qu'on lui avait montré de grands os. Il précisa que les animaux dont provenaient ces os étaient encore vivants dans l'île du Sud, mais il ne s'expliqua pas davantage : d'où tenait-il cette conviction ? Etait-ce une opinion personnelle ? Les Maoris le lui avaient-ils dit ?

Aucune difficulté particulière n'aurait surgi d'ordinaire autour d'un livre comme celui-là, mais il semble que tout ce qui touche au moa implique une certaine originalité. Un missionnaire de Nouvelle-Zélande, le Révérend William Colenso, prit sa plus belle plume et fit connaître la « vérité » : le livre de Polack était une imposture ; le marchand n'avait pu l'écrire, car il ne savait pas écrire. Il n'avait pas vu d'os de moa, « parce qu'alors il s'en serait sûrement emparé ». La vérité, c'était que lui, le Révérend William Colenso, était le premier Blanc à connaître l'existence du moa.

D'où venait à Colenso son aversion pour Polack ? Fort probablement du simple fait qu'un livre sur la Nouvelle-Zélande, publié à Londres en 1838, portait sur la page de garde le nom de Joel S. Polack. Or la Bibliothèque Publique de New-York possède un exemplaire de cet ouvrage, et je l'ai lu. D'ailleurs comment imaginer que ce marchand exerçât sa profession en plein XIXe siècle sans savoir écrire ? Peut-être n'écrivait-il pas en Anglais, mais en Yiddish ou en Russe ? En tout cas, le livre ne mentionne pas sa traduction d'une autre langue. Quant aux os de moas, pourquoi Polack s'en serait-il saisi ? Très peu de gens s'en souciaient à cette époque, et Polack recherchait surtout des monnaies d'échange capables de faciliter son commerce. Les marchands chinois, avec lesquels il était certainement en affaires suivies, ne devaient pas s'y intéresser. Polack savait certainement à quoi s'en tenir à ce sujet.

Le Révérend M. Colenso, si prompt à clamer bien haut : « je suis le premier Blanc à connaître les moas », en entendit parler pour la première fois par des Maoris. Ceux-ci lui dirent qu'un vieux moa solitaire faisait régner un régime de terreur sur la montagne Whakapunake et dans les environs. Il considéra cette histoire comme une fable, et sans doute eut-il raison. D'autres bruits couraient sur les moas, et le Révérend Colenso recueillit d'autres indications venues de sources diverses, notamment au cours de l'été austral de

1841-1842. Il décida d'enquêter. Toutefois, ne trouvant aucun indigène assez brave pour lui servir de guide, il renonça à entreprendre le voyage ; telle fut du moins sa version personnelle. Quelques années plus tard, la montagne fut explorée sans résultat positif, par des Maoris convertis au christianisme.

Le missionnaire qui les avait enseignés, le Révérend Williams, eut plus de chance que n'importe qui dans la recherche des os de moas.

La première caisse expédiée à Londres le fut par ses soins, et son contenu concrétisait l'aboutissement de ses efforts. Un destin contraire rappela tout à coup à la mémoire d'un agent de la douane britannique une loi qui interdisait l'importation d'os. Le digne fonctionnaire s'engagea dans une affaire compliquée avec la Société Royale de Zoologie, mais pas le moins du monde avec le professeur Owen. Il perdit sa cause, et Owen publia un brillant rapport sur les espèces disparues en Nouvelle-Zélande.

Le problème suivant demeurait entier : à quel moment l'espèce des moas s'était-elle éteinte ? — et s'était-elle vraiment éteinte ? Que pouvaient en dire exactement les Maoris ?

Le gouverneur Fitz Roy communiqua le document suivant : en 1844, il avait rencontré un vieux chef Maori appelé Haumatangi, qui se targuait d'avoir vu dans son enfance le Capitaine Cook. Il faisait fièrement allusion au voyage de Cook de 1773 ; comme il était âgé de 85 ans environ, il avait dû rencontrer Cook à l'âge de 14 ans. L'histoire était vraisemblable. Haumatangi avait ajouté que le dernier moa de sa région avait été vu deux ans auparavant. Cette déclaration avait, bien entendu, une valeur relative.

Puis on raconta qu'un autre chef Maori, âgé lui aussi, et nommé Kawana Paipai, avait pris part dans sa jeunesse à une chasse au moa. Cela devait être en 1798 ou 1799. Vers le milieu du XIXᵉ siècle, deux ou trois autres Maoris, interrogés, se souvinrent que leurs grands-pères avaient encore chassé le moa. Ils précisèrent même que l'oiseau se tenait sur une seule patte et utilisait l'autre comme moyen de défense. Si plusieurs hommes retenaient l'attention du moa, un autre se glissait furtivement par derrière, armé d'une longue et lourde perche, et frappait l'oiseau sur sa patte immobile.

En 1848, Ferdinant von Hochstetter se rendit en Nouvelle-

Zélande. Il écouta avec attention tout ce qui lui fut rapporté, notamment par Julius von Haast. Pleinement averti des problèmes néo-zélandais, Von Hochstetter connaissait fort bien la pratique intensive du cannibalisme chez les Maoris. Il émit une hypothèse qui fut citée dans tous les livres pendant près de soixante-dix ans. Lorsque les Maoris seraient arrivés en immigration massive sur la Nouvelle-Zélande — mouvement d'immigration à présent appelé « La Flotte » —, les îles auraient été peuplées de grands moas. Gibier d'importance, les grands oiseaux, lents à se reproduire, auraient été décimés par la chasse. Ils représentaient une nourriture idéale. Après l'extinction des moas, il ne restait d'autre ressource aux Maoris que de s'adonner au cannibalisme.

Une personnalité moins en vue que ne l'était Von Hochstetter avança une théorie opposée : les Maoris de « La Flotte » auraient abordé dans les îles pour voir disparaître les derniers moas. Je ne sais plus qui a soutenu cette thèse le premier.

La fin du XIXe siècle ne vit paraître que des écrits partisans, dont le but n'était pas de collecter des faits, mais de défendre une théorie. Ceux qui croyaient à la disparition très ancienne des moas avançaient des arguments habiles. Entre 1840 et 1860, nombre de Maoris se révélèrent incapables de reconnaître les os de moas. Ils ne distinguaient pas même des restes d'oiseaux. Le terme « moa » lui-même, qui désignait un petit tertre, ou un parterre fleuri, n'entrait que rarement dans les proverbes ou les figures de style. On le rencontrait seulement dans quelques expressions locales telles que : « parti comme un moa, » et qui toutes étaient des expressions anciennes. Lorsqu'un Maori déclarait : mon grand-père me disait..., cette phrase était sujette à caution, car « grand-père » et « ancêtre » correspondent au même terme dans la langue maori. Quant aux deux vieillards, Haumatangi avait peut-être simplement embelli ses souvenirs, et Kawana Paipai avait menti en d'autres circonstances, décrivant des batailles manifestement inventées. Sa déclaration concernant les moas n'avait d'ailleurs été rapportée que par un seul Blanc sur les trois témoins qui étaient censés l'avoir entendue.

On examina néanmoins des endroits où l'on avait fait cuire des moas. Humains et moas avaient coexisté sans

aucun doute, mais on ignorait à quelle époque. Les opinions des spécialistes étaient partagées. Pour certains savants, une population indigène différente des Maoris actuels, non seulement antérieure à l'émigration mais une sorte de race « pré-Maori », avait été celle des chasseurs de moas. Pour d'autres savants, c'étaient déjà des Maoris, ressortissant à la même civilisation, mais d'un stade culturel inférieur. Les indigènes ne partagèrent pas les avis des savants et se refusèrent à croire que leurs ancêtres eussent pu être aussi dissemblables de leurs grands-pères des années 1800.

Tout le monde semble avoir raison, selon le point de vue auquel on se place. Il est d'anciens lieux de campement des chasseurs de moas qui ont appartenu à des Maoris.

D'autres ont été occupés par des émigrés ou des naufragés dont le stade d'organisation était inférieur à celui des Maoris de « La Flotte ».

Il est fort regrettable que les chasseurs de moas ne nous aient laissé aucun dessin qui nous permette de reconstituer ou d'imaginer l'aspect de leurs victimes. Les os sont le seul élément solide dont nous disposions, et ils proviennent de trois îles. Or le squelette est un guide insuffisant pour la représentation d'un oiseau : quel dessin de l'Archaeopteryx aurions-nous fait si nous n'avions trouvé que des squelettes sans plumage ? Quelques plumes de moas ont été recueillies, mais on ne sait à quelle variété les rattacher. Les coquilles d'œufs, que l'on put recomposer en nombre surprenant, ne sont d'aucune utilité pour déterminer la taille de l'oiseau pondeur. Nous savons que les œufs du petit kiwi sont très volumineux. Quant aux œufs du cassowary, ils sont incroyablement plus petits qu'on aurait pu le supposer. Les empreintes de pattes, de la plus grande à la plus petite variété, ont permis d'établir certaines précisions. Les plus petites empreintes correspondent à une enjambée de presque 50 centimètres, et les grandes à une enjambée de plus de 75 centimètres. Ces dernières rappellent les traces de dinosaures d'une époque plus reculée. En tout cas, il y a corrélation entre la taille de l'empreinte et celle de l'oiseau, et pour cette raison au moins, on a pu relier certaines empreintes à une espèce définie.

Une classification a été faite à titre d'essai. Elle comprend cinq espèces, dont chacune présente à son tour plusieurs

variétés. Certains points sont douteux, car ils ne sont étayés que par quelques restes. Peut-être nos catalogues comportent-ils plus de variétés qu'il n'y en eut réellement. La distinction entre mâle et femelle — le premier étant d'une taille bien supérieure — n'a pas été sans provoquer quelques confusions.

Dinornis. Les moas appartenant à cette espèce étaient les plus grands de la Nouvelle-Zélande ; leur tête s'élevait à plus de 3 mètres 50 du sol. La plus grande des 6 variétés était celle du *Dinornismaximus.* Les os des Dinornis étaient assez légers.

Euryapteryx. Les moas de ce groupe étaient trapus et lourds, plus petits que les précédents. Leur tête ne s'élevait qu'à 1 mètre 50 ou 1 mètre 60 au-dessus du sol. Ils ont dû être très nombreux à certaines époques. Il y en a cinq variétés bien définies, et une sixième incertaine.

Megalapteryx. Grands pour des oiseaux, petits pour des moas, ils vivaient dans l'Ile du Sud. Leur taille n'atteignait pas le mètre. Leur nom indique qu'on aurait pu les confondre avec des kiwis géants (*Megas :* grand, et *apteryx*).

Emeus. Trois variétés reconnues, une quatrième incertaine. Hauteur de 1 mètre 20 environ.

Anomalapteryx. Cinq variétés définies, dont 4 furent très anciennes. Les os sont de vrais fossiles. Leur taille était voisine de celle des *megalapteryx.* L'une des variétés, la plus récente, avait plus de 2 mètres de hauteur.

Il faut interpréter convenablement cette liste, et se dire qu'à aucun moment on n'aurait pu rencontrer toutes ces espèces vivant ensemble en Nouvelle-Zélande. L'époque idéale pour l'expansion de leur race a dû se situer vers 1.000 ans avant Jésus-Christ, au temps des héros d'Homère. Peut-être à ce moment une dizaine de variétés diverses se sont-elles développées ensemble, mais c'est sans doute un maximum.

La disparition des Moas n'est pas aisée à expliquer. Tout indique cependant que, même si personne n'avait habité les îles avant le voyage du Capitaine Cook, les grands oiseaux seraient fort rares aujourd'hui. Ils se reproduisaient selon un rythme lent, et leur incapacité à voler dut être pour eux un sérieux handicap. Ils étaient exceptionnellement bêtes ; le cerveau d'un moa de 1 mètre 80 n'était pas plus gros que

celui d'un dindon, lequel ne se fait pas remarquer par son intelligence.

De nombreux restes de moas montrent clairement que les oiseaux se noyèrent dans l'eau douce, surtout dans les marais. Dans l'Ile du Nord, beaucoup de moas périrent dans les incendies de forêts occasionnés par des éruptions volcaniques. On a relevé d'autre part des preuves de maladies.

Pour les spécialistes de la préhistoire de Nouvelle-Zélande, la raison majeure du déclin des moas serait un changement de climat assez peu important, qui aurait développé les régions forestières et les marais au détriment des plaines découvertes.

Pour situer les moas dans le temps, les savants pouvaient utiliser une technique nouvelle, connue comme le carbone-14, ou C-14, ou encore méthode du radio-carbone. La découverte essentielle que les éléments lourds ne sont pas stables, a rendu infiniment plus aisée la datation des fossiles, au cours des trente dernières années. Ainsi l'uranium se « décompose » très lentement en plomb, à un rythme qui est connu aussi. Dans le cas de l'uranium (forme ordinaire, isotope du poids atomique 238, ou uranium-238), la moitié des atomes présents à une date donnée se seront décomposés après 4.000 millions d'années. Plusieurs éléments lourds suivent la même voie : l'uranium-238 devient le plomb-206, l'uranium-235 devient le plomb-207, et le thorium se transforme en plomb-208. Les proportions entre les différents isotopes radioactifs et leurs dérivés permettent d'établir des vérifications sûres.

Cette méthode qui permet aux savants de donner des chiffres exacts pour la durée de périodes zoologiques n'est utile que pour de longs intervalles de temps. Elle est inefficace lorsque la période considérée est en-deçà de 10.000 ans. Après la seconde guerre mondiale, le Docteur W.F. Libby (de l'Université de Chicago) et ses collaborateurs travaillèrent à la mise au point de la méthode Carbone-14, valable pour des périodes relativement courtes.

L'isotope du poids atomique 14 du carbone est radioactif et se produit de façon naturelle dans notre atmosphère. Tous les êtres vivants en absorbent une certaine quantité, et un équilibre naturel s'établit : la somme globale de Carbone-14 contenue dans l'atmosphère reste proche d'un niveau donné,

et il en va de même pour le C-14 absorbé par les corps *vivants* des animaux et des plantes. A partir de la mort, un changement progressif se produit. L'animal cesse d'absorber le C-14 et celui-ci, étant radioactif, se transforme lentement en autres atomes qui n'ont plus cette propriété. Autrement dit, la somme de Carbone-14 contenue dans une matière organique est au sommet d'une courbe descendante au moment précis de la mort. La teneur en C-14 est donc un indice certain pour déterminer l'âge d'une plante ou d'un animal.

Lorsque cette méthode sembla au point, les chercheurs l'appliquèrent d'abord à des matériaux dont l'époque était déjà connue : bois de tombeaux contenant des indications précises à cet égard ; charpentes de maisons construites en telle ou telle année. Ayant calculé la teneur en Carbone-14 de ces matériaux d'âge déterminé, ils purent continuer en calculant cette fois l'âge des matériaux d'époques inconnues.

Cette méthode présente quelques inconvénients. Tout d'abord, on ne peut l'appliquer qu'aux choses autrefois vivantes. Ainsi l'archéologue qui trouve un anneau ancien en or ou en argent, doit examiner tout le contexte de sa découverte et le style même de l'objet avant de se faire une opinion sur la date de sa fabrication. S'il trouve une flèche dont l'extrémité est en pierre, il peut utiliser la méthode C-14 pour fixer l'âge de la hampe, mais pas celui de la pierre. S'il s'agit d'un couteau à manche d'os, on peut connaître l'âge du manche et non celui de la lame.

Cet inconvénient tient à l'essence même de la méthode ; d'autres inconvénients sont liés à la technique utilisée. Ainsi le poids de l'objet ne doit pas être trop faible (un minimum de 56 grammes) ni sa taille trop petite. Les experts ont réalisé des progrès sur ce point. Un ennui plus sérieux réside dans le fait que l'échantillon à dater est détruit au cours de l'opération ; rien de rare ne peut donc être soumis à ce procédé, d'autant moins que les conservateurs de musée tiennent aux objets rares. Enfin une imprécision reste possible : à partir du moment où un objet ne contient plus du tout de radiocarbone, on peut seulement constater qu'il est plus ancien que l'âge limite. Cet âge limite est évidemment lié à la vie du radiocarbone, au temps requis par le C-14 pour cesser d'être radioactif. La moitié de cette durée, déter-

minée par le Dr Libby, est de 5.568 années, à trente ans près. Après ce laps de temps, il reste la moitié des atomes radioactifs ; après 11.130 ans, il en reste le quart, et ainsi de suite. La limite calculée à l'origine était donc de 25.000 ans. A ce stade, il reste si peu d'atomes radioactifs que les chiffres résultant d'une tentative d'analyse sont tout à fait aléatoires. Un dernier perfectionnement de la technique fit ajouter 15.000 ans au nombre déjà fixé, de sorte que la limite de repérage du radiocarbone est à présent reculée à 40.000 ans. Cette méthode n'étant appliquée que depuis une dizaine d'années, et les laboratoires équipés dans ce but étant fort peu nombreux, des milliers et des milliers d'échantillons sont encore « d'âge inconnu », malgré la joie qu'éprouveraient les savants à les sacrifier pour les situer dans le cours de l'histoire. Dans le cas particulier des moas, un jabot rempli de nourriture a été utilisé. Ce jabot provenait d'un moa qui avait été noyé et assez bien conservé. L'examen révéla que l'oiseau avait péri 670 ans plus tôt, soit vers 1300 après Jésus-Christ.

Les savants néo-zélandais ne furent pas satisfaits du tout de ces résultats. Roger Duff, Directeur du Musée de Canterbury, se déclara très vivement affecté. La raison de cette étrange réaction était dans la position adoptée jusque-là par Duff et ses collaborateurs : ils avaient toujours soutenu que les Moas du type Dinornis avaient disparu bien avant l'arrivée de « La Flotte », et que les indigènes de cette période n'avaient pu rencontrer que les derniers Euryapteryx aux os lourds ; or le Moa examiné était un Dinornis et le Carbone-14 révélait qu'il était contemporain de « La Flotte ».

Si l'application de la méthode ne provoquait pas la destruction du spécimen examiné, on l'aurait utilisée pour deux objets fabriqués par des Maoris, deux moas reconstitués avec la peau et le plumage. Les moas en question sont des Megalapteryx de l'Ile du Sud et Roger Duff les considère comme datant respectivement des XVIIe et XVIIIe siècles. Ces dates semblent trop reculées, car le climat de la Nouvelle-Zélande n'est pas du type chaud et sec nécessaire pour préserver des restes organiques pendant des siècles.

Ces objets semblent provenir de la partie méridionale de l'île du Sud, l'endroit même où se serait déroulée la dernière chasse au moa. Cette histoire est relatée en une phrase dans

l'ouvrage de Sir Walter Lawry Buller, publié à Londres en 1888 : *History of the Birds of New-Zealand.* Cette phrase est celle-ci :

> « Sir George Grey me dit qu'il se trouvait en 1868 à « Preservation Inlet », et qu'il y rencontra un groupe d'indigènes avec lesquels il s'entretint. Ils lui racontèrent la mort récente d'un petit moa, décrivant avec beaucoup d'esprit la capture de l'oiseau parmi un petit troupeau de six ou sept. »

« Preservation Inlet, » c'est la patrie du takahe, région désormais bien protégée. Des Megalapteryx s'y cacheraient-ils encore ?

XII

L'ILE DE L'ARBRE UPAS

PENDANT mes rares instants de loisir, il m'arrive de penser à ce qu'aurait pu être le cours de l'histoire si les hivers européens avaient été moins longs et moins mornes. C'est à dessein que j'emploie le passé, car la vie actuelle a été transformée par le confort moderne, par les distractions à domicile telles que la radio, les électrophones et la télévision, et par les moyens de transport qui se jouent des intempéries.

Je pense aux époques où le seul moyen de chauffer une maison était le feu de bois dans la cheminée, poétique mais inefficace, et à l'obligation où l'on se trouvait alors de porter de lourds vêtements d'intérieur pour lutter contre le froid. A ces époques où deux pieds humains et quatre sabots de cheval représentaient toutes les possibilités de locomotion, ce qui signifiait qu'il fallait rester chez soi lorsqu'au-dehors la couche de neige atteignait 1 mètre d'épaisseur. La réclusion forcée pouvait durer ainsi pendant des jours et des semaines, et ceux qui pouvaient lire étaient des privilégiés.

Et que lire si l'on avait le choix ? Il était bon d'ouvrir un exemplaire de Pline, et d'y savourer la description des merveilles de l'Orient — de l'Inde où des arbres sont assez gros pour abriter tout un régiment de cavalerie ; de l'Orient où les herbes croissent si haut qu'elles sont de la taille des maisons. Tandis qu'autour de sa demeure les corneilles menaient leur tapage incessant, le lecteur s'absorbait dans les histoires d'oiseaux fabuleux au plumage brillant qui chantent dans les branches d'arbres aux feuilles éternelles. Il rêvait aux fruits merveilleux des îles lointaines en mâchant sa part de pain grossier, et il imaginait les senteurs des

épices alors que la froide bise du Nord sifflait aux alentours.

Aux hivers rigoureux d'Europe du Nord appartient le mérite d'avoir préservé l'*Histoire Naturelle* de Pline, tout comme on peut les accuser d'avoir aidé à diffuser des livres tels que ceux de Sir John de Mandeville.

De plus en plus fidèles au souci de vérité, les récits de voyages — et le terme peut n'avoir qu'une valeur relative — apportèrent au lecteur sédentaire des points de comparaison. Ils confirmaient en général ce qu'avaient écrit les auteurs classiques, en ajoutant toutefois des détails inédits et en exprimant des conceptions nouvelles. L'un de ces sujets que les anciens avaient effleuré était celui de l'arbre de mort. Les récits relatifs à cet arbre maléfique étaient nécessairement vagues, puisque quiconque le rencontrait devenait sa victime ; il poussait aux deux extrémités du monde : aux îles de la Sonde en Extrême-Orient, et dans les îles tropicales situées vers l'Ouest, qui portaient toutes encore des noms espagnols.

J'ai l'impression, peut-être mal fondée, que ces évocations d'un arbre de mort produisaient chez l'ignorant d'agréables frissons et ravissaient de même les esprits à tendance philosophique. Ceux qui, sachant lire, avaient lu la Bible, avaient appris dans la Genèse qu'un arbre de vie avait crû dans le Jardin d'Eden. Adam et Eve, après avoir goûté au fruit de l'arbre du savoir, avaient été bannis du jardin et n'avaient jamais mangé le fruit de l'arbre de vie. Les « rats de bibliothèque » nourris de philosophie savaient qu'en ce monde, tout principe correspond à un principe opposé. La lumière s'oppose à l'obscurité, le froid à la chaleur, la sécheresse à l'humidité. Le lion était le roi des animaux, mais dans l'esprit des gens régnait aussi l'épouvantable basilic dont un seul regard pouvait donner la mort. Puisque la Bible parlait d'un arbre de vie, il était logique de croire qu'un arbre de mort poussât dans quelque lointain pays, et peut-être même le Seigneur avait-il préservé, sous un ciel inconnu, la croissance de l'arbre de vie. Personne ne mettait donc en doute les histoires de cet arbre mortel, qu'elles vinssent de l'Orient ou de l'Occident. Les versions occidentales utilisaient des appellations diverses qui rendaient un son similaire et concrétisaient probablement les tentatives des Européens pour imiter un nom indien. Les Anglais disaient *Manchineel* ou

manzanillo, les Français : *mancenillier,* et les Allemands : *manzanilla.* L'arbre était d'apparence agréable et engageante et portait parfois des fruits semblables à des pommes. Les indigènes connaissaient son essence empoisonnée et ne se fiaient pas à sa belle apparence.

« Si le voyageur repose sa tête lasse,
Le sinistre mancinella hante son lit de mousse,
Prépare le noir poison et, se glissant tout près,
Verse le venin exécrable dans son oreille douloureuse. »

Ces lignes sont extraites d'un long poème intitulé *Amour des Plantes,* écrit en 1789 par Erasmus Darwin, grand-père de Charles Darwin. Le Docteur Erasmus Darwin, à l'abord froid et quelque peu agressif, ne vécut pas assez longtemps pour voir le bébé qui devait rendre si célèbre son patronyme, car il mourut en 1802 alors que Charles Darwin naquit en 1809. Les écrits du grand-père expriment cependant quelques pensées qui ont pu influencer de façon directe les conceptions du petit-fils.

Le Docteur Erasmus Darwin aimait à décrire les faits naturels sous une forme poétique, et comme il jugeait ses contemporains et ses lecteurs éventuels trop ignorants en botanique pour pénétrer le sens de ses allusions et références, les notes explicatives en bas de page occupent plus de place que les poèmes eux-mêmes. L'auteur s'en explique au début du livre, le *Jardin Botanique,* et donne la raison de ces « mots philosophiques » en prose.

Le quatrain que j'ai cité est accompagné de la note suivante :

Hippomane :

« Les Indiens empoisonnent leurs flèches avec le suc laiteux de cet arbre ; les gouttes qui en tombent sont si caustiques que des ampoules se forment sur la peau et dégénèrent en ulcères dangereux. Nombreux sont ceux qui sont morts pour avoir dormi sous son ombrage. »

Pour rétablir la vérité, disons que la note du Dr Darwin est exacte jusqu'au mot : peau. L'arbre maintenant appelé

Hippomane mancenilla, qui croît aux Antilles, produit un suc empoisonné et dans son tronc et dans ses fruits ; il provoque la formation d'ampoules sur la peau nue et les Indiens s'en servaient pour empoisonner leurs flèches. Je présume, sans le savoir toutefois de source sûre, qu'il vaut mieux éviter de manger ses fruits. Un poison, dangereux s'il est injecté dans le sang et propre à former des ampoules sur la peau, n'est certainement pas bon pour « usage interne ». De là à conclure qu'un dormeur étendu sous ses branches ne s'éveillera plus, tué par ses exhalaisons nocives, il y a une marge ! La légende du « sinistre mancinella » doit être réservée aux livres et à la scène.

Giacomo Meyerbeer, né à Berlin en 1791 sous le nom de Jacob Liebmann Beer, étudia le piano et joua en qualité de pianiste à Berlin et à Vienne. Il se rendit ensuite en Italie où il composa des opéras qui ressemblaient fortement à l'œuvre de Rossini. Puis il gagna Paris où il s'installa et vécut pendant 20 ans, jusqu'à ce qu'une nomination de Directeur de l'Opéra Royal le rappelât à Berlin. C'était en 1842. Or le Herr *Generalmusikdirektor* ne se bornait pas à choisir, à faire répéter et à faire exécuter des opéras ou un concert occassionnel ; il était également compositeur. Il devait sa nomination à son titre de Berlinois autant qu'au fait d'avoir écrit des opéras en italien et en français. Il écrivit désormais des marches, des cantates et un opéra destiné à être chanté en allemand.

Il trouva encore le temps de composer pour Paris un opéra intitulé *L'Africaine.* Au dernier acte du livret, l'héroïne décide de mourir et choisit dans ce but un moyen discret et bienséant : elle trouve un *mancenillier* et s'étend à l'ombre de son feuillage. Lors de la première représentation de la pièce à Paris, le public parisien et les touristes allemands et britanniques qui étaient présents, jugèrent l'épilogue touchant et original. C'était en 1865 et l'auteur était mort l'année précédente. Aucun spectateur ne s'enquit toutefois de l'existence de cet arbre ni du lieu où il était susceptible de pousser.

L'histoire de l'arbre, portée sur une scène d'opéra avec le support musical de l'orchestre, ne put jamais être reprise par la suite. Chaque fois qu'un écrivain tenta de le faire, il fut accusé de l'avoir tirée du livret de *L'Africaine.*

Le second arbre de mort, celui de l'Extrême-Orient, était si redoutable que le mancenillier semblait inoffensif en comparaison. On l'appelait l'arbre Upas, et son horrible renommée s'est construite autour d'un homme dont on ignore de façon paradoxale la véritable identité.

Suivons plutôt l'ordre chronologique. Le premier homme qui, selon moi, mentionna l'arbre empoisonné de Java était Frère Oderich de Porteneau. Il ne précise d'ailleurs pas le nom de l'arbre. Agé de 32 ans en 1318, il s'embarqua pour une tournée missionnaire en Extrême-Orient d'où il revint en 1330. Un manuscrit concernant son voyage parle de Java et, entre autres choses, dit ceci : « Dans ce pays poussent des arbres producteurs de farine, de miel et de vin, et d'un poison le plus mortel qui soit au monde. Contre ce poison n'existe aucun remède... »

J'ai déjà dit que le manuscrit du Frère Oderich fut incorporé en entier dans le livre de John de Mandeville. L'histoire de l'arbre Upas y apparaît donc naturellement, présentée sans fioritures. John de Mandeville n'avait pour guide que la simple phrase d'Oderich, et il agit plutôt en traducteur. Cette phrase prit donc la forme suivante dans l'adaptation de Mandeville en Moyen-Anglais :

> « Et là poussent d'autres arbres, qui produisent des fruits délectables, du miel, des douceurs ; un autre arbre encore, producteur de poison ; un seul remède peut être utilisé contre lui : c'est une décoction de ses propres feuilles macérées dans l'eau, absorbée comme un breuvage antidote. »

C'est évidemment très restreint, surtout si l'on tient compte de la personnalité de l'auteur. Le résultat eût été meilleur s'il avait connu l'*Epistolae* et le *Mirabilia* du dominicain français Jordanus Catalini, son contemporain. Nous ignorons la date de naissance de cet explorateur missionnaire, bien que nous en connaissions le lieu : Séverac, dans la région de Toulouse. En 1302, l'année où il entreprit son premier voyage en Orient, il avait une vingtaine d'années. Ordonné évêque en 1328, il fut nommé en 1330 à l'Evêché de Colombo. C'est vers cette époque qu'il écrivit son livre, dans lequel il est

question d'un arbre des îles Moluques ; cet arbre empoisonné est particulièrement virulent à l'époque de la floraison. A ce moment-là, il faut éviter de s'en approcher sous peine de mort. Bien que le nombre des voyageurs pour l'Extrême-Orient s'accrût avec le temps, aucune description valable de l'arbre à poison ne parvint en Europe. On savait que les Javanais et les habitants des autres îles empoisonnaient leurs armes et leurs flèches et que le poison se révélait très efficace. De leur côté, les indigènes déclaraient sans contrainte que le poison venait d'un arbre, ou plus généralement d'une plante, sans toutefois préciser le nom de l'arbre ou de la plante. Si le hasard conduisait un voyageur auprès de l'arbre à poison, il ne pouvait le reconnaître, car il voyait un bel arbre majestueux à l'écorce blanchâtre et au feuillage d'aspect agréable. Aucun indice ne lui rappelait l'apparence sinistre que les Blancs lui supposaient sans aucun doute. Pendant des siècles, on parla de cet arbre en termes vagues ; faute de documents précis, on était réduit à faire des conjectures.

Ayant prospecté cette région et y entretenant des intérêts, les Anglais décidèrent de s'intéresser à la question. Au cours du XVIIe siècle, des articles parurent, dans le *Philosophical Transactions* en 1666, et dans le *Enquiries fort East India.* Ces articles faisaient appel à tous les voyageurs circulant en Extrême-Orient, leur demandant communication de toute information précise sur l'arbre à poison, et ajoutant qu'elle serait reçue avec reconnaissance.

Or les deux premiers rapports qui suivirent n'émanaient pas de voyageurs britanniques, et sans doute ces deux hommes ignoraient-ils l'appel qui avait été lancé. Une bonne part de folklore indigène se mêle d'ailleurs à leur témoignage. L'un d'eux était le médecin allemand Engelbert Kämpfer, qui vécut de 1651 à 1716 et passa de nombreuses années au Japon, au Siam et dans les îles de la Sonde. L'autre était Georgius Everhardus Rumphius, de la Compagnie des Indes Hollandaises.

Le Docteur Engelbert Kämpfer est l'un des premiers explorateurs modernes de l'Extrême-Orient, et l'on peut s'étonner que la Compagnie des Indes Hollandaises lui refusât l'emploi qu'il sollicitait, et que les Anglais, bien conscients de sa valeur, ne lui eussent pas offert un poste à responsabilité. Il écrivit deux livres, dont *L'Histoire du Japon et du Siam* parut en Angleterre et seulement dans ce pays. Elle fut

plusieurs fois rééditée. La première édition, celle de 1728, parut après la mort de l'auteur.

Son autre livre, le seul qui fût imprimé de son vivant (en 1712), contient une information sur l'arbre à poison. Les exemplaires de cette édition sont maintenant des plus rares sur le marché du livre ancien. Son titre était : *Amoenitates exoticae*, assez difficile à traduire, mais qui signifie à peu près : *Curiosités exotiques*. Le chapitre qui commence à la page 573 est consacré à toutes sortes de poisons asiatiques, dont l'arbre à poison n'est qu'un exemple. L'auteur explique que les poisons proviennent de plantes diverses dont certaines sont des arbres, mais que le véritable « arbre à poison » ne pousse qu'à Macassar, nom utilisé alors pour désigner toute l'île Célèbes. Cet arbre ne peut être atteint qu'au péril de la vie, « car il faut pénétrer dans la jungle qui abonde en carnassiers sauvages ». Le collecteur de poison est en général un criminel qui emporte une tige de vieux bambou solide, taillée à une extrémité. Il s'approche de l'arbre sous le vent, enfonce le bambou dans l'écorce et attend jusqu'à ce qu'il soit plein de sève « au nœud le plus proche ». Puis il verse le liquide dans un récipient de terre préparé dans ce but, quitte la jungle le plus vite possible et va présenter le récipient à son roi. Il est alors assuré d'une impunité certaine, quelque crime qu'il ait commis. Et Kämpfer concluait : « Voilà ce que me dirent les indigènes de Célèbes, mais qui peut croire intégralement le récit d'un Asiatique ? Il est certain que le roi de Macassar et les autres personnages importants trempent leurs poignards et leurs armes dans un poison mortel dont le pouvoir s'affaiblit avec le temps. »

Rumphius eut beaucoup plus à dire, et son témoignage est en quelque sorte plus précis, car il obtint un fruit et un court rameau de l'arbre à poison et fit dessiner les deux pour illustrer son ouvrage principal, l'*Herbarium amboinense*. Imprimé à Amsterdam en 1741, cet ouvrage comprenait sept volumes de grand format. Sa taille est due en partie au fait qu'il est rédigé en deux langues et imprimé sur deux colonnes, celle de gauche en Latin et celle de droite en Hollandais. L'arbre à poison fait l'objet du chapitre 45 dans le livre III, volume II. Le titre latin est *Arbor toxicaria, Ipo,* et le titre hollandais est *Macassarsche Gift-Boom*.

Rumphius ne prétend absolument pas avoir vu l'arbre ; il

n'avait vu que ce petit rameau. On lui avait dit que les arbres à poison étaient de tailles variées, et il en avait déduit que la taille correspondait au sexe, les arbres femelle étant à la fois plus petits et moins vénéneux. La méthode indigène utilisée pour capter le poison est décrite par lui comme par Kämpfer, mais sans faire allusion aux criminels. L'homme enfonce brusquement dans le tronc une tige de bambou aiguisée, et il attend qu'elle se remplisse d'un suc que Rumphius qualifie de « sanglant ».

Le poison est tellement plus virulent dans l'arbre mâle que personne ne peut l'approcher sans avoir soigneusement couvert d'étoffe toutes les parties de son corps. Rien ne pousse à l'ombre de cet arbre sous lequel le sol est nu. « Un autre indice vous désigne les arbres les plus vénéneux : à leur pied s'étendent des cadavres d'oiseaux imprudents qui, se posant sur leurs branches, perdirent conscience et tombèrent foudroyés. » Rumphius expose en détail le procédé selon lequel se traite la sève ; j'ignore s'il rapporte encore les propos des indigènes ou s'il a observé l'opération lui-même. Son récit s'achève sur une citation du folklore indigène : lorsque l'arbre à poison a subi un certain nombre de saignées, on l'abat, car la sève conserve alors toute sa virulence. Si au contraire on laissait cet arbre en vie, le poison perdrait peu à peu son efficacité et les armes leur puissance de mort. La conclusion de Rumphius est caractéristique de l'homme : « *Doch ik gelosse, datze dit met de weinigste boomen doen, anderzonden die al lang vermindert syn.* » (Ils ne font sans doute subir ce traitement qu'à très peu d'arbres, car autrement ils se seraient raréfiés depuis longtemps.)

Selon l'ordre normal des événements, d'autres voyageurs auraient dû examiner l'arbre eux-mêmes, observer les méthodes indigènes et fournir des descriptions mieux documentées sur le plan botanique, et des résultats d'analyse chimique du poison. Tout cela se produisit, mais après des délais incroyables.

En 1783, le rédacteur du London Magazine reçut un manuscrit traitant de l'arbre à poison. Il émanait d'un Mr Heydinger qu'il put identifier comme étant l'ancien propriétaire d'une librairie allemande à Londres. Mr Heydinger reconnaissait ne pas être l'auteur du manuscrit et l'avoir simplement traduit du hollandais. L'auteur était un Hollandais nommé

N.P. Foersch qui avait appartenu aux services de la Compagnie des Indes Hollandaises et y appartenait sans doute encore. Il avait séjourné à Batavia en tant que médecin de 1744 à 1776 et c'était alors qu'il avait réuni ses informations. Ces précisions étaient contenues dans l'article lui-même.

Si Mr Heydinger, libraire à Londres, a été facile à identifier, Mr Foersch s'est dérobé à tous les essais d'identification — sa trace est restée introuvable. On serait donc autorisé à penser que ce personnage mythique fut la plus heureuse des inventions de Mr Heydinger. Le libellé du court éditorial qui présente l'article peut laisser sous-entendre cette éventualité :

> « Ce récit, nous devons le reconnaître, paraît si *stupéfiant* que le lecteur le plus crédule peut être déconcerté... »

L'éditeur dégageait sa responsabilité tout en saisissant l'occasion de publier l'article. Celui-ci parut dans l'édition de Décembre pour 1783, commençant à la page 511. On y lisait essentiellement que l'arbre terrible appelé Bohun-Upas poussait à 27 lieues de Batavia à l'intérieur de Java, et que personne ne pouvait vivre dans un rayon de 19 à 22 kilomètres aux alentours. Mr Foersch n'avait donc pu le voir lui-même dans ces conditions ; cependant il en avait parlé à de nombreuses personnes parfaitement documentées à son sujet, et il avait même réussi à obtenir deux feuilles.

Le récit étonnant fut réimprimé aussi vite qu'il était matériellement possible de le faire dans la revue hollandaise *Allgemeene Vaderlandsche Letteroefeningen* en 1784, traduit cette fois de la version anglaise du *London Magazine.* Des revues françaises et allemandes publièrent à leur tour des traductions, certaines à partir de l'article hollandais. En Angleterre et en Hollande, d'autres publications diffusèrent sans discernement le bon et le mauvais, parfois de simples extraits.

L'histoire eût fort bien pu tomber à nouveau dans l'oubli si le Dr. Erasmus Darwin ne l'avait pas transposée dans ses *Amours des plantes :*

Autour de tes côtes verdoyantes, Java, l'Ile-aux-Palmiers,
Le flot cristallin déploie ses reflets joyeux ;
Une vaste plaine étale son décor montagneux
Où jaillissent les sources claires entre de pittoresques rochers.
Au sein des étés éternels soufflent de doux zéphyrs,
Et d'abondantes pluies abreuvent le sol — mais
Tout cela en vain !
— Aucune noix aromatique ne parfume les orages printaniers,
Aucun bananier n'ombrage les vallées de midi ;
Nul gazon ne revêt les collines sablonneuses,
Nul bouquet fleuri ne couronne les ruisseaux transparents.
Nul décor rustique, fait d'un tapis de mousse
Ou du souple lichen grimpant au flanc des pentes morcelées.
Nulle marque de pas, s'éloignant sur la grève,
N'appelle après soi l'hôte invisible.
Nulle frétillante nageoire dans le cours d'eau désert,
Nul battement d'ailes parmi les souffles aériens ;
Nul habitant des terrestres séjours, ni ver, ni taupe habile
Ne creuse le sol profond, par-delà l'impitoyable frontière.
Dans le redoutable silence de la lande maudite
Se dresse, farouche hydre-de-mort, le cruel arbre-Upas.
Et voilà que d'une racine, en cette terre empoisonnée,
Un millier de bras lui poussent, semblables à des serpents ;
Sous les rayons du soleil, le monstre squameux étale
A dix lieues à la ronde, ses têtes folles éparpillées.
Ou bien, enroulant en un tronc solide sa forme enchevêtrée,
Dominant les nuages et sifflant parmi la tempête,
Comme des crocs aigus trempés dans le poison et qui se séparent,
Un millier de langues, en vibrations rapides, s'élancent —
Fondent sur l'aigle fier qui plane au-dessus des sommets,
S'emparent dans la plaine du lion majestueux,
Ou vainqueurs d'innocents se débattant en vain,
Parsèment l'étendue blanchie de squelettes humains.

Après s'être accordé un petit temps de repos, le lecteur cherchait sans nul doute et trouvait la « note philosophique » explicative :

« L'arbre à poison de l'île de Java, désigné dans la langue malaise par le terme Bohun-Upas, a une terrible

réputation. On dit que ses effluves empoisonnées ont décimé toute vie dans un rayon de 19 à 22 kilomètres. Les flèches les plus meurtrières sont préparées avec son suc laiteux. Pour obtenir leur pardon moyennant une certaine quantité de poison, les criminels doivent s'approcher de l'arbre pour en extraire la sève ; ils reçoivent des instructions qui concernent à la fois l'accomplissement de leur mission et la sauvegarde de leur vie. En consultant les registres du pays, on s'aperçoit qu'il ne revient pas un homme sur quatre de ces expéditions. L'arbre maudit détruit non seulement les animaux, quadrupèdes, poissons et oiseaux, mais encore toutes sortes de végétaux. Le sol alentour est stérile et rocheux sur une vingtaine de kilomètres. La face désolée de la terre ne porte que des squelettes d'hommes et d'animaux. La tristesse de ce paysage dépasse ce qu'ont pu en dire les poètes, ce que les peintres en ont représenté. Seuls, deux jeunes arbres de son espèce croissent à son ombre. »

La suite de cette note n'est pas meilleure. Elle dit : « Consultez le *London Magazine* de 1784 ou 1783. » Le Docteur Darwin trouva d'ailleurs la référence car l'article du *London Magazine* est reproduit à la fin du livre, exception faite d'un paragraphe écrit en Malais. La « note philosophique » résume fort bien l'article de M. Foersch, bien que le Dr Darwin eût dédaigné de rapporter un certain nombre de faits mineurs. Les condamnés chargés d'extraire le poison sont coiffés et gantés de cuir et portent des lunettes. On leur donne pour la remplir, une boîte en argent ou en écaille de tortue. Ils s'assemblent dans la demeure d'un prêtre, juste en dehors de la zone dangereuse.

Le prêtre confia au médecin hollandais qu'il avait rédigé un livre sur les criminels, que leur famille accompagnait souvent jusqu'à sa maison. En trente ans, il avait vu passer 700 condamnés dont 70 étaient revenus. L'homme qui se met en route « doit avancer sous le vent, parcourir le chemin aussi vite que possible et revenir contre le vent ». M. Foersch obtint deux feuilles qui étaient tombées de l'arbre ; celui-ci avait poussé près d'un ruisseau, il était de taille moyenne et

cinq ou six jeunes arbres de son espèce croissaient à côté de lui. Le sol alentour était jonché de squelettes et de cadavres.

Interrogé sur les raisons qui avaient pu inspirer à Dieu la création d'un arbre aussi monstrueux, le prêtre répondit ceci : selon l'enseignement de leur livre saint, la région avait été habitée, plus d'un siècle auparavant, par une tribu honteusement adonnés aux péchés de Sodome et de Gomorrhe. Après bien des années de patience, Mahomet avait sollicité la colère de Dieu, et Dieu avait répondu en faisant pousser l'arbre qui les détruisit tous. Par la suite, un groupe de rebelles, les Mao, se réfugièrent dans cette même région et se mirent à construire leurs huttes, bien convaincus de n'être pas suivis. Deux mois plus tard, tous étaient morts excepté deux cents d'entre eux. Ce paragraphe est rédigé en Anglais et en Malais dans la première édition.

Pour M. Foersch, l'absence d'un vent favorable expliquait en grande partie les ravages causés par l'arbre. Le poison s'accumulait, alors que si le vent l'avait dispersé, le voisinage immédiat aurait seul été dangereux. Si, pour des raisons évidentes, M. Foersch n'avait pas vu l'arbre, il avait été le témoin oculaire d'un événement presque aussi intéressant. En 1776 — le nombre 13 portant malheur ! — treize des concubines du Sultan furent convaincues d'infidélité. Elles furent donc condamnées à mort. Dévêtues jusqu'au nombril, elles furent attachées à un poteau. Puis le bourreau les perça chacune entre les seins avec un petit couteau empoisonné. Au bout de cinq minutes elles furent prises de frissons violents, et onze minutes plus tard elles étaient mortes. M. Foersch se procura lui-même une lame empoisonnée et l'essaya sur 3 ou 4 chiens errants, qui moururent en quelques minutes. Il remarqua par la suite que « sur la côte de Macassar » poussaient en grand nombre des arbres appelés Cajocripas, porteurs d'un « poison du même type que celui de l'arbre de Java, mais dont la virulence était moindre de moitié. »

En leur qualité de voisins les plus proches, les Hollandais réagirent les premiers. Lorsque parvint à Java une copie du *Letteroefeningen* qui contenait une traduction de l'article de Foersch, une société locale, la *Bataviaasch Genootschap,* envoya une ambassade au souverain régnant. Le Sultan Pakoe Boervono III écouta les deux questions posées : un tel arbre existait-il à une distance relativement courte de

Batavia, ou ailleurs dans l'île ? — Utilisait-il le poison de cet arbre pour tuer les criminels, selon la méthode rapportée ? — Il fit les deux réponses suivantes : Il n'avait pas l'avantage de posséder dans son domaine un arbre aussi merveilleux — Il avait à sa disposition un nombre suffisant de moyens efficaces pour faire mourir les condamnés. Les Hollandais furent satisfaits de ces réponses, et en 1789, le *Letteroefeningen* publiait une note selon laquelle l'*Œpas-Boom* n'était qu'une fable. La note ajoutait qu'une essence d'arbre produisait bien un suc empoisonné dont on se servait pour les flèches, mais que le poison pouvait être recueilli facilement et sans danger, et que jamais personne n'avait trouvé un oiseau mort pour s'être posé sur les branches de cet arbre. En Europe, on restait perplexe. L'édition de la revue hollandaise (de faible diffusion) qui faisait la mise au point parut l'année même où Erasmus Darwin écrivit son poème. Trois ans plus tard, le poème était publié et la réédition de l'article de Foersch parut dans le même sens. Darwin avait également fait réimprimer des extraits d'une dissertation de Johannes Aejmelaeus. Cette dissertation avait été supervisée par un botaniste suédois très célèbre alors, le professeur Carl Peter Thunberg, élève direct de Linné et son successeur à la chaire de l'Université d'Upsal. Aejmelaeus s'était apparemment inspiré de Rumphius : pour s'approcher de l'arbre, il faut s'envelopper entièrement de toile. On ne recueille alors que de la sève sèche ; pour en obtenir de la fraîche, il faut entailler l'arbre à l'aide d'une très longue perche de bambou. Les indigènes essaient souvent de percer le tronc près des racines car le poison y est plus violent. Aejmelaeus ajoutait, paraphrasant sans doute Kämpfer :

> « le poison perd en une année beaucoup de sa force, et en plusieurs années il devient tout-à-fait inoffensif. »

Un Français qui avait composé de petits traités aux titres évocateurs tels que *Dissertation sur le café* et *Dissertation sur le cacao* (sur le thé également !), délaissa pour un temps le thème des boissons agréables et consacra une étude à la flèche empoisonnée par l'arbre Ipo. C'était Monsieur Pierre Joseph Buch'Oz. L'Allemand E. W. Martins puisa dans les

travaux d'Aejmelaeus et de Buch'Oz pour instruire ses compatriotes des merveilles des arbres à poison dans les îles de la Sonde.

Tandis qu'*Amours des Plantes* se vendait encore avec succès, un auteur travaillait à la première description sérieuse et complète de l'arbre à poison. Cet auteur était le naturaliste français L. T. Leschenault de la Tour, qui avait voyagé à l'est de Java en 1804. Les *Annales du Museum d'Histoire Naturelle* imprimèrent le contenu de son rapport, d'ailleurs des plus simples. Il n'avait rencontré aucune difficulté à voir l'arbre identifié par les indigènes ; il lui avait suffi de se rendre là où il était, assez loin de la côte. « L'Antiaris est très grand », écrivait-il. « Je l'ai toujours trouvé en des lieux fertiles et, grâce à cette fertilité, entouré d'une végétation luxuriante aucunement gênée par son voisinage. » Il avait percé l'arbre et avait rapporté en France une « grande quantité » de poison, sans empoisonner ni les passagers ni lui-même. Il avait essayé le poison sur des lapins et des poulets et fit même, par inadvertance, une expérience sur des humains :

> « L'arbre qui avait produit les spécimens et le poison que je rapportais avec moi, mesurait plus de 30 mètres de hauteur et le tronc mesurait, à la base, à peu près 5 mètres 40 de tour. Un Javanais que j'avais engagé pour me procurer quelques branches au moment de sa floraison, monta pour les couper. Il avait à peine grimpé 7 mètres qu'il se trouva indisposé au point de redescendre. Il fut malade pendant plusieurs jours, souffrant de vertiges, de nausées et de vomissements répétés. Un autre Javanais atteignit le haut de l'arbre et coupa des branches fleuries sans être affecté le moins du monde. Plus tard, on abattit à mon intention un arbre dont le tronc mesurait 1 mètre 20 de tour, et je marchai parmi les branches, le visage et les mains barbouillés de la gomme qui s'échappait des blessures. Je pris tout de même la précaution de me laver immédiatement... Des lézards et des insectes couraient sur son tronc, et des oiseaux étaient perchés sur ses branches. »

Ce sobre rapport fut suivi d'une conférence sur les effets du poison, lue par B. C. Brodie, Esq., « devant la Société Royale le 21 février 1811 », et imprimée dans *Philosophical Transactions,* Part. I, de 1811 ; on y apprenait que le poison agit en paralysant le cœur. En 1814, un excellent rapport de Thomas Horsfield, intitulé *Essay on the Œpas,* fut publié à Batavia par le *Genootschap.*

Tout ceci tua-t-il la légende créée par Foersch ou Heydinger, et publiée par Erasmus Darwin ?

En fait, oui et non. Dans les ouvrages d'information sérieuse, l'histoire fut sévèrement stigmatisée. Mais le poème de Darwin, avec toutes les notes complémentaires, fut encore réimprimé. Les poètes refusaient d'abandonner l'idée fabuleuse. Vers 1820 — autant que l'on puisse en juger par la typographie, le livre n'étant pas daté — une pièce fut imprimée à Londres : *La loi de Java, ou l'arbre à poison.* Au cas fort improbable où quelqu'un en trouverait un exemplaire, qu'il se tienne pour loyalement averti.

Fait beaucoup plus important, le thème fut repris en 1828 par un poète, mais cette fois par un grand poète : Alexandre Serge Pouchkine. Son poème s'intitule *Antchar ;* en Russe, le mot upas paraîtrait ridicule. On l'utilise pour les traductions, mais il suggère une expression tout à fait impropre sur le plan grammatical, parce que tout à l'opposé du thème sinistre qu'il évoque. Or le poème est sinistre : « Sur le désert aride et blême, au sol chauffé à blanc, l'antchar se dresse comme un veilleur sinistre. » Il continue en disant que l'arbre est unique dans tout l'univers et que « la Nature, de la plaine altérée, le fit naître un jour de colère ». (Au lieu du mot propre : unique, le traducteur a écrit : isolé, car il a voulu respecter la rime.)

Le poème est loin d'exprimer la vérité, mais il est impressionnant, à tel point que plusieurs générations de Russes l'ont appris par cœur et l'ont cru vrai, très probablement.

Après les versions de Foersch et de Pouchkine, l'exactitude scientifique est à coup sûr décevante par sa pauvreté. Le seul angle distrayant sous lequel on puisse considérer les choses, c'est celui de la comparaison entre la réalité et les sauvages histoires d'il y a 200 ans. Le nom scientifique donné à « l'Upas

effroyable » par Leschenault est *Antiaris toxicaria,* et les manuels de Botanique disent paisiblement que c'est un arbre fort haut qui peut atteindre 45 mètres ; que son bois est blanc, spongieux et léger ; que la sève est épaisse et visqueuse, blanche lorsqu'il est jeune, jaunâtre lorsqu'il vieillit, se durcissant alors rapidement et virant au brun. « Les feuilles ont de courts pétioles ; elles sont de forme ovale et parfois serratiformes et asymétriques, la face supérieure brillante et presque lisse, avec de courtes soies, la face inférieure plus poilue et rugueuse. Elles sont plus douces lorsque l'arbre est jeune. Les fleurs mâles sont groupées, les fleurs femelles, isolées. Le fruit est rouge et contient une graine à coque dure; la pulpe, très recherchée des oiseaux, est comestible. » Les manuels expliquent sur le ton descriptif, que « dans les régions les plus élevées de la forêt humide, les arbres vénéneux dominent une végétation luxuriante ». Quoi qu'en ait pensé Pouchkine, l'arbre upas est prospère dans les régions bien arrosées.

Il n'appartient pas à une espèce unique ; tout au contraire, il a de nombreux parents. Le plus proche est l'*Antiaris innoxia,* espèce la plus répandue et nullement vénéneuse. L'*Antiaris dubia* et l'*antiaris rufa* sont inoffensifs pour certains et légèrement toxiques pour d'autres. Un autre enfin, nommé à l'origine *Lepuranda saccadora,* porte à présent le nom d'*Antiaris saceidora.* Ils appartiennent tous à la famille du figuier.

C'est en considérant le poison lui-même que l'on relève enfin des traits communs entre la vérité scientifique et les anciennes fictions. La sève est toxique et tue un gros animal en quelques minutes, même si elle n'atteint pas un point vulnérable. Il est exact que la sève recueillie d'une entaille pratiquée près du sol soit plus virulente que si on la recueille d'une entaille à 3 mètres de hauteur. Une première tentative d'analyse chimique échoua dans une certaine mesure en 1824. En 1837, le chimiste G. J. Mulder réussit à isoler le poison qu'il appela antiarin. Il entre pour 6/10 de 1 % du poids de la sève fraîche et pour 1,7 % du poids de la sève sèche. Le poison pur est cristallisé et les cristaux fondent à 440 degrés Fahrenheit. La formule donnée par Mulder est C 27 H 42 010. Tous ces détails ont été réunis au sujet d'un arbre que l'on ne peut approcher...

Dans la mesure où une date peut être avancée, on peut dire qu'en 1837, la légende de l'arbre terrible était près de

tomber dans l'oubli, lorsque des journaux scientifiques eurent publié les indications précises que nous venons de résumer. Cette année-là justement l'histoire de l'arbre upas s'engagea dans une nouvelle voie, étroitement liée aux rumeurs qui couraient à Java ; bien que menteur de premier ordre, M. Foersch a pu s'en inspirer si vraiment il a accompli le voyage.

Le *Journal of the Royal Asiatic Society* publia donc cette année-là une conférence d'un lieutenant-colonel W. H. Sykes, présentée sous le titre : « Remarques sur l'origine de la croyance populaire en l'arbre Upas ou arbre à poison de Java. » Une mauvaise interprétation des faits, expliquait-il, peut être à l'origine de cette légende. Le sol de Java est soumis à un volcanisme encore actif, et le bioxyde de carbone est l'un des produits évacués. Ce gaz est invisible, inodore et plus lourd que l'air. A moins d'être dispersé par le vent, il s'accumule dans les dépressions, comme le fait un liquide. Produit inoffensif pour l'homme et les animaux, et bénéfique pour les végétaux, il devient nocif en état de forte concentration car il déplace et supprime l'oxygène. La mort peut survenir alors par asphyxie due au bioxyde de carbone. La Grotta del Cane (Grotte aux chiens) a rendu ce phénomène célèbre en Italie. Une grotte située entre Naples et Pozzuoli renferme une couche de 60 centimètres environ de ce gaz à l'état presque pur ; la couche s'étend évidemment au ras du sol, et il n'y donc aucun danger pour les visiteurs qui se tiennent debout, l'air de la grotte étant parfaitement respirable. Un petit animal au contraire, un chien par exemple, meurt rapidement par « noyade » ou suffocation.

Le même processus peut se dérouler dans une île aussi volcanique que Java. Le Lieutenant-Colonel Sykes pensait qu'un lieu comparable à la Grotta del Cane existait à Java, en beaucoup plus étendu. Il rappela que le botaniste Horsfield, qui avait contribué à établir la vérité, avait entendu parler d'une « vallée empoisonnée », qu'il n'avait pas pu visiter parce que les indigènes avaient refusé de le guider. Par ailleurs, une lettre était parvenue au Colonel Sykes, émanant d'un propriétaire de Java, M. London. Ce monsieur prétendait avoir vu la vallée empoisonnée nommée par les indigènes Gurvo-Upas. La vallée s'étendait à près de cinq kilomètres d'un endroit appelé Batur (endroit que je n'ai pu relever sur

aucune carte). Après en avoir discuté avec d'autres Anglais résidant dans le voisinage, M. London décida d'organiser une petite expédition pour explorer Gurvo-Upas. Le 4 juillet 1830, le petit groupe accomplit donc ce qui fut très certainement l'escalade d'un volcan éteint et l'exploration du cratère, bien que M. London n'avançât rien de tel. Il écrivit que la vallée empoisonnée était grossièrement circulaire et qu'ils avaient estimé son diamètre à 275 mètres. La végétation s'étageait sur les pentes jusqu'auprès du fond. Quelque peu effrayés par les squelettes d'animaux divers, et par les squelettes humains qu'ils distinguèrent au-dessous d'eux, M. London et ses compagnons descendirent aussi loin qu'ils l'osèrent. Ils avaient amené avec eux deux chiens et plusieurs poulets. Les oiseaux, aux ailes probablement liées, furent déposés au-dessous de la ligne de végétation, en un lieu commode. Une minute et demie plus tard, ils semblèrent morts. Ils abandonnèrent ensuite l'un des chiens : après quelques mouvements convulsifs, il s'étendit comme pour dormir. Les observateurs purent le voir respirer profondément. Le second chien courut, puis se comporta de façon tout-à-fait comparable au premier. L'un des chiens aurait survécu pendant 7 minutes, l'autre pendant 18 minutes ; ces évaluations sont approximatives, car il était impossible de déterminer avec précision le moment de la mort, et il était non moins difficile de s'aventurer plus bas.

Cette hypothèse peut paraître assez séduisante. Des exhalaisons de bioxyde de carbone hors des fissures d'un volcan ne présentent pas un caractère exceptionnel. Le mur constitué par l'anneau du cratère agit comme un coupe-vent et permet ainsi une très forte concentration du gaz. Les animaux ne peuvent donc échapper à l'asphyxie, d'autant moins que l'escalade intérieure du cratère est certainement très malaisée. Vu par un observateur qui ignore jusqu'à l'existence du bioxyde de carbone, et raconté à une autre personne à qui échappe l'explication rationnelle, ce spectacle peut donner lieu à mille interprétations.

Je n'ai trouvé dans la littérature récente aucune informations complémentaire sur cette vallée. Si le bioxyde de carbone ne s'échappe plus du cratère, la « vallée empoisonnée » a sans doute disparu en tant que telle, assainie rapidement puisqu'elle était à ciel ouvert. J'ai lu, par contre, d'autres récits sur un phénomène similaire à Java, lequel se produirait

sur une plus petite échelle. Comme en toute région volcanique, il est fort possible que des animaux s'y évanouissent et y meurent brusquement sans cause apparente. Les émanations volcaniques peuvent bien avoir contribué à former la légende de « l'arbre de la mort », si dangereux qu'il est impossible de s'en approcher.

XIII

LE PAYS DE L'ARBRE-MANGEUR-D'HOMME OU L'ARBRE-CANNIBALE

Avec ses 589.900 kilomètres carrés, Madagascar est l'une des plus grandes îles du monde. Sa superficie la place au 4e rang, après le Groenland, la Nouvelle-Guinée et Bornéo. Elle appartenait autrefois au continent africain, et nul ne sait encore de quelle manière elle s'en est détachée. Le canal de Mozambique qui les sépare, large de 402 kilomètres, recouvre-t-il une fosse d'effondrement creusée entre les deux, ou bien les deux masses de terre se sont-elles mises à « dériver » chacune de leur côté, un peu comme un bloc de glace flottante se détache d'un plus gros ? Peu importe d'ailleurs comment s'est accomplie la scission ; elle fut sans doute assez violente. Les anciens volcans sont nombreux à Madagascar, surtout à l'est de l'île ; des sources chaudes abondent encore, et dans la région montagneuse de l'Ankàratra, plus de 6.000 kilomètres carrés sont couverts de lave refroidie.

La faune de l'île réserve également d'intéressantes surprises. Sur le sol humide de la forêt tropicale rampent des vers de terre longs de un mètre et épais de 25 millimètres. Un de leurs ennemis est le tanrec, petit animal de la famille du hérisson d'Europe auquel il ressemble. Malgré son aspect modeste, le tanrec possède, proportionnellement à sa taille, la plus grande gueule de mammifère ; peut-être le doit-il aux énormes vers de terre qu'il avale. Ses portées sont aussi les plus importantes, vingt petits étant un nombre courant. Ainsi peut-il maintenir son espèce malgré les ennemis qui le guettent. Large gueule, abondantes portées, l'ancêtre du tanrec remonte en ligne directe à une famille d'anciens mammifères

contemporains des derniers dinosaures. Un autre animal curieux de Madagascar, d'origine un peu moins ancienne, est le fossa ou *Kryptoprokta,* félin de la taille d'un renard, avec une très longue queue et des membres allongés. Inoffensif pour l'homme, en dépit de quelques histoires terrifiantes, le fossa représente un autre groupe éteint de mammifères du type chat, groupe qui évolua de façon manifeste vers le chat moderne sans devenir toutefois un véritable chat.

Les animaux les plus caractéristiques de Madagascar sont en fait les lémuriens, apparentés aux singes comme le fossa l'est au chat. La plupart des différentes variétés de lémuriens encore vivants habitent les arbres de Madagascar ; ils chassent les insectes et s'appellent entre eux par une sorte de vagissement plaintif. Leur qualité de rôdeurs nocturnes fait qu'on les voit rarement dans les jardins zoologiques, même si le zoo est censé en avoir. Leur taille varie entre celle d'un petit rat et celle d'un gros chat.

Le plus étonnant d'entre eux est à coup sûr le aye-aye, dont le nom est lui-même assez étrange. On peut voir en lui un chat montrant de nombreux traits du singe, ou bien un singe ressemblant à un chat. Ses larges oreilles sont aptes à saisir le moindre bruit émis par un insecte insouciant, et l'un de ses doigts, absolument décharné et bien deux fois plus long que les autres, est armé d'un ongle recourbé en crochet avec lequel il attrape les insectes sous l'écorce des arbres.

La faune actuelle de Madagascar comporte surtout de petits animaux — la seule exception étant un grand crocodile — mais cette évolution est relativement récente. Si les Croisés avaient débarqué dans l'île à l'époque où les marins venus de Malaisie y abordèrent, ils auraient découvert des spécimens autrement impressionnants. Deux ou trois variétés d'hippopotames avaient une taille égale aux 2/3 de celle de l'hippopotame africain bien connu ; il y avait aussi un petit zébu, une tortue terrestre géante et une bonne douzaine d'oiseaux incapables de voler, du type de l'autruche ; le plus grand, l'*Aepyornis,* dépassait la taille de n'importe quelle autruche vivante. Un lémurien de taille humaine, le *Megalodapis,* vécut sans doute à terre à cause de sa corpulence et de son poids, se déplaçant surtout la nuit et sur ses pattes postérieures.

La flore de l'île est presque aussi bizarre que sa faune.

Le fameux « Arbre des voyageurs », l'*Urania speciosa* des botanistes, déploie à l'extrémité d'un tronc élevé un bel éventail fait d'énormes palmes. Ce palmier haut de trente mètres a la particularité de recueillir de l'eau fraîche dans les gaines emboîtées qui forment des réservoirs auprès du tronc. On peut percer l'arbre sans lui nuire. Il fournit aux indigènes bien plus que de l'eau claire ; le tronc donne du bois de construction ; son écorce, après avoir été battue soigneusement avec des maillets de bois, s'amollit et sert de tapis ; tiges et feuilles couvrent le toit des maisons, et les feuilles sont utilisées séparément sous forme de cuillères. On trouve encore l'arbre-de-bois-rouge (l'arbre à viande), ou *Casuarina equisitifolia,* de la taille du sapin ; plusieurs espèces de pins (*Pandanus*), et le grand arbre à épices de Madagascar, le *Ravintsara madagascariensis,* dont le tronc, les feuilles et les fruits sont tous odoriférants. Un arbre de la famille du ricin a des graines si oléagineuses qu'on les enfile sur un roseau comme les grains d'un chapelet et qu'on les enflamme ; elles brûlent alors lentement, comme une chandelle. L'arbre a été surnommé l'arbre à noix-de-chandelle. Il y a encore le palmier à raphia, ou *sagus ruffia,* dont les énormes tiges fournissent des fibres très solides utilisées comme cordes et lorsqu'elles sont traitées, pour le tissage. Une fois sèche, la tige de ce palmier ressemblant à une très grosse plume d'oiseau, on en expédia une, un jour, à un curieux qui voulait voir une plume de l'oiseau Roc de Sinbad le Marin ; on disait que son nid était à Madagascar. Peut-être la plaisanterie fut-elle refaite d'autres fois.

Il y aurait là matière suffisante à la renommé scientifique d'une île, même si elle couvre 589.900 kilomètres carrés. Toutefois, Madagascar est aussi, pour beaucoup de gens, la terre où pousse une merveille naturelle connue comme « l'arbre-mangeur-d'homme ».

Il existe, comme chacun sait, des plantes carnivores, qui attaquent et digèrent les insectes. Elles croissent en général sur un sol pauvre et ne peuvent y subsister que grâce à leurs moyens perfectionnés de se procurer des ressources supplémentaires. Leurs méthodes sont diverses. La *Drosera* est munie de petits tentacules, ou plus précisément de glandes rattachées par une queue et qui poussent sur la face supérieure des feuilles. Une mouche se pose sur une feuille : la

substance visqueuse secrétée par les tentacules la retient prisonnière ; d'autres tentacules s'étendent paresseusement sur elle, et la feuille se referme lentement sur sa victime. Cette méthode est en somme celle du papier à mouches, avec cette différence que le papier ne s'enroule pas autour de l'insecte et ne le digère pas pour en tirer un peu plus de substance visqueuse. Le « piège à mouches de Vénus » *la Dionaea,* en Français Dionée, tend aux insectes un véritable piège comparable aux pièges d'acier utilisés contre les loups. Les deux lobes de la feuille se referment sur la victime et les bords sont armés de piquants qui s'engrènent entre eux. Les glandes digestives sont sur la feuille elle-même, ainsi que trois petits poils tactiles qui sont fixés sur chaque lobe et déclenchent le mécanisme. Par temps froid, un insecte peut s'évader à temps ; s'il fait chaud, le mouvement de la feuille est si prompt qu'il ne pourrait en sortir que par une poussée brutale. Si la dionée actionne une sorte de piège à loup ou à ours, l'aquatique *Utricularia* (famille des utriculariacées) se sert d'un piège à souris. De minuscules vessies jaillissent de pousses submergées munies de valves qui s'ouvrent vers l'intérieur ; ce mouvement agencé de la façon la plus ingénieuse exerce même une succion qui attire l'insecte. Le quatrième procédé bien connu est celui des *Nepenthes* et autres plantes dont les feuilles revêtent à leur extrémité la forme étrange de petites urnes à demi remplies de suc digestif. Le couvercle ne se ferme jamais complètement, son rôle se bornant à préserver de la pluie l'intérieur de l'urne.

Toutes ces plantes sont de petite taille et leurs proies sont minuscules : mouches, larves de sauterelle, larves de moustiques et un tout petit crustacé d'eau douce pour l'*Utricularia ;* on a pensé à utiliser cette plante pour l'étude des moustiques. Une très jeune grenouille d'arbre peut tomber fortuitement dans l'urne d'une des plus grandes plantes de cette sorte, mais c'est l'exception. Ces plantes sont ce que Charles Darwin appela : des plantes insectivores.

Des journaux à sensation du type *France-Soir* et des revues mineures à tendance bizarre inséraient cependant des articles au sujet d'un phénomène naturel utilisant le principe du piège à mouches sur un plan beaucoup plus vaste. Ceci se passait, disaient-ils, soit à Mindanao dans les Philippines, soit à Madagascar. Selon une version, les indigènes évitaient

l'arbre capable de les capturer ; selon l'autre version, ils l'apaisaient grâce à des sacrifices réguliers accomplis en dehors de la présence des Blancs (la meilleure solution restant bien entendu de fournir des Blancs en sacrifice).

L'histoire de l'arbre cannibale aurait commencé par une lettre, écrite à Madagascar en 1878 par Carl Liche, témoin oculaire d'une cérémonie indigène du sacrifice. La lettre était adressée au Docteur Omelius Fredlowski, savant polonais. La lettre fut imprimée « in extenso » dans un livre intitulé *Madagascar, pays de l'arbre-mangeur-d'homme.* Ce livre était l'œuvre de Chase Salmon Osborn et il fut publié à New York en 1924 ; il ne reçut qu'une très modeste diffusion, et je crois préférable de reproduire la lettre ici :

« Les Mkodos de Madagascar constituent une race très primitive. Ils vont entièrement nus, n'ont de relations tribales que rudimentaires, et pour toute religion pratiquent un culte effrayant envers l'arbre sacré. Ils habitent les grottes calcaires creusées dans leurs collines. Leur race est l'une des plus petites : les hommes dépassent rarement 1 m 40. Nous parcourûmes une vallée que, sans le secours du baromètre j'évaluai à peu près à 120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur son bord oriental, nous arrivâmes à un lac profond de plus de 1500 mètres de diamètre ; son eau huileuse se déversait lentement dans un canal tortueux encombré de roseaux, qui s'enfonçait comme de mauvaise grâce dans une sombre forêt, jungle enchevêtrée dominée par des palmiers. Un chemin se détachait vers le sud et pénétrait au cœur de la forêt à l'aspect redoutable. Hendrick marchait en tête et je le suivais de près ; derrière moi avançait une racaille de Mkodos, hommes, femmes et enfants. Les indigènes se mirent tout à coup à crier : « Tepe ! Tepe ! » et Hendrick, s'arrêtant court, dit : « Regardez ! » Le courant paresseux dessinait un méandre tout près de là, et à l'intérieur de la courbe poussait le plus singulier des arbres. Je l'ai nommé « Crinoïda » parce qu'au moment où ses feuilles entrent en action, il ressemble de façon frappante au fossile bien connu de l'échinoderme « pierre de lys », qui est un crinoïde et que l'on appelle encore « tête de Saint Cuthbert ». Il était alors au repos, et je vais tenter de vous le décrire. Imaginez un ananas haut de 2 mètres 40 et large en proportion, reposant sur sa base et dénué de feuilles : telle est l'image du tronc de

l'arbre. La couleur, un marron terne et sombre, n'est pas du tout semblable à celle de l'ananas. L'ensemble donne l'impression d'être dur comme le fer. Du sommet de ce cône tronqué d'un diamètre de 60 centimètres au moins, huit feuilles pendent vers le sol, comme des portes qui auraient tourné sur leurs gonds. Plantées au sommet de l'arbre à intervalles réguliers, elles mesurent plus de 3 mètres de longueur et leur forme rappelle celle des feuilles de l'agave américain. Leur partie la plus épaisse mesure 60 centimètres et à cet endroit la largeur est de 90 centimètres. Puis elles s'effilent en pointe aiguë rappelant une corne de vache ; la face extérieure, qui était alors dissimulée par la position de la feuille, est très convexe, et la face interne, alors bien visible, est légèrement concave. Cette face est garnie d'une abondance de pointes épineuses comparables à celles d'une tête de chardon. Ces feuilles qui pendent ainsi, molles et inertes, d'un vert maussade, ont cependant une apparence de force massive qui rappelle celle du chêne. Le sommet du cône est arrondi, blanc et creux comme si l'on avait mis dans une plus grande une petite assiette blanche. Ce n'est pas une fleur ; c'est un réceptacle d'où exsude un liquide sirupeux à goût de miel, dont les propriétés sont violemment enivrantes et soporifiques. S'élançant dans toutes les directions avec une raideur de ressort métallique, de larges vrilles sortent du bord intérieur de la grande assiette — ce qui est une façon de s'exprimer —, et s'effilent vers le bout, leur diamètre diminuant de 10 à 1 centimètre, leur longueur atteignant jusqu'à 2 mètres 40. Au-dessus de ces vrilles, six palpes blanches, presque transparentes, sont issues de l'espace qui sépare les deux coupes. Se tordant en un merveilleux tournoiement incessant, elles se dressent toujours vers le ciel. Lorsque je les vis, fragiles et minces comme des roseaux ou des plumes d'oie, elles s'élevaient jusqu'à 1 mètre 50 ou 1 mètre 80. Leurs mouvements constants et vigoureux entretenaient une sorte de battement subtil, sinueux et silencieux, qui me fit frémir malgré moi, évoquant à mes yeux des serpents écorchés dansant néanmoins sur leurs queues. Cette description est due en grande partie à une observation postérieure de la plante.

Mon examen fut interrompu ce jour-là par les cris aigus des indigènes qui s'étaient groupés autour de l'arbre. Hen-

drick me dit qu'il s'agissait d'hymnes propitiatoires adressées au grand démon de l'arbre. Poussant des cris et chantant sur un rythme encore plus sauvage, ils entouraient à présent une femme et la poussaient en avant avec la pointe de leurs javelots. Lentement, avec un visage désespéré, elle grimpa sur le tronc de l'arbre et se tint debout au sommet du cône. Les palpes tourbillonnaient autour d'elle. « Tsik ! Tsik ! (Bois ! Bois !) criaient les hommes. Se baissant vers le calice, elle but le liquide sirupeux et se releva immédiatement, comme prise d'une frénésie sauvage, les membres tordus en des mouvements convulsifs. Elle ne sauta pas à terre, comme elle semblait avoir envie de le faire. Oh ! non ! L'arbre cannibale, dont les feuilles avaient paru si inertes, s'éveilla soudain à une vie furieuse. Les palpes délicates et minces, avec la violence de serpents affamés, frémirent un moment au-dessus de sa tête ; puis, comme pénétrés tout à coup d'une intelligence démoniaque, elles se cramponnèrent à elle et s'enroulèrent autour de son cou et de ses bras. Puis, alors que ses cris terrifiants et son rire plus terrifiant encore s'élevaient avec fureur pour être étranglés à nouveau en une plainte murmurante, les vrilles l'une après l'autre, telles des serpents verts doués d'une énergie farouche et d'une agilité infernale, se dressèrent, se rétractèrent et la couvrirent progressivement, serrant toujours avec une cruelle rapidité et la ténacité sauvage des anacondas étouffant leur proie. Cet horrible meurtre, c'était la barbarie du Laocoön sans sa beauté. Enfin les grandes feuilles s'élevèrent avec lenteur, raides comme des bras de fer, se rapprochèrent les unes des autres et se refermèrent sur leur proie morte et encombrante, avec la force silencieuse d'une presse hydraulique et le dessein impitoyable d'une vis de pression. Un moment encore, et tandis que je regardais la base de ces grands leviers qui se pressaient toujours plus étroitement les uns contre les autres, je vis couler dans leurs interstices des flots de liquide sirupeux semblable à du miel, horriblement mêlé au sang et aux viscères suintant du corps de la victime. A cette vue, la horde des sauvages qui m'entouraient bondit en avant ; ils étreignirent l'arbre comme des fous et avec des coupes, des feuilles, les mains ou simplement la langue, ils recueillirent tous assez de liquide pour être saisis d'une frénésie terrible. Une orgie grotesque et hideuse s'ensuivit, la folie convulsive

tourna rapidement au délire et à l'inconscience, et Hendrick jugea prudent de m'entraîner vers la forêt, me soustrayant ainsi aux brutes dangereuses. Puis-je ne jamais revoir pareil spectacle.

Les feuilles du grand arbre gardèrent pendant dix jours leur position verticale. Un matin où je vins, je les trouvai couchées à nouveau, les vrilles étendues, les palpes flottantes, et rien qui indiquât le sacrifice accompli là, sinon un crâne blanc au pied de l'arbre. Je grimpai sur un arbre voisin et constatai que toute trace de la victime avait disparu et que le calice présentait à nouveau un liquide sirupeux. »

Dans son livre, Chase Salmon Osborn, qui prétend avoir séjourné longuement à Madagascar, avoue qu'il n'a jamais vu l'arbre et n'a jamais rencontré un missionnaire qui l'eût vu ; les missionnaires ont cependant tous affirmé que « toutes les tribus » en parlaient. N'ayant pu obtenir des documents plus récents, Osborn se rabattit sur la lettre dont il écrivit qu'elle donnait « la description la plus dramatique et la plus terrible qu'il eût jamais lue de l'arbre-cannibale de Madagascar ». En admettant ceci, nous pouvons toutefois nous demander si l'histoire peut être tenue pour vraie.

Je me suis déjà permis de signaler que les botanistes se montrent sceptiques sur le mécanisme décrit. Les longues feuilles peuvent fort bien se dresser selon le processus indiqué, mais les « palpes » dansantes constitueraient un cas unique dans le domaine végétal. En outre, le fait clairement exposé que l'arbre n'entre en action qu'au moment où la victime se trouve en haut du tronc, donc lorsqu'elle touche les « palpes », est pour le moins étonnant. L'arbre serait le plus souvent en état de sous-alimentation, sa nourriture dépendant virtuellement des indigènes, avec ou sans cérémonie. Les proies animales seraient des grimpeurs, lesquels sont tous assez petits. Dans les régions tropicales, les grimpeurs sont surtout des singes, et à Madagascar, des lémurs. Les uns et les autres apprendraient très vite à reconnaître ce type d'arbre et ils l'éviteraient avec soin. La seule proie possible resterait donc les oiseaux imprudents.

Examinons l'histoire sous un angle différent. Sophia Prior, dans son ouvrage *Les Plantes Carnivores et l'arbre-mangeur-d'homme,* (Botanical Leaflet n° 23 du muséum d'Histoire Naturelle de Chicago, 1939) déclarait, après beaucoup d'au-

tres, que la lettre de Carl Liche avait été publiée en premier lieu dans le *Carlsruhe Scientific Journal.* Cette information venait d'Osborn, qui avait ajouté que la revue était éditée par « Graefe et Walther de Karlsruhe ». Il disait encore que la lettre avait été publiée en outre « dans plusieurs revues scientifiques européennes » et que « sa première publication en Amérique par le *New York World* datait de 1880. »

Des exemplaires de journaux vieux de trois quarts de siècle sont malaisés à obtenir, aussi ne vérifiai-je point le *World.* Le cas des revues scientifiques est fort différent, car elles sont facilement accessibles dans toute bibliothèque importante. Le premier fait qui me surprit fut que sur une demi-douzaine de journaux européens pris au hasard, aucun ne mentionnait la lettre. Ma seconde surprise vint de ce que le journal de Karlsruhe ne se trouvait dans aucune des bibliothèques que je consultai. Les collections de journaux ne sont pas complètes, il faut le reconnaître, et cela désole à la fois les chercheurs et les bibliothécaires. Mais il est rare qu'une collection de journaux soit omise en entier. Je me tournai vers la bibliothèque du congrès ; si elle ne possède pas tout ce qui est imprimé, son catalogue indique exactement où chercher ce que l'on veut. Or je ne trouvai rien dans son catalogue, quels que fussent l'orthographe de Karlsruhe (ou Carlsruhe) et la traduction du mot : journal (Zeitschrift ou Berichte, ou Beiträge). La firme de « Graefe et Walther » demeura introuvable elle aussi. On me demanda si je ne confondais pas avec Graefe et Unzer, mais tel n'était pas le cas ; je connaissais bien cette dernière firme située dans le quartier appelé Jardin du Roi de l'Université Albertus à Koënigsberg, en Prusse orientale, et non pas à Karlsruhe.

Je dirigeai alors mes recherches vers M. Liche et le Docteur Fredlowski. Ils n'étaient pas portés sur le dictionnaire biographique de Webster. Je ne les trouvai pas davantage dans l'Encyclopédie britannique, ni — ce qui eût été vraisemblable en leur qualité d'Européens — dans les deux encyclopédies allemandes les plus importantes, celle de Meyer et celle de Brockhaus. Or à elles deux, elles sont plus fournies que l'Encyclopédie britannique.

Restait une voie de recherche. La date de publication de la lettre dans l'insaisissable *Carlsruhe Scientific Journal* était 1878. Celle du livre de M. Osborn était 1924. Après 1929, de

nombreuses références à la lettre *Liche-Fredlowski* se trouvèrent publiées un peu partout. On pouvait donc supposer que les livres édités entre 1880 et 1924 et traitant de Madagascar mentionneraient aussi la lettre, tandis qu'avant 1880 ils ne le faisaient pas. Il était possible aussi qu'ils eussent puisé l'histoire à une source différente. Quoi qu'il en fût, je n'obtins pas de meilleur résultat pendant quelque temps.

L'un des ouvrages classiques écrits sur Madagascar est le livre intitulé *Robert Drury's Journal.* L'auteur, Robert Drury, était un Anglais qui, selon son journal naquit à Londres le 24 juillet 1687. Il entra dans la marine en 1710 et entreprit le voyage qui devait le faire connaître. Arrivant à Madagascar, il fut capturé et demeura quinze ans dans l'île comme esclave. Il put observer les mœurs des indigènes avant l'apport de la civilisation ; il visita une grande partie de l'île. Il tenait aussi un journal qui contient des renseignements précieux à plus d'un égard, car malgré son manque d'instruction, il décrivit les animaux et les plantes avec une précision telle qu'on put facilement les identifier par la suite. Bien qu'il les ait quelque peu anglicisés, les mots et les noms des indigènes qu'il a cités sont très reconnaissables. Dans tout son journal, il n'est pas une seule fois question de l'arbre des Mkodos ni de cette tribu.

Voulant aborder une œuvre plus scientifique, je parcourus *Madagascar au début du* XXe *siècle,* ouvrage publié à Paris en 1902 sous l'égide du professeur de médecine Raphaël Blanchard. Le chapitre botanique de ce recueil fut rédigé par Emmanuel Drake del Castillo, Président de la Société Botaniste de France ; le chapitre de Zoologie fut écrit par Guillaume Grandidier, résidant dans l'île. C'était un ouvrage intéressant, bien composé, imprimé de façon agréable, bref, un recueil édifiant pour l'esprit — mais toujours pas de trace de l'arbre-cannibale ni des Mkodos. Au lieu de cela, une belle carte du pays portant l'indication précise des lieux où poussent les arbres-des-Voyageurs et les palmiers à raphia.

Me rappelant que M. Osborn avait cité les missionnaires comme témoins de l'histoire, je me tournai de ce côté. Un livre de Joseph Mullen, *Douze mois à Madagascar,* publié à New York en 1875, raconte la visite de l'auteur aux missionnaires de l'île : la légende de l'arbre n'est pas citée, les Mkodos non plus. Un autre livre, de John Alden Houlder,

intitulé *Among the Malagasy ; An unconventional record of missionary experience* parut à Londres en 1912. L'auteur arriva à Madagascar en 1870 et y demeura plusieurs dizaines d'années. Son « récit sincère d'expérience missionnaire » ne contient aucune allusion aux Mkodos ou à leur arbre.

Puis je cherchai un lourd volume de James Sibree, *A naturalist in Madagascar*, publié en 1915 à Philadelphie et basé sur cinquante années d'expérience dans le pays. M. Sibree était à la fois naturaliste et missionnaire, il avait vécu là-bas pendant un demi-siècle : j'étais curieux de lire tout ce qu'il avait eu à dire. Les renseignements étaient abondants, mais je ne trouvai rien de ce que j'attendais.

Un naturaliste de profession qui ne serait rien d'autre m'offrirait peut-être la source la plus sûre ? J'ouvris donc *Through Western Madagascar in Quest of the Golden Bean,* de Walter D. Marcuse. Rentré en Angleterre en 1912, M. Marcus consacra plusieurs chapitres de son livre à la faune et à la flore de l'île. Je n'obtins toutefois rien de plus que précédemment.

Si aucun missionnaire ou naturaliste de langue anglaise n'avait eu connaissance de l'histoire, il me parut certain que cette histoire était de pure invention. N'ayant pas réussi à trouver le *Carlsruhe Scientific Journal* qui semblait être à l'origine, je voulus consulter les ouvrages écrits en Allemand sur Madagascar. En 1886, un M. Hartmann avait publié *Madagaskar und die Inseln Seychellen,* étude consacrée à l'histoire naturelle de l'île plutôt qu'à son histoire. Bien qu'un peu ennuyeuse et du genre « instructif », elle s'avéra sobre et compétente — mais aussi muette que les autres œuvres sur l'arbre-mangeur-d'homme. Si vraiment la lettre Liche-Fredlowski avait été publiée une douzaine d'années auparavant dans un journal scientifique allemand, Hartmann n'aurait pas manqué de la mentionner.

L'un des derniers livres de ma pile était également écrit en Allemand. L'auteur, le Docteur Conrad Keller, était un naturaliste suisse, et son livre était intitulé *Reisebilder ans Ostrafrika und Madagascar* (*Esquisses de Voyage entre l'Afrique occidentale et Madagascar*). Il avait été publié à Leipzig en 1887. L'auteur s'était rendu dans l'île à deux reprises, une première fois en 1881-82, ou très peu de temps après que la lettre Liche-Fredlowski eût été écrite, et une seconde fois

en 1886. Son livre avait paru essentiellement dans les journaux suisses, sous forme de véritables lettres.

L'un des rapports de M. Keller contribua pour une large part à résoudre l'énigme. Il déclarait qu'un élément de haute fantaisie avait été ajouté à la flore vraiment merveilleuse de Madagascar — ceci dans une lettre écrite « par un voyageur du nom de Carl Liche, que je ne connais pas » ; cette lettre avait été publiée « dans un prétendu journal de Carlsruhe que je n'ai pu me procurer ». Voyant cela, le Docteur Keller avait traduit la lettre d'un petit journal local publié et imprimé par les missionnaires : *Antanarivo Annual and Madagascar Magazine for the Year* 1881. La version condensée qu'il en donnait montre avec certitude que la lettre publiée par M. Osborn avait été tirée de cette revue, et que celle-ci contient sans aucun doute « l'Original ».

Les faits sont donc à peu près clairs désormais. L'arbre-mangeur-d'homme n'existe pas, et la tribu des Mkodos est imaginaire. Les indigènes du pays ignorent cette légende. Une fois cependant, quelqu'un inventa cette mystification que reproduisit la seule revue locale existante. Peut-être s'agissait-il d'une plaisanterie destinée à amuser des lecteurs avertis. Lorsque cette farce d'un genre douteux sortit du cadre prévu, ses auteurs préférèrent se tenir coi. Et si M. Chase Salmon Osborn, glanant ici et là, ne l'avait ressuscitée, nul ne s'en souviendrait plus depuis longtemps.

XIV

LES ILES DES DODOS

Il y avait une fois, vivant sur l'île Maurice, un oiseau nommé « dodo » que les savants avaient appelé *Didus ineptus*...

....

Mais c'est là un mauvais début, car l'histoire du dodo n'est pas un conte de fée ; c'est une histoire véridique, dans la mesure où la vérité a pu être établie. Et cette première phrase ne serait qu'une approximation simpliste, par trop éloignée de la précision scientifique. Il serait donc plus utile d'appliquer le conseil donné aux journalistes débutants : présentez les faits essentiels dans le premier paragraphe. Nous reprenons alors comme suit :

Pendant une période qui ne peut être définie avec certitude mais qui s'étale environ du début de l'époque glaciaire à l'an 1680 après Jésus-Christ, un grand oiseau incapable de voler a vécu sous de plus hautes latitudes que celles où s'étendaient les glaciers. Cet oiseau fut considéré comme appartenant à une espèce inférieure des *Columbiformes,* ou oiseaux du type pigeon. Il a existé sur l'île Maurice ou Zwaaneiland, connue également sous le nom d'Ile de France. L'oiseau fut appelé dodo ou dodaers, ou dronte, et encore *dinde sauvage, Walchvogel, gekapte Zwaan* (cygne à capuchon), et il reçut d'autres noms encore. Sa désignation scientifique était *Didus ineptus ou Raphus cucullatus,* termes équivalents dont le second a la priorité chronologique.

Cette présentation a le mérite d'une plus grande précision.

Toutefois, les personnes déjà bien renseignées sur les faits n'en seront guère plus avancées, et je vais tenter enfin de remonter aux sources. A vingt degrés de latitude sud, trois îles de superficie moyenne s'échelonnent à l'est de Madagascar. Leurs noms actuels sont La Réunion, Maurice et Rodriguez. Ce sont les noms qui sont portés sur les cartes de l'Amirauté britannique et sur les cartes américaines. Détail énigmatique, la dépendance de Rodrigues écrit son nom avec un *s* lorsqu'elle envoie à l'île Maurice un rapport officiel. Je signale cette particularité car elle se trouve être la difficulté la plus minime de toutes celles que j'aurai à exposer et qui se présenteront en leur temps.

Il est malaisé de spécifier *qui* découvrit ces îles. Il existe au moins une vieille carte sur laquelle elles portent des noms arabes. Des navires de commerce arabes les repérèrent sans doute et dédaignèrent de s'y intéresser, puisqu'elles étaient inhabitées et ne leur réservaient aucune possibilité de troc. Ces navigateurs arabes ne prirent même pas la peine de dessiner les îles avec exactitude, et ils se contentèrent de les tracer selon un triangle équilatéral beaucoup trop rapproché de Madagascar.

Des navigateurs portugais furent les premiers Européens à les découvrir, et contrairement à la coutume, ce ne fut que le second explorateur qui leur légua son nom. Le premier, Diego Fernandez Pereira, avait vogué dans leurs eaux en 1507. Le 9 février de cette année-là, il avait aperçu une île à près de 645 kilomètres de Madagascar, et il l'avait appelée Santa Apollonia. C'était sans doute la future île de la Réunion. Peu après, son navire, le *Cerné,* arriva en vue de l'actuelle île Maurice. Le navigateur accosta et donna à l'île le nom de son bateau : Ilha do Cerne. Ce simple fait devait engendrer deux malentendus différents. Vers le milieu du XIX[e] siècle, un voyageur qui apparemment ne connaissait pas le nom du navire de Pereira, se demanda si l'île n'avait pas été ainsi désignée en référence à l'île de Cerné mentionnée par Pline l'Ancien. Mais quel que fût l'emplacement de l'île dont parla Pline, il ne pouvait être à l'est de Madagascar.

L'autre malentendu s'était produit peu de temps après le voyage de Pereira. Des explorateurs hollandais pensèrent que Cerne n'était autre que le mot *cigne* mal écrit, et que Pereira avait pris les dodos pour des cygnes. Sans s'arrêter aux pro-

blèmes zoologiques afférents, ils « traduisirent » en Hollandais par : Zwaaneiland.

En route pour les Indes, Pereira découvrit l'île Rodriguez plus tard au cours de la même année. Elle fut d'abord appelée Domingo Friz en même temps que Diego Rodriguez. Les Hollandais durent trouver ces noms difficiles à prononcer, car ils parlèrent de l'île de Diego Ruy, nom qui fut par la suite francisé en Dygarroys, et dont la version officielle fut pendant un temps l'Ile Marianne.

Six ans plus tard se révéla le second explorateur portugais, qui ne visita que la Réunion et l'île Maurice ; c'était Pedro Mascarenhas. L'île Maurice — redécouverte — garda son nom, mais Santa Apollonia (La Réunion) fut rebaptisée Mascaregne, et jusqu'à présent l'ensemble des îles est encore désigné par l'appelation collective d'îles Mascareignes.

L'histoire postérieure de ces îles est aussi compliquée que celle de leur découverte. La plus étendue des trois, la Réunion, qui couvre une superficie de 2.511 kilomètres carrés, fut officiellement annexée à la France en 1638, par un certain capitaine Goubert, de Dieppe. J'ignore pourquoi cette annexion ne fut pas considérée comme suffisante ; la vérité historique m'oblige à dire qu'elle fut réitérée en 1643 au nom de Louis XIV, puis une nouvelle fois en 1649 par Etienne de Flacourt, qui changea le nom de Mascarenhas en celui d'île Bourbon. Après la révolution française, ce nom disparut à son tour, bien entendu, et l'île devint « l'île de la Réunion ». Toujours fidèle à refléter les événements historiques, cette appellation fit place à celle « d'île Bonaparte » — et depuis 1848, elle est redevenue « île de la Réunion ».

Considérée sur un plan apolitique, c'est une île volcanique dont les trois points culminants sont le Piton des Neiges qui atteint 3.150 mètres, le Volcan, composé de plusieurs sommets dont l'un, le Cratère Bory, est éteint et s'élève à 2.618 mètres, et enfin la Fournaise, volcan encore en activité dont la hauteur dépasse un peu 2.500 mètres. Une telle île porte des fruits tropicaux, et notamment des plantations de bananiers et d'arbres à pain, sans parler des cocotiers. Ces arbres furent d'ailleurs introduits peu à peu, les plantes primitives étant surtout un bambou nain, une variété d'arbre casuarines et une autre plante surnommée dans le commerce « tacamaque

rouge », son appellation scientifique étant *Calophyllum spurium.*

L'île Maurice est un peu plus petite que la précédente et couvre une surface d'environ 1.800 kilomètres carrés. Elle est aussi d'origine volcanique, bien que cette activité corresponde à un passé lointain. Les noms des trois sommets les plus élevés coïncident avec les changements de propriétaires de l'île à travers les siècles. La montagne la plus haute est le Black River Moutain (Montagne de la Rivière Noire) qui atteint 824 mètres. Après elle vient le Mont Pieter Botte, qui s'élève à 817 mètres ; enfin le troisième sommet, appelé Pouce, s'élève à 805 mètres. L'île est entourée de récifs de coraux qu'un capitaine de la marine doit connaître, mais elle offre un bon port naturel. Ceci incita les Hollandais à l'annexer en 1598, et ils lui donnèrent alors son nom en hommage au Comte Maurice de Nassau. Abandonnée par eux en 1710, l'île demeura française de 1715 à 1767 et s'appela île de France. En 1810, les Anglais l'occupèrent et lui restituèrent son nom hollandais.

A présent c'est une « île aux épices », où croissent avec la canne à sucre et les épices, les ananas, les mangues, les avocats et les bananes. La végétation originelle est encore représentée par les arbres « bois-de-fer », l'ébène, le bambou et l'arbre des voyageurs. Des animaux domestiques furent introduits sur les îles, mais l'île de France est restée assez particulière, même dans ce domaine ; le cervidé que l'on y rencontre vient de Java, non d'Europe.

L'histoire de l'île Rodriguez est similaire et plus courte. Son étendue ne dépasse pas 110 kilomètres carrés. D'origine volcanique, elle a comme point culminant le Mont Limon, qui n'atteint pas 400 mètres. Une frange de récifs coralliens la borde. Ses propriétaires successifs furent les Hollandais, les Français et les Anglais. Ses premiers occupants étaient soit des déportés, soit des exilés volontaires, qui comprenaient des mutins et des réfugiés échappant à l'intolérance religieuse.

Bien que chaque fait ait son importance dans la composition du tableau d'ensemble, aucun de ces détails ne conféra un renom à ces îles. La seule qui pourrait s'enorgueillir d'un reflet de gloire est l'île Maurice, célèbre parmi les collectionneurs de timbres, à cause d'une erreur d'ordre phila-

télique qui donna autrefois naissance à des timbres devenus extrêmement rares. Cependant les îles Mascareignes sont connues pour avoir abrité les dodos et les oiseaux apparentés.

En nous bornant au dodo de l'île Maurice, nous pouvons dire grosso modo que son histoire est assez simple, si elle est quelque peu attristante. Des navigateurs hollandais signalèrent les premiers l'existence du dodo, et nous pouvons déplorer aujourd'hui que leurs descriptions eussent été si incomplètes. Ils rapportèrent toutefois en Europe des spécimens vivants, dont les croquis et les peintures, œuvres de dessinateurs hollandais pour la plupart, furent à leur tour insuffisants.

La bévue la plus regrettable fut commise en Angleterre. Vers 1637 — à une année près — un dodo vivant fut rapporté dans ce pays, venant de l'île Maurice. Il y vécut pendant quelques temps, et après sa mort fut empaillé (mal, sans nul doute), en 1656, pour le Musée Tradescant's de Londres. Il fut transféré au Musée Ashmolean d'Oxford en 1683, soit deux ans après la rédaction du dernier rapport concernant un dodo vivant sur l'île Maurice, rapport émanant de Mr Benjamin Harry. En 1755, le conservateur du Musée Ashmolean estima que cette vieille peau mangée par les mites déshonorait sa belle collection, et il la fit brûler avec d'autres rebuts. Au dernier instant, quelqu'un arracha violemment la tête, à demi détériorée, et une patte en bon état. Ils font partie désormais des pièces d'archives les plus rares.

Il y a dans cette ébauche d'histoire quelque chose de plus surprenant. Le premier savant qui introduisit le dodo dans un ouvrage d'histoire naturelle en tant qu'oiseau exotique fut le médecin français Charles de Lécluse, en 1605 ; son nom latinisé est Carolus Clusius. Linné donna par la suite à l'oiseau un nom scientifique, et le dodo entra tout naturellement dans les livres de zoologie de Buffon, en France, et de Blumenbach, en Allemagne. Cependant en 1800, personne n'avait vu un seul dodo.

Les représentations picturales étaient rien moins que convaincantes, dissemblables les unes des autres et rappelant plutôt des caricatures. Après une investigation complète de la littérature scientifique, certains savants se mirent à douter qu'un pareil oiseau eût jamais existé. Peut-être y avait-il eu un malentendu — sinon pire — et peut-être les descrip-

tions se rapportaient-elles au cassowary. En tout cas, en 1828, J.S. Duncan, d'Oxford, crut de son devoir de rédiger un article qu'il intitula : « Revue sommaire des autorités sur lesquelles les naturalistes ont pu se fonder pour croire que le dodo, *Raphus cucullatus* (*Didus ineptus*), était un oiseau vivant sur l'île de France ou sur les îles voisines, jusqu'à une période récente. » Mr Duncan sauva ainsi le dodo d'une seconde disparition, concernant cette fois la littérature scientifique.

Mais opérons un retour aux sources. L'amiral hollandais Jacob Corneliszoon van Neck fut le premier à parler du dodo dans ses écrits. Il se rendit à l'île Maurice avec huit navires, dont quatre rentrèrent en Hollande en 1599, et les quatre autres en 1601. Le récit de l'amiral van Neck parut en Hollande en 1601 ; des traductions furent publiées la même année en anglais, en français et en latin, et une version allemande fut imprimée l'année suivante.

L'abondance de cette matière imprimée ne répond pas à toutes les questions. Probablement rédigé à bord du navire, le journal original fut remanié et complété avant sa publication, soit par l'auteur lui-même, soit par l'éditeur. De son côté, le vieux Carolus Clusius, qui ne quitta pas l'Europe, fit publier un croquis du dodo qu'il prétendit être une copie tirée du journal de l'amiral van Neck. On ne put cependant jamais retrouver l'original de cette image.

Dans son journal, l'amiral présente le dodo en ces termes :

« Les perroquets bleus sont fort nombreux ici (île Maurice), ainsi que d'autres oiseaux. Parmi eux l'on remarque une espèce particulière dont la taille dépasse celle de nos cygnes. Leur tête est à demi couverte de peau, comme par un capuchon. Privés d'ailes, ils ont à la place trois ou quatre plumes noirâtres. Leur queue est formée de quelques plumes gris cendre, incurvées et soyeuses. Nous les appelons communément *Walghvogels*, car plus on les fait cuire, plus ils deviennent coriaces et insipides. La chair du ventre et du poitrail a cependant un goût agréable et se mastique aisément. »

Le mot hollandais *Walghvogels*, qui s'écrit aussi *Walchvogels*, a pour traduction littérale l'expression : oiseaux-de-nausée ; il a conduit à l'une des multiples erreurs qui

s'accumulent dans la courte histoire de la vie du dodo. Quelque deux cents ans plus tard, des livres allemands affirmaient que des *Waldvogels* (oiseaux de forêt) avaient vécu sur l'île Maurice. Il y eut en effet et il existe encore des oiseaux de forêt, mais cette forme allemande : *Waldvogel,* n'est qu'une traduction erronée du terme hollandais. Les fautes d'orthographe et les mauvaises interprétations étaient alors si fréquentes d'une langue à une autre, que quelqu'un prit sans doute le mot *Walgh* pour une version déformée de *Waldt,* orthographe souvent employée pour le mot *Wald,* qui signifie : forêt.

Finissons-en d'ailleurs le plus clairement possible avec ce problème posé par le choix du nom de l'oiseau. L'ouvrage le plus récent écrit par un spécialiste est celui du marquis Masauji Hachisuka (1). On n'y relève pas moins de 79 noms différents pour désigner le même animal, et pourtant la confusion n'est pas si extrême qu'elle le paraît, car ces noms peuvent finalement se classer en un petit nombre de groupes.

Certains ont une tendance descriptive : ils sont français pour la plupart, comme *autruche encapuchonnée, cygne à capuchon* et *dinde sauvage.* D'autres sont des traductions plus ou moins approchées de termes hollandais, ceux-ci étant soit des noms descriptifs comme les noms français, soit des variations sur le thème Walghovel. Deux noms seulement demeurent isolés, jouissant en quelque sorte de l'exclusivité : ce sont « dodo » (avec les variantes « dodaars » et « dodaerts »), et « dronte ».

Il est raisonnable d'admettre que « dodo » est un terme d'invention portugaise, ainsi qu'en témoigne une lettre écrite en 1628 par Emmanuel Altham au sujet « d'oiseaux fort étranges appelés DO DO par les Portugais ». Conformément à l'opinion d'une dame française de ma connaissance, cette orthographe adoptée par Altham, qui modifie la prononciation du mot, est « de création très suspecte ». Il faut d'ailleurs se rappeler que les anciennes orthographes hollandaise et allemande donnaient « doedoe » et « dudu », avec la prononciation unique « doodoo ». Comme le mot en lui-même

(1) The dodo Kindred Birds, ou The Extinct Birds of the Mascarene Islands — Londres — 1953, H.F.G. Witherby.

n'a aucune signification en aucune langue, il peut fort bien correspondre à une imitation du cri de l'oiseau — cette explication ayant déjà été proposée.

Les variations hollandaises dod-aars et dod-aerts sont assez faciles à déchiffrer pour quelqu'un qui parle anglais, surtout en tenant compte des remarques descriptives : « et a un croupion arrondi, » selon la version de l'amiral van Neck, ou bien « rond de l'arrière-train », comme l'écrivit en 1602 le capitaine Willem van West-Zanen.

Quant au nom : dronte, utilisé aussi souvent que le nom « dodo » dans les écrits allemands et hollandais, il est resté inexpliqué. Les Anglais H.E. Strickland et A.G. Melville écrivirent le premier ouvrage important sur le dodo ; ce livre encore très valable a été publié à Londres en 1848. Strickland, qui rédigea la plus grande partie de l'ouvrage, admit l'hypothèse selon laquelle le terme « dronte » aurait été créé par des marins danois à partir de leur verbe *drunte* qui signifie : être lent. L'explication semble des plus hasardeuses, car nous ignorons si le dodo avait une démarche lente, mais nous savons par contre que les Danois ne sont pas comptés parmi les explorateurs de ces îles. Le spécialiste des rapports sur le serpent de mer, le zoologiste hollandais A.C. Oudemans, se rappela un verbe désuet à l'heure actuelle mais couramment usité à l'époque du Moyen-Hollandais, le verbe *dronten*. Il correspondait à « bouffi » ou « gonflé ». Cette supposition est sans nul doute plus logique, car le mot est hollandais et de plus, sa signification se rapporte à la forme générale de l'oiseau. Oudemans ajouta cependant qu'il ne se montrait pas formel dans cet essai d'explication. Notons ici que, parmi les tout premiers écrits sur le dodo, certains ont vraisemblablement été perdus.

Compte tenu du nombre d'oiseaux emportés vivants, les rapports sont incomplets. Si Peter Mundy, qui travailla de 1628 à 1634 pour la Compagnie des Indes Orientales, n'en avait fait mention dans son journal, nous aurions toujours ignoré que deux de ces oiseaux avaient été transportés en Inde. Peter Mundy s'exprime avec précision : « ... les dodos, ces oiseaux étranges, aussi gros que deux oies, et qui ne peuvent ni voler ni nager, avec leurs pattes fourchues ; j'en vis deux, apportés de l'île Maurice, à Suratt House (première colonie anglaise fondée en Inde en 1612. » Une autre men-

tion du même genre, fruit du hasard, signale un oiseau envoyé au Japon ; malgré de nombreux efforts, les savants japonais n'ont pu retracer son destin à travers les livres et les chroniques de leur pays.

Collectant toutes les allusions rapportées par hasard et les croquis et peintures d'origine diverse, exécutés d'après nature, le Docteur Hachisuka dressa une liste de douze spécimens du dodo de l'île Maurice parvenus en Europe : un en Italie, deux en Angleterre et neuf en Hollande, cinq mâles et quatre femelles. D'autres livres, et notamment ceux qui représentent les peintures en tant que telles sans se soucier de leur aspect de documents ornithologiques, avancent des chiffres plus importants. Cela vient en partie du fait qu'on a tenu compte des croquis et peintures exécutés d'après d'autres plus anciens. Cela s'explique surtout parce qu'aucune distinction n'a été établie entre le dodo gris de l'île Maurice et des espèces voisines des autres îles Mascareignes.

Aucune liste de spécimens ou de peintures ne peut d'ailleurs être considérée comme définitive. En 1914 et 1915, le savant allemand S. Killermann fit une chasse systématique au dodo à travers les Musées, les bibliothèques et les galeries d'art, et découvrit à peu près une demi-douzaine d'images délaissées jusque-là. Quelqu'un d'autre pourrait répéter ces démarches, pourvu qu'il en eût le goût et disposât du temps et de l'argent nécessaires. Parmi les « témoins » manquants se trouvent encore l'original du journal de van Neck qui contient l'image copiée par Clusius ; plusieurs dessins exécutés sur le vif par un artiste anonyme à bord de l'un des navires commandés par l'amiral Wolphart Harmanszoon, dans le port de l'île Maurice, en 1602 ; et l'une des peintures à l'huile représentant des dodos et faites par Roelandt Savery. Bien que l'enquête sur le dodo ne présente plus un terrain vierge, ce terrain est donc encore fertile pour le chercheur diligent.

Le dessin fait à la plume par Adrian van de Venne en 1626 compte parmi les plus anciennes et les meilleures représentations du dodo de l'île Maurice exécutées d'après nature. Il montre un oiseau mâle. C'est à présent à cette forme que nous pensons lorsqu'il s'agit pour nous d'évoquer l'aspect du dodo. Le professeur Oudemans fut le premier à

réaliser que le dodo, au cours de son existence, avait dû traverser une étape « grasse » et une étape « maigre ». Cette hypothèse expliquerait l'apparence caricaturale de nombreux vieux croquis qui auraient coïncidé avec la période d'amaigrissement. Tous les croquis s'ordonnaient alors en une suite logique, avant, pendant et après cette période. Mais la raison pour laquelle un oiseau, vivant sur une île tropicale où ses réserves alimentaires devaient être à peu près les mêmes d'un bout de l'année à l'autre, subissait une période d'amaigrissement à intervalles réguliers, cette raison n'a pu être entièrement expliquée.

Les deux dates qui marquent la disparition du dodo de l'île Maurice sont les suivantes : 1681, année où pour la dernière fois le dodo est signalé comme vivant — et 1693, année où, pour la première fois, il est absent de la liste dressée sur place des animaux de l'île. En 1750, les habitants ignoraient qu'un tel oiseau eût vécu sur leur île.

Une centaine d'années plus tard, un homme nommé George Clark y vivait et connaissait bien le dodo. Ardent naturaliste, il était déterminé à trouver des restes de l'oiseau. Ces restes devaient être quelque part sur l'île, car rien ne s'éteint sans laisser de traces. Mais où les chercher ?

Au premier abord, la situation n'apparaissait pas comme très brillante. Clark la résumait ainsi :

« En fait, il ne se trouve aucun lieu dans l'île Maurice où le sol soit de nature à permettre l'enterrement accidentel d'objets déposés sur lui. Il se compose de quatre sortes de roches : une argile compacte et lourde, une vaste étendue pierreuse à l'aspect chaotique, des couches de laves mêlées, totalement impénétrables et nommées dans l'île *pavés,* et enfin une terre grasse à forte proportion de basalte poreux. Cette dernière roche est trop abondante en surface et en épaisseur pour laisser quoi que ce soit s'enfoncer en elle sous l'action de la seule pesanteur. En outre, les pluies tropicales dont la violence est bien connue balaient la surface de la terre avec une force suffisante pour déplacer des pierres dont le poids atteint plusieurs centaines de livres. »

Ce fut alors que Clark eut une idée soudaine. Si les pluies tropicales balayaient tout devant elles, où le poussaient-elles ? Or les trois rivières qui se jettent dans le port de Mahébourg

forment entre elles une sorte de delta. Si les os des dodos avaient été jetés dans l'une des rivières, ils avaient abouti au delta. Un marais en fait partie sous le nom de Mare aux Songes : c'est là que Clark décida de creuser dès qu'il eut assez de temps et de moyens financiers pour faire entreprendre les recherches.

Vers 1863, les travaux commencèrent, mettant au jour un grand nombre d'os de dodos tirés du fond du marécage. Cette découverte provoqua la joie des anatomistes et l'étonnement intense des vieux créoles qui se tenaient attentifs auprès des fouilles, et se sentaient un peu mal à l'aise en constatant sur leur île à eux l'existence d'une chose tout à fait inconnue. Le squelette du dodo fut dûment identifié, et permit de résoudre les problèmes posés par les croquis d'artistes ignorant l'anatomie, celle des oiseaux du moins.

Si aucun musée ne peut exposer un dodo authentique, plusieurs musées possèdent par contre de véritables squelettes de dodos, témoin la Smithsonian Institution, qui le doit à Norman H. Boss.

Le Musée d'Histoire Naturelle à New York en possède un également. A côté de lui est placée une remarquable réalisation artistique, une reconstitution opérée dans les ateliers d'empaillage de Rowland Ward à Londres. La tête et les pattes sont conformes aux spécimens préservés. Les plumes proviennent d'autres oiseaux ; elles ont été choisies pour leur coloration appropriée et pour leur taille convenable. Cette reconstitution montre un dodo bien charnu, un dodo de la « période grasse », celui que nous connaissons le mieux d'après les dessins.

Le dodo dont nous avons parlé jusqu'ici est le dodo gris de l'île Maurice. Il y en eut un autre à la Réunion, assez différent du premier, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les deux îles sont séparées l'une de l'autre par plus de 200 kilomètres d'Océan. Par désir de simplification, on désigne celui de la Réunion comme le dodo blanc. Il est beaucoup moins connu que l'autre, et certainement parce que les naturalistes feignirent, pendant près d'un siècle, d'ignorer les différences entre les deux espèces. On parlait simplement du dodo. Il arrivait que le dodo blanc fût cité, mais en des termes qui pouvaient suggérer l'idée d'un oiseau albinos

égaré parmi les dodos que les marins hollandais rapportaient en Europe.

Deux descriptions originales parlent seules du dodo blanc en le situant dans son habitat naturel. La première émane d'un Anglais, J. Tatton, qui fit le récit d'un voyage effectué sur un navire commandé par le Capitaine Castleton. Ce récit date de 1625, mais le voyage avait eu lieu une douzaine d'années auparavant. Parlant de la Réunion, Tatton écrivit :

> « On y trouve des volailles en abondance, petites et grandes, un nombre important de colombes, de grands perroquets et autres oiseaux du même genre, et un autre encore, blanc, de la taille d'un dindon, et très gras ; ses ailes sont si courtes qu'il ne peut pas voler. Il se comporte un peu comme un animal domestique ou apprivoisé, ainsi d'ailleurs que tous les autres, car les projectiles ne semblent pas les effrayer, ni les troubler. »

La seconde mention du dodo blanc de la Réunion nous vient du voyageur hollandais Willem Ijsbrantszoon Bontekoe Van Hoorn, qui vit l'oiseau sur l'île même. Il y passa trois semaines en 1619, décrivit l'animal en des termes clairs et le désigna sous le nom de *Dod-cersen.* Il omit malheureusement de préciser sa couleur.

Des chercheurs, par la suite, trouvèrent de nouvelles représentations de l'oiseau qui divergeaient des autres dessins. Le plumage était blanc, et les plumes figurant les ailes étaient jaunes ; les pattes étaient plus minces, le bec et la queue différaient vraiment. Il est vrai que certains croquis du dodo de l'île Maurice, montrant l'oiseau en période d'amaigrissement, ne pouvaient représenter l'enveloppe charnue du bec à peu près disparue à ce moment. L'enveloppe du bec semble pourtant visible sur ces dessins de dodos blancs. Les auteurs en sont les deux artistes Pieter Holsteyn (vers 1640) et Pieter Withoos (vers 1685). Il est parfaitement invraisemblable qu'un spécimen adulte eût vécu en captivité pendant 45 ans ; il nous faut donc conclure que deux dodos blancs furent apportés en Europe à quelques dizaines d'années d'intervalle.

Le dodo blanc devint partie intégrante de la zoologie en tant que spécimen distinct en 1907, lorsque l'Honorable W. Rothschild fit paraître son livre : *les oiseaux disparus.* Il proposait pour lui l'appellation scientifique *Didus borbonicus.* En 1937, le Docteur Hashisuka devait proposer de changer ce nom en *Victoriornis imperialis.*

Probablement à cause du relief plus montagneux de la Réunion, le dodo blanc survécut plus longtemps que le gris. Un rapport de son époque affirme que Mahé de La Bourdonnais, alors gouverneur des deux îles, en aurait envoyé un spécimen en France. Ce rapport n'ayant pas été confirmé par ailleurs, nous ignorons si l'histoire est authentique. Cependant Mahé de La Bourdonnais fut gouverneur des îles entre 1735 et 1746, donc longtemps après l'extinction du dodo de l'île Maurice. Quant à celui de la Réunion, il est absent d'une étude d'ensemble faite en 1801 : il avait dû succomber aux chiens, aux rats et aux cochons au cours de la dernière partie du XVIIIe siècle.

L'on prit conscience assez récemment du rôle joué par la Réunion dans cet imbroglio d'ordre ornithologique. Pour mieux comprendre l'enchaînement des faits, il nous faut accomplir un détour par la troisième des îles Mascareignes, l'île Rodriguez.

Après sa découverte en 1507 par Diégo Fernandez Pereira, cette île n'attira pas les colons qui la boudèrent pendant près de deux siècles et ne s'y installèrent qu'en pis-aller. Un groupe de onze huguenots français réfugiés en Hollande décidèrent de gagner l'île de la Réunion ; ils se donnèrent pour chef un homme d'une cinquantaine d'années, François Leguat. Un navire hollandais, ayant à bord les protestants français, quitta la Hollande le 4 septembre 1690 et parvint à la Réunion le 3 avril 1691. L'opinion répandue en Hollande devait être que les Français avaient abandonné l'île, et le capitaine du navire, découvrant à l'arrivée qu'il n'en était rien, fit demi-tour. Evitant de débarquer, il se dirigea vers l'île Rodriguez où les réfugiés séjournèrent pendant à peu près deux ans. Après quoi ils construisirent un bateau et voguèrent en direction de l'île Maurice.

Une aventure fantastique et insensée les attendait. Six mois environ après qu'ils eussent abordé dans l'île, le gouverneur les découvrit et, délibérant sur leur sort pendant plusieurs

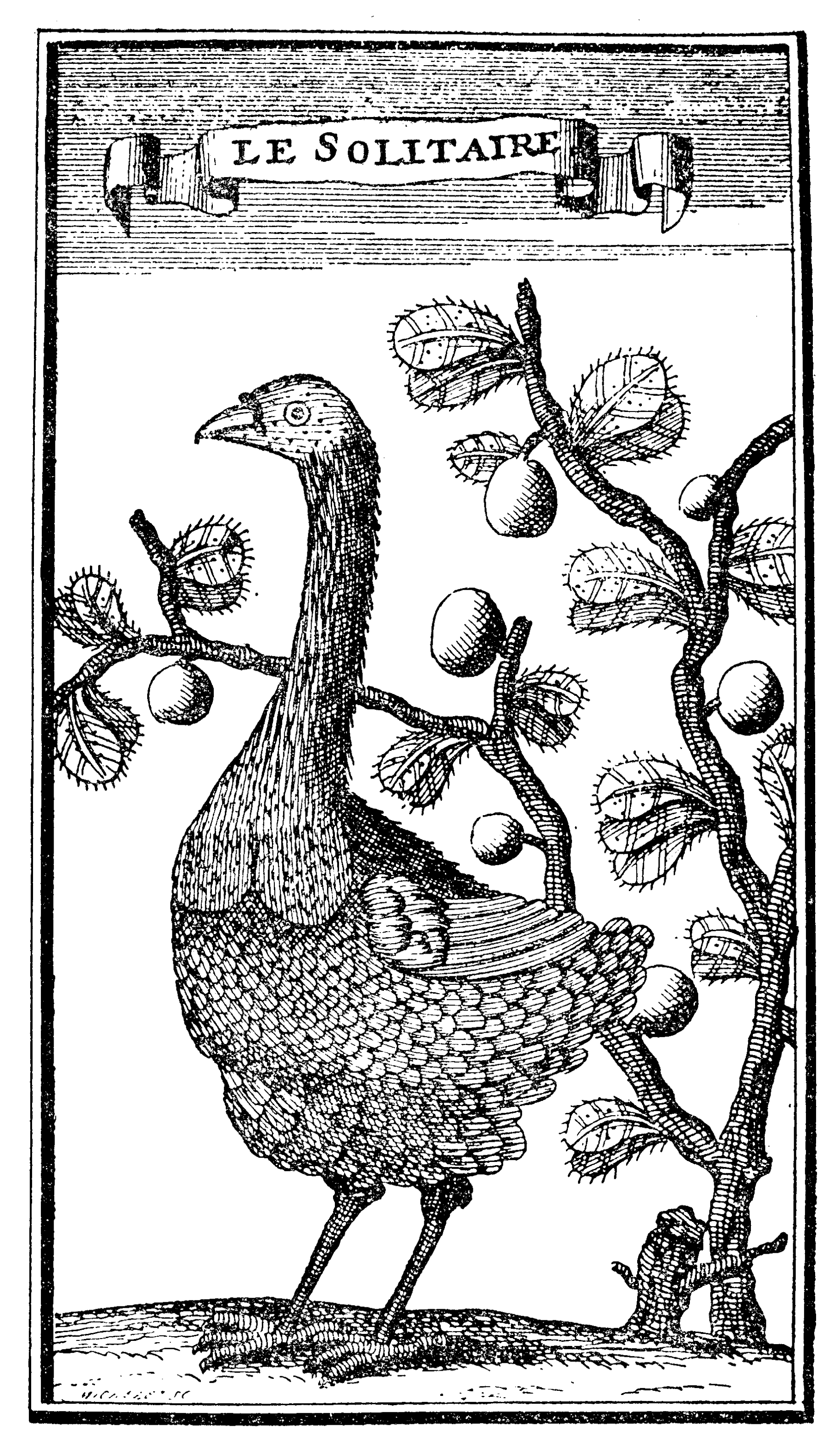
mois, les exila finalement sur une petite île rocheuse au long de la côte. Ils y restèrent pendant trois ans, en tant que prisonniers, puis furent embarqués au même titre pour Batavia. Un an plus tard, on les libérait et ils partaient pour la Hollande, où ils arrivèrent en 1698. François Leguat se rendit alors en Angleterre, où il récrivit aux fins de publication le journal qu'il avait tenu — de sorte que l'original français et la traduction anglaise parurent tous deux en 1708.

D'autres voyageurs avaient signalé avant Leguat la présence de « dodos » sur l'île Rodriguez, mais Leguat fut le premier à y séjourner aussi longtemps. Il exécutait des dessins et des croquis et s'en servit pour illustrer son journal. Certains plans et des cartes sont assez compliqués pour avoir été sans nul doute tracés sur place, et l'on peut donc supposer qu'il fit de même les croquis pendant son séjour. L'édition anglaise de son journal dit ceci :

« De tous les oiseaux de l'île, le plus intéressant est celui qui porte le nom de *Solitaire,* bien qu'on le rencontre en grand nombre. Les mâles ont un plumage brun-gris, les pattes et le bec semblables à ceux du dindon, mais plus crochus. Leur queue est à peine ébauchée, et la partie postérieure de leur corps, couverte de plumes, est arrondie comme la croupe d'un cheval. Ils sont plus grands que des oies... L'os de leur aile devient plus volumineux vers l'extrémité et forme sous les plumes une sorte de petite masse ronde aussi grosse qu'une balle de mousquet. Cette masse et le bec sont les principales armes défensives de l'oiseau. Il est très difficile de l'attraper dans les bras, mais on y parvient mieux dans les endroits découverts, car il court moins vite que l'homme... Certains mâles pèsent vingt kilos. »

Selon Leguat, les mâles étaient de couleur brune, et les femelles pouvaient être brunes « ou blondes, de la teinte d'une chevelure blonde » ; il est probable que les brunes étaient les plus âgées. Il expliqua aussi que les femelles avaient « un bandeau sur la tête, semblable au bandeau des Veuves, placé haut au-dessus du bec », et que des plumes légères sur leur poitrail dessinaient comme l'ébauche de seins de femme. Le dessin de Leguat reproduit donc une femelle, puisqu'il montre ces traits caractéristiques.

Ce dessin est le seul qui représente un solitaire, mais


LE SOLITAIRE

comme pour le dodo de l'île Maurice, on réussit à déterrer des os et à reconstituer des squelettes presque complets.

L'histoire, fort simple en elle-même, du solitaire de Rodriguez (1), reçut par la suite deux appendices amusants.

En 1761, un « passage » de la planète Vénus devait se produire. Cela signifie que Vénus, vue de la Terre, se trouve dans la ligne de vision du soleil dont elle traverse le disque comme un point noir et rond. Cet événement astronomique se produit rarement, et les savants intéressés n'aiment pas en manquer un seul. Mais un tel « passage » n'est visible que d'une sorte de ceinture géographique propre à chaque phénomène, et l'île Rodriguez était justement incluse dans cette ceinture de visibilité pour le passage de 1761. Un astronome français, l'abbé Pingré, entreprit le long voyage pour l'île Rodriguez, où il parvint à temps pour observer le « passage ». Il raconta ensuite tout à fait par hasard que les solitaires se trouvaient encore dans les parages. Il est le dernier homme à les avoir vus vivants.

Quelques années plus tard, un compatriote et collègue de l'abbé Pingré fut pris du désir de rendre hommage à ce dernier et secondairement au solitaire, grâce à quelques étoiles évanescentes qu'il venait de découvrir entre les constellations Libra, le Scorpion et le Dragon. Cet astronome du nom de Le Monnier engloba donc les étoiles en une constellation nouvelle qu'il baptisa Solitarius. Cherchant une image du Solitaire, il consulta l'importante *Ornithologie* de Brisson, imprimée en 1760. Le Solitaire était signalé dans l'index, et Le Monnier en copia fidèlement la représentation. La carte du ciel s'enrichit ainsi d'une constellation nouvelle appelée Solitarius, et qui fut illustrée par la forme du *Turus solitarius,* ou grive solitaire !

La seconde histoire de ce genre est liée à Geoffroy Atkinson, professeur de littérature romane et auteur de plusieurs récits de « voyages extraordinaires » destinés à la littérature française. Malgré l'intérêt que je porte à la science-fiction et à ses précurseurs, il me fut impossible de goûter ces livres. Ils représentent un travail solide, mais le domaine d'Atkinson est de toute évidence la seule littérature. De plus, son style m'a paru monotone. C'est toutefois en lisant l'ouvrage

(1) Son nom scientifique, tiré du grec, est *Pezophaps solitarius*.

de Hachisuka que j'appris ceci : en 1921, en dépit de son intérêt habituel pour les voyages aventureux, Atkinson déclara que Leguat n'avait jamais voyagé ! Il se faisait fort de remonter aux sources de chaque partie de son journal. Le récit concernant le Cap de Bonne Espérance provenait de tel livre, celui des tortues de mer était tiré d'un autre livre, l'histoire de son emprisonnement était un autre plagiat, et la construction du bateau était racontée selon les mémoires d'un autre auteur.

Un biologiste, à cette lecture, manifesta quelque étonnement. Leguat avait fourni sur l'anatomie du solitaire des précisions qu'avait vérifiées la découverte des squelettes, et qui ne se trouvaient dans aucun autre ouvrage. Tandis qu'il étudiait ce problème, deux bibliothécaires français prièrent fort poliment Atkinson de bien vouloir répondre à quelques simples questions. Si Leguat n'avait jamais contourné le Cap de Bonne Espérance, pourquoi les archives de la ville du Cap mentionnaient-elles l'arrivé du bateau, son départ et divers détails, en les situant aux mêmes dates qu'avait données Leguat ? S'il n'avait jamais vu Rodriguez, comment expliquer que la plus ancienne carte de l'île — en dehors de la sienne — signalait des endroits désignés par lui ? Pourquoi les rapports de l'île Maurice parleraient-ils de l'arrivée, de l'emprisonnement et de la déportation des réfugiés de Rodriguez si ce n'était pas exact ? Et comment expliquer l'existence d'une correspondance échangée avec le commandant de la flotte au sujet du voyage aller et retour pour Batavia ?

L'intervention d'Atkinson eut pour résultat, certainement involontaire, de confirmer l'authenticité du journal de Leguat.

Revenons à présent à la Réunion. Outre son dodo blanc dont on s'était fort peu préoccupé, elle avait aussi un solitaire, différent de celui de Rodriguez et dont l'existence resta ignorée pendant deux cents ans. On ne retrouva les document le concernant que bien longtemps après sa disparition. L'une des meilleures références dont nous disposions se trouve dans les mémoires de Sir Hamon L'Estrange :

« C'était aux environs de l'année 1638. Me promenant dans les rues de Londres, j'aperçus représentée sur un tissu, en guise d'enseigne, l'image d'un étrange oiseau. Avec un ou deux de mes compagnons, j'entrai pour le voir. L'animal

était gardé dans une chambre. C'était une sorte de grande volaille, plus volumineuse qu'un gros dindon, avec les mêmes cuisses et les mêmes pattes, mais plus épaisses et plus fortes. Il se tenait plus droit. La partie avant de son corps avait la même coloration que la poitrine d'un jeune faisan mâle et son dos était brun ou du moins de couleur sombre. Le gardien l'appelait un dodo. Auprès de la cheminée se trouvait un tas de cailloux gros comme des noix de muscade, et il lui en donna un certain nombre en notre présence. Il nous expliqua que l'oiseau les avalait, cela favorisant sa digestion. J'ai oublié toutes les questions dont nous assaillîmes le gardien, mais je me souviens fort bien que l'oiseau rejeta devant nous tous les cailloux. »

Il est hors de doute que, selon l'affirmation de Sir Hamon, le gardien le nommait : dodo. Ceci ne prouve rien, car une fausse appellation est un fait assez fréquent. L'allure « droite » de l'animal indique un solitaire, et les couleurs évoquées ne correspondent pas à celles du dodo de l'île Maurice, ni à celles du dodo de La Réunion. Malgré cela, le nom de « dodo » ayant été avancé, il fut utilisé pendant de nombreuses années. On supposa même qu'il s'agissait de l'oiseau exposé plus tard au Musée Tradescant's et finalement détruit.

Quelques auteurs adoptèrent le terme « solitaire » pour désigner un oiseau de La Réunion. Ainsi le Français Carré, qui se trouvait dans l'île en 1668 :

« Je vis dans ces lieux un oiseau que je ne rencontrai jamais ailleurs. Les habitants l'appellent l'*Oiseau Solitaire :* il doit aimer la solitude et se tenir de préférence dans les endroits écartés. On n'en voit jamais deux ou trois ensemble, il est toujours seul. S'il n'avait des pattes aussi longues, il serait semblable au dindon. »

Une description similaire fut faite par le Sieur Du Bois, qui arriva dans l'île en 1669. Il établit une liste de tous les oiseaux qu'il rencontra et à propos du solitaire, il écrivit ceci :

« Ces oiseaux sont ainsi nommés parce qu'ils vont toujours seuls. Ils ont la taille d'une grosse oie, et sur leur plumage blanc, l'extrémité des ailes et les plumes de la queue ressortent en noir ; ces dernières rappellent celles de l'autruche. Ils ont un long cou et leur bec est le même que celui des

bécasses, en plus grand. Leurs jambes et leurs pattes sont identiques à celles du dindon. »

Strickland déduisit de ces déclarations, et notamment de la seconde, que la Réunion avait peut-être bien hébergé les deux oiseaux. Rothschild, tout bien pesé, en arriva aux mêmes conclusions et pensa qu'il s'agissait peut-être de deux variétés distinctes de dodos, ou d'un dodo et d'un solitaire ressemblant à celui de l'île Rodriguez. Dix ans après Rothschild, Oudemans réfuta ces suppositions comme des erreurs. Il allégua que les auteurs des descriptions manquaient sans doute du sens de l'observation, et qu'ils n'avaient pas remarqué les deux étapes différentes de la vie de l'oiseau. Son argument principal était que personne n'avait jamais dépeint les deux oiseaux côte à côte. C'est un fait. Mais en relisant les rapports, on constate que l'oiseau appelé *solitaire* se rencontrait en grand nombre alors que le dodo blanc était beaucoup plus rare. La Réunion est une île assez étendue pour avoir permis à chaque variété d'oiseau d'y trouver son propre habitat.

Le sort, qui se plaît parfois à cette ironie, fit que le professeur Oudemans lui-même découvrît l'existence d'un solitaire autre que celui de Rodriguez. Au cours de l'été qui précéda la première guerre mondiale, il se trouvait en vacances avec sa femme sur l'île de Walcheren, admirant les belles maisons anciennes et les sites historiques. Dans la cité de Veere on remarquait une vieille maison connue comme la Maison de l'Autruche. Ce nom lui avait été donné à cause d'un bas-relief qui représentait un grand oiseau aux longues pattes et qui portait l'inscription :

IN DEN STRUYS, 1561
(A l'autruche, 1561).

La maison et son bas-relief avaient été décrits et dessinés bien des fois, mais il est bien probable que jamais un professeur de zoologie ne les avait observés avec attention. Lorsque le professeur Oudemans vit cette représentation d'une autruche, représentation si ancienne, l'expert l'emporta en lui sur l'homme en vacances. L'autruche était-elle donc connue aux Pays-Bas en 1561 ? Probablement, grâce à l'étude

de Konrad Gesner parue en 1555. Son livre contenait même une gravure représentant l'autruche sur toute une page ; si le plumage était mal reproduit, la silhouette semblait conforme à la réalité. Tel n'était pas le cas de l'oiseau sculpté dans le bas-relief. Son cou et ses jambes étaient trop courts, la forme de sa tête était inexacte et ses pattes comptaient quatre doigts alors que l'autruche et les oiseaux apparentés en ont trois tout au plus.

Etait-ce dû à l'improvisation du sculpteur, qui n'ayant à sa portée ni une autruche ni son image, aurait pris pour modèle un coq domestique ? Ce n'était guère plausible, car les ailes comme le cou eussent été fort mal reproduits, et selon la remarque ultérieure d'Oudemans, « la tête ne portait aucune crête ». Le professeur réalisa brusquement qu'il devait s'agir d'un dodo. Il fit prendre une photographie du bas-relief et m'en envoya une épreuve lorsque nous entrâmes en relations en 1936, à propos du serpent de mer.

Le sculpteur avait dû voir un dodo dans sa phase de maigreur, car l'oiseau n'était pas un solitaire de Rodriguez. Aucun document ne déclare toutefois qu'un dodo parvint aux Pays-Bas cette année-là ou l'année précédente. Mais Leguat s'était montré formel : l'arrière-train de l'oiseau était nettement arrondi, couvert de plumes et privé de queue. Or à cet endroit, les plumes sculptées du bas-relief rappelaient de fort près celles d'une autruche africaine ou d'un dodo.

Le fin mot de l'histoire est qu'il ne s'agissait pas d'un solitaire de Rodriguez, mais de celui de la Réunion, appelé désormais *Ornithaptera solitaria.* Les plumes de la queue, si proéminentes dans l'image de pierre, ne le sont pas moins dans le célèbre « dodo de Florence », découvert par le Dr S. Killermann et représentant un solitaire mâle de La Réunion. Une autre reproduction découverte par Killermann montre une femelle.

Une image du même oiseau, d'origine italienne, est maintenant à l'Université Mac Gill de Montréal. Elle porte le n° 29 dans le livre appelé « Recueil de plumes » (Feather Book), composé à Milan en 1618 par Dionisio Minaggio. Il est constitué de 156 grandes images, dont un certain nombre représentent des oiseaux. Ce sont pratiquement toutes des scènes de chasse. Son originalité intéressante vient de ce que les oiseaux ne sont pas peints, car l'artiste a utilisé leurs becs,

leurs pattes et leurs plumes. La reproduction du solitaire de La Réunion est malheureusement truquée, en ce sens que pattes et becs ont été peints tandis que les plumes utilisées proviennent d'autres oiseaux. Elle est cependant identique au dodo de Florence.

Le Français Carré fit mention de tentatives destinées à faire parvenir en Europe des solitaires de La Réunion ; deux oiseaux furent attrapés puis transportés pour être offerts au roi de France, mais ils périrent de « mélancolie » à bord du navire. Quelques autres spécimens durent pourtant atteindre l'Europe.

> Sir Hamon L'Estrange en vit un à Londres. Le sculpteur hollandais eut sans doute un modèle. Et nous savons qu'une femelle parvint à Vienne en 1657.

L'histoire a un appendice intitulé « le dodo de Nazareth », ou, en termes plus scientifiques, *Didus nazarenus.* Ce cas me semble avoir été fort bien éclairci par le professeur Iosif Kristianovitch Hamel, de l'Académie Impériale russe de Saint-Pétersbourg. Ayant étudié avec soin tous les ouvrages valables consacrés au dodo, le professeur fit publier ses conclusions par l'Académie, dans le Bulletin de sa section Physique et Mathématiques, en 1848. Il appelait le dodo de Nazareth *den erdichteten Nazargovel,* ou l'oiseau imaginaire de Nazareth, et il expliquait comment une confusion d'ordre linguistique s'était greffée sur le terme hollandais *Walghvogels* ou « oiseaux de nausée ». Un témoignage entre autres précise que le dodo est un oiseau à observer, et non pas à consommer : la traduction française du terme hollandais était donc très correcte. Un français nommé Cauche, qui passa deux semaines dans l'île Maurice en 1638, écrivit au sujet des dodos : « Nous les appelions oiseaux de Nazareth. » Cauche n'eut sans doute pas l'occasion de goûter au dodo, et il n'imaginait pas pourquoi sa désignation eût contenu le mot : nausée. Il pensa que le terme véritable était plutôt : *Nazaret,* dont le son est assez proche. Les cartes marines de l'époque montraient un endroit voisin de l'île appelé Nazareth. Elles le portent d'ailleurs encore, mais il s'agit maintenant d'un simple « banc » alors qu'il était question d'une île à ce moment.

Hamel avait tenu compte, pour rédiger son exposé, des cartes les plus récentes, et son opinion peut être retenue comme exacte.

Le professeur Oudemans fit de son côté le même travail, et trouva plusieurs cartes sur lesquelles le nom Nazareth est porté, non pas auprès d'une île où nous savons à présent qu'il ne peut y en avoir, mais à l'emplacement de l'île Tromelin.

Personne ne sait grand-chose au sujet de cette île minuscule. Les cartes les plus récemment éditées pour l'Amirauté indiquent une position approximative à cinq milles de distance, et si elle était de quelque importance, sa situation aurait été précisée à l'heure actuelle. Peut-être les auteurs des cartes anciennes observées par Oudemans avaient-ils signalé Nazareth à cet endroit parce que la petite île était la seule plausible en ces parages, les autres points perceptibles ayant été reconnus pour des bancs de sable.

Oudemans fit toutefois une réserve, ajoutant à ses conclusions que le Didus nazarenus ne pouvait être rayé des listes de façon définitive tant que l'île Tromelin n'avait pas été minutieusement explorée. Sans s'attendre à y découvrir aucune espèce de dodo vivant, il pensait qu'on y trouverait peut-être des restes sub-fossiles comme dans l'île Maurice et dans Rodriguez. On ne peut le réfuter : tant qu'un terrain demeure vierge, le chapitre n'est pas clos.

Nulle recherche n'a encore été effectuée dans ce sens. Dans l'expectative, je préfère m'en tenir à l'hypothèse du professeur Hamel.

XV

LES ILES AUX TORTUES

Ce chapitre nous conduira aussi à étudier la faune étrange des îles lointaines. Il est cependant préférable de parler d'abord du continent africain, et plus particulièrement de sa pointe Sud. L'aspect qui nous intéresse ici est celui de l'Afrique à la fin de la période permienne, car elle abritait alors, dans la partie appelée maintenant province du Cap, un reptile que les savants nommèrent plus tard *Eunotosaurus africanus.*

Ce que nous connaissons de cet animal est insuffisant pour nous permettre de l'imaginer avec précision tel qu'il vécut. Une bonne partie des os du crâne ont été identifiés — et l'on a constaté que les dents, enchâssées dans les mâchoires, étaient assez petites ; l'on n'a aucune idée de la longueur du cou. La queue manque, et seul a été retrouvé l'os principal d'une patte. Les fragments du bassin sont susceptibles d'en fournir une notion d'ensemble, et il en va de même pour les épaules.

Chose essentielle, nous avons la cage thoracique : c'est elle qui a rendu l'Eunotosaurus célèbre dans les milieux informés. Dix côtes sont disposées de part et d'autre de l'épine dorsale, et seules la première et la dixième présentent l'aspect normal d'une côte, les huit autres ayant une forme étrange. Elles sont tellement élargies en leur partie médiane qu'elles se rejoignent, tandis que leurs extrémités sont pointues. Il n'existe aucun élément de comparaison dans le monde animal. Il faut donc se transporter en d'autres domaines pour trouver des formes à peu près similaires ; les exemples peuvent être : les tranches colorées d'un ballon en matière plastique, la partie externe d'une tranche d'orange

ou la région comprise entre le centième et le cent-vingtième méridiens.

Cet Eunotosaurus était assez proche des tout premiers reptiles, et l'on pense qu'il avait une forme de vie souterraine qui expliquerait l'utilité de cette sorte d'armure naturelle destinée à le protéger contre la pression du sol. Le point important est le stade d'évolution de ces côtes, pas encore soudées entre elles, mais en voie de l'être : l'Eunotosaurus appartient ainsi à une classe unique et qui lui est propre. On l'a surnommé « le seul archichélonien connu », terme composé des mots grecs *archaios* (très ancien, ou primitif) et *chelone* (tortue). Cet animal fut donc la souche initiale des tortues à venir.

Toutes les variétés de tortues — ou pour reprendre le terme zoologique, tous les chéloniens — sont bâtis selon des normes que nous aurions déchiffrées beaucoup plus difficilement si nous n'avions eu ce modèle de la province du Cap. Personne n'ignore que les chéloniens sont enfermés dans une sorte de cage solide constituée par le « plastron » en dessous et par la « carapace » au-dessus. Cette forte armature osseuse tire son origine de côtes qui allèrent s'élargissant jusqu'à se souder entre elles de façon continue, formant une sorte de couverture qui enferme à présent les épaules et le bassin de l'animal, et d'où ne sortent que la tête, les membres et la queue ; en général, ils ont la faculté de se retirer sous la carapace. Aucun muscle ne couvrait à l'extérieur les côtes élargies, il n'y avait que la peau, laquelle a dû se transformer en matière cornée. Le processus d'évolution s'acheva peu de temps après la phase de l'Eunotosaurus. Un fossile authentique de chélonien, datant du Triassique supérieur et logiquement nommé *Triassochelys,* fut découvert en Allemagne : ses dents rudimentaires sont l'unique témoignage de sa parenté ; tous les autres chéloniens, fossiles ou vivants, sont dépourvus de dents tout comme les oiseaux.

Encore que cette famille de reptiles, ancienne et bien particulière, eût son berceau sur la terre ferme et vraisemblablement en des régions désertiques, elle découvrit assez vite l'autre extrême : les lacs et la pleine mer. Deux cent millions d'années plus tard, nous pouvons observer la parfaite accommodation de ses membres au milieu ambiant. Nous voyons d'une part la tortue du désert, volumineuse et mala-

droite, qui a survécu allègrement dans nos déserts du sud-ouest (américain), d'autre part la tortue verte qui nage avec tant de grâce, et la tortue à bec d'aigle des hautes mers, qui ne s'aventure à terre que pour « la grande affaire » de la ponte. La conquête du domaine marin exigea bien entendu des modifications : la carapace proéminente et arrondie des spécimens terrestres fut peu à peu abaissée et aplanie afin de réduire la résistance à l'eau ; dans certaines formes fossiles, l'armature solide était percée de « fenêtres » qui en diminuaient le poids ; les pattes se transformèrent en nageoires.

A travers toutes les phases de l'histoire géologique, les chéloniens ont manifesté une tendance si nette à produire des variétés de taille colossale, que l'on comprend parfaitement l'origine des légendes hindoues selon lesquelles le monde reposerait sur la tête d'un éléphant qui prendrait lui-même appui sur le dos d'une gigantesque tortue. Il est de mauvais goût, paraît-il, de demander ce qui supporte la tortue.

Au moment de la submersion du Kansas par la mer Niobrara, pendant la période du crétacé supérieur, une tortue géante vécut dans les eaux chaudes avec d'autres reptiles marins, tandis que le Ptéranodon tournoyait au-dessus des eaux. Cette tortue est l'*Archelon ischyros* (du grec : archos, signifiant « au premier rang » ou « souverain ») ; elle mesurait plus de 3 mètres 30 de longueur et l'envergure de ses nageoires antérieures dépassait 3 mètres 60.

Les tortues marines de notre époque ne peuvent pas vraiment entrer en compétition avec les titans des siècles passés, mais notre « tortue-à-dos-de-cuir » ou *Dermochelys* est encore un animal colossal. Un spécimen de grande taille mesura 2 mètres 75 et pesa 680 kilos. Cette variété, qui se raréfie malheureusement, est intéressante à la fois par sa taille record et parce que, forme vivante des hautes mers, elle a une armature tout à fait réduite. La carapace et le plastron de ses ancêtres ont repris la forme de côtes à nouveau libres et d'un grand nombre de petites plaques osseuses insérées dans la peau dure.

La plus grande tortue terrestre que nous connaissions est aussi un fossile, d'une époque géologique beaucoup plus récente que ne l'est l'Archélon, puisqu'elle appartient à la dernière division du tertiaire, soit un peu plus d'un million

d'années en arrière. Par une curieuse coïncidence (en égard aux légendes hindoues), son habitat fut l'Inde. On la trouva dans les couches Siwalik du nord de l'Inde : en 1837, le naturaliste britannique Hugh Falconer la dénomma à juste titre *Colossochelys atlas*, le mot *atlas* étant en relation directe avec l'autre géant porteur du monde. Bien que n'ayant à sa disposition que des restes incomplets, le Docteur Falconer put évaluer la taille de la carapace : elle atteignait 3 mètres 60 au sommet de la courbe. Un spécimen plus petit mais beaucoup plus complet, découvert en Inde par le Dr Barnum Brown, est actuellement exposé au Musée d'Histoire Naturelle de New York. La hauteur de sa carapace est de 2 mètres 15, et sa largeur de 1 mètre 50 ; vivant, l'animal dut peser 950 kilos, et d'après le Dr Brown, elle aurait vécu entre 300 et 400 ans.

Une énorme tortue terrestre âgée de 300 ans, très lourde, ne représente pas forcément un cas remarquable pour un zoologiste. Des livres et des journaux de date plus récente en donnent d'autres exemples.

Au cours du voyage du capitaine John Jourdain aux îles Seychelles en janvier 1609, on dépêcha à terre un petit bateau pour qu'il rapportât de l'eau potable. Il aborda donc dans l'île du Nord :

« Nos hommes ne faisant aucun signe pour nous avertir qu'ils avaient de l'eau, nous ne jetâmes pas l'ancre. Le bateau revint donc, chargé d'autant de tortues terrestres qu'il en pouvait porter. Nous gagnâmes ainsi les autres îles. La chair des tortues constituait une nourriture aussi bonne que la viande de bœuf. Toutefois, après deux ou trois repas, nos hommes refusèrent d'en manger, car ils étaient rebutés par l'aspect si laid qu'elles offraient avant d'être cuites. Leur taille était si imposante que huit d'entre elles remplirent presque notre skiff. »

Revett, le collègue de Jourdain, confirma ses dires. Il écrivit : « Il y avait des tortues terrestres si énormes qu'on ne saurait les imaginer. Notre équipage eut peu d'empressement à les manger, ces énormes créatures offrant un aspect repoussant avec leurs fortes pattes griffues comme celles d'un ours ».

Presque un siècle plus tard, un rapport du fameux bouca-

nier anglais, le pirate-littérateur William Dampier, émanait d'un autre groupe d'îles situé dans un autre océan :

« Lorsque les Espagnols, les premiers à découvrir ces îles, y abordèrent, ils les appelèrent Iles Galapagos ; ils y découvrirent une foule d'iguanes et de tortues. Je crois qu'en aucun lieu du monde on ne rencontre autant de ces animaux... Les tortues terrestres sont assez nombreuses pour fournir à elles seules une nourriture suffisante à cinq ou six cents hommes pendant plusieurs mois. Elles sont étonnamment grandes et grasses, et leur chair est aussi bonne que celle du meilleur poulet. Les plus volumineuses de ces tortues pèseraient bien 75 à 100 kilos, et certaines d'entre elles ont des pattes qui les surélèvent de 60 ou 75 centimètres. Je n'en vis jamais ailleurs dont le poids dépassât 13 kilos. »

Des nouvelles de ce genre parvinrent peu à peu en Europe entre 1600 et 1800. Un voyageur après d'autres racontait son arrivée sur des îles inhabitées où abondaient des tortues géantes. Ils ajoutaient avec délectation qu'elles constituaient une fort bonne chère, informant par là les autres marins qu'ils trouveraient de la viande fraîche sur ces îles. La réaction des hommes du Capitaine Jourdain est une exception presque incroyable.

Le lecteur moderne qui prend connaissance de la vie à bord des anciens navires, s'étonne souvent de l'acuité que prenait pour les voyageurs le souci de la nourriture ; il doit accomplir l'effort mental nécessaire pour comprendre leur attitude. Sans même faire allusion à la notion de confort, il faut préciser que l'homme entreprit des voyages sur mer avant d'être techniquement préparé à les affronter en toute sécurité. Les navires de bois auxquels sont dues toutes les grandes découvertes manquaient des éléments qui eussent soutenu la volonté du capitaine. Leur propulsion dépendait entièrement du vent, et celui-ci pouvait à chaque instant s'enfler en une force indomptable ou tomber dans un calme plat susceptible de durer plusieurs semaines si la malchance s'en mêlait. La certitude n'était pas plus grande sur le plan de la nourriture. L'existence des bactéries n'ayant pas été révélée, le procédé relativement simple des conserves était encore dans les limbes. Personne n'avait envisagé le système de la réfrigération malgré la construction des abris de glace dans les régions polaires. On n'avait découvert aucun pro-

duit insecticide. Le résultat de tout ceci était que le ravitaillement à bord se composait de viande de bœuf ou de cheval, lourde, saturée de sel et servie à même dans la saumure où elle trempait ; les autres denrées étaient les durs biscuits de mer, un pain si sec que nulle moisissure ne pouvait s'y former (à moins que les provisions n'eussent été inondées et maintenues dans l'humidité), et des quantités de légumes secs qu'il fallait consommer rapidement, avant que les charançons ne s'y logeassent. Comme pour aggraver cette situation déjà mauvaise, les navires étaient dotés d'un nombreux équipage, ce qui signifiait pour chaque homme à la fois peu de travail et peu de nourriture. Cette surcharge ne s'expliquait pas seulement par le risque des pertes humaines en cas de gros temps. A chaque minute de jour ou de nuit, il fallait penser aux ennemis possibles et aux pirates. Il y avait toujours quelques pays en guerre, et si les navires portaient des canons, le dernier acte de tout engagement naval était le combat corps-à-corps avec le groupe d'abordage. Plus les marins étaient nombreux à s'élancer en brandissant un sabre d'abordage, un coutelas ou une pique, plus le navire avait de chances de l'emporter. Le nombre était donc un élément de sécurité.

Il était normal que dans ces conditions, sur ces bateaux partant pour des durées inconnues, surchargés d'hommes et insuffisamment approvisionnés, chacun fût hanté par le souci constant et par le rêve tenace d'une nourriture appétissante, contrastant avec l'ordinaire fait de biscuits de mer et de viande salée. Peut-être le capitaine et son second échappaient-ils à cette règle.

La faune intéressante et souvent unique des îles isolées en souffrit bien entendu. Et lorsque les plus prévoyants des capitaines — dont beaucoup étaient des boucaniers — transportèrent sur les îles des chèvres et des cochons vivants, destinés à faire souche et à constituer pour plus tard des réserves alimentaires, la faune en pâtit davantage. Au lieu d'être en butte à des chasseurs occasionnels, elle fut livrée à la poursuite continuelle des porcs affamés.

A toute autre sorte de nourriture, les hommes préféraient la viande qui non seulement pouvait être mangée à terre au cours des escales, mais encore pouvait être emportée sur le navire et gardée fraîche pendant quelque temps. Il fallait

pour cela conserver les animaux vivants. Leur possibilité de survivre à bord sans nourriture rendait les grosses tortues fort appréciables. Les équipages qui racontaient en rentrant des histoires de tortues géantes ne rapportaient aucun spécimen. Il arrivait qu'une carapace fût montrée à titre de curiosité, mais même alors son possesseur confondait ou ignorait le nom de l'île originaire de l'animal.

C'est un fait significatif que deux des plus anciens livres consacrés à toutes les espèces de tortues ne mentionnent absolument pas les « grandes tortues des îles lointaines ». Il s'agit du *Chelonographia* de Walbaum (1782) et de *Allgemeine Naturgeschichte der Sgildkröten* de Johann Gottlieb Schneider, ou *Histoire Naturelle générale des Tortues* (1783). Il est fort possible que les auteurs de ces ouvrages, vivant loin de tout port maritime, n'eussent simplement pas entendu parler de ces créatures. Il est tout aussi plausible de penser que les renseignements qu'ils avaient pu recueillir étaient trop vagues et trop incertains pour leur permettre d'en tirer des documents sérieux à inclure dans leurs livres.

Une longue période s'écoula sans que des notions plus précises fussent reconnues valables. L'on savait que de grosses tortues vivaient sur un certain nombre d'îles du Pacifique et de l'Océan Indien, mais là se bornait toute certitude. Il était inutile de prétendre classer les quelques carapaces qui avaient été rapportées. Certaines ne portaient pas de date ; pour d'autres, c'était l'origine qu'on ignorait, ou si elle était indiquée, il y avait toutes les chances pour que l'indication fût erronée ; on décelait parfois que l'étiquette « Madagascar » était inexacte, mais on ne savait comment la remplacer. Quelques noms revinrent cependant de façon plus fréquente; c'étaient ceux des îles de l'Océan Indien : l'île Maurice, La Réunion, et Rodriguez, l'atoll d'Aldabra au nord de Madagascar et quelques très petites îles aux alentours, puis les Seychelles. Dans le Pacifique, c'étaient les Galapagos, et un rapport occasionnel de Juan Fernandez parlant de « l'île de Robinson Crusoe », s'y trouva mêlé.

Vers 1860, un zoologiste posa en principe que toute énigme devait avoir une solution, et que trouver cette solution était affaire de ténacité. Ce zoologiste était Albert C.L.G. Günther, « Conservateur de la Section Zoologie » au British Museum (ce fut lui qui découvrit également la véritable structure ana-

tomique de la tête du Hatteria). Il parcourut tous les écrits rédigés sur les tortues géantes, puis il examina soigneusement les spécimens divers, et il entreprit de classer et de systématiser toutes les connaissances acquises. Il publia enfin un ouvrage important qu'il intitula *Les Tortues terrestres géantes* (*vivantes et disparues*) *dans la collection du British Museum.* Cet ouvrage fut publié par le Musée en 1877. L'établissement d'un catalogue propre aux spécimens variés était dû à la découverte, faite par le Dr Günther, d'un indice anatomique relevé sur une carapace de tortue. D'après la présence ou l'absence de plaques spécifiques dans l'armature, le savant pouvait déterminer si l'étiquette était exacte ou fausse, et quelle elle devait être.

Si quelqu'un parle à présent des « îles aux Tortues », tout le monde pense aux Galapagos. Or ce sont les îles de l'Est qui furent découvertes les premières, aussi commencerons-nous par elles, dont trois sur cinq nous sont déjà familières grâce au dodo et au solitaire.

C. Grant, auteur de l'*Histoire de l'île Maurice,* écrite en 1720, y inséra ceci :

> « Nous disposons de nombreuses volailles et de tortues terrestres et marines ; non seulement elles constituent d'importantes réserves alimentaires, mais elles fournissent encore une excellente monnaie d'échange avec les équipages des navires qui font escale ici pour se ravitailler en eau potable, au cours de leurs voyages pour l'Inde. »

Les marins rapportèrent chez eux des dodos, mais sauf exception, aucun spécimen de l'île Maurice ne parvint jamais en Europe. Vers la fin du XVIIe siècle, une tortue fut apportée à Paris et Pierre Perrault la décrivit comme *La Tortue des Indes,* car on lui avait dit qu'elle venait de la côte de Coromandel. Les savants la nommèrent *Testudo Indica,* nom qui devint après la mort de Perrault *Testudo perraulti* (*testudo* est la traduction latine de : tortue). Cette variété n'existant pas sur la côte de Coromandel pas plus qu'en un autre lieu de l'Inde, le Dr Günther pensa que le navire avait passé par la côte indiquée mais qu'il avait recueilli la tortue dans l'île

Maurice lors de son voyage de retour. Encore qu'on ne disposât jamais d'autres restes de tortues prises vivantes dans l'île Maurice, il en est qui viennent sans doute de tortues mortes de vieillesse dans cette île bien avant qu'aucun marin n'en approchât. Ces tortues vécurent probablement dans la même Mare aux Songes d'où furent extraits les os de dodos de nos musées, à quelque 5 kilomètres de Mahébourg. Leurs carapaces mesurent entre 60 et 90 centimètres de longueur. Le Dr Günther put en distinguer trois variétés qu'il nomma *Testudo triserrata, Testudo inepta, Testudo leptocnemis.* Nous ignorons si l'une ou l'autre de ces trois variétés vivait aussi à la Réunion, car on ne possède aucun reste des tortues de cette île. Des témoins oculaires ont toutefois laissé bon nombre de récits concernant ces créatures, ce qui confirme de façon certaine leur existence.

Dans *Voyage aux Indes Orientales,* de P. J. Verhuff, publié à Francfort en 1633, un passage rédigé en Latin relate l'arrivée des voyageurs à « Mascareigne », (La Réunion) le 27 décembre 1611. On y lit que cette île s'étend à 128 kilomètres de l'île Maurice, qu'elle a 25 kilomètres de circonférence, et que si elle est inhabitée par les humains, elle compte cependant toute une population de *Testudines* et de poissons. François Canche, à qui est due la confusion au sujet du dodo de Nazareth, donna des renseignements identiques dans sa *Relation du voyage à Madagascar* (1638). Il écrivit dans le Français de l'époque :

> « *De là, nous tirasmes en l'isle de Mascarhene... située environ deux degrez delà le Tropique du Capricorne. On y voit grand nombre d'oiseaux, et tortues de terre, et les rivières y sont fort pisqueuses.* »

Un autre document nous apprend qu'en 1712, un groupe de Français venant de Madagascar débarquèrent à la Réunion où ils vécurent pendant deux ans, se nourrissant de poissons et de tortues, terrestres et marines. Ils attendirent sans doute d'avoir moissonné leur première récolte. Une lettre écrite par un abbé et publiée en 1724 en tant que Lettre du *Père Jacques,* adresse un éloge virtuel à la Tortue de la Réunion :

> *« Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit par le goût, soit pour la santé, c'est la Tortue de terre. On assure qu'elle vit un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siècles pour parvenir à la grosseur naturelle, et qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. »*

En ce qui concerne l'île Rodriguez, nous pouvons nous référer au témoignage maintes fois cité de François Leguat, écrit en 1691 :

> « Les tortues terrestres sont tellement nombreuses sur cette île qu'on les aperçoit parfois comme en troupeau, deux ou trois mille ensemble, et qu'on peut alors faire plus de cent pas en avançant sur leurs dos. »

Deux spécimens de cette sorte sont maintenant au Musée de Paris, et j'ignore s'ils y parvinrent en vie. Quelques os et des carapaces furent retrouvés dans l'île longtemps après la disparition de ladite tortue. La carapace la plus grande mesurait 1 mètre 50 au sommet de la courbure, et les dimensions des os prouvent que l'animal avait de longues pattes et un long cou. Elle était manifestement très différente des spécimens de l'île Maurice. Le Dr Günther la nomma *Testudo Vosmoeri.*

L'habitude adoptée par les marins de recueillir ces tortues à bord comme provision de viande fraîche ne les aurait jamais exterminées. Leur extinction est due à la colonisation des îles. Les hommes attrapaient les plus grosses pour les faire cuire ; leurs cochons et leurs chiens mangeaient les plus petites ainsi que les œufs. Beaucoup des plus petites périrent en outre quand les colons mirent le feu à des étendues broussailleuses pour les transformer en champs cultivables.

Le second groupe de tortues de l'Océan Indien était celui d'Aldabra, un atoll situé au nord de Madagascar. De forme ovale, cet atoll mesure plus de 64 kilomètres de circonférence et il encercle un lagon de faible profondeur. Plusieurs passes, qui elles sont profondes, coupent l'atoll en quatre îles de longueur inégale et dont la largeur est d'environ 2 kilomètres 400. L'île était déjà connue et nommée par les Arabes ;

cependant, la première visite enregistrée fut celle d'un navire portugais en 1511. Sa faune est caractéristique d'une île isolée dans l'Océan. Les seuls mammifères qui l'habitent sont deux espèces de chauve-souris, dont l'une, *Pteropus aldabranus*, n'existe nulle part ailleurs. Parmi les oiseaux, il y a un râle aussi typique de l'île, et un ibis que l'on rencontre rarement, l'*Ibis abottü*. Les reptiles sont représentés par deux geckos et un scinque, et par la tortue verte (*Chelone Mydas*) et la tortue à bec d'aigle (*Chelone imbricata*). Il n'y a pas d'animaux amphibie, sans doute parce qu'ils ne pourraient supporter de séjourner dans l'eau salée. En bref, seule la présence de la tortue d'Aldabra représente un mystère, car tous les autres animaux purent fort bien arriver des terres avoisinantes.

Bien que cette tortue fût commune, on ne la mentionna qu'assez tard. La première allusion littéraire semble être une inscription trouvée sur une carte de 1744 :

> « Ils découvrirent un grand nombre de tortues terrestres, plus grosses que celles de Rodriguez. »

Après que le Dr Günther eût assemblé tous les documents concernant les tortues de Mascareigne, déjà disparues, il pensa que la variété d'Aldabra pouvait encore être préservée. Il fallait pour cela intervenir sans délai, et c'est ce qu'il fit : il adressa au gouvernement britannique une longue lettre, contresignée par les administrateurs et les savants collaborateurs du British Museum. Le gouvernement répondit aussitôt et promit toute la protection nécessaire à la sauvegarde de la tortue d'Aldabra. Comme nous l'avons expliqué à propos de la coco-de-mer, le succès de l'entreprise nécessitait plus qu'une présence protectrice. Préserver les spécimens encore existants était la première chose à faire, mais il fallait encore les disperser en d'autres lieux, étendre la zone de leur habitat afin de soustraire l'espèce à la catastrophe locale qui eût anéanti les efforts des conservateurs. La tortue d'Aldabra émigra donc vers la patrie de la coco-de-mer, le groupe des îles Seychelles. L'opération avait d'ailleurs été commencée avant l'intervention du Dr Günther.

Les membres de l'expédition océanographique allemande

qui, sur le *Valdivia* et sous la direction du professeur Carl Chun, visitèrent les Seychelles en mars 1899, constatèrent la dispersion des tortues. Dans son compte rendu publié en 1905, *Aus den Tiefen des Weltmeeres*, le professeur Chun écrivit :

> « Mr. Harald Baty, propriétaire de Félicité, s'était rendu dans l'île à bord d'un canot à vapeur, accompagné par mon officier de navigation. Ils rapportèrent, pour en faire cadeau à l'expédition, une des plus grosses et des plus vieilles tortues géantes vivant sur un îlot voisin (*Testudo elephantina*). Ce monstre à l'aspect antédiluvien était arrivé d'Aldabra plus de cent ans auparavant ; le grand-père d'un vieux noir habitant Félicité avait déjà connu cette même tortue. M. Baty nous offrit deux autres spécimens plus jeunes, et le Dr Books fit à son tour présent d'une autre tortue pour son altesse le Kaiser, si bien que tout un groupe de ces géants à l'esprit borné se traînaient à bord du *Valdivia*. »

Dans les Seychelles, ajouta le professeur Chun, la plupart des fermes gardent en réserve des tortues, afin de pouvoir en tuer une à l'occasion d'une quelconque festivité.

Un témoin ultérieur est Michael J. Nicoll, l'un des naturalistes qui aperçurent le serpent de mer. Publié à Londres en 1908, son livre, *Trois voyages d'un naturaliste*, raconte les expéditions accomplies sur le yacht Walhalla, où il était l'hôte du Comte de Crawford. Le bateau fit escale à Aldabra, et M. Nicoll n'y vit aucune tortue. Il expliqua « qu'après avoir été autrefois très abondantes, elles se trouvaient désormais confinées dans une étroite région située dans la partie nord — et que l'Honorable Walter Rothschild avait loué l'île au gouvernement britannique, protégeant les tortues et une variété particulière d'ibis ». Pour voir les tortues, M. Nicoll aurait été contraint d'accomplir un long trajet par voie de terre, trajet dont la durée et les difficultés inévitables ne s'adaptaient pas à ses possibilités. Il en vit cependant sur les îles Seychelles, « où elles évoluaient comme des animaux à demi domestiques ». Elles étaient gardées à l'intérieur de basses clôtures de pierre, et certaines étaient vraiment mises

à l'attache. Chacune d'elles portait sur le dos, tracé à la peinture blanche, son numéro d'identification. Il y en avait tout de même quelques-unes à vivre dans les broussailles, sans propriétaire reconnu.

L'étude consacrée aux tortues géantes par le Dr Günther distingue plusieurs variétés parmi les spécimens d'Aldabra. La forme la plus nombreuse est la *Testudo elephantina*, transportée aux îles Seychelles. Il décrit en outre la *Testudo ponderosa* et la *Testudo dandinii*. On pensa plus tard que la première et la troisième variétés n'en étaient qu'une seule, et que le Dr Günther avait été induit en erreur par certains traits propres à un spécimen donné. *Testudo hololissa* est le nom donné par le Dr Günther au spécimen dont les restes sont conservés en Angleterre à l'Académie Royale de Médecine. L'animal représentait sans aucun doute une variété particulière, mais on comprend mal l'insistance du Dr Günther à la vouloir originaire d'Aldabra. L'Académie possède un catalogue dans lequel est consignée l'histoire assez complète de cette tortue. Elle aurait été capturée par des Français et originaire des îles Seychelles. Destinée au général de Caën, gouverneur de l'île de France, elle se trouvait sur la corvette française *Gobe-Mouche* lorsque celle-ci fut à son tour capturée par le capitaine Corbett, du Navire de Sa Majesté le *Nereida*. Elle fut ensuite apportée au Cap de Bonne-Espérance, puis envoyée en Angleterre par l'amiral Bertie, commandant du Cap. Elle demeura à Petworth, résidence du Comte d'Egremont, du mois d'août 1809 au mois d'avril 1810. Elle pesait près de 95 kilos. Tous ces renseignements sont clairement exposés dans le catalogue de l'Académie. Le Dr Günther n'en tint pas compte lorsqu'il déclara : « Nous n'avons aucune preuve que des tortues vivent sur les îles Seychelles », et décréta en conséquence que la *Testudo hololissa* constituait un quatrième groupe parmi les tortues d'Aldabra. Il ignorait sans doute le journal de Jourdain, qui est précis sur ce point. Les Français devaient être véridiques lorsqu'ils affirmaient avoir recueilli l'animal sur les îles Seychelles. Nul ne sait par contre ce qu'il advint du grand nombre de spécimens signalés par les hommes de Jourdain.

Il reste encore des points obscurs, l'un de quelque importance, et les autres mineurs. En 1893, le naturaliste français Sauzier séjournait à Port-Louis dans l'île Maurice. Appre-

nant qu'une vieille tortue était gardée sur le terrain d'exercice des casernes d'artillerie, il s'y rendit et la mesura. La carapace, sans tenir compte du dôme, mesurait 1 mètre en ligne droite. L'animal lui parut âgé de deux cents ans environ ; il apprit qu'elle était là depuis 1810, sans avoir grandi de façon perceptible au cours de ces années. Se référant au système du Dr Günther, Sauzier tenta d'en déterminer l'espèce : la tortue se rattachait au groupe des îles Galapagos. Malgré le manque de preuves et même de présomptions, on pouvait concevoir à la rigueur que la tortue, encore jeune, s'était échappée d'un navire venant des îles Galapagos et faisant escale à l'île Maurice. Sauzier préféra croire qu'il s'agissait d'une survivante d'époques révolues, et il la nomma *Testudo soumeirei*. Puis il réussit à extraire de la Mare aux Songes quatre plastrons endommagés montrant les fameuses doubles plaques qui correspondent, soit aux spécimens d'Aldabra, soit à ceux des îles Galapagos. Que des tortues d'Aldabra vivent sur l'île Maurice, cela ne présente aucune difficulté, mais qu'on y trouve des sub-fossiles originaires d'Aldabra, voilà qui serait plus délicat à expliquer. Ce mystère n'est pas encore éclairci.

Arrivons-en à présent aux « îles des tortues » de l'ouest, ou îles Galapagos, situées sous l'équateur, à quelques 965 kilomètres à l'ouest de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Elles comprennent un groupe d'îles assez étendues auxquelles s'ajoutent une poignée de petites îles et une collection d'îlots, de rochers et de falaises tous volcaniques. Fortement chauffées pendant le jour par les rayons du soleil équatorial, elles se refroidissent très vite après le coucher du soleil ; d'une façon générale, elles ne jouissent pas du climat que l'on pourrait supposer pour des îles situées à cette latitude, parce qu'elles se trouvent sur le passage du froid courant Humbolt. Celui-ci donne naissance à des courants locaux assez confus circulant entre les îles, et un marin qui ne possède pas une solide expérience des lieux ne peut prévoir ni la nature du courant à un point donné, ni le genre de plage qu'il va découvrir dans l'île qu'il aperçoit à l'horizon. Le plus vraisemblable est qu'il trouvera une grève faite de lave empilée, haute, escarpée, dangereuse à gravir parce qu'elle se désagrège. Il peut aussi aborder dans une forêt de mangraves ou sur une côte sableuse. Quelle que soit la plage, la région

côtière est presque obligatoirement aride, et sa végétation se borne à des plants de cactus épineux et à des broussailles plus épineuses encore. Les endroits fertiles se rencontrent plus loin à l'intérieur des terres et plus haut, ce qui revient à peu près au même lorsqu'il s'agit d'îles volcaniques.

Ces curieux groupes d'îles furent découverts par hasard en 1535, en grande partie à cause de la mauvaise conduite de Francisco Pizarro après la conquête du Pérou par les Espagnols. L'Evêque de Panama, Toma de Berlanga, fut prié de se rendre au Pérou afin d'y faire régner l'ordre. Il s'embarqua le 23 février 1535, pour un voyage qui s'avéra difficile. Le capitaine du navire, Diego de Rivadeneira, gouverna trop près de la côte, car ce faisant il ne pouvait naviguer véritablement, et comme il approchait de l'équateur, le vent tomba soudain. Après plusieurs jours d'immobilité quasi totale, le navire se mit à dériver : il venait d'être pris dans le courant Humbolt, encore inconnu. Les voyageurs perdirent de vue la côte, et pendant des semaines, leur seul horizon fut l'étendue de l'océan. En mars, ils aperçurent dix îles et firent escale pour s'approvisionner en eau douce. Mais il n'y avait pas d'eau. Ils rencontrèrent des milliers d'oiseaux divers, des rochers de lave brûlés de soleil, des reptiles au regard fixe et froid — mais pas d'eau. Ils trouvèrent aussi des plantes épineuses dont le seul aspect eût renseigné tout botaniste, dès le premier coup d'œil, sur la sécheresse du sol. Les hommes envoyés à terre ne rapportèrent donc ni boisson pour l'équipage, ni herbe pour les chevaux. L'Evêque écrivit par la suite au Roi d'Espagne :

> « Ils ne trouvèrent que des phoques, des tortues marines, de nombreux iguanes semblables à des serpents, et des tortues terrestres si volumineuses que chacune d'elles aurait pu facilement porter un homme sur son dos. »

Après avoir entendu la messe quelques jours plus tard sur une autre île, à l'occasion du Dimanche de la Passion, les membres de l'expédition trouvèrent enfin de l'eau, et le navire reprit tant bien que mal sa route vers l'Amérique du Sud. Deux hommes et dix chevaux étaient morts de soif. Dans son rapport au Roi, l'Evêque souligna l'aridité des îles,

précisant qu'il n'y avait sans doute pas un seul arpent de terre où l'on pût semer un boisseau de grain. Il rendit compte de la découverte, mais en insistant sur le mince intérêt que présentaient ces îles. Son impression avait dû être forte, car il n'eut aucune velléité d'annexer leur territoire au nom du Roi. Il ne leur donna pas même un nom — et d'ailleurs, la première appellation qu'elles devaient recevoir ne fut pas définitive. Quinze ans après ces événements, le capitaine Diego de Rivadeneira, pour s'être fourvoyé lamentablement dans les luttes partisanes des factions espagnoles, cherchait un lieu de retraite calme et sûr. Il pensa aux îles découvertes jadis par l'Evêque, et s'embarqua pour cette destination. De très forts courants l'empêchèrent d'accoster. Puis il « réalisa » au bout d'un moment que les îles elles-mêmes étaient en train de dériver, et non pas son bateau comme il l'avait cru tout d'abord ; c'étaient donc des îles enchantées. Que l'Evêque eût pu y aborder n'était qu'une preuve supplémentaire de l'enchantement, vaincu par la croix pastorale du prélat. Le Capitaine de Rivadeneira les nomma donc *Los Encantadas,* ou les îles enchantées.

Elles ne gardèrent pas ce nom, et leur véritable appellation leur fut donnée par un Européen, le fabricant de cartes Abraham Ortelius (né Oertel), qui avait en main d'autres documents depuis le rapport de Berlanga. L'aridité des îles n'était pas un fait exceptionnel, et là n'était pas leur caractère le plus remarquable ; ce qui les rendait particulièrement intéressantes, c'était la présence des tortues géantes. Le mot tortue se dit galapago en Espagnol, et sur la carte d'Ortelius *Typus Orbis Terrarum* (1587), elles sont indiquées par le nom *Yslas de los galopegos.* Bien que l'Evêque de Berlanga eût précisé dans sa lettre au Roi d'Espagne que les îles étaient situées entre 1/2 degré et 1 1/2 degré au Sud de l'équateur, ce qui est conforme à la réalité, Ortelius les plaça à une bonne distance au nord de la ligne équatoriale. Il les a tracées à l'ouest de Panama, beaucoup trop près du continent ; il n'y a cependant aucun doute qu'il s'agisse des îles Galapagos — peut-être avaient-elles un peu dérivé, selon les craintes de Rivadeneira...

Il faut croire que les navigateurs avaient des cartes plus précises que celle d'Ortelius, sinon l'on comprendrait aisément pourquoi ces îles furent délaissées pendant un siècle.

Les raisons valables ne manquent d'ailleurs pas. Tout d'abord, les Espagnols étaient accaparés par l'Amérique du Sud ; chasse aux trésors plus ou moins réels, plus ou moins mythiques, lutte contre la nature et contre les Indiens, luttes intestines. Le sol même des îles, aride et si peu accueillant, le manque d'eau, la menace d'éruptions volcaniques imprévisibles, tout cela explique fort bien l'abandon dans lequel on les laissa. De plus, elles ne se trouvent sur aucune voie commerciale, au contraire des îles Mascareignes qui offrent une escale toute désignée sur la route des Indes ; on n'avait donc aucune raison de s'arrêter aux îles Galapagos « en passant ».

Le siècle suivant fut celui des flibustiers. Nous avons déjà cité le livre de William Dampier, de 1697. Son pair dans la flibuste, le boucanier Ambrose Cowley, avait visité les îles en 1634. Il en dessina la première carte, assez précise celle-là. Les boucaniers s'y rendaient lorsqu'ils en avaient envie — des îles situées *à l'écart* des voies commerciales correspondant justement à leurs besoins — et d'autres fois ils y passaient par hasard. Mais la nature aventureuse des boucaniers s'altéra de façon très nette et très rapide ; les temps étaient révolus où le « gentilhomme-pirate » rapportait le fruit de ses découvertes, enrichissant ainsi le domaine des connaissances géographiques.

Les pirates des générations suivantes mirent un point d'honneur à utiliser le compas des marins et à lire les cartes. Ce fut toutefois le livre de Cowley qui leur apprit que les îles « étaient très abondamment fournies en tortues, volailles, poissons et alguanoes, de belle taille et savoureux ».

L'ère des baleiniers s'ouvrit après celle des boucaniers et des corsaires ; elle ne dura pas tout-à-fait un siècle. En 1593, Sir Richard Hawkins avait délibérément évité les îles Galapagos, ne leur accordant pas même une visite de curiosité. En 1797, le capitaine James Colnett, de la Royal Navy, y fut envoyé au cours d'une mission officielle, qui avait pour but de déterminer les endroits où faire escale dans le Pacifique pour les réparations, le radoub et le ravitaillement, tout ceci concernant les baleiniers britanniques. Le Capitaine Colnett signala donc les îles Galapagos, non sans réserves cependant. Les baleiniers les avaient déjà découvertes par eux-mêmes. Ils y avaient même établi un relais postal, dans la Baie de la Poste sur l'île Charles. Ce « bureau de poste »

sans employé ni vente de timbres consistait en un tonneau. Sans recourir à d'autres formalités, les marins en partance pour l'étranger y déposaient leurs lettres pour « le pays », ou pour d'autres navires, et le bateau suivant qui rentrait au pays les prenait. Vers 1810, si la plupart des baleiniers étaient encore originaires de Douvres, il y en avait d'autres venus de Nantucket et de New Bedford (est de l'Amérique du Nord).

En 1812, la frégate des U.S.A. *Essex*, approvisionnée pour une longue croisière et commandée par le capitaine David Porter, s'engagea dans le Pacifique, munie d'ordres sous cachet. Elle avait à son bord l'aspirant David Farragut. Les ordres étaient les suivants : le capitaine Porter devait chasser les baleiniers britanniques du Pacifique dès que la guerre serait déclarée. Lorsque celle-ci éclata, les baleiniers américains guidèrent le capitaine Porter vers la Baie de la Poste, dans les îles Galapagos. Les lettres contenues dans le tonneau fournirent au capitaine tous les renseignements désirables sur les vaisseaux anglais du Pacifique et sur leurs positions : en une semaine, il en captura onze. Après la guerre, les baleiniers de Nantucket et de New-Bedford se trouvèrent en majorité dans le Pacifique. Ils longèrent la côte orientale en direction du Sud, contournèrent le Cap Horn, toujours périlleux, et remontèrent vers le nord le long de la côte occidentale. Ils rencontrèrent le courant Humbolt puis arrivèrent en vue des îles Galapagos, pour le malheur des tortues géantes.

Tandis que les navires étaient à l'ancre, les hommes partirent « à la chasse à la tortue », selon l'expression du livre de bord. Aucun de ces marins de la Nouvelle-Angleterre n'avait sans doute entendu prononcer le mot « tortue », ou s'ils l'avaient entendu, ils en ignoraient la signification précise. Le mot qu'ils utilisèrent : « turpin », est donc sensiblement différent des autres mots anglais qui désignent cet animal. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Ils mangèrent du bifteck ou du ragoût de tortue, et tous convinrent par la suite que le foie de tortue était le mets le plus succulent qu'un homme pût jamais manger. Ils prirent donc avec eux une bonne quantité de ces animaux lorsqu'ils levèrent l'ancre. Le livre de bord du *Sukey* de Nantucket comporte à la date du 14 juin 1812 ce témoignage caractéristique : « Je quittai l'île Charles ce jour avec 250 tortues. »

Complétant les simples mentions retrouvées sur quelques-uns des livres de bord des baleiniers, les mémoires rédigés par certains capitaines pendant leurs années de retraite nous apprennent d'autres détails. Ce qui suit est un récit de « chasse à la tortue » telle qu'elle eut lieu en 1858 sur l'île Albemarle :

> « Laissant le navire très en ordre, les deux tiers d'entre nous environ se rendirent à terre. Nous prîmes des voiles de canots pour dresser des tentes, et de l'eau potable destinée à cuire nos aliments comme à nous désaltérer. Après avoir installé un camp provisoire, nous gagnâmes les montagnes à la recherche des tortues, très nombreuses dans cette île et introuvables ailleurs.
>
> Les « turpins » sont des tortues dont la carapace découpée en damiers rappelle la peau d'un alligator, et dont la chair est incomparable dans la soupe et les ragoûts. Leur foie est un morceau de choix, de beaucoup supérieur à toute autre viande, quel que soit le procédé de cuisson choisi.
>
> Il nous fallait atteindre une certaine hauteur dans les montagnes, car c'est là qu'elles semblent se tenir de préférence. Elles sont de couleur sombre et se déplacent avec lenteur. Nous ne touchâmes pas aux plus grosses, que nous aurions dû couper et dépecer pour les rapporter en morceaux sur notre dos, parce que bon nombre d'entre elles pesaient près d'une demi-tonne. Nous attrapâmes donc les plus petites, aucune en tout cas dont le poids n'excédât 250 ou 300 kilos.
>
> Notre chasse se poursuivit chaque jour pendant une semaine, les tortues étant si maladroites et si lentes à se déplacer que leur capture était chose facile. Nous construisîmes un enclos à leur intention, et tant que nous séjournâmes sur la côte, elles nous fournirent l'essentiel de notre subsistance ; le cuisinier du bateau nous distribuait le pain que nous mangions dans la soupe et avec les ragoûts. Nous pûmes apporter les plus petites au camp sur notre dos, mais il fallut traîner les grosses. Elles sont parfaitement inoffensives et ne mordent pas. En ayant attrapé une centaine, nous les prîmes à bord à la fin de la semaine : elles pesaient de 200 à 250 kilos

et même plus. Nous les laissâmes errer à leur guise sur le pont et dans les entreponts. Six mois s'écoulèrent avant qu'elles eussent toutes disparu. Je n'en vis jamais une en train de manger ou de boire une seule goutte d'eau pendant leur vie à bord, et pourtant quand nous les tuâmes, chacune d'entre elles semblait grasse comme une motte de beurre. »

Afin d'évaluer le nombre des tortues qui vécurent sur les îles Galapagos au temps où les baleiniers en avaient fait une escale régulière, le Dr Charles Haskins Townsend, de l'Aquarium de New York, examina 79 livres de bord ayant appartenu à des navires baleiniers et conservés dans les bibliothèques de New Bedford, de Nantucket et de Salem. Ils correspondaient à la période 1831-1868, au cours de laquelle 79 vaisseaux s'arrêtèrent 189 fois dans les îles. Le total des prises s'élève à 13.013 tortues. Or la flotte baleinière américaine comptait à cette époque à peu près 700 vaisseaux, de sorte que les 79 livres de bord ne représentent que 10 % de l'ensemble. Il est fort probable que les 700 vaisseaux ne naviguèrent pas tous dans l'Océan Pacifique, mais des navires baleiniers venus d'autres pays y allèrent sans doute. Le nombre approximatif des tortues capturées pendant ces quarante ans est donc de 50.000. Bien qu'atteignant un certain ordre de grandeur, les chiffres exprimant les prises antérieures des boucaniers peuvent être négligés. Contrairement aux baleiniers, ils n'effectuaient pas une opération commerciale régulière.

Les îles où s'approvisionnèrent les baleiniers furent Albemarle, Chatham, Charles, Hood, James, Abingdon, Duncan, Indefatigable et Barrington. L'île de Jervis est mentionnée une seule fois et celle de Narborough, pourtant assez étendue, ne l'est pas du tout. Une éruption volcanique au début du XIXe siècle doit être la raison de ce silence. Peut-être les boucaniers y avaient-ils pris des tortues en leur temps. A une époque plus récente, seul un vieux mâle y a été retrouvé.

L'on peut s'étonner que les tortues se fussent perpétuées aussi longtemps qu'elles le firent. L'importance de leur nombre primitif est facile à comprendre, étant donné le mode de reproduction et la longévité de l'animal. Une tortue de ce

type pond 20 œufs par an. Si nul ennemi naturel ne mange ces œufs, l'activité normale d'un seul couple d'adultes aura produit en dix ans 200 jeunes tortues, et la première génération de jeunes commencera rapidement à pondre à son tour. Grâce à la longévité d'une tortue, sa descendance sera extrêmement nombreuse de son vivant, puisqu'une vingtaine de générations peuvent subsister en même temps. Si ces animaux trouvent autour d'eux assez de plantes pour se nourrir et s'ils ne sont pas décimés par quelque ennemi, ils peupleront une île au point qu'elle donnera l'impression d'être pavée de tortues, telle que l'a décrite Leguat.

La raison pour laquelle les tortues vécurent beaucoup plus sur les îles Galapagos que sur les Mascareignes tient à la taille et à la topographie de ces diverses îles. Albemarle a 115 kilomètres de longueur et 16 kilomètres de largeur dans sa partie nord ; sa largeur est le double vers le sud, avec des hauteurs avoisinant 1.500 mètres. L'île Indefatigable a 32 kilomètres de largeur et son point culminant atteint seulement 696 mètres. Chatam mesure 38 kilomètres sur douze, et son volcan culmine à 1.300 mètres. Certains endroits des îles demeurèrent vierges, étant impraticables. D'ailleurs les marins appliquèrent, pour leur propre commodité, une politique inconsciente de préservation de la race. N'offrant qu'une ressource restreinte, les petites tortues furent dédaignées ; elles grandirent donc à loisir. Les spécimens les plus gros étaient trop lourds pour être transportés, et le rapport du Capitaine Crapo est significatif quant à la taille des animaux capturés. Avant lui, on cherchait de préférence des spécimens pesant entre 20 et 30 kilos, qu'un homme pouvait aisément porter sur son dos.

Un événement d'un autre ordre se produisit pendant la pleine activité baleinière et la chasse à la tortue. Le 15 septembre 1835, le navire de Sa Majesté le « *Beagle* » atteignit l'île Chatham. Le but de son voyage était une étude océanographique autour de l'Amérique du Sud. L'expédition aboutit à des résultats si inattendus et tellement plus importants que le but primitif, qu'il ne fut plus question de celui-ci. Le jeune naturaliste à bord du *Beagle* n'était autre que Charles Darwin, et la théorie de l'évolution allait prendre naissance sur les Galapagos. Le temps n'en était pas encore venu. De retour en Angleterre, Darwin publia d'abord son *Journal of Resear-*

ches, en 1839 — ouvrage massif mais bien écrit. Les regards des savants se tournèrent alors vers les Galapagos et ils ne s'en sont plus détournés.

Vers le milieu du XIXe siècle, les connaissances acquises sur le passé de notre planète étaient suffisantes pour éclairer ces îles d'une lumière nouvelle et découvrir ainsi leur aspect étrange. Ces lambeaux de terre, disloqués, situés juste sous l'équateur, fourmillaient de grandes tortues à l'allure maladroite. Et sur les côtes de lave noire vivait une créature unique en son genre, que l'on ne pouvait rencontrer nulle part ailleurs dans le monde — un lézard familier de l'océan. Par dizaines de milliers, ces grands iguanes noirs se tenaient immobiles dans la mer, puis nageaient vers les algues dont ils se nourrissaient. Des milliers d'autres longs iguanes vivaient plus loin sur les hauteurs, herbivores comme les premiers ; leur coloration était faite d'un mélange de jaune soufre et de rouge. De nombreux lézards de petite taille et une variété de serpent s'ajoutaient à la faune des îles, qui semblait être un vivant témoignage du temps où les reptiles représentaient la forme dominante de la vie terrestre. Tout comme il y avait eu quelques petits mammifères sans importance à l'époque des dinosaures, on en retrouvait alors quelques-uns : des chauve-souris, peut-être égarées en ces lieux lors d'une tempête, et différentes espèces d'un rongeur à pattes blanches dont Darwin attrapa un spécimen qu'il décrivit plus tard comme le *Mus galapagoensis :* la Souris des Galapagos. Cette « souris-à-pattes-blanches », unique mammifère parmi les dragons des îles, devint le symbole de son ordre dans le règne animal.

Je regrette vivement de préciser que les îles Galapagos ne constituent pas un « monde perdu » et que l'explication véritable diffère de celle-là. Mais cette conception romantique, pour inexacte qu'elle fût, contribua largement à soutenir l'intérêt porté aux îles.

On étudia d'abord la question sur le plan zoologique, et l'on trouva soixante espèces d'oiseaux terrestres, deux douzaines de reptiles divers, plusieurs centaines d'insectes — pas d'animaux amphibie, pas de mammifères en dehors de la chauve-souris (en fait, un petit rat). La faune marine était abondante : poissons, reptiles (tortues), phoques et oiseaux de mer. Deux de ces derniers offraient un intérêt particulier :

un pingouin assez petit, qui vit sous l'équateur comme le plus parfait oiseau du Nord, et un cormoran incapable de voler.

Les tortues géantes demeurèrent le centre d'intérêt primordial, même pour les zoologistes qui se félicitèrent d'être arrivés à temps et de n'avoir pas manqué l'occasion, comme cela s'était produit pour les îles Mascareignes. Dans son ouvrage sur les grandes tortues terrestres, le Dr Günther réserva une place spéciale aux tortues des Galapagos. Il les classa en différentes espèces et donna pour six d'entre elles la liste ci-jointe :

Testudo elephantopus	Ile James ?
Testudo nigrita	?
Testudo vicina	Albemarle, partie sud
Testudo microphyes	Albemarle, partie nord
Testudo ephippium	Ile Charles
Testudo abingdoni	Ile Abingdon

Au moment où le Dr Günther écrivit son livre, personne n'était vraiment apte à juger de la rareté de telle ou telle espèce, ni du destin probable des tortues géantes. Ce destin s'avéra malheureux. La race aurait fort bien pu se perpétuer après le départ des derniers baleiniers, car ceux-ci n'avaient pu se rendre dans certains endroits inaccessibles, et ils avaient délaissé les spécimens trop gros ou trop petits à leur gré. Mais les Equatoriens s'installèrent sur les îles et tuèrent les tortues pour en extraire de l'huile, et leurs pires exterminateurs furent les animaux domestiques échappés des navires ou apportés par les marins. Si les chèvres se montrèrent inoffensives, les cochons et les chiens décimèrent positivement les générations les plus jeunes.

Les zoologistes décidèrent d'accomplir un effort sérieux pour connaître tout ce qu'il était encore possible d'apprendre, même si l'on ne pouvait plus sauver la race. En 1905, l'Académie des Sciences en Californie organisa une expédition d'envergure pour les îles Galapagos : elle recueillit 266 individus. Le Dr John Van Denburgh leur consacra une étude attentive, dans laquelle il ne distingue pas moins de quinze espèces. Il les classa par île :

— Ile Albemarle	*Testudo guntheri, T. vicina* *T. microphyes, T. becki* et une qui ne reçut pas de nom.
— Narborough	*T. phantastica*
— Charles	*T. elephantopus,* espèce disparue
— Hood	*T. hoodensis*
— Chatham	*T. chathamensis*
— Indefatigable	*T. porteri*
— Duncan	*T. ephippium*
— Jervis	*T. wallacei*
— James	*T. darwini*
— Abingdon	*T. abingdoni*
— Barrington	T. sp. (sans nom); espèce disparue.

Les tortues n'étaient plus nombreuses, ou du moins « assez abondantes », que sur les îles Duncan, Indefatigable et Albemarle. Partout ailleurs, elles furent signalées comme « rares », « très rares » ou leur espèce « presque éteinte ». Il était naturel de conclure que les dix années à venir verraient l'extinction de plusieurs autres espèces. Or en 1917, le professeur Samuel Garman, de l'Université d'Harvard, pratiqua une fois de plus un examen minutieux de l'anatomie des tortues. Cette étude l'amena à penser que le Dr Van Denburgh avait systématisé un peu trop vite. Le professeur Garman insista sur l'impossibilité où l'on était de distinguer l'espèce et l'origine des jeunes tortues des îles Galapagos, car c'est au cours de leur croissance que se précisent et que s'affirment leurs caractères particuliers. Ces caractères continuent d'ailleurs à se modifier avec le temps. En fait, l'on avait accordé trop d'attention à l'anatomie de l'animal, et pas assez à l'animal vivant. En conséquence, des spécimens avaient été classifiés comme appartenant à des espèces différentes alors que leur âge seul les différenciait. Ce sont des

erreurs qui se produisent, bien qu'elles soient regrettables ; on a vu des spécimens classifiés séparément alors que leur sexe seul différait — mais ceci n'est pas spécialement le cas pour les tortues des îles Galapagos.

L'espèce *Testudo phantastica,* étudiée sur un spécimen unique de l'île Narborough, était simplement une très vieille tortue du groupe *testudo elephantopus,* quelque peu modifiée pour avoir subi des brûlures d'origine volcanique. La *Testudo abingdoni* « presque disparue » de Van Denburgh était une autre *Testudo elephantopus,* d'un âge respectable. Garman réfuta toute une liste de noms qu'il considérait comme de purs synonymes : pour lui, la *Testudo becki,* la *T. hoodensis,* et la *T. ephippium* étaient toutes trois des spécimens d'âges divers, jeunes ou adultes, de la *T. elephantopus.* De même, la *T. galapagoensis* et la *T. wallacei* ne formaient qu'un seul et unique groupe avec la *T. nigra.* Le professeur Garman mit en lumière un fait plus important encore, à savoir que les tortues des îles Galapagos ne formaient pas, dans le système général, un groupe aussi isolé qu'on l'avait cru pendant deux générations. On prouva qu'elles étaient apparentées à une espèce connue depuis longtemps, et qui apparut pour la première fois dans la littérature lorsque Walbaum publia son ouvrage récapitulatif : *Chelonographia.* On la trouva dans les régions situées au nord de l'Amérique du sud, et surtout en Amérique centrale. Elle mesure jusqu'à 60 centimètres de longueur ; on l'apprivoise aisément. Dans le pays on l'appelle « jaboty », et son nom scientifique est *Testudo tabulata.*

La découverte de ses liens de parenté avec les tortues des îles Galapagos modifia bien des conceptions. Avant la publication de l'ouvrage de Garman, les naturalistes n'eurent pas grande information à apporter : seul élément certain, une tortue fossile ressemblant à celles des îles Galapagos avait été trouvée à Cuba. L'existence de ce fossile n'avait pas éclairci le mystère, mais ajoutée à l'étude de la *Testudo Tabulata,* elle aida à comprendre la situation. D'une manière ou d'une autre, l'ancêtre de la « jaboty », peut-être identique à la forme moderne vivante, avait atteint les îles Galapagos où elle était devenue l'espèce caractéristique de ces îles. S'ils s'étaient répandus à l'ouest, pourquoi les individus de cette race ne se seraient-ils pas égaillés vers l'est, à Cuba, où

différents facteurs, comme la présence des humains et d'autres mammifères, les auraient empêchés de survivre ?

Le cas de la tortue « jaboty » créait un argument nouveau dans un débat qui durait depuis longtemps. Charles Darwin avait ouvert ce débat en toute innocence ; ayant observé les îles sans y découvrir la moindre parcelle d'une terre non volcanique, il en avait conclu qu'elles résultaient d'une longue succession d'éruptions volcaniques sous-marines. Pour lui, elles se trouvaient isolées depuis le début de leur existence, n'ayant jamais appartenu au continent. Vers la fin du XIXe siècle, le Dr George Baur déclara que Darwin avait fait erreur sur ce point. Les îles Galapagos, expliqua-t-il, venaient d'une masse de terre affaissée peu à peu et dont les sommets les plus hauts émergeaient seuls à présent. La faune paraissant plus proche des types de l'Amérique Centrale que des types d'Amérique du sud, il pensa qu'un pont de terre avait réuni Panama aux Galapagos, l'île Cocos étant elle aussi un point assez élevé pour avoir émergé sous sa forme d'île.

John Van Denburgh applaudit chaleureusement à cette idée, soulignant le fait que les tortues ne pouvaient pas nager. Bien entendu, elles flottaient ; mais dans l'océan elles auraient dérivé, impuissantes, captives des courants. Si elles avaient échoué sur terre au hasard, elles auraient été si persécutées qu'elles seraient mortes peu après. C'était la raison pour laquelle chaque île peuplée de tortues possédait son espèce propre et elle seule, exception faite de la grande île Albemarle qui en avait plusieurs. Et Van Denburgh concluait ainsi son raisonnement : « Si les tortues ne se déplacent pas pour aller d'une île à une autre, il y a bien peu de raisons de croire que par le passé, elles aient dérivé sur la distance autrement plus importante qui séparait les îles d'un continent, quel qu'il fût, pour atterrir sur chacune des onze îles où on les a trouvées. Nous ne savons pas davantage d'où elles viennent... »

William Beebe, qui selon toute probabilité n'avait jamais lu l'ouvrage de Garman, accepta la théorie de Van Denburgh argent comptant, sauf un point qu'il contesta cependant. Pendant son séjour aux îles Galapagos, il avait vu nager une tortue, nager véritablement. Une semaine après, la tortue était morte, et l'on découvrit qu'elle avait le poumon et le petit intestin congestionnés. Beebe pensa que l'animal, bien

qu'il eût été capable de nager, était mort de l'eau salée avalée à cette occasion. Le fait que cette explication soit exacte ou non revêt ici peu d'importance ; l'essentiel du raisonnement de Van Denburgh est basé sur sa propre classification.

A l'heure actuelle, tout le monde est pratiquement d'accord que s'il y a une preuve géologique de l'existence d'un pont de terre, cette preuve est fort mince. Le point de vue des zoologistes, auquel se sont ralliés les botanistes, a été magistralement exprimé par l'un d'entre eux dans cette question : « S'il y eut un pont de terre, pourquoi fut-il si peu utilisé ? » La faune des îles se résume en effet très vite : quelques souris, des chauves-souris, cinq douzaines d'oiseaux terrestres, deux douzaines de reptiles, pas d'animaux amphibie. Tous purent arriver dans les îles en suivant les courants marins : les pingouins à la nage, les petits oiseaux chanteurs, les rongeurs et les reptiles, sur des troncs d'arbre à la dérive — tous, donc, hormis les tortues.

Samuel Garman supposa que des Sud-Américains des temps préhistoriques avaient pu les transporter. Nous savons à présent bien mieux qu'en 1917 à quelle distance considérable peut dériver un radeau de balsa venant d'Amérique du Sud. Un radeau de cette sorte a fort bien pu emporter aux îles Galapagos des hommes et des tortues, celles-ci représentant une excellente réserve alimentaire. Comme personne ne peut évaluer le temps que mirent les tortues des îles pour se différencier de la *Testudo tabulata* ou d'une espèce similaire, nous n'avons aucun moyen de calculer en rétrospective si les Sud-Américains de la préhistoire construisirent des radeaux à une époque correspondante. Nous ignorons d'ailleurs la date, même approximative, à laquelle ils construisirent les premiers radeaux.

Nous devons donc admettre que cette idée est intéressante, mais qu'il nous est impossible d'acquérir à son sujet la moindre certitude.

Cependant la tortue géante est encore parmi nous. Une tentative pour reproduire le type de l'île Aldabra en adaptant des colonies semi domestiquées de tortues des îles Galapagos en Californie, en Arizona, au Texas et en Floride, a malheureusement échoué. Un autre essai peut s'avérer plus fructueux. L'on peut aussi inspecter les îles secondaires,

négligées jusqu'ici, de l'Océan Pacifique. Il est possible que de petites colonies naturelles soient nées des tortues des îles Galapagos échappées des navires qui les transportaient. Une colonie se forma ainsi sur l'île Juan Fernandez ; elle servit finalement le dessein primitif qui l'avait concernée : les tortues furent mangées. Rien ne dit qu'il n'existe pas d'autres colonies de cette sorte.

Nous savons, par exemple, que lors de son séjour dans l'île Madison, la plus importante des îles Marquises, le capitaine Porter fit présent de plusieurs tortues aux chefs indigènes et en remit d'autres en liberté. Ces faits se situent en 1813, et à ma connaissance, la faune de ces îles n'a pas été examinée depuis lors. Une histoire du même ordre est liée au nom du capitaine Cook : il aurait offert une tortue des îles Galapagos au roi de Tongatabu, des îles Tonga, en 1777. On montre encore cet animal, nommé *Tui Malila,* aux visiteurs des îles ; mais le Dr James Oliver, de la Société de Zoologie de New York, précisa récemment — dans *Natural History Magazine* d'avril 1958 — que la tortue en question ne venait pas du tout des îles Galapagos, et qu'elle appartenait au groupe de Madagascar, *Testudo radiata.* Il est fort probable qu'une autre tortue fut substituée à celle du capitaine Cook lorsque celle-ci mourut. Comment cette seconde tortue parvint-elle sur les îles Tonga ? Là réside le mystère.

C'est sur les îles elles-mêmes que doit être prise la mesure essentielle destinée à sauver les tortues et les autres spécimens originaux des îles Galapagos. La faune doit appartenir entièrement au gouvernement de l'état qui possède les îles, soit l'Equateur. Le fait d'appointer un gouverneur sur place fut une excellente initiative dans ce sens, car l'administration centrale ne pouvait obtenir l'application des lois de protection — c'est le moins que l'on puisse dire. Pendant fort longtemps, ces lois ont considéré l'homme comme le seul ennemi des animaux dans ces îles. C'est une erreur, car les chiens et les cochons sont plus dangereux pour eux, en particulier le chien puisqu'il est strictement carnivore. Il conviendrait donc d'exterminer, au moins sur quelques îles, toutes les espèces importées, et de s'assurer que ces terres sont restituées à leur état naturel. Et bien que soit évanouie la croyance en leur survivance de l'âge des reptiles, elles retrouveraient alors l'enchantement qui leur est propre.

XVI

RHAPSODIE AFRICAINE

Dans le sud-ouest de l'Afrique, à quelque trente kilomètres de la côte, s'étend un vaste espace de friches appelé le désert de Namib. Sur le plan politique, sa plus grande partie est rattachée à la colonie portugaise de l'Angola. Au point de vue géographique, il rejoint les Mossamèdes au nord et Walfish Bay au sud. Dans ce désert de Namib, une plante, vestige des époques lointaines, semble justifier l'hypothèse selon laquelle l'Afrique serait le continent le plus stable de notre planète.

Un Allemand, Frédéric Welwitsch, voyageant pour le compte du Roi du Portugal, découvrit cette plante en 1860 et la baptisa *Tumboa Bainesii.* Par la suite, on lui donna le nom de *Welwitschia mirabilis,* en l'honneur de l'explorateur qui révéla son existence. La seconde partie de ce nom est justifiée par les faits : le Welwitschia est un arbre qui atteint une hauteur de 45 centimètres environ à l'âge adulte. Cependant, il n'a aucun rapport avec les arbres nains de l'horticulture pervertie des Japonais ; il est court, et non pas petit. Son tronc n'atteint pas même 60 centimètres de hauteur, mais son diamètre est de 1 mètre 20 et sa circonférence ne mesure pas moins de 4 mètres. Dès que les graines sont germées, deux feuilles poussent directement sur le tronc, sans l'intermédiaire de branches ni de rameaux, et elles seront les seules feuilles dont il se parera dans sa longue vie de tout un siècle. Ces deux feuilles peuvent mesurer 3 mètres 60 et plus, et elles sont si dures et si coriaces que les animaux les plus affamés renoncent vite à les brouter.

Les feuilles de l'arbre adulte ont théoriquement une largeur de 1 mètre 20, mais nul n'a jamais vu une feuille de

Welwitschia en bon état, car l'arbre lui-même ne s'y trouve jamais. Il serait aussi difficile de voir un Welwitschia en bon état que d'extraire la racine de — 1, laquelle n'existe pas. La feuille n'a que des nervures parallèles, sans ramifications ; elle s'éraille donc à la pointe, et le vent violent la lacère aisément dans sa longueur. Le vent n'est même pas nécessaire, car la feuille se fend à la base à cause de la croissance inégale du tronc, puis s'enroule en rubans de largeur inégale et de longueur à peu près identique. Cet étrange végétal est fixé au sol par une épaisse racine pivotante dont la longueur avoisine 1 mètre 50 ; l'ensemble rappelle une énorme carotte de bois ; il serait vain de croire que la racine pivotante rejoint la couche d'eau, car dans le Namib il lui faudrait descendre jusqu'à 10 ou 12 mètres de profondeur. La plante s'abreuve au moyen des pluies saisonnières et des brouillards venus de l'océan. Comme ceux-ci ne se condensent pas avant d'avoir atteint l'intérieur des terres, soit une trentaine de kilomètres de la côte, on ne rencontre pas le welwitschia dans la région voisine du littoral. Les brouillards lui apportent aussi du sel en abondance, ce qui lui est absolument nécessaire : il pousse donc dans la zone des brouillards salés.

Il occupe parmi les végétaux une place comparable à celle du hatteria parmi les reptiles ; tous deux proviennent en fait de la même époque préhistorique. Les ancêtres du hatteria, ainsi que d'autres anciens reptiles à tête et à dents de mammifères, vivaient parmi les ancêtres directs du welwitschia dans le désert du Namib.

Comme nous l'avons énoncé précédemment, c'est un fait que la terre d'Afrique soit parmi les plus stables et les plus anciennes du globe. Il en est ainsi pour le continent australien, mais l'Afrique ne fut jamais, comme lui, séparée des terres voisines. Elle leur fut même rattachée à plusieurs reprises, au nord et au nord-est, c'est-à-dire au continent asiatique. On pourrait en déduire que la faune et la flore africaines sont d'origine assez récente, bien que l'étendue et la stabilité du continent peuvent au contraire suggérer que des formes de vie très anciennes s'y sont perpétuées. Cette dernière supposition est exacte. A côté des nombreux mammifères de type assez récent, éléphants, zèbres et antilopes, survivent des spécimens d'origine fort reculée.

L'exemple caractéristique en est justement la plante welwitschia.

Tous les survivants du passé — faune et flore — n'ont pas l'aspect étrange de cet arbre. Certains d'entre eux ont l'air si ordinaire que les savants mirent longtemps à les remarquer. Tel est le cas — fondamental pour l'Afrique et peut-être pour la planète — de l'hyrax que l'on trouve en plusieurs parties du continent africain, avec une ramification en Palestine. Il se présente comme un rongeur au joli pelage, gras, long de trente centimètres et virtuellement sans queue. Ses quatre pattes sont courtes et menues, et sa large face semble exprimer un léger dégoût et une surprise désapprobatrice.

La Bible le mentionne sous le nom de *Saphan,* mais personne en Europe ne connaissait le sens de ce mot ni n'avait vu l'animal. Le contexte indiquant quelque chose de petit et de fourré, Martin Luther traduisit *Saphan* par « lapin ». Le médecin Peter Simon Pallas (1741-1811), qui accomplit des voyages d'intérêt scientifique, considéra l'animal comme un rongeur, par là même apparenté au lapin. Cette opinion erronée était due à la dentition de l'hyrax, dont l'apparence seule rappelle celle des rongeurs puisque les dents, étudiées séparément, sont différentes. La classification correcte demanda fort longtemps, étant donné que les zoologistes ne la tiennent pas encore pour certaine.

S'en référant à la structure des dents de la mâchoire interne, Cuvier le définit comme *une sorte de rhinocéros en miniature,* et ses confrères l'approuvèrent, dans la mesure où ils intégraient l'hyrax aux mammifères ongulés, compte tenu de ses pattes à orteils impairs et de son estomac semblable à celui du cheval. L'existence d'un tel animal ne présentait aucun caractère d'étrangeté ; mais l'histoire de l'hyrax, que l'on rencontre sur tout le parcours de la Palestine au pays des Boers, et dont une variété de grimpeurs s'est développée au Libéria, prit un tour inattendu au moment où les paléontologistes se mirent à creuser le sol égyptien dans le Fayoum.

Les couches fossiles de ce terrain appartiennent au milieu et à la fin de la période éocène, ce qui est assez décevant car il eût été préférable de mettre à jour de larges couches d'une période antérieure, le Paléocène. Nous avons l'impres-

sion d'arriver dans un théâtre vers la fin du second acte. Et pourtant au cours du Paléocène, l'évolution a dû être rapide, à en juger par l'aspect que présente la dernière phase que nous connaissons. Au début, nous trouvons un mammifère de la taille du tapir, appelé *mœritheriym* d'après le fameux Lac Mœris. Plusieurs de ses traits annoncent les mastodontes et éléphants à venir, bien qu'il ne soit pas leur ancêtre direct, mais une branche parallèle. Ainsi l'hyrax a-t-il la taille d'un petit ours. Chose étonnante, les premières vaches marines font partie de ces premiers mammifères ongulés ; il est donc strictement exact de dire que l'hyrax est plus étroitement apparenté à la vache marine ou à l'éléphant qu'il ne l'est au lapin, en dépit de la classification inexacte que l'on sait. Est-il une sorte de « laissé-pour-compte » du groupe primitif des sous-ongulés, d'où sont sorties les formes divergentes déjà signalées ? Cela est évident.

L'hyrax m'a fait aller de l'avant beaucoup trop vite ; j'aurais dû m'en tenir à un plan plus précis. L'ordre des mammifères se divise en trois groupes fondamentaux : celui des monotrèmes (ou ovipares), le moins perfectionné ; celui des marsupiaux, aplacentaires ; enfin celui des placentaires, dont le nom est dû à l'existence du placenta chez la femelle.

Dans ce dernier groupe, lesquels se trouveraient-ils placés au bas de l'échelle ? Ce seraient sans aucun doute les mammifères à placenta et sans poche, mais sans autre spécialisation particulière. Ce serait le mammifère, ou le groupe de mammifères, dont sortirent les placentaires les plus évolués, c'est-à-dire la faune qui peuple nos jardins zoologiques modernes, les gardiens y compris...

Sur le plan géologique, des « super-marsupiaux » primitifs de ce genre ont été relevés dans la toute première partie du tertiaire et, grâce à la chance des paléontologistes, dans les dernières couches du crétacé.

Dans l'ordre zoologique, ils sont encore avec nous, autour de nous et parfois « sous nos pieds », au sens propre de l'expression. Seules, l'Australie et la Nouvelle-Zélande en sont dépourvues. Ce sont des insectivores ; ce terme — mangeur d'insectes —, comme presque tous les termes similaires, s'applique à la plupart des membres du groupe et pas forcément à chacun d'eux. Ils sont en fait des omnivores, dont la préférence va une nourriture vivante. S'ils mangent surtout des

insectes, des larves et des vers, c'est à cause de leur petite taille ; ils jouissent tous d'un appétit considérable.

Ces insectivores ont réussi une sorte de tour de force : d'une part ils ont donné naissance aux placentaires les plus évolués, d'autre part ils ont réussi à survivre sous des formes curieusement proches des formes originelles. Ils ont en outre produit des types aussi spécialisés que les placentaires les plus perfectionnés, avec lesquels ils pourraient entrer en concurrence s'ils vivaient dans les mêmes régions géographiques. L'on résumerait assez bien cette situation en disant qu'ils tentèrent de peupler le monde à deux reprises, une première fois en adaptant les membres de leur propre classe, une seconde fois en engendrant des classes plus évoluées.

Le terme « insectivores » ne signifie peut-être pas grand-chose pour de nombreux profanes, mais tout le monde connaît quelques-uns de leurs représentants. Les taupes qui détruisent nos pelouses sont insectivores. En Amérique et en Europe, elles sont aussi noires que les ténèbres de leurs tunnels souterrains ; quant au pays des Boers, il a ses fameuses taupes dorées. Signalons au passage un fait vraiment indépendant : les taupes d'Australie, apparentées aux marsupiaux, sont dorées elles aussi, ce qui est assez étrange.

Egalement insectivores sont les rapides musaraignes qui, semblables à des souris, traversent si vite les clairières, et se vengent si cruellement sur l'humeur et sur l'estomac du chat assez étourdi pour en attraper une et la manger. D'autres insectivores sont les hérissons d'Europe, d'Asie et de Madagascar.

Si ces formes anciennes se rencontrent sur les grands continents, l'Afrique a réussi à produire ou à préserver quelques espèces assez spectaculaires. Ses taupes, comme nous l'avons dit, ont un beau pelage doré, et ses musaraignes sont les plus grandes de la planète. On les appelle des musaraignes-éléphants, ce qui est logique à cause de leur taille comme en raison de leur long museau. Leur autre nom : *macroscelides*, signifie quelque chose comme « longue patte ». Cet animal offre dans ses mœurs une autre particularité pour un insectivore : il n'est pas nocturne.

L'insectivore le plus grand d'Afrique et du monde, fort original en outre, est le *Potamogale velox*. Son corps mesure plus de 30 centimètres ; sa queue, fortement musclée et

aplatie, est au moins aussi longue. Si l'on prend le terme « insectivore » dans un sens littéral plutôt que zoologique, le Potamogale n'en est pas un. C'est là la raison de son nom, qui signifie : belette d'eau. D'autres noms plus conformes à la réalité ont été proposés : loutre-musaraigne, par Richard Lydekker, et musaraigne d'eau géante, par Ivan T. Sanderson. Le régime de cet animal consiste en poisson d'eau douce, et l'on crut pendant longtemps que c'était là son unique nourriture. Cette opinion a été infirmée par le témoignage de Cuthbert Christy, naturaliste britannique. Il écrivit dans son livre : *Gros gibier et pygmées,* qu'il trouva les restes d'une crevette d'eau douce sur une pierre plate où se tenait un Potamogale, quelques instants auparavant. Comme il est probablement doué d'un appétit aussi vorace que celui des insectivores les mieux connus d'Europe et d'Amérique, il saisit sans doute, faute de poisson, toute proie vivante et aquatique à sa portée.

Nous ne connaissons de lui aucun fossile, aussi son âge reste-t-il indéterminé. Un de ses parents, aujourd'hui éteint, vivait pendant la dernière période du crétacé : c'est le *Palaeoryctes,* l'un des premiers insectivores connus par les savants. Les dents de sa mâchoire interne sont identiques à celles du Potamogale, mais quatre fois moins longues. Ses dents « avant » diffèrent de celles du Potamogale, qui les a pointues comme des harpons capables de retenir un poisson frétillant.

Nous possédons sur le Potamogale et sur l'hyrax un minimum de notions précises. Mais si nous en arrivons à l'*Orycteropus,* il semble que nous soyons condamnés à demeurer dans le domaine des suppositions. Le nom grec que je viens d'énoncer signifie purement et simplement : celui qui creuse. Son nom populaire, dû au hasard d'une orthographe hollandaise, est le premier que l'on indique pour le désigner ; c'est aardvark, au pluriel aardvarken, qui veut dire : porc de terre, et lui a été donné par les Boers parce que ses cuissots, lorsqu'ils sont fumés, peuvent être consommés en guise de jambon.

Il n'existe pas une espèce unique, mais trois espèces de cet animal. Elles vivent dans trois parties différentes de l'Afrique. L'espèce la plus petite est l'*Orycteropus aethiopiens,* qui vit au nord-est du continent, comme son nom l'indique. L'espèce

du Cap, *Orycteropus afer* ou *Orycteropus capensis,* beaucoup plus grand, mesure entre 1 mètre 50 et 1 mètre 80 ; il fut connu le tout premier. La troisième espèce, la plus grande et découverte en dernier lieu, est l'*Orycteropus erikssonii,* ou aardvark d'Eriksson ; il vit dans la forêt dense des régions « Wele, Mubangi et Ituri » d'Afrique Centrale.

Il ne faut pas s'étonner de ce que la troisième espèce d'*Orycteropus* ne fût découverte qu'en 1950, étant donné le lieu et la nature de son habitat. Les deux premières se faufilèrent avec discrétion dans les annales scientifiques, sans que l'année de leur découverte fût retenue. Cette ignorance est étrange dans le cas de l'espèce éthiopienne, car excepté l'Egypte et la côte méditerranéenne, aucune autre partie du continent africain n'est connue depuis aussi longtemps. Vers le milieu du siècle dernier, les Ethiopiens eux-mêmes avaient sur cet animal des notions imprécises. A un voyageur autrichien, Theodor Von Heughin, les indigènes expliquèrent que vivait dans leur pays un animal carnivore à tête de crocodile, dont les oreilles étaient semblables à celles de l'âne, et la queue à celle du singe.

Von Heughin identifia sur-le-champ l'orycteropus, dont il ignorait le nom hollandais ; il le connaissait donc auparavant. Il se basait essentiellement sur les « oreilles d'âne », et il pensait avec juste raison que la « tête de crocodile » tenait compte des mœurs du carnivore.

L'on ne connaît pas non plus la date réelle à laquelle fut découvert l'aadvark du Cap. Il existe pourtant à son sujet un rapport ancien que semblent ignorer la plupart des zoologistes. On le trouve dans un volume in-folio publié en Allemagne en 1719. Ecrit par le pasteur Peter Kolb, il est intitulé *Description du Cap de Bonne-Espérance.* Rentré dans son pays natal, l'auteur reçut le titre de Magister et devint *Rector* de l'école d'une petite ville.

Le Magister Peter Kolb avait sûrement par devers lui des notes abondantes et volumineuses, et son livre dut paraître assez fastidieux à ses contemporains eux-mêmes. Un Français anonyme publia trois volumes d'extraits traduits, en sa langue — et mal traduits, si l'on en croit le jugement de l'éditeur original Peter Conrad Monath, qui préparait alors l'édition en Allemand d'un volume de citations, encore touffu ; il sortit en 1745.

Le livre original de Peter Kolb n'ayant jamais été réédité ni même cité depuis sa parution originale, il convient de le mentionner ici. Il concerne surtout les indigènes de la région actuellement connue comme l'Union sud-africaine. L'aspect zoologique de cette étude se glisse timidement dans l'étude des animaux domestiques, qui conduit à un chapitre sur « les animaux sauvages et féroces de la région ». Enfin le chapitre 5 de la troisième partie traite d'animaux qui ne sont ni domestiques, ni cruels. Il y a plusieurs subdivisions dont l'une est consacrée aux porcs, dont il distingue quatre espèces. Deux ont été introduites par l'homme, l'une importée de Java et l'autre d'Europe. La troisième est le « cochon-couvert-de-piquants » — le porc-épic. Quant à la quatrième, voici ce qu'il en dit :

> « La quatrième espèce est appelée porc de terre. Elle ressemble assez au cochon rose que l'on rencontre en Europe. Le « porc de terre » a le crâne plus allongé, le groin plus effilé ; il porte aussi des soies mais il n'a pas de dents. Sa queue et ses pattes sont longues, et celles-ci sont fortes. Il vit dans son terrier qu'il creuse à vive allure ; dès que sa tête et ses membres antérieurs sont engagés dans le trou, il est capable de se cramponner avec une telle force que l'homme le plus robuste ne peut l'en tirer. S'il a faim, il cherche une fourmilière, s'assure que nul danger ne le menace... puis se couche et étend la langue aussi loin qu'il le peut. Les fourmis montent sur la langue, et lorsqu'elles sont en nombre suffisant, l'animal retire sa langue et les avale. Il recommence autant de fois qu'il le faut pour se rassasier... sa chair a un goût délicieux qui rappelle celui de nos porcs sauvages ; elle est également très saine. Européens et Hottentots chassent fréquemment cet animal, que l'on tue sans difficultés en lui assénant sur la tête un coup de masssue. »

Bien que cela paraisse étrange, le simple récit de Kolb ne trouva pas créance. Lorsque le Comte de Buffon assembla la documentation pour son vaste ouvrage d'histoire naturelle, il avait eu connaissance de ce récit mais il considérait l'animal

comme imaginaire. Outre la traduction française des extraits du livre de Kolb, il avait entendu raconter des histoires qui le rendaient sceptique. Une autre description, publiée en 1766 par Pierre Simon Pallas, le fit changer d'avis, car les éditions ultérieures de son ouvrage comportent un article sur l'*oryctérope*.

Que cet animal puisse creuser comme il le fait est difficile à concevoir, et qu'il puisse résister à deux hommes robustes armés de pelles, paraît invraisemblable. C'est pourtant la stricte vérité. « Creuser » est la méthode de fuite favorite de l'aardvark, qui peut à l'occasion déployer une vélocité extraordinaire à la surface du sol. Un observateur des plus anciens déclara qu'il avait vu un lion abandonner la poursuite de l'animal après quelques bonds. En cas de danger imminent, l'aardvark courrait sur ses pattes postérieures, tel un bipède. Il serait souhaitable que quelqu'un pût prendre un film en ces circonstances ; cela ne paraît pas impossible, étant donné les dimensions de l'aardvark. Lorsqu'il avance d'une démarche tranquille, les empreintes de ses pattes antérieures sont couvertes par celles des pattes postérieures. Il en résulte des empreintes composées qui semblent laissées par un lézard géant, et qui remplissent de crainte et d'étonnement ceux qui les voient pour la première fois.

Sa force presque incroyable et ses puissantes griffes écartent de lui les ennemis (si l'on excepte l'homme). Parmi eux, le seul qui soit redoutable est le python ; il peut pénétrer dans le terrier et dévorer les jeunes.

Venons-en à présent à la question cruciale : quel autre animal, vivant ou disparu, peut être considéré comme le parent le plus proche de l'aardvark ? Celui-ci eut obligatoirement des liens de parenté avec un autre groupe du règne animal. Quels sont-ils ?

Les fossiles n'apportèrent pas ici une aide considérable ; le type le mieux connu, extrait de l'île de Samos, de la partie continentale de la Grèce et même du sous-sol persan, fut appelé *Orycter opus gandryi*. Lorsqu'il fut décrit pour la première fois en 1888, il ressortait de la description que « mise à part sa taille beaucoup plus petite, il différait peu de la variété vivante du Cap. » On décela par la suite de nombreuses divergences mineures, mais il est certain que le

type de Samos, s'il était vivant, représenterait une 4e variété d'aardvark.

En 1918, W.D. Matthew fit une déclaration inattendue selon laquelle cet animal pouvait être un ongulé de forme primitive. Cette idée reçut confirmation des faits, quelque vingt ans plus tard, et elle est désormais accréditée d'une façon générale. Au Nouveau Mexique, le Bassin San Juan livra les restes d'un grand mammifère que l'on nomma *Ectoconus*. Il avait été l'ancêtre des mammifères ongulés de notre temps. Bien que sa queue fût plus légère et que ses membres ne fussent pas adaptés au creusement, il ressemblait beaucoup à l'aardvark vivant, tant par son aspect d'ensemble que par les proportions de son corps. Sa taille le classait parmi les géants de la forêt Ituri.

Le professeur Matthew ne prétendit nullement que son *Ectoconus* était l'ancêtre du spécimen africain. Sa pensée était celle-ci : « La ressemblance générale n'inclut aucune relation de parenté ; elle indique seulement que l'*Orycteropus* moderne présente, sous une forme très peu altérée, l'essentiel de la structure et des proportions qui ont été celles des placentaires primitifs de taille identique.

Ainsi cet animal, que Buffon avait cru mythique et qui trouva difficilement sa place dans les traités de zoologie, était en réalité l'unique survivant d'un groupe de mammifères très anciens. Leurs descendants ongulés se sont répandus par toute la terre, l'Antarctique et la région australe excepté. Et la dernière espèce vivante dut se réfugier sous terre pour subsister.

Il fut un temps où les zoologistes entrevoyaient une relation entre l'aardvark et un autre mammifère africain d'origine très reculée, le pangolin ou grand fourmilier à écailles. Les profanes qui voient cet animal dans un musée éprouvent souvent quelque embarras à l'identifier : est-ce une gigantesque pomme de pin issue d'un arbre tropical, ou bien un lézard de grande taille aux écailles exceptionnellement larges? En réalité, c'est un mammifère.

Cette famille zoologique aux liens étroits a jusqu'à présent sept représentants. Trois d'entre eux vivent en Asie, comme l'indiquent leurs noms : pangolin indien, chinois, malais. Les quatre autres sont africains ; ils vivent au sud du Sahara

et sont surnommés : pangolin à longue queue, pangolin à ventre blanc, pangolin à ventre noir, pangolin géant. On les rencontre tous quatre dans la forêt Ituri, qui semble bien être ce que l'on peut appeler un « monde Perdu ». La variété à longue queue et celle au ventre blanc préfèrent les arbres ; les deux autres creusent des terriers. Tous les pangolins se nourrissent de termites et d'autres insectes. On a trouvé des fossiles très incomplets dans les couches du miocène, en Europe.

Les pangolins ne sont pas apparentés aux armadillos, comme on fut tenté de le croire à cause de leurs écailles. Ils sont indépendants du fourmilier géant d'Amérique du Sud, avec lequel ils n'ont en commun que des ressemblances purement fonctionnelles. Ils n'ont aucun lien de parenté avec l'aardvark.

Ce sont des pangolins — descendance directe d'une souche placentaire fort ancienne, qui se « fossilisa » ou se « gela » si tôt dans son évolution qu'elle demeura ce qu'elle était.

Au regard du paléontologiste, tous ces survivants des mammifères primitifs constituent une faune qu'ils nomment « Vieille Afrique ». Elle est tout à fait indépendante de la faune africaine familière aux lecteurs des ouvrages sur l'Afrique et aux visiteurs des jardins zoologiques. Cette faune moderne est faite des derniers immigrants venus d'Europe à une époque où les relations physiques étaient plus prononcées entre les deux continents : Europe de l'Est (Balkans actuels), Asie Mineure et Afrique de l'Est étaient alors plus étroitement reliées. L'Europe offrait le curieux mélange d'animaux africains vivant en des forêts américaines. Dans ces forêts de la vieille Europe poussaient côte à côte le cyprès des marais, le palmier et le palmier-nain, le chêne et le pin. Ils abritaient des quantités de girafes, d'éléphants de toute espèce, des chevaux du type zèbre, des lions et d'autres grands félins, des gnous, des antilopes et des hordes de singes. Le rhinocéros s'y trouvait, et les hyènes y étaient fort nombreuses.

L'époque glaciaire mit fin à ce Paradis. Elle détruisit les essences tropicales qui ne purent se réfugier au sud, dans une Géorgie ou une Floride européenne rendues impossibles par la surrection des Alpes. Le sort des animaux fut à peu près

le même. Certains s'adaptèrent comme le prouve l'existence des mammouths et des rhinocéros laineux, mais la plupart périrent tout simplement. Seuls, les vieux animaux d'Europe vivant au sud de la chaîne alpine, notamment sur les lieux de la Grèce actuelle, purent gagner les pays plus chauds. Voilà pourquoi la faune africaine de nos jours ressemble tant à celle qui peupla la Grèce pendant la période pliocène de l'ère tertiaire, juste avant l'âge des grands glaciers.

Non loin du célèbre Marathon se trouve un lieu nommé Pikermi. En 1835, l'archéologue britannique George Finlay se rendit à Pikermi pour y entreprendre des fouilles. Il ne trouva rien d'intéressant dans le domaine archéologique, mais il découvrit des os fossiles. Les ayant montrés à un ornithologue appelé Lindermayer, il fut vivement encouragé à poursuivre ses recherches. Ensemble, les deux hommes déterrèrent une petite collection de fossiles dont ils firent présent à la société d'Histoire Naturelle d'Athènes. On n'y porta pas, tout d'abord, une attention très marquée. Trois ans plus tard, un soldat bavarois tomba littéralement sur un dépôt d'os fossiles dans le lit d'une petite rivière voisine, la Megalorhevna. Dans les parties creuses des os brillaient des cristaux de spath que le soldat prit pour des diamants. Se croyant riche, il rentra à Munich et apporta sa trouvaille au professeur Andreas Wagner dont il sollicita une évaluation. Entre les os, Wagner aperçut la mâchoire d'un singe fossile ; c'était à cette époque une grande nouveauté. Le savant publia la description de cet objet surprenant : le fossile d'un singe européen. Peu de temps après, des fouilles sérieuses et prolongées furent menées de façon rationnelle et scientifique au long de la Megalorhevna.

L'on établit que cette rivière avait été autrefois beaucoup plus large et qu'elle avait creusé un cañon assez profond dans le sol mou où elle coulait 4 millions d'années auparavant. Un nombre impressionnant d'animaux étaient morts dans cette vallée, sans doute en fuyant des incendies. Une période significative de la vie animale préhistorique, dans l'Europe du sud-est, fut brusquement révélée et s'avéra si importante que les savants se mirent à parler de la « faune de Pikermi ». Le monde animal de l'Afrique actuelle est dans une large mesure du type Pikermi, avec des additions et des manques inévitables ; certains animaux de l'Afrique moderne n'exis-

taient pas dans le paysage de Pikermi à l'époque pliocène, alors que des fossiles de Pikermi n'ont plus d'équivalent à l'heure actuelle.

Un exemple caractéristique de ces spécimens disparus fut le mammifère Hellas, ou *Helladotherium.* Il se rapprochait du type girafe, avec les pattes plus courtes et le cou plus long que celui d'un cheval. Un autre fossile qui lui était apparenté fut découvert par la suite à Samos et fut nommé en conséquence *Samotherium.* Tous deux étaient considérés comme des espèces éteintes jusqu'aux environs de 1900. L'okapi fut alors découvert en Afrique. Les paléontologistes eurent la grande joie d'observer de visu un animal vivant, ou récemment tué, qui incarnait presque leurs fossiles grecs bien-aimés. Il est bien naturel qu'ils se soient mis à parler avec enthousiasme de « l'Helladotherium vivant ». Ils auraient aussi bien pu dire « le Samotherium vivant », et d'ailleurs ils le firent. Ces appellations comportent tout de même une part d'erreur. Quelques divergences mineures, mais précises, permettent de distinguer l' « Helladotherium, le Samotherium et l'okapi. La meilleure façon d'exprimer ces différences est peut-être de dire que l'okapi se tient à mi-chemin entre les deux animaux de la Grèce ancienne et la girafe moderne.

Ce fut vers 1890 que l'okapi parut dans la littérature spécialisée, grâce au livre de Sir Henry Stanley « Dans l'Afrique la plus sombre ». Alors qu'il étudiait la langue des Wambutti, une tribu pygmée de la région congolaise, Stanley remarqua qu'un indigène auquel il s'adressait connaissait un mot pour désigner l'âne ; ce mot était : *atti,* et l'interlocuteur de Stanley lui apprit que les hommes de sa tribu en avaient attrapé un par hasard dans leurs pièges. Sir Harry Johnston, à qui revient officiellement le mérite d'avoir découvert l'okapi, s'étonna du rapport de Stanley. Il savait que les zèbres évitaient les forêts denses ; si donc le Wambutti avait dit vrai — et pourquoi eût-il menti ? — ou bien il existait une variété de zèbres qui hantaient les épaisses forêts, ou bien un animal inconnu, ressemblant à un âne, vivait sur ce territoire. Il décida d'ouvrir une enquête à la première occasion. Celle-ci se présenta en 1900.

Il fit la relation de sa découverte dans une lettre adressée à la Société de Zoologie de Londres, et ainsi datée : « Fort Portal, Torou, Ouganda, le 21 août 1900. »

« Un groupe de pygmées ayant été capturé par un flibustier allemand, je me trouvais en séjour dans l'état libre du Congo, en partie pour assurer la libération de ces pygmées et leur retour chez eux. Je m'entretins donc avec eux pendant plusieurs mois et je leur posai des questions sur le sujet qui me tenait à cœur. Ils me répondirent avec précision, nommant cet animal : *Okhapi.* Ils me le décrirent comme étant de couleur brune ou gris foncé sur les parties supérieures du corps, avec des bandes plus claires sur le ventre et sur les pattes. Lorsque j'eus atteint le poste belge de Mbeni, je questionnai mon hôte, qui reconnut sans difficultés l'existence de l'animal et promit de m'envoyer là où il me serait possible d'en tuer un... Les indigènes Bambula, voisins des pygmées, l'appelaient *Okapi.* Les Belges affirment qu'il a la tête très longue « *et très effilée* » ; l'un d'eux insista sur la forme du museau, particulièrement *effilé.* Ils excitèrent vivement mon intérêt en déclarant qu'une peau se trouvait dans les parages et que je pourrais me la procurer. Ils découvrirent malheureusement que la peau avait été découpée par leurs soldats indigènes pour être transformée en ceinturons et en bandoulières. Ils obtinrent deux de ces morceaux, non encore utilisés, et me les offrirent ; je vous les enverrai à la première occasion. Quel que soit l'animal auquel cette peau a été prise, ce n'est ni un zèbre connu ni un âne sauvage. Les fragments de peau montrent surtout les bandes du ventre et des pattes... Nous ne réussîmes pas à voir un spécimen vivant durant notre séjour, mais l'un des fonctionnaires de l'état libre du Congo m'a promis de me faire parvenir un crâne et une peau entière. »

Les deux fragments de peau furent exposés à la réunion de la Société de Zoologie de décembre 1900, et acceptés comme preuve de l'existence d'une variété inconnue de zèbre dans la forêt congolaise. Une tentative fut proposée pour nommer l'animal : *Equus ? johnstoni* (le point d'interrogation marque l'incertitude). En juin 1901, une peau complète et deux crânes parvinrent à Londres. La question se trouva résolue, de la nature de l'animal ; le professeur E. Ray Lankaster, de la section d'Histoire Naturelle au British Museum, proposa le nom d'*Okapia johnstoni,* qui fut adopté et conservé.

Sir Harry Johnston signala lui-même que le rapport de Stanley au sujet du *atti* avait éveillé sa curiosité. Il s'entretint personnellement avec Stanley, et conclut de sa conversation que Stanley et ses hommes avaient aperçu des okapis à l'ouest de la rivière Semiliki, plusieurs années avant que lui-même eût acquis les deux fragments de peau.

La situation réelle de l'okapi parmi les animaux vivants fut établie, et plusieurs peaux et squelettes complets furent envoyés en Angleterre et en Belgique et reconstitués pour des musées. Les directeurs de parcs zoologiques, un peu partout dans le monde, se demandèrent si l'on ne pouvait pas garder l'animal vivant. Les conditions physiques propres à sa forêt natale seraient difficiles à reproduire, car cette région est connue comme extrêmement pluvieuse par les géographes et les zoologistes. D'autres animaux africains s'étaient cependant adaptés à un climat différent et à un régime nouveau.

Plusieurs expéditions furent envoyées au Congo Belge, avec entre autres missions, celle de surveiller l'apparition de l'okapi. Un groupe allemand dirigé par Adolf Friedrich, Duc de Mecklenburg, se contenta de tuer quelques spécimens pour des musées. Mais l'expédition américaine, sous la conduite d'Herbert Lang, eut pour but de rapporter des okapis vivants pour le Bronx Park Zoo. Bien entendu, Lang ne s'en tint pas là et enrichit de son mieux les collections du Musée américain d'Histoire Naturelle, assisté avec compétence par le jeune Dr James P. Chapin, que les indigènes désignaient comme « le fils de Lang » : Mtoto na Langi.

Lang comprit pourquoi l'okapi s'était dérobé pendant si longtemps à la découverte des hommes. Il l'expliqua plus tard dans un article rédigé pour le *Bulletin* de la société de Zoologie de New-York :

> « En véritable ermite, l'okapi s'est assuré le seul refuge possible contre l'homme blanc : la région la plus malsaine du globe. Il vit sur une bande de terre étroite, de 1.120 kilomètres sur 225, et située à peu près à 1.120 kilomètres des côtes... Quiconque a pénétré en ces lieux était pour ainsi dire « en vol », et les ailes battaient à une vitesse double à travers ces régions inhospitalières. Les nombreux sportifs qui avaient visité presque toutes les régions d'Afrique ne ressentaient

aucune attirance pour ces forêts. En fait, les innombrables visages qui émergeaient, pâles et hagards, de la partie ouest de l'Afrique équatoriale, n'étaient guère encourageants pour des voyageurs désireux de se distraire. L'immensité de l'étendue sauvage est terrifiante ; elle s'étend sur une longueur de 2.800 kilomètres et couvre plus de la moitié du continent, de la côte de Guinée au Ruwenzori. Malgré la luxuriance tropicale, c'est l'un des endroits les plus lugubres du monde ; le soleil torride brûle au-dessus de la végétation touffue, et la chaleur soutenue qui ne descend jamais, ni jour ni nuit, au-dessous de 38°, rend étouffante et insupportable l'atmosphère humide. La région tout entière est ravagée presque chaque jour par des tempêtes de violence tropicale. Les indigènes s'adonnent au cannibalisme, et les tombes de milliers d'hommes blancs sont les simples souvenirs du dénouement brutal de vies jeunes et aventureuses. »

Lang espérait être le premier explorateur à envoyer un okapi vivant au Nouveau Monde. Des circonstances imprévues l'en empêchèrent. L'okapi capturé le premier a dû être un jeune animal qui vécut un court moment dans un poste du gouvernement belge auprès de la rivière Ituri. Il mourut rapidement. Le second fut aussi un jeune spécimen, capturé en 1909 par les hommes de Lang. Il se montra soumis, amical et avide de lait condensé. Malheureusement il n'y en avait que pour 4 jours, et avant qu'une autre provision leur parvînt, le petit okapi mourut.

Depuis lors, des okapis ont été rapportés vivants aux Etats-Unis et en Europe.

Lorsque l'existence de l'okapi fut bien établie, l'on s'aperçut que les fameuses frises de Persépolis en comportaient un ; cet animal rare était donc parmi nous depuis longtemps !

Les bas-reliefs persans représentent les délégués de nombreuses nations en train d'offrir des présents au roi de Perse Xerxès le Grand, qui mourut en 465 avant Jésus-Christ. La partie scupltée qui nous intéresse montre trois hommes aux traits et à la chevelure négroïdes, conduits par un domesti-

que persan. Le premier des trois hommes ne porte rien, le second tient un vase fermé par un couvercle, et le troisième présente une défense d'éléphant et conduit un okapi.

L'okapi de Persépolis diffère quelque peu de celui que nous connaissons à présent. Il est possible qu'une seconde espèce d'okapi ait vécu il y a 2 500 ans, mais les différences que l'on peut observer sont plutôt dues à des fautes du sculpteur, qui a pu voir l'animal à un moment donné et le reproduire ensuite de mémoire. Ces différences portent sur la tête de l'animal, sur son arrière-train, sa queue et ses parties génitales.

Pour en revenir à la découverte de l'okapi, ajoutons que la réaction immédiate des zoologistes et celle des marchands d'animaux fut identique : se remémorant toutes les histoires qu'ils avaient entendues, ils se demandèrent ce que l'on pouvait découvrir d'autre en Afrique.

Des rumeurs, des récits de toutes sortes circulaient dans les milieux intéressés. Rien n'étant facile à vérifier, il fallait décider quels éléments étaient assez substantiels pour justifier une expédition. L'intérêt se concentra alors sur une région d'Afrique bien délimitée : la République du Libéria, où l'on avait signalé la présence d'un animal connu seulement par son nom indigène : *nigbve.* On le prétendait assez grand, de couleur noire et dangereux. Une tentative fut faite pour réunir en un document suivi tous les détails rapportés. La source la plus ancienne sembla être une description des animaux de la « Côte du Poivre », par le médecin hollandais Dapper. Il était question de trois variétés de porcs sauvages, dont deux étaient abondantes et bien connues, et la troisième beaucoup plus grande, noire, fort dangereuse à cause des dents pointues de l'animal. Cette dernière variété posait une énigme. Quelqu'un fit un rapprochement entre cette description et celle qu'avait écrite en 1844 un médecin américain, le Dr Samuel G. Morton.

Le Docteur était entré en possession d'un crâne qu'on lui avait signalé comme ayant appartenu à une sorte de gros porc. Il réalisa tout de suite qu'il n'en était rien et que l'animal était de la même famille que l'hippopotame. Comme les liens de parenté lui semblaient toutefois assez lâches, il inventa un nom générique spécial : *Choeropsis.* L'appellation commune devint malheureusement : hippopotame pygmée,

ce qui donnerait à entendre que le *nigbve* des noirs est simplement une forme naine de l'hippopotame commun (avec une longueur de 1 mètre 80). La vérité est que les deux espèces ne sont pas « sœurs », mais seulement « cousines », comme l'avait déduit Morton de l'observation du crâne.

Le Hollandais Büttikofer et l'Allemand Schweizer virent quelque quatre-vingts spécimens complets de cet animal, tués par les chasseurs indigènes. Büttifoker ne vit pas l'animal vivant, ce qui explique pourquoi celui-ci fut reconstitué de façon défectueuse dans plusieurs musées. Pour une mystérieuse raison, un conservateur colla un jour une étiquette montrant un crâne à côté du nom de l'animal, ce qui signalait au visiteur que la race était éteinte.

Les experts conclurent tous que « l'hippo-pygmée » était bien la troisième variété de porc décrite par Dapper. Il était noir, plus grand que les deux autres, et sa denture paraissait apte à justifier les plus terribles descriptions de sa puissance.

Vers la fin de l'année 1910, Carl Hagenbeck se sentit suffisamment certain de l'existence de l'hippopotame-pygmée pour envoyer au Libéria le plus habile de ses collaborateurs, Hans Schomburgk, avec mission de rapporter un spécimen vivant. La tâche assignée n'était pas facile, et Schomburgk se heurta à la réaction habituelle des gens devant un précurseur ou un novateur : on se moqua de lui. On lui chanta sur tous les tons : « Cet animal n'existe pas. » Les fonctionnaires noirs lui affirmèrent que la race était éteinte, si tant est qu'elle eût jamais existé dans le pays. Les employés blancs des agences maritimes lui conseillèrent d'un air protecteur d'aller plutôt à la recherche de l'éléphant, ce qui serait plus satisfaisant quant aux résultats. Un Hollandais replet et amical lui proposa de partager sa demeure pendant quelques mois, puis de rentrer avec un rapport (véridique) selon lequel l'animal n'existait pas. Hans Schomburgk resta inébranlable. On se trouvait au cœur de la saison des pluies ; comme on ne connaissait rien des mœurs de l'animal, on pouvait tout aussi bien interrompre ou poursuivre l'expédition. Schomburgk reprit donc ses recherches, d'autant plus qu'il lui répugnait d'attendre à Hambourg le retour de la saison sèche.

Sa première découverte concerna l'hippopotame connu : il le rencontra au Libéria, malgré toutes les assertions con-

traires imprimées dans les livres. Un noble français avait déjà signalé cette présence dans les eaux libériennes en 1724, mais cette information s'était égarée comme tant d'autres.

Schomburgk atteignit enfin une région où le *nigbve* n'était pas considéré comme un mythe. Les indigènes le connaissaient et mirent le chasseur blanc en garde contre lui : « Lui être un porc impossible à attraper, mais lui être un gros porc et aimer l'eau ; lui être trop effronté, et nous avoir tous peur de lui à cause de ses dents aigües comme couteaux ; une fois, lui avoir coupé un homme en deux. » Schomburgk leur affirma qu'il voulait en capturer, et ils hochèrent la tête : ils se rappelaient Massa Coffelin (ils voulaient dire Büttikofer, les noms propres se transformant de façon curieuse dans la tradition orale d'une langue étrangère). Massa Coffelin, lui aussi, avait voulu attraper le *nigbve*. « Oui, expliqua Schomburgk, mais moi je le veux vivant. »

Cette innocente précision déclencha devant le Blanc un défilé de tous les membres de la tribu, du vieillard le plus âgé à l'enfant nouveau-né. Tous l'examinaient attentivement — mieux, ils le scrutaient. Schomburgk supporta cet examen avec patience, puis au bout d'un moment, il en demanda l'explication. On l'informa poliment que les courageux chasseurs le croyaient fou, fou de vouloir capturer vivant le dangereux *nigbve*. On n'avait jamais vu dans le village un homme blanc devenu fou ; on voulait voir...

Schomburgk obtint en définitive toute l'aide qu'il souhaitait avoir. Le 13 juin 1911, il vit un hippopotame-pygmée vivant, dans son milieu naturel, et il était le premier Blanc à le voir. L'animal se trouvait à six mètres de lui environ, mais il n'y avait aucune chance de le capturer. On pouvait le tuer ; Schomburgk n'osa pas le faire, compte tenu de sa rareté évidente, puisqu'on l'avait cru éteint pendant une trentaine d'années. Peut-être même ce spécimen était-il un « Dernier des Mohicans » ? Le tuer causerait à la zoologie un tort irréparable — il le laissa aller.

La période de chasse fut interrompue par la saison des fortes pluies qui rendaient les rivières dangereuses. Schomburgk rgagna Monrovia, capitale du Libéria, et conta son aventure. On ne le crut pas, puisqu'il était admis que le *nigbve* était imaginaire ou disparu. Mais le chasseur avait une solide

expérience des réactions du monde et elles ne l'influençaient pas. Calme, les mains vides mais l'esprit clair, il retourna à Hambourg auprès d'Hagenbeck. La veille de Noël 1912, il s'embarquait de nouveau pour le Libéria afin d'y capturer le Choeropsis. Il devait cette fois réussir.

Le 28 février 1913, il tua son premier hippopotame-pygmée. L'animal fut dépouillé pour être plus tard exposé dans un musée allemand, et il est actuellement à Francfort-sur-le-Main. Schomburgk prit auparavant ses mesures : 1 mètre 72 de l'extrémité du museau au bout de la queue, et autour du corps, juste devant les pattes postérieures : 1 mètre 73 ! Il remarqua en outre que le choeropsis est beaucoup moins adapté à la vie aquatique que son énorme cousin, et que son étonnante denture expliquait et justifiait sa terrible réputation. Lorsqu'il captura le premier spécimen vivant, dès le lendemain, il s'aperçut qu'il était plus docile et plus intelligent que l'espèce connue depuis l'antiquité.

L'hippopotame-pygmée est désormais un hôte de nos jardins zoologiques. Un autre animal, découvert entre l'okapi et lui, n'y a jamais pénétré. Cet autre animal fut lui aussi appelé un porc noir, et à juste titre. On en parlait depuis plusieurs années, et l'on se demanda pendant quelque temps si le dangereux porc noir du Libéria n'était pas le même animal que le porc noir redouté de la forêt Ituri. La question fut en partie résolue lorsqu'en 1904, le capitaine Meinertzhagen, des Fusiliers Africains du Roi, se procura un crâne en parfait état et une peau impeccable, provenant de deux spécimens distincts. Ils furent examinés au British Museum et l'animal reçut le nom de *Hyloehoerus meinertzhageni :* c'est le plus grand porc sauvage d'Afrique. On en connaît à présent 4 variétés, répandues à travers toute la ceinture équatoriale du continent. Sa couleur est noir de jais, conformément aux déclarations des indigènes ; sa tête est énorme, massive, vraiment exceptionnelle par ses proportions. Il porte des défenses épaisses et longues. Cette espèce de la forêt Ituri représente un lien entre deux variétés de porcs sauvages : le phacochère ou sanglier d'Afrique, et le « porc des broussailles ».

Bien que cela soit étrange à raconter, l'expédition d'Herbert Lang, partie à la recherche de l'okapi, recueillit un indice

matériel qui devait l'aiguiller vers une autre découverte. L'animal en question avait déjà été trouvé et des spécimens complets étaient exposés dans un musée — mais leur désignation était inexacte ; il fallait en quelque sorte les reclasser. Ce fut au « fils de Lang », le Dr James P. Chapin, que revint le mérite de rétablir la vérité. Le Dr Chapin, surnommé « Chapin du Congo » dans certains milieux américains et « Chapin du Muséum » en d'autres, « rencontra » le spécimen méconnu après une série de curieuses coïncidences. L'animal était un grand oiseau, et l'action se déroula à New York, en Belgique et dans la partie orientale de la grande forêt humide entre Stanleyville et le Lac Edouard.

Au cours de la première expédition organisée pour la capture de l'okapi, Chapin avait souvent eu maille à partir avec les indigènes à cause de leur déplorable habitude d'arracher les plumes les plus longues et les plus belles des oiseaux morts, pour les utiliser dans la confection des coiffures. Celles-ci étaient également recherchées par les collectionneurs, et le Docteur Chapin emporta avec lui, en 1915, un paquet de plumes séparées qu'il voulait classer chez lui à loisir. La classification présenta quelques difficultés, cependant Chapin détermina la nature de chaque plume — à l'exception d'une seule. Elle aurait pu venir d'un oiseau de la famille du coucou, mais elle était beaucoup trop longue. Elle rappelait assez la grosse plume de l'aile chez une pintade ou un oiseau apparenté, sauf pour la coloration qui ne s'accordait à aucune espèce de pintade connue. Chapin envisagea un moment la possibilité d'un oiseau non découvert, puis il abandonna cette idée comme déraisonnable. Il mit donc la plume de côté.

En juillet 1936, il se rendit en Belgique, où il voulait visiter le Musée du Congo à Tervueren, près de Bruxelles. Il voulait examiner les oiseaux de cette collection, et les résultats de son étude furent publiés dans le second volume de son vaste ouvrage sur les oiseaux du Congo Belge. Après s'être entretenu en termes amicaux avec le Dr Henri Schouteden, Directeur du musée, il se mit à l'œuvre. Tandis qu'il fouinait dans un petit corridor assez retiré, il aperçut deux oiseaux placés en haut d'un meuble. Ils ressemblaient à des faisans. Le Dr Chapin livra plus tard ce témoignage au *Natural History Magazine :*

« Si j'avais vu ces spécimens dans tout autre musée, j'au-

rais sans doute passé outre. Seulement le Musée du Congo ne renferme que des oiseaux africains et je n'en avais jamais vu de semblables à ceux-ci. Ils étaient plus larges que les volailles domestiques, l'un noirâtre et l'autre roux. Ce dernier avait les plumes des ailes rayées de noir, ce qui me rappela un souvenir. Nous les descendîmes et trouvâmes une vieille étiquette encore attachée à l'un des supports : *Pavo cristatus, jeune, importé.* »

Le mot latin *pavo* signifie paon, et Chapin réalisa de suite que l'inscription était fausse. Les oiseaux étaient plus petits que les paons, ce qui avait dû susciter l'adjectif : jeune. Cependant l'oiseau de couleur noirâtre portait de grands ergots correspondant à ceux d'un spécimen adulte (ou presque adulte). Les paons vivent d'ailleurs en Asie, non pas en Afrique, où l'on n'a jamais trouvé ni paons, ni véritables faisans. Le Dr Chapin précisa ceci :

« La famille du faisan est représentée en Afrique par les cailles, les perdrix et les francolins ; on n'a cependant jamais trouvé de faisan proprement dit, avec son plumage aux reflets métalliques. L'oiseau si souvent nommé « paon » en Afrique occidentale, ou *faisan bleu* au Congo, n'est qu'un membre géant de la famille du turaco, alliée aux coucous. »

Les deux spécimens du musée pouvaient être venus d'Asie par quelque voie détournée. Mais on ne les connaissait pas en tant qu'oiseaux asiatiques. Et surtout, ils avaient des plumes identiques à celle que le Dr Chapin avait rapportée d'Afrique 22 ans auparavant et n'avait pu classer.

Le Dr Schouteden renseigna immédiatement le Dr Chapin sur la provenance des oiseaux : ils avaient appartenu, avant 1914, à la Compagnie du Kasaï, affaire privée qui avait joui d'un monopole commercial dans presque toute la partie sud de l'Etat libre du Congo, et qui avait réuni une collection d'oiseaux empaillés. En 1914, toute cette collection avait été transférée au Musée du Congo ; elle comportait une soixantaine de spécimens, dont la plupart étaient des oiseaux africains bien connus. Parmi eux on remarquait quelques espèces domestiques et les deux « paons » mal étiquetés. La collection n'étant pas strictement africaine, le problème demeurait entier. Les oiseaux pouvaient avoir n'importe quelle origine, ils pouvaient même représenter une forme hybride issue de paons asiatiques et de volailles. Restait la plume mystérieuse.

A quelques jours de là, Chapin déjeuna avec une de ses relations du Congo, M. de Mathelin de Papigny, qui avait été ingénieur dans les mines d'or de Kilo en 1911. Au cours du repas, l'ingénieur se mit à parler nourriture, et raconta l'histoire d'un étrange oiseau qu'on lui avait servi à dîner en 1930, dans sa mine d'or près d'Angoum ; cette mine était établie au cœur d'une forêt dense presque sous l'équateur, à l'ouest du Lac Edouard. L'oiseau tué par un chasseur indigène, avait été le premier et le dernier de cette sorte qu'il eût jamais vu en 20 années de vie au Congo. Puis il décrivit l'oiseau, et Chapin, j'en suis sûr, oublia complètement ce qu'il était en train de manger à ce moment-là.

L'oiseau dont on lui parlait était le même qui portait la plume mystérieuse, le même qui avait appartenu à la Compagnie du Kasaï sous l'étiquette : jeune paon. L'on ne pouvait douter que la forêt congolaise abritât un oiseau inconnu de la famille du faisan. Sa caractéristique exceptionnelle était une houppe de soies blanches, raides, qui couronnaient la tête du mâle juste devant sa crête noire.

Un nombre suffisant de points avaient été éclaircis pour normaliser la découverte. Une plume de l'aile du spécimen femelle fut envoyée à New York afin qu'on la comparât à la plume rapportée en 1913. Elles appartenaient à la même espèce. On consulta plusieurs experts auxquels on demanda de trancher la question : les spécimens du musée pouvaient-ils être des hybrides ? Ils furent unanimes dans la négation. Puis on mit au jour le squelette de l'aile de la femelle pour déceler une petite protubérance qui distingue les faisans des pintades : elle y était.

Le Dr Chapin fut alors assuré de la réalité et de la nature de sa découverte, et il nomma l'oiseau *Afropavo congenis* (paon africain du Congo, ou paon du Congo, selon l'appellation habituelle). Il exposa ses travaux et ses conclusions dans un rapport publié dans le numéro de novembre 1936 de la *Revue de Zoologie et de Botanique africaines*. L'article fut repris par une revue de large diffusion, au Congo, puis résumé dans un journal de Bruxelles.

Plusieurs personnes écrivirent pour témoigner de leur propre expérience : elles avaient vu ou tué un oiseau semblable. Un officier de police, M. R. Geldof, confia que sa sœur, qui habitait Eecloo en Belgique, en avait reçu un spécimen

empaillé. Il s'avéra que l'oiseau était toujours là ; c'était une femelle. Le Dr Chapin conçut alors le projet de compléter l'histoire en saisissant l'oiseau sur le vif, dans son habitat naturel. Le temps lui manqua, jusqu'à ce que sa rencontre avec Lincoln Ellsworth, à Londres, lui suggérât l'idée d'un voyage aérien.

Après des préparatifs minutieux et nanti d'un congé de deux mois du Musée de New-York, le Dr Chapin quitta Bruxelles en avion le 19 juin 1937. Entre-temps, plusieurs personnes résidant au Congo Belge avaient reçu pour mission de chasser le paon du Congo ; avant même qu'il s'envolât de Bruxelles, le Dr Chapin avait à sa disposition deux spécimens qui venaient d'être tués. A son arrivée à l'aéroport de Stanleyville dans l'après-midi du 23 juin, six autres avaient été tués. Les oiseaux étaient sans doute moins rares qu'on avait pu le croire. Les chasseurs indigènes connaissaient fort bien l'*itundu,* comme l'appellent les Bakumu, ou le *ngowé,* comme le désignent les Wabali. Ce dernier nom est une imitation de son cri.

Le 16 juillet 1937, le Dr Chapin put voir, vivant, son premier paon du Congo... c'était un grand mâle qui s'envola avec « un effrayant battement d'ailes ». Un chasseur indigène nommé Anyasi, qui accompagnait le Dr Chapin, tira — sans succès. Tandis qu'ils cherchaient l'oiseau échappé, un autre s'envola sur leur droite. Deux jours plus tard, Anyasi abattit un paon du Congo à côté de Chapin, le seul qui fût tué en sa présence. Satisfait des résultats obtenus, le Dr Chapin quitta l'Afrique le 27 août, par l'Ouganda, dans un hydravion « Empire » ; il emportait avec lui les spécimens obtenus.

Le monde scientifique s'émut. Avec son outillage moderne, sa puissance hydro-électrique, ses machines agricoles, ses hôtels touristiques, ses routes modernes et ses aéroports, l'Afrique « impénétrable » semblait avoir disparu pour faire place à un continent entièrement exploré et presque civilisé. Or cette terre réservait encore des surprises : elle abritait un grand oiseau inconnu, bruyant pendant la nuit, qui avait échappé à l'attention des Européens malgré les trois spécimens conservés sur leur continent.

La Zoologie dut réformer son jugement sur les paons qui, jusque-là, étaient réputés d'origine strictement asiatique. Il fallut admettre que le paon d'Asie et l'Afropavo étaient, entre

eux, parents au même degré que la girafe et l'okapi. La girafe et le paon sont, chacun dans sa famille, le type le plus récent, le plus remarquable et le plus spécialisé, tandis que l'okapi et le paon du Congo, tous deux survivants dissimulés au cœur de la forêt humide, représentent les types les plus primitifs.

Et le paon du Congo souleva une fois de plus la question passionnante : quels secrets garde encore la grande forêt équatoriale ?

IMPRIMERIE HÉRISSEY, Évreux (Eure). — N° d'édition : 3112
Dépôt légal : 1er trimestre 1964. *Imprimé en France.* N° d'imprimeur :2889

SOMMAIRE

PRINTED IN FRANCE


Ex Libris
Willy Ley.

Numérisation :
Satanic mill, juilliet 2018.

ANIMAUX FABULEUX
CRÉATURES IMAGINAIRES

traduit de l'américain
par JANINE CLAUDE

De toutes les sciences exactes, destinées d'abord à nous instruire, la zoologie est celle d'où se dégagent le fantastique et même le merveilleux les plus aptes à nous faire rêver. Voilà ce qu'illustre à ravir le beau livre de Willy Ley grâce auquel nous faisons connaissance avec les espèces les plus étranges, les plus éloignées dans le temps comme dans l'espace, du règne animal. De la licorne à l'Abominable Homme des neiges et au Serpent de mer, il n'y a point que mythologie. Les arbres carnivores existent à Madagasear. L'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Galapagos, l'île Maurice conservent encore des créatures qu'on croyait disparues de notre globe depuis des millions d'années. Au cours d'un recensement précis et varié à l'infini, Willy Ley aborde quantité de problèmes scientifiques, historiques et littéraires, et dresse une riche galerie des explorateurs et des naturalistes qui de Pline à Linné et de Cuvier à nos contemporains ont fait de la zoologie cette science qui concerne de si près les hommes.

Printed in France
Chantenay - Paris

18 F + T.L.
(18,50 T.L.I.)